

LA VIE ET LES INSTRUCTIONS

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

IMPRIMATUR

EMMANUEL † ÉV. DE MEAUX

18 mars 1895.

LA VIE ET LES INSTRUCTIONS
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

COMPAGNE ET COADJUTRICE INFATIGABLE
DE LA SAINTE ET SÉRAPHIQUE MÈRE TÉRÈSE DE JÉSUS
FONDATRICE DE PLUSIEURS COUVENTS DE CARMES DÉCHAUSSÉS
EN FRANCE ET DE CELUI D'ANVERS EN BELGIQUE

VIES DES PLUS ILLUSTRÉS DE SES FILLES

Par un Solitaire du Saint Désert de Marlaigne.



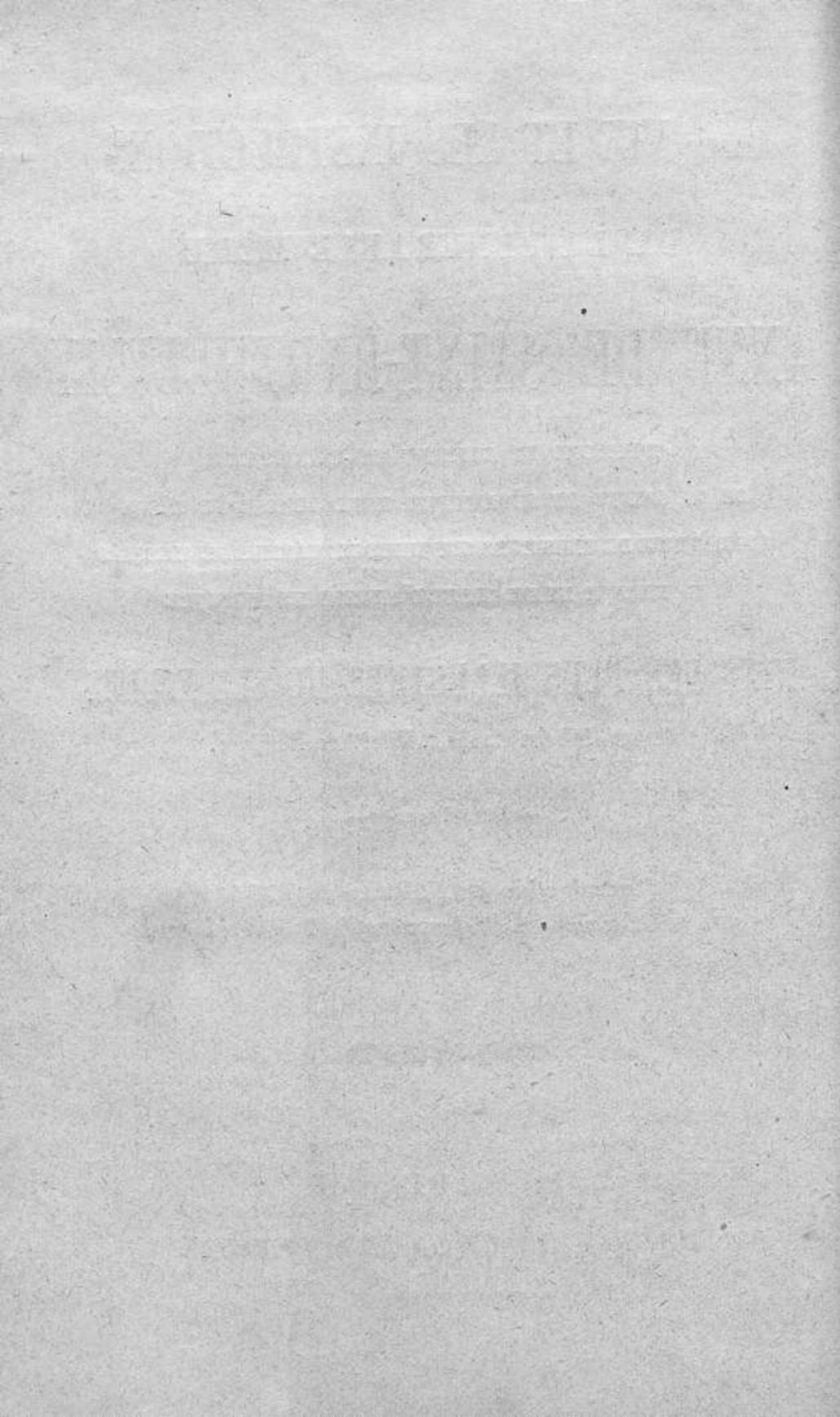
*Reproduction de l'édition de 1708
par les Carmélites Déchaussées de Fontainebleau.*



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

8, RUE FRANÇOIS 1^{er}, 8



ÉPITRE

A NOTRE SAINTE ET SÉRAPHIQUE MÈRE TÉRÈSE DE JÉSUS

Grande Sainte, tout ce que le Carmel réformé a d'éclat, il le doit à vos lumières, vous êtes le soleil qui l'éclaire. Tout ce que ses enfants goûtent d'onction et de joie intérieure dans leur saint commerce avec Dieu, ils le puisent dans cette fontaine d'eau vive que le Saint-Esprit fait jaillir de votre doctrine toute céleste. Vous êtes la savante Maîtresse qui leur enseigne les moyens de s'élever jusqu'au ciel à la faveur des ailes de l'oraison et de la charité. En vous contemplant comme un modèle achevé, ils reproduisent les beaux traits de sainteté qu'ils voient briller en vous. En un mot, c'est par vos soins que le Carmel a vu renaître le véritable esprit du grand prophète Élie; c'est grâce à vous qu'il peut admirer cette prodigieuse Réforme, répandue par toute l'Espagne, puisque, bien que faible, pauvre et dénuée de secours humain, vous avez pu fonder, malgré toutes les oppositions, jusqu'à trente-deux monastères pendant votre vie.

Grande Sainte, cette Réforme n'a pu naître que dans le cœur d'une femme, d'une Tère, dont le courage viril, la patience surhumaine, le zèle ardent, la pureté angélique, la doctrine céleste et l'amour séraphique lui ont donné l'être, l'accroissement et la perfection; aussi les beaux fruits qu'elle porte doivent-ils être offerts à celle qui en est la racine, la sève et la vie!

En voici un, vierge séraphique, qui a brillé par l'éclat de ses vertus en France et dans les Pays-Bas, comme vous avez brillé en Espagne. Vous connaissez ce beau fruit ou plutôt cette belle fleur du Carmel; elle a eu le bonheur d'être votre compagne assidue, votre coadjutrice infatigable et le témoin oculaire

de toutes vos souffrances. Sa consolation était de les partager avec vous, comme une fille qui ne désirait rien tant que d'être crucifiée avec sa mère. Je parle de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; vous le comprenez bien, grande Sainte; c'est ce beau fruit, dont le parfum et la gloire sont immortels, que j'ai l'honneur de vous présenter. Il vous est dû. Recevez-le comme un ruisseau qui remonte à sa source, une copie à son original, un rayon à son soleil. Oui, si cette grande âme eut les entretiens les plus familiers avec Dieu, si elle ressentit des transports d'amour qu'elle n'aurait pu supporter avec les seules forces de la nature, si elle découvrit quelques-uns de ces mystères divins, si rarement communiqués aux hommes, si elle multiplia la Réforme en France et dans les Pays-Bas, elle ne puisa ses lumières, ses élans, son courage invincible, que dans la poitrine embrasée de sa bonne Mère, sur laquelle elle eut le bonheur de reposer pendant tant d'années. En un mot, c'est à votre savante école qu'elle apprit les saintes leçons qui l'ont rendue la véritable épouse de Jésus, la fille d'une si sainte Mère et la merveille de son siècle. C'est donc sa vie, ô grande Sainte, c'est ce beau fruit ou plutôt ce grand arbre, planté de votre main au bord du torrent des eaux du Carmel, que j'ai l'honneur de vous offrir avec les principaux fruits qu'elle a produits en France et à Anvers.

Agréez-les, je vous en conjure, avec le cœur, la soumission et le respect que vous doit et que vous rend, grande Sainte,

Le plus indigne de vos enfants,

UN SOLITAIRE DU SAINT DÉSERT DE MARLAIGNE.

PRÉFACE

La vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy est tout à fait surprenante. Elle a été l'étonnement de son siècle; elle ne le sera pas moins des siècles futurs. Toutes les visions dont le Seigneur la favorisa, toutes les révélations qu'il lui fit, tous les miracles qu'elle a opérés pendant sa vie et après sa mort, sont autant de langues qui publient les vertus et les mérites de cette grande âme et montrent combien elle a charmé le cœur de son céleste Époux par son angélique pureté. Les saintes religieuses qui ont atteint le comble de la perfection sous sa conduite sont des témoins qui prouvent l'éminente sainteté de leur maîtresse.

On a déjà pu admirer la vie et la vertu de cette vénérable Mère dans le livre imprimé en 1646, mais on a reconnu qu'il s'y était glissé des erreurs assez grossières, et que même on avait omis plusieurs circonstances notables, pouvant contribuer à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, ce qui oblige les religieuses du couvent d'Anvers à faire réimprimer le tout, en y ajoutant le récit de la mort et des miracles de la vénérable Mère Anne et les vies de celles de ses filles dont la vertu a jeté le plus d'éclat. On s'est moins appliqué à rechercher la perfection du langage qu'à reproduire fidèlement le style de la vénérable Mère, qui produit de grands fruits dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui lisent ses écrits.

Cet ouvrage se compose de quatre parties : la première comprend la vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, écrite par elle-même sur l'ordre de ses supérieurs; la seconde est le recueil de ses instructions sur la vie religieuse et sur la manière de diriger les novices; la troisième résume les vertus, la mort et les miracles de la vénérable Mère; enfin, la quatrième contient l'abrégé des vies de ses filles qui ont pris l'habit et fait profession au couvent d'Anvers.

APPROBATIONS

JÉSUS, MARIA

Fr. Quentin de Saint-Charles, général des Carmes et Carmélites Déchaussés de la Congrégation de Saint-Élie, de l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel et Prieur de ce saint Mont.

Nous permettons à la Révérende Mère Prieure de nos Carmélites d'Anvers de faire réimprimer la *Vie de notre vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, avec ses instructions et la vie de ses plus illustres filles, qui ont excellé en vertu*, pour l'édification de nos religieuses, pourvu qu'elle ait le consentement du Révérend Père Provincial et que le tout soit approuvé par les théologiens de l'Ordre.

Donné à Rome, au couvent de Sainte-Marie de la Scala, le 10 juillet 1707.

FR. QUENTIN DE SAINT-CHARLES, *général.*

FR. THOMAS DE VILLENEUVE DE SAINT-NICOLAS, *secrétaire.*

Lieu † du Sceau.

JESUS, MARIA

Fr. Anastase de Saint-Trudon, Provincial des Carmes et Carmélites Déchaussés de la province de Saint-Joseph, aux Pays-Bas.

En conformité de la permission de notre *R. P. Quentin de Saint-Charles*, général, donnée à la Révérende Mère Prieure de notre couvent d'Anvers, de faire réimprimer la *Vie de notre vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, etc.*, nous y consentons par cette lettre, commettant à cet effet l'examen et l'approbation dudit ouvrage

au R. P. François-Joseph de Saint-Albert, ex-provincial et définitéur,
et au R. P. Godefroy de Saint-Anselme, lecteur en théologie.

Donné en notre couvent des religieuses de Ruremonde, le 27 juillet 1707.

FR. ANASTASE DE SAINT-TRUDON, *provincial.*

FR. CYPRIEN DE JÉSUS, *secrétaire.*

Lieu † du Sceau.

JESUS, MARIA

Par ordre de notre *T. R. P. Anastase de Saint-Trudon*, provincial des Carmes Déchaussés de la province de Flandre, nous avons lu et examiné le livre intitulé : *Vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne de la séraphique Mère Térèse de Jésus, fondatrice des Carmélites espagnoles d'Anvers, avec ses instructions et la vie de ses plus illustres filles qui ont excellé en vertu.*

Nous le trouvons très propre à édifier la piété du lecteur et à le fortifier dans le chemin de la perfection, et nous assurons n'y avoir rien rencontré de contraire à la foi ou aux bonnes mœurs.

Fait à Anvers, le 4 août 1707.

FR. FRANÇOIS-JOSEPH DE SAINT-ALBERT,
*ex-provincial des Carmes Déchaussés de la province de Flandre,
autrefois lecteur en théologie.*

FR. GODEFROY DE SAINT-ANSELME,
lecteur en théologie du même Ordre.

JESUS, MARIA

*Fr. Anastase de Saint-Trudon, provincial des Carmes
et Carmélites Déchaussés de la province de Saint-Joseph
aux Pays-Bas.*

Voyant qu'une ordonnance royale défend à tous les libraires d'imprimer aucun livre fait par nos religieux, sans en avoir obtenu une permission particulière du provincial, nous, Fr. Anastase de Saint-Trudon, provincial des Carmes et Carmélites Déchaussés aux

Pays-Bas, accordons à vous, Jean de Smedt, imprimeur en la ville de Bruxelles (pour ce qui nous concerne), la faculté et le consentement de pouvoir réimprimer la *Vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy*, etc.

Donné en notre couvent d'Anvers, le 8 août 1707.

FR. ANASTASE DE SAINT-TRUDON, *provincial*.

FR. CYPRIEN DE JÉSUS, *secrétaire*.

J'estime que le livre intitulé : *La vie et les instructions de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne et coadjutrice infatigable de la séraphique Mère sainte Térèse de Jésus*, etc., composé par un solitaire du saint désert de Marlaigne, étant mis au jour, sera utile aux âmes chrétiennes et religieuses; il ne contient rien de contraire à la vraie foi ni aux bonnes mœurs.

Donné à Anvers, le 12 août 1707.

P. V. HALMALE, *archidiacre d'Anvers et censeur des livres*.

INTRODUCTION

Depuis trois siècles, la grande famille du Carmel se plaît à reporter quelque chose de l'amour et de la vénération qu'elle a pour sa sainte Mère Térèse de Jésus sur l'humble et dévouée compagne qui, après lui avoir prodigué pendant plusieurs années les plus tendres soins, eut l'ineffable honneur de la tenir dans ses bras tout le temps de son agonie et de recevoir son dernier soupir. Après la mort de la sainte réformatrice, le rôle un peu effacé d'Anne de Saint-Barthélemy grandit tout à coup; les couvents se disputaient le bonheur de la posséder et les religieuses se plaisaient à lui faire répéter les enseignements de leur commune Mère. Aussi, lorsque, par une disposition providentielle, elle fut désignée pour faire partie du petit groupe destiné à implanter la Réforme en France, son départ jeta la tristesse dans le cœur des Carmélites espagnoles qui crurent perdre sainte Térèse une seconde fois. En France, où elle passa sept ans, Anne de Saint-Barthélemy, élevée du rang de Sœur converse à celui de Sœur de chœur, gouverna successivement, en qualité de prieure, les monastères de Pontoise, de Paris et de Tours. Appelée ensuite dans les Pays-Bas par les Carmes Déchaussés, qui venaient de s'y établir, grâce au zèle de la vénérable Mère Anne de Jésus, elle fonda le couvent d'Anvers, où elle mourut en 1626, après avoir formé une génération de saintes Carmélites.

Comme notre sainte Mère Térèse, Anne de Saint-Bar-

thélemy reçut de ses supérieurs l'ordre d'écrire les principaux événements de sa vie et les grâces insignes dont elle avait été comblée dès sa plus tendre enfance. Cette autobiographie, précieux trésor où ont puisé tous ceux qui ont entrepris quelque travail sur la servante de Dieu, fut traduite de l'espagnol en 1646, par un Carme Déchaussé, qui la fit imprimer pour l'édification des fidèles et la consolation de sa famille religieuse. Il a voulu garder l'anonyme et se cache modestement sous ce titre : Un solitaire du saint désert de Marlaigne.

La touchante épître placée en tête de ce volume nous montre quel amour ardent pour notre sainte Mère Tère se et pour la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy a inspiré le pieux traducteur. Toutefois, des motifs de prudence et de charité l'ayant empêché de reproduire intégralement le manuscrit original, il n'a pas cru devoir donner à son travail le nom d'autobiographie, mais simplement celui de *Vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy*. Cette vie forme la première partie de l'ouvrage que nous rééditons aujourd'hui; la seconde partie (dans l'ordre que nous avons suivi) offre le tableau des vertus éminentes pratiquées par la vénérable Mère et se termine par le récit de sa mort et des miracles qui l'ont suivie; le Solitaire de Marlaigne a puisé, pour composer cette seconde partie, dans des notices écrites par les Révérendes Mères Marie de Saint-Jérôme et Éléonore de Saint-Bernard, ainsi que dans les chroniques du Carmel d'Anvers. La plupart des instructions adressées par la Vénérable à ses filles et les vies des principales religieuses formées par ses soins remplissent la troisième et la quatrième partie de ce volume, où l'édification le dispute à l'intérêt. L'édition primitive, nécessairement incomplète, puisque beaucoup des religieuses élevées par la vénérable Mère Anne vivaient encore en 1646, fut rééditée

en 1708 par les soins des Carmélites d'Anvers. C'est cette édition, bien vieillie à son tour, et dont on ne trouve plus que de rares exemplaires, que nous avons entrepris de rajeunir; nous la présentons avec confiance aux chrétiens de nos jours, pensant qu'ils seraient heureux de connaître la vie d'une grande servante de Dieu, dont les vertus héroïques ont été solennellement reconnues par l'Église. Sa cause est introduite devant la Congrégation des Rites et notre vœu le plus cher serait accompli, si la lecture de ce modeste travail inspirait aux âmes pieuses la pensée de recourir à l'intercession de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pour obtenir de Dieu des miracles qui hâteraient l'heureuse conclusion du procès de canonisation.

Nous n'avons pas cherché à faire une œuvre littéraire, mais seulement à rendre intelligible à la majorité des lecteurs un vieux français, parfois un peu difficile à comprendre. Nous avons tenu à conserver au style de la vénérable Mère, dans la première partie, où elle tient elle-même la plume, son cachet de sublime naïveté et de touchante simplicité, n'intervenant que pour éviter des redites, supprimer des longueurs ou éclaircir quelques phrases obscures. Dans certains passages qui traitent des matières spirituelles les plus élevées, nous avons préféré laisser subsister des incorrections grammaticales plutôt que de nous exposer à altérer le sens de paroles visiblement inspirées par le Saint-Esprit. Nous avons pris un peu plus de liberté avec les trois autres parties écrites ou reproduites par le solitaire de Marlaigne et les Carmélites d'Anvers : c'est ainsi que, contrairement à ce qui existe dans l'édition de 1708, nous avons fait suivre la vie de la vénérable Mère du récit de ses vertus et de sa mort, laissant ses instructions à ses filles pour la troisième partie.

Nous avons hésité un instant à faire ce travail de réédition sur l'ouvrage du solitaire de Marlaigne ou sur une vie de la

vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, écrite très peu de temps après sa mort par le R. P. Chrysostome Henriquez, religieux espagnol de l'Ordre de Cîteaux (1). Ce pieux auteur a puisé ses documents aux mêmes sources que notre solitaire et il fait de fréquentes citations de l'autobiographie; aussi son livre est très intéressant, mais on n'y sent pas palpiter à chaque page le cœur d'un fils heureux de glorifier sa sainte Mère en faisant l'éloge de son inséparable compagne. Au reste, ceux qui connaissent la force des liens qui unissent les membres d'une famille religieuse comprendront qu'il nous a été plus doux de reproduire le travail d'un de nos frères que celui d'un étranger.

Avant de terminer cette introduction, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur apprenant ce que c'était qu'un désert dans l'Ordre du Carmel. On sait que les religieux de cet Ordre se font gloire de descendre du prophète Élie et que, depuis les temps les plus reculés, ils se sont voués presque exclusivement à la contemplation. Pendant des siècles, à l'exemple de leur saint patriarche, ils habitèrent des grottes, que le Créateur semblait avoir creusées pour leur usage dans le flanc des montagnes, ne se rencontrant qu'à de rares intervalles. Mais, peu après la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils commencèrent à former des communautés, sans cependant abandonner complètement la vie érémitique. Vers 1204, ils demandèrent à saint Albert, patriarche de Jérusalem, de fixer définitivement un ordre de choses, qui avait déjà produit de grands saints, en leur donnant une règle conforme à la nature de leur Institut. Cette règle, observée par les religieux et les religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, fait une très large part aux exercices de la vie contemplative. Mais, lorsque les

(1) Cette vie a été traduite en français par M. René Gautier, conseiller d'État, en 1633.

Carmes, venus en France après les croisades, furent reçus au nombre des Ordres mendiants, ils durent, suivant l'usage du temps, rendre aux fidèles, par les travaux du ministère apostolique, les secours qu'ils recevaient d'eux pour leur subsistance; de plus, désireux de pouvoir défendre la Sainte Église, attaquée par de nombreux hérétiques, ils commencèrent à fréquenter les plus célèbres Universités et devinrent bientôt des maîtres à leur tour. C'est surtout dans la théologie mystique que les Carmes ont brillé d'un vif éclat, et, après saint Jean de la Croix, leur maître à tous, on cite avec honneur les noms des RR. PP. Honoré de Sainte-Marie, Jean de Jésus-Marie, Philippe de la Sainte-Trinité, Thomas de Jésus, etc.

Cependant, après que la Réforme de sainte Tèreuse eut fait reflourir l'antique observance dans l'Ordre du Carmel, les Carmes Déchaussés, répondant à l'appel du Souverain Pontife, vinrent s'établir en Italie où ils se multiplièrent rapidement. Bientôt, un certain nombre de religieux, épris de la vie purement contemplative, demandèrent qu'on ouvrit des asiles à ceux qui ne se sentaient pas faits pour l'action et qui, comme d'autres Moïse, priaient sur la montagne, pendant que leurs frères combattaient dans la plaine. On fit droit à leur demande et il fut décidé qu'à mesure qu'on aurait les ressources nécessaires, on établirait dans chaque province (1), loin des villes, un couvent ou désert, où ceux qui se sentiraient appelés de Dieu, déchargés de tout ministère extérieur, pourraient se livrer exclusivement à la prière et à la pénitence au sein de la solitude. Ce projet s'exécuta peu à peu, jusqu'à la Révolution de 1793; l'Italie, l'Espagne,

(1) On appelle province la réunion d'un certain nombre de couvents, ayant chacun un supérieur local, mais placés sous l'autorité d'un provincial, assisté de quatre définiteurs.

la France, les Pays-Bas, etc., eurent leurs déserts remplis de fervents religieux.

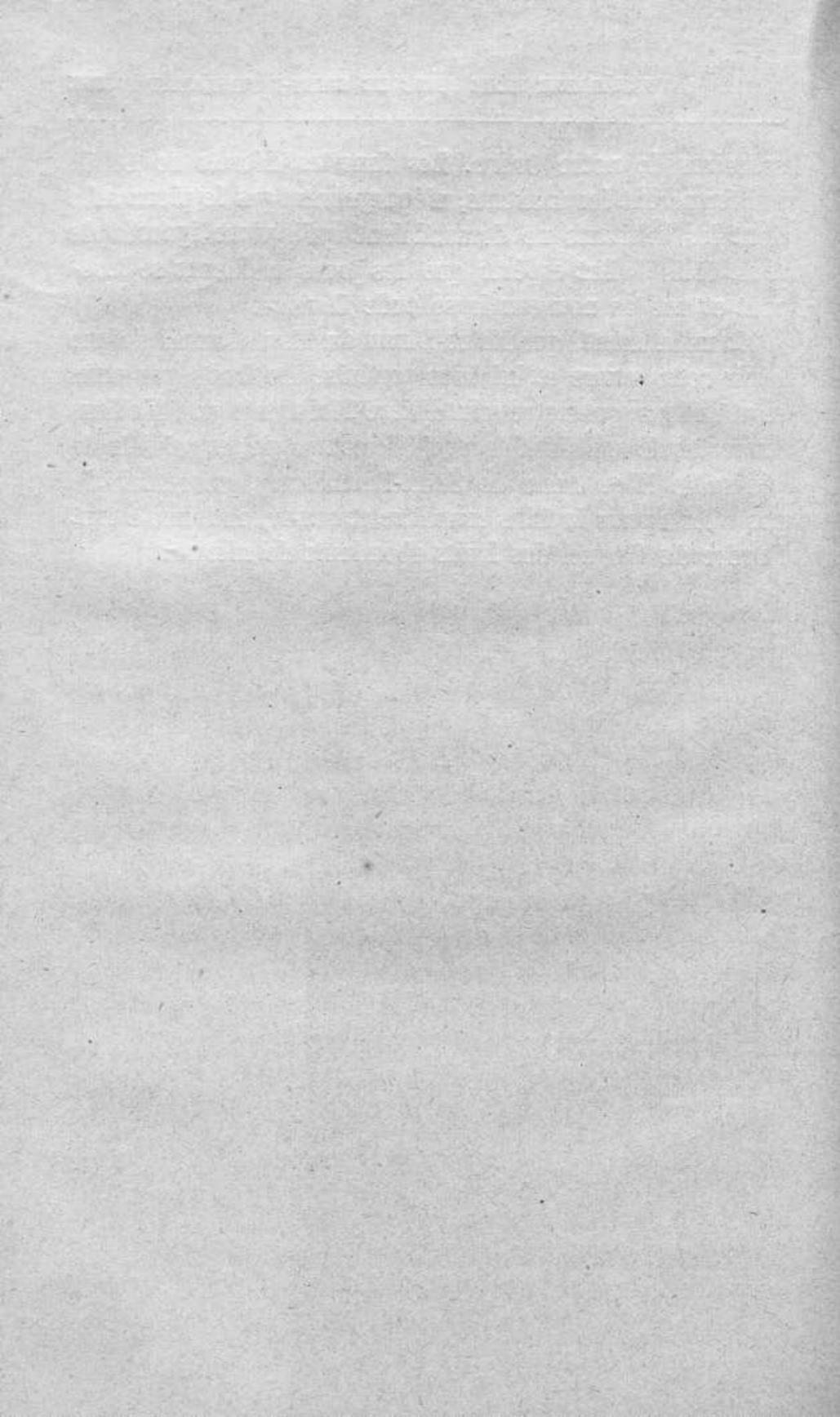
Les personnes qui ont visité la Grande-Chartreuse peuvent se faire une idée de ce que c'était qu'un désert dans l'Ordre du Carmel. Au milieu d'une vaste solitude, s'élevait un monastère qui renfermait tous les lieux nécessaires à la vie régulière : une église, un chœur, un chapitre, un réfectoire, une bibliothèque, etc. ; autour d'un vaste cloître, étaient disposées des petites maisons où chaque religieux habitait seul et où il trouvait deux ou trois cellules, une pour dormir, une pour prier et étudier, une pour se livrer à quelque travail manuel ; il avait, en outre, un jardin qu'il cultivait lui-même. Il ne quittait cette maison que pour se rendre aux exercices de communauté. A certaines époques de l'année, les solitaires cherchaient une retraite encore plus profonde ; ils se retiraient dans des ermitages construits au milieu des bois qui entouraient le monastère, et là, uniquement occupés de la contemplation des choses divines, ils n'avaient plus aucun rapport avec leurs frères.

Dans les déserts, le silence était plus rigoureux que dans les autres couvents de l'Ordre, les jeûnes plus austères, les oraisons plus prolongées ; certains religieux y passaient toute leur vie ; d'autres venaient, avec la permission de leurs supérieurs, s'y reposer pour un temps plus ou moins long des fatigues de l'apostolat et s'occuper un peu de leur propre perfection après s'être dévoués sans réserve à procurer celle des autres. C'est dans une de ces retraites bénies, à Marlaigne, que vécut saintement le religieux dont nous reproduisons le travail.

De nos jours, le R. P. Augustin-Marie du Saint-Sacrement, plus connu sous le nom de P. Hermann, réussit à fonder un désert à Tarasteix, près de Tarbes, et, autant par son zèle que par ses exemples, il y fit reflourir les vertus des anciens

solitaires de notre Ordre. Les funestes décrets de 1880, qui fermèrent les couvents, n'épargnèrent pas le pieux asile dont les habitants ne demandaient qu'à vivre ignorés de tous. Mais il faut espérer que des jours meilleurs se lèveront et que de nouveau la solitude fleurira.

Et maintenant, que Notre-Dame du Mont-Carmel daigne bénir cette œuvre et lui faire produire les fruits que nous en attendons; que notre sainte Mère Tère se soit glorifiée dans les vertus de son humble et fidèle compagne; et qu'enfin, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, en retour de nos efforts pour la faire connaître et aimer, obtienne à tout l'Ordre du Carmel des fruits abondants de sainteté.



LA VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME SUR L'ORDRE DE SES SUPÉRIEURS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

J'écris ceci au nom de Jésus, Marie, Joseph et de notre sainte Mère Térése; on me l'a commandé par obéissance. Je naquis le 1^{er} octobre 1549, au petit village d'Almendral, situé à quatre ou cinq lieues d'Avila, dans la vieille Castille. Mes parents possédaient là de belles terres et de belles prairies, Dieu leur ayant donné de quoi vivre honorablement, suivant leur condition.

Mon père s'appelait Ferdinand Garcia et ma mère Marie Mançanas; tous deux vivaient dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes. Mon père célébrait avec une tendre dévotion les solennités de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et toutes les fêtes de Notre-Seigneur; ma mère y ajoutait les fêtes de la Sainte Vierge. Ils donnaient tous les dimanches

un pain et une mesure de vin à un certain nombre de pauvres qu'ils choisissaient parmi les plus malheureux ; mais leur charité s'exerçait surtout envers les malades ; ils les faisaient visiter et payaient les remèdes ainsi que les autres choses dont ils pouvaient avoir besoin. Si ma mère entendait un enfant pleurer dans la rue, elle s'informait aussitôt s'il avait ses parents et, si elle apprenait qu'il fût orphelin, elle le prenait chez elle, le caressait et le traitait très charitablement.

Nous étions sept enfants : trois fils et quatre filles ; dans la crainte que mes frères ne fissent de mauvaises connaissances en fréquentant les écoles publiques, mon père prit chez lui un bon prêtre qui leur apprit à lire et à écrire, et nous enseigna à tous la doctrine chrétienne et les mystères de notre foi. Quelles que fussent leurs occupations, mon père et ma mère entendaient chaque jour la Sainte Messe avec tous leurs enfants.

Lorsque j'étais encore toute petite, ne sachant pas même parler, on essaya un jour de me faire marcher seule dans une chambre où mes sœurs travaillaient. Ma mère, passant par là et voyant que j'avais de la peine à me tenir debout, s'écria : *Prenez garde que cette petite ne tombe, car elle se casserait la tête.* — *Dieu lui ferait une grande faveur en la faisant mourir en bas âge,* répondit une de mes sœurs, *elle irait droit au ciel.* — *Il faut en prendre bien soin,* répliqua une autre, *car, si elle vit, elle pourra devenir une sainte.* — *Cela est douteux et incertain,* reprit celle qui avait parlé la première, *car vous n'ignorez pas que dès l'âge de sept ans, les enfants peuvent offenser Dieu.* » J'entendais tout cet entretien ; à ces mots *offenser Dieu,* je levai les yeux sans savoir ce que je faisais : il me sembla voir le ciel ouvert et Notre-Seigneur se montra à moi avec une grande majesté. Cette vision extraordinaire m'effraya et m'inspira un profond respect ; je restai convaincue que j'avais vu le Dieu qui devait être mon juge. A partir de ce jour, je conçus une grande crainte du péché.

Cette crainte augmenta encore lorsque, ayant atteint l'âge de sept ans, la conversation de mes sœurs me revint à la mémoire ; ce souvenir me fit verser bien des larmes. Une de mes sœurs

m'en ayant demandé la cause, je lui dis que je craignais d'offenser Dieu, que cette crainte excitait mes pleurs, mais que je préférerais mourir que de commettre le moindre péché. Dès lors, je conçus une tendre dévotion envers quelques saints : 1^o envers les saints Anges et saint Joseph que, dans ma simplicité, je prenais aussi pour un ange; j'avais une affection toute filiale pour la Très Sainte Vierge, à laquelle je me confiais en toutes choses. J'honorais aussi les 11 000 vierges, saint Jean-Baptiste et plusieurs autres saints. Je les priais ardemment tous les jours de m'obtenir la grâce d'éviter le péché et de garder la chasteté.

La confiance que j'avais dans ces saints me consolait beaucoup et déjà je me sentais tout embrasée de l'amour de Jésus; je ne faisais rien qu'en vue de lui plaire; je n'avais pas d'autre pensée ni d'autre désir. Lorsque j'étais seule au logis, j'ouvrais les fenêtres, et, dans la simplicité de mon âme, je regardais si je n'apercevais pas dans la campagne *Celui que j'aimais uniquement*.

Cependant, étant encore très jeune, je prenais quelque plaisir à me divertir avec les petites filles de mon âge; un jour, me trouvant très consolée dans l'oraison, j'osai dire à Notre-Seigneur : *Permettez, mon Dieu, que j'aie à jouer un instant avec mes compagnes*; et il me sembla qu'il agréait ma demande. S'il m'arrivait de manquer à mes pratiques de dévotion envers les saints que j'honorais, je craignais leur indignation et je leur demandais pardon. C'est ainsi que je vécus jusqu'à l'âge de dix ans; je perdis alors mon père et ma mère, et j'en fus vivement affligée.

Mes frères et mes sœurs, qui étaient très bons, me gardèrent chez eux et me tinrent lieu de père et de mère; ils m'envoyèrent garder les troupeaux, ce qui me causa d'abord une grande répugnance (1); mais le Seigneur me consola et la campagne

(1) Les détails que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy donne sur ses parents semblent indiquer qu'ils étaient assez favorisés des biens de la fortune, selon leur condition de cultivateurs; de plus, ils avaient élevé leurs filles dans une profonde retraite, ne les laissant

me devint bientôt un lieu de délices. Le chant des oiseaux me faisait entrer dans un recueillement intérieur qui durait quelquefois plusieurs heures; pendant ce temps, le petit Enfant Jésus venait souvent près de moi, et, lorsque je revenais de cet agréable sommeil, je le voyais assis sur le bord de ma jupe; il était d'une beauté ravissante; ses yeux divins avaient tant de charmes, qu'on ne pouvait les regarder sans être transporté hors de soi-même; il avait les cheveux à la nazaréenne, sa taille était semblable à la mienne; il m'est impossible d'exprimer ce que je sentais pour lors dans mon âme, je me croyais dans le séjour de la gloire.

J'eusse voulu posséder toujours ce bien suprême et me retirer dans la solitude pour que rien ne pût interrompre la jouissance de mon bonheur; c'est ce qui me fit dire un jour à l'Enfant Jésus : *Mon Seigneur, puisque vous avez la bonté de m'honorer de votre présence, cachons-nous dans quelque montagne, loin des regards des hommes; je ne manquerai de rien si je suis avec vous.* Il souriait à mes paroles et, bien qu'il ne me parlât pas, il me fit comprendre qu'il exigerait autre chose de moi. Le désir de jouir de sa présence m'inspirait un si grand attrait pour la solitude, que la seule vue du monde était pour moi un supplice mortel.

CHAPITRE II

ELLE FORME LE DESSEIN DE DÉGUISER SON SEXE ET DE S'ENFUIR DANS LA SOLITUDE

Les délices dont me comblait notre doux Sauveur m'absorbaient tellement que, bien souvent, la nuit me surprenait dans les champs sans que je m'en fusse aperçue. Mes frères

sortir que pour aller à l'église. Le R. P. Henriquez, qui a écrit la vie de la vénérable, suppose que des pertes d'argent obligèrent d'envoyer

s'inquiétaient, me cherchaient partout, et, lorsqu'ils m'avaient enfin trouvée, ils me reprenaient sévèrement; je ne m'en étonnais point, car, ignorant le bonheur que je goûtais, ils pouvaient avec raison concevoir des soupçons sur la cause de mon retard. J'étais alors élevée à une telle oraison, sans m'en rendre compte, que, pour ne pas la perdre, je cherchais les moyens de me retirer dans un lieu où je puisse vivre inconnue et méprisée de tous et m'occuper uniquement à aimer Jésus. Je résolus de déguiser mon sexe et de quitter ma famille; quoique l'exécution de ce projet présentât beaucoup de difficultés, je me sentais assez de force pour vaincre tous les obstacles.

Je ne communiquai ce dessein qu'à une parente de mon âge, très vertueuse et animée de grands désirs de perfection; elle se nommait Françoise Garcia. Nous avons reçu le baptême le même jour, nous avons grandi ensemble, vivant dans la plus complète intimité; nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre, et, lorsque nous allions à la messe, nous nous découvrions mutuellement les sentiments de nos cœurs. Je lui dis un jour que, si elle y consentait, nous pourrions nous déguiser et nous retirer dans un désert pour y faire pénitence à l'exemple de sainte Madeleine. Ma compagne, qui était plus prudente que moi, me répondit que ce dessein était déraisonnable et me représenta tous les dangers auxquels nous serions exposées; mais j'insistai si vivement qu'elle céda à mes importunités; il fut arrêté que nous prendrions des habits d'ermites et que nous partirions quand tout le monde autour de nous serait endormi. Dieu s'opposa lui-même à notre dessein; il nous fut impossible de sortir. Françoise ne put réussir à ouvrir une porte que jusque-là elle avait toujours ouverte sans peine. Quant à moi, je ne pus jamais atteindre un arbre voisin de ma fenêtre, par lequel je comptais descendre comme je l'avais déjà fait plusieurs fois. Le lendemain matin, en nous retrou-

aux champs cette enfant de dix ans. On peut penser que Dieu se servit de ce moyen pour développer en elle le don de la contemplation.

vant à la messe, nous nous dimes l'une à l'autre : *Eh bien ! vous n'êtes pas partie ?* sans pouvoir nous empêcher de rire de la manière dont Dieu avait renversé nos projets. Nous avions aussi résolu de nous défigurer le visage pour mieux cacher notre sexe, et nous l'eussions fait certainement, si Dieu n'y eût mis obstacle. Tout ce dessein resta un secret entre nous deux ; l'amitié qui nous unissait était si étroite, que nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme ; ma compagne, cependant, était plus vertueuse que moi.

CHAPITRE III

DES PÉNITENCES QUE FAISAIT LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY DANS SA JEUNESSE ; SA RÉPUGNANCE POUR LE MARIAGE

Quand je fus plus avancée en âge, mes sœurs pensèrent à me marier, mais mon cœur en était bien éloigné ; j'eus recours à la Sainte Vierge, que j'avais choisie pour ma Mère, et aux autres saints que j'honorais particulièrement ; je redoublai mes prières et mes pénitences. J'allais souvent à l'église et là, cachée dans la chapelle de l'Immaculée Conception, j'implorais à genoux et avec ferveur le secours de la Mère de Dieu.

En même temps, j'étais en proie à de violentes tentations qui me causaient de grandes inquiétudes ; le démon m'attaquait de toutes manières et s'efforçait de me surprendre par ses artifices. Pour le vaincre, j'employais les austérités : je me donnais fréquemment la discipline ; des sarments de vigne me servaient de lit ; je me couvrais le corps d'une rude étoffe ; souvent même, je n'avais qu'un cilice pour chemise et, de crainte qu'on ne s'en aperçût, je donnais aux pauvres celle que je portais.

Un soir, on me fit coucher avec une de mes sœurs, qui était

prise de frayeur et n'osait pas rester seule. N'ayant pas encore récité mon Rosaire, je mis sous ma tête, pour m'aider à combattre le sommeil, une grosse pierre aiguë qui me servait habituellement d'oreiller; mais, cette précaution fut insuffisante et je m'endormis avant d'avoir terminé mes prières. La Reine du ciel m'apparut alors tout éclatante de lumière et portant son divin Enfant sur ses bras; elle s'assit sur mon lit et le petit Jésus commença à manier mon Rosaire, comme s'il eût voulu jouer; puis il le tira si fort, qu'il m'éveilla. La Sainte Vierge me dit doucement : *Ne t'inquiète de rien, ma fille, ne crains rien; je te conduirai dans un lieu où tu seras religieuse et où tu porteras mon habit*; puis elle disparut. Cette vision me consola beaucoup et je conçus encore de plus vifs désirs de servir le Seigneur.

Le lendemain, étant encore sollicitée de consentir au mariage qu'on me proposait, je pensai en moi-même que si je rencontrais un homme chaste, vertueux, discret, beau et doué de toutes les belles qualités que je rêvais, mais qui ne se rencontrent jamais dans une même personne; que, si cet homme voulait garder la continence et seconder mes inclinations pour la vertu, je pourrais me résoudre à l'épouser : mais que, s'il lui manquait quelque-une de ces conditions, je n'en voudrais pour rien au monde. Pendant que cette pensée occupait mon esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut. Sa taille était médiocre et sa beauté ravissante. On eut dit qu'il avait mon âge. J'étais habituée à le voir ainsi depuis mon enfance, et il semblait grandir à mesure que je grandissais moi-même. Il me dit : *Je suis celui que tu désires et je serai ton Époux*. Puis il disparut, laissant mon âme tout embrasée d'amour. Dès lors, j'en ressentis de si véhéments transports, que c'est à peine si mes forces naturelles étaient capables de les soutenir. Je pensais jour et nuit à ce que je pourrais faire de plus agréable à mon Époux; il n'est point de croix ni d'ignominies que je ne désirasse souffrir, et j'aurais même consenti à passer pour folle, afin de lui prouver mon amour.

Aussi, à quelque temps de là, une de mes sœurs, m'ayant

fait dire d'aller la voir, je m'informai auprès de sa servante s'il y avait quelqu'un chez elle. Apprenant qu'elle n'avait d'autre compagnie que son beau-frère qu'elle désirait me faire épouser, et pensant bien qu'on emploierait tous les moyens pour obtenir mon consentement, je me parai d'une façon très extraordinaire. Je pris pour seule coiffure des torchons de cuisine et me rendis chez ma sœur en cet état. Toute surprise de me voir si malpropre, celle-ci se fâcha extrêmement et me renvoya en me traitant d'insensée. Je m'en retournai chez nous, comblée de joie et plus résolue que jamais à me cacher aux yeux des hommes et à fuir les occasions de leur parler. Si quelques amis de mon frère venaient lui faire visite, je me retirais aussitôt; ou, si j'étais contrainte de rester, je leur montrais un visage si froid et si sévère, que la vue d'un spectre n'aurait pu leur être plus désagréable.

Les grâces signalées dont j'étais redevable au Seigneur (grâces qui exigeaient une grande fidélité et une pureté singulière) m'inspiraient cette réserve; mais ce fut souvent pour moi l'occasion de rudes combats. Malgré les précautions que je prenais, il me fallut un jour céder aux importunités de mes amies, et je me rendis dans la maison du père de l'une d'elles, où il se tenait une espèce de bal et où d'autres filles se divertissaient.

Un jeune homme étant venu m'inviter à danser, il me fut impossible de m'en défendre, mais je commençai à regretter vivement de m'être laissée entraîner à cette réunion. Portant alors mes yeux vers le ciel, je vis Notre-Seigneur pâle et défait et le visage trempé de sueur, tandis que le sang coulait par torrents de ses plaies sacrées. Il me fit comprendre qu'après avoir souffert tant de douleurs pour moi, il n'agréait point que je me divertisse en ces sortes de fêtes, et que je le payasse par ces sots amusements de tant de peines qu'il avait embrassées pour mon salut.



CHAPITRE IV

LE COMMENCEMENT DE SA VOCATION RELIGIEUSE

Mes frères m'envoyaient souvent avec mes sœurs et les domestiques à une terre voisine où nous avions du blé et où nous faisons paître les troupeaux. Aussitôt arrivée, je m'éloignais des autres, et, me retirant au milieu des arbres, je me mettais en oraison. Le bon Jésus venait alors me tenir compagnie et s'asseyait, comme je l'ai déjà dit, sur le bord de ma jupe; je lui disais : *Ah! mon Seigneur! retirons-nous dans la solitude!* Il agréait mon désir, mais il me témoignait par un sourire et sans parler que cela n'était pas à propos. Une fois, après l'avoir ainsi pressé, je m'endormis et il me fit voir en songe le monastère d'Avila (1), le premier couvent fondé par notre Sainte Mère et qui s'achevait alors, et les religieuses avec l'habit de la Réforme. Me sentant altérée, je demandai à ces religieuses (toujours en songe) de me donner à boire, ce qu'elles firent.

Plus tard, quand j'allai les voir, elles m'offrirent de me rafraîchir, et le vase qu'elles me présentèrent était le même que j'avais vu pendant mon sommeil. A partir de ce songe mystérieux, je renonçai définitivement à me retirer dans le désert et je commençai à désirer la vie religieuse. Dieu permit que, vers le même temps, notre paroisse eut un nouveau curé aussi saint que savant; ma cousine Françoise, dont j'ai déjà parlé, et moi, nous le primes pour confesseur. Avant que je lui eusse rien communiqué au sujet de ma vocation, il me dit

(1) Ce fut en l'année 1562 que la grande sainte Tère se fonda le monastère de Saint-Joseph d'Avila. On lira avec intérêt dans sa vie, écrite par elle-même, le récit des difficultés qu'elle eut à vaincre pour exécuter ce dessein. Son cœur, navré de douleur en voyant les ravages causés dans l'Église par l'hérésie luthérienne, voulut, en réformant et en ramenant à la règle primitive l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, donner à Notre-Seigneur des âmes jalouses de se sacrifier pour les pécheurs par la prière et la pénitence.

qu'on venait de bâtir un nouveau couvent de religieuses à Avila et m'offrit de parler en ma faveur si je désirais y entrer. A ces paroles, il me sembla voir le ciel ouvert, tant mon âme fut remplie de consolations, et je lui répondis qu'il ne pourrait me faire un plus grand plaisir. Quoiqu'il me connût à peine, ce bon prêtre parla de moi avec une bonté singulière, mais les religieuses, ne voulant prendre aucune décision avant de m'avoir vue, je fus obligée d'avouer à mes frères mon désir d'entrer dans ce couvent. Ils furent très mécontents, mais, comme ils craignaient Dieu, ils n'osèrent pas s'opposer tout d'abord à mon dessein, et m'accompagnèrent à Avila, où le Seigneur permit que les religieuses m'accueillissent avec beaucoup de bonté en témoignant que je leur convenais. De mon côté, je les reconnus pour celles que j'avais vues en songe, ce qui me causa une grande consolation. Ce ne fut alors qu'une simple entrevue; il fut décidé qu'on me préviendrait quand on pourrait me recevoir. Mes frères ne pouvaient comprendre mon désir de vivre avec des religieuses qui semblaient si austères, mais je leur répondis qu'elles m'avaient paru des saintes et que j'étais déjà aussi à mon aise avec elles que si je les avais connues toute ma vie.

Au retour, ceux qui m'accompagnaient s'étant arrêtés près d'une fontaine pour se reposer, je me retirai à l'écart, et, levant les yeux vers le ciel, je remerciai Dieu de la grâce qu'il me faisait. J'aperçus alors une foule de démons qui dansaient en l'air et témoignaient une grande joie, comme s'ils étaient assurés de me faire changer de dessein. Ils étaient effroyables à voir et ressemblaient à des nains qui n'auraient eu que de grosses têtes et des pieds sans corps; ils étaient si nombreux qu'ils remplissaient l'air comme une grande volée d'étourneaux. Quoique le Seigneur ne leur permit pas de triompher de moi, il souffrit qu'ils m'attaquassent de la manière la plus cruelle, tant par les persécutions qu'ils me suscitèrent de la part des membres de ma famille que par des peines intérieures. Mais plus ils redoublaient leurs efforts, plus Dieu me fortifiait du secours de sa grâce et m'animait de son esprit pour les vaincre.

CHAPITRE V

LES FRÈRES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY L'ÉPROUVENT DE TOUTES LES MANIÈRES — DIEU LUI DONNE UNE FORCE MIRACULEUSE

Pour combattre ma vocation, mes frères m'avaient menacée de rudes épreuves; les effets suivirent bientôt les menaces (1). Ils exigèrent de moi des travaux au-dessus de mes forces. Nos serviteurs disaient qu'ils n'auraient pu faire à deux ce que je faisais seule. Je ne les écoutais pas et j'accomplissais docilement ce qui m'était commandé. D'ailleurs, quelque pesants que fussent les fardeaux dont on me chargeait, ils me paraissaient aussi légers qu'un brin de paille; l'amour divin m'embrassait tellement et absorbait si bien mon esprit que je n'aurais pu en supporter l'ardeur sans le contre-poids de ces pénibles travaux. Je dis pénibles, car je devais seule conduire les deux grandes charrettes destinées à transporter le blé dans la grange; les moissonneurs se faisaient un plaisir de me faire des gerbes deux fois plus grosses que celles des hommes, dans la pensée que je ne pourrais pas même les soulever de terre; je les enlevais cependant, je les chargeais sur les charrettes avec tant de facilité que, saisis de stupeur, ils interrompaient leur travail pour me considérer, et se demandaient si une force aussi extraordinaire me venait de Dieu ou du démon. Après avoir transporté le blé dans la grange, je devais encore le battre; puis on me commandait d'atteler deux ou trois paires de bœufs, ce qui était très difficile, car ces ani-

(1) La vénérable Mère va raconter tout ce qu'elle eut à souffrir de la part de ses frères; ceux-ci, qui l'aimaient véritablement, mirent tout en œuvre pour la faire renoncer à sa vocation; ils employèrent successivement la douceur, les caresses, les menaces et les mauvais traitements; rien ne put l'ébranler. Il est touchant de voir avec quelle modération elle parle de ces étranges persécutions et quelle charité elle garde à l'égard de ses frères et de ses autres parents, attribuant plutôt leurs procédés à l'influence du démon qu'à leur malice.

maux étaient si indomptables, qu'à peine osait-on les approcher; mais Dieu me faisait tant de grâces, qu'ils obéissaient à ma parole et baissaient la tête sous le joug avec la douceur des agneaux (1).

On me chargea un jour de ramener les bœufs qui étaient dans la prairie; j'en trouvai un de moins et, pendant que je le cherchais derrière les buissons où je le supposais caché, un chien enragé s'élança sur moi avec furie. Je me jetai la face contre terre pour ne pas sentir son haleine; il me sauta sur le dos et déchira les habits que je portais ce jour-là pour la première fois. Le bœuf, qui était parmi les broussailles, me voyant si maltraitée, attaqua le chien et le força à s'enfuir; puis il vint à moi, me lécha et me caressa comme s'il eût été doué de raison. Enfin, il me fit signe de m'appuyer sur lui et me ramena ainsi à la maison, ce qui surprit tout le monde.

Une autre fois, j'étais allée garder les troupeaux en compagnie de ma cousine Françoise; comme nous étions assises sur une petite colline, nous vîmes venir de loin un berger dont l'aspect nous effraya. Nous nous cachâmes aussitôt dans le creux d'un rocher; les hautes herbes qui l'entouraient nous dérobaient heureusement à tous les yeux. Du fond de notre retraite, nous entendions cet homme s'écrier : *Où sont-elles? que le diable les emporte!* Nous n'osâmes sortir de la grotte que vers le soir, mais nous avions eu tellement peur que nos vêtements étaient trempés de sueur et on aurait pu croire que nous étions tombées dans la rivière.

Quand je fus de retour, on me gronda beaucoup, me disant que j'étais folle et qu'il fallait me défendre de faire oraison pour éteindre mon désir d'être religieuse; que, d'ailleurs, si j'entrais dans le cloître, ce serait pour le déshonneur de ma famille, car certainement je ne persévérerais pas et qu'il était

(1) Tous ces détails font bien voir que l'exploitation agricole des frères de la Vénérable était encore très importante, et qu'ils employaient de nombreux serviteurs. S'ils imposaient à leur sœur de si rudes travaux, ce n'était donc pas par nécessité, mais dans l'espoir de la faire céder à leur volonté.

raisonnable de prévenir ce malheur en m'empêchant d'y aller. Au reste, la conduite de mes parents à mon égard n'était pas toujours la même; tantôt ils me menaçaient et me maltraièrent, comme je viens de le dire; tantôt ils me faisaient des caresses, disant qu'ils n'agissaient que pour mon bien, sachant que je n'avais pas la force d'embrasser un genre de vie aussi austère; ils se servaient aussi de leurs amis pour me détourner de mon dessein, me faisant représenter que je n'agissais pas selon Dieu, puisque mon premier devoir était d'obéir à mes frères.

Un soir qu'il faisait un beau clair de lune, une de mes parentes obtint la permission de m'emmener à une ferme voisine où elle avait du lin qu'elle désirait me faire voir. Dès notre arrivée, nous entendîmes un bruit horrible, comme si quelqu'un traînait des chaînes en poussant des gémissements épouvantables; ma parente, voyant ma frayeur, s'efforça de me rassurer en me disant que ce n'était rien, ou du moins que c'était seulement quelque bête qui passait par là; mais, au même instant, nous aperçûmes un fantôme effroyable, de la taille d'un géant et qui semblait marcher vers nous (1). Je fus tellement épouvantée, que je tombai évanouie en disant : *La Sainte Trinité m'assiste!* Ma parente ne négligea rien pour me faire revenir à moi et me rassurer; quand je fus un peu remise, quoique encore bien faible, elle me ramena chez nous en me soutenant de son mieux. Sur la route, je vis trois personnes vêtues de blanc qui nous précédaient; et, comme j'interrogeais ma compagne à ce sujet, elle me répondit : *Ce sont peut-être des bergers qui rentrent chez eux.* Mais, à mon arrivée, je reconnus que c'étaient les trois Personnes de l'Auguste Trinité que j'avais appelées à mon secours.

Cet événement m'impressionna si fort que je ne pouvais plus entrer dans aucune chambre, la nuit, sans être prise d'une extrême frayeur. Je le dis à mes frères, qui firent célébrer des messes pour m'obtenir du soulagement. Ce fut sans résultat;

(1) La Vénérable passe sous silence une grande partie des persécutions que lui firent subir les démons; mais son historien, Henriquez, rapporte qu'ils lui apparaissaient souvent à cette époque, et la maltrai-

ils résolurent alors de me conduire à l'ermitage de Saint-Barthélemy, situé à quelque distance d'Almendral, pour y faire une neuvaine : ce lieu est en grande vénération dans le pays. Je demandai à faire à pied les trois dernières lieues qui me séparaient du sanctuaire. On me l'accorda ; mais, au bout de quelque temps, je me sentis tout à coup si fatiguée que je fus obligée de m'arrêter ; j'étais comme paralysée, si bien qu'il fallut me porter jusqu'à l'église. A peine y fus-je entrée que tout mon mal se dissipa et je me sentis parfaitement guérie ; mais, ce qui me consola le plus, ce fut l'assurance que je reçus de l'accomplissement de mes desirs.

CHAPITRE VI

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY
PERSÉVÈRE DANS SA VOCATION MALGRÉ TOUS LES OBSTACLES

A mon retour, je reçus une lettre des religieuses d'Avila qui me mandaient de me rendre chez elles. Ne sachant comment vaincre l'opposition que je rencontrais autour de moi, je fis dire tous les jours pendant un an une messe pour le soulagement des âmes du Purgatoire, espérant obtenir par leur secours et par l'intercession de la Sainte Vierge le consentement de mes frères ; mais ils reculaient sans cesse le moment de me le donner, dans l'espérance qu'un long délai me ferait changer de résolution.

Sur ces entrefaites, quelques religieuses de l'Ordre de Saint-Jérôme, qui allaient fonder un couvent à Talavera, passèrent

taient de telle manière que ses frères en furent touchés et la conduisirent en pèlerinage à l'ermitage de saint Barthélemy, pour obtenir qu'elle fût délivrée de leur tyrannie. Dieu permettait cela pour tremper fortement l'esprit de sa fidèle servante et la rendre capable de correspondre aux desseins qu'il avait sur elle.

par notre bourg. Mes frères les engagèrent à loger chez nous et les prièrent de faire tous leurs efforts pour m'emmener avec elles, disant que le monastère qu'elles allaient bâtir étant voisin d'Almendral, ils auraient la consolation de me voir souvent. Ces religieuses me pressèrent effectivement beaucoup de les accompagner; elles employèrent la soirée à me faire toutes les instances et toutes les offres imaginables; mais, plus elles me sollicitaient, plus je me sentais portée à m'attacher à l'Ordre et à l'habit que Notre-Seigneur m'avait fait la grâce de me montrer. Cet aimable Sauveur me donna sans doute la force de résister à tant de belles promesses qui ne pouvaient qu'être agréables à la nature; sans lui, j'aurais couru le risque de me laisser séduire par l'éclat des honneurs que ces servantes de Dieu faisaient briller à mes yeux, ou par le désir de voir de temps en temps mes parents; mais la grâce me fortifia tellement, qu'il ne me vint pas un instant à la pensée de reculer. Enfin, comme les religieuses d'Avila me pressaient fort de venir, mes frères, n'espérant plus me faire changer d'avis, promirent de me conduire au monastère pour la Toussaint.

Deux jours avant la fête, pendant que j'étais à table avec mes trois frères et une de mes sœurs, je leur dis : *Eh bien ! ne ferons-nous pas notre voyage ?* Sur ces paroles, mon frère aîné se leva brusquement et s'emporta au point de tirer son épée pour me tuer; mais ma sœur, ou plutôt un ange, para le coup qui m'était destiné. Je ne me troublai pas; j'étais en ce moment tellement résignée à perdre la vie pour l'amour de Dieu que je désire être dans la même disposition à l'heure de ma mort. Je disais dans mon cœur : Ah mon Dieu ! je meurs avec plaisir pour la cause de la justice. Ma sœur me dit alors : *Sors d'ici ; tu ne nous causes que du trouble.* Je sortis aussitôt et je fus me cacher dans la cave, laissant mes parents tellement fâchés, qu'ils ne s'informèrent pas de toute la nuit de ce que j'étais devenue. Le bruit horrible qui se fit entendre pendant ce temps dans la maison ne contribua pas peu à cet oubli; on aurait dit qu'elle regorgeait de démons qui bouleversaient tout.

Je sortis de bon matin, sans être aperçue, pour aller à l'église. En me voyant, mon confesseur me demanda si je ne partais pas pour Avila, ainsi qu'il avait été décidé. Je lui racontai ce qui s'était passé chez nous la veille au soir, et j'ajoutai que je n'étais pas venue pour me plaindre, mais pour me confesser. Je n'avais rien dans le cœur contre mes parents; je les regardais comme innocents de tout ce qu'ils m'avaient fait souffrir; le démon en était certainement l'unique auteur. Mon confesseur me commanda de communier; je lui représentai que j'aurais du scrupule à le faire avant d'avoir demandé pardon à mes frères. Il me le permit, bien qu'il m'assurât que je n'y étais pas obligée. Je retournai donc chez nous et je les priai à genoux de m'excuser si je leur avais fait de la peine; ils me reçurent fort mal et me renvoyèrent en me demandant ce que je venais faire après leur avoir causé tant d'ennuis. Je partis sans rien répliquer et j'allai communier avec un doux recueillement intérieur, tout en ressentant dans mon âme un peu de peine mêlée aux divines consolations.

CHAPITRE VII

DÉPART POUR AVILA — ÉPREUVES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY PENDANT SON NOVICIAT

Après avoir reçu la Sainte Communion et pendant que je remerciais Dieu de toutes ses faveurs, je vis mon frère aîné entrer dans l'église. Il était pâle comme un mort; il m'aborda et me dit de revenir avec lui, parce que tout était prêt pour mon départ. Je regrettais de le voir si affligé, car il était habituellement très bon et je le préférais à mes autres frères. Il m'accompagna avec celle de mes sœurs qui m'avait préservée de la mort la veille au soir et quelques amis. Toutes ces personnes ne firent que pleurer le long du chemin, de sorte

qu'elles ne m'adressèrent pas la parole; ce qui me permit de m'entretenir avec Dieu. Je soutenais intérieurement un rude combat; d'un côté, j'étais bien heureuse d'être arrivée au terme de mes désirs; de l'autre, j'étais en proie à de si violentes tentations, qu'il me semblait que l'enfer était déchainé contre moi. Je ne découvrais rien de tout cela à mes parents, car ils auraient pu dire avec quelque raison que c'était imprudent de vouloir entrer au monastère dans cet état.

Nous arrivâmes à Avila le jour des Morts. J'avais une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire et je pensais qu'elles m'avaient obtenu la grâce d'entrer en religion le matin même de cette fête, instituée en leur mémoire et pour leur soulagement. A peine me trouvai-je dans le couvent, que mes peines intérieures se calmèrent; ce fut comme si on m'enlevait un lourd fardeau de dessus les épaules; la maison me sembla un lieu de délices et je croyais avoir toujours vécu avec les saintes âmes qui l'habitaient (1).

Mais cette grande joie ne dura pas; quelque temps après ma vêtüre, le Seigneur me priva de toute consolation sensible et me plongea dans une extrême désolation. Je m'en plaignis à lui-même en lui disant : *Eh quoi, mon Dieu! m'avez-vous délaissée? Si je ne connaissais pas votre sage conduite, je croirais que vous m'avez trompée, car je ne serais pas entrée en religion si j'avais su être privée de votre aimable présence.* Cet état d'abandon continua cependant presque tout le temps de mon

(1) La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy fut la première Sœur converse de la Réforme. Au début, sainte Térèse avait cru pouvoir s'en passer. Désirant exercer ses filles aux durs travaux de la pénitence, elle pensait qu'une petite communauté de treize personnes pourrait accomplir les obligations du chœur, tout en ne négligeant pas les soins intérieurs de la maison. Mais l'expérience lui montra que certains travaux étaient incompatibles avec les heures de l'office. Elle résolut alors de prendre des Sœurs converses, et, trop occupée par ses premières fondations pour en chercher elle-même, elle en chargea la Mère Marie de Saint-Jérôme, prieure d'Avila. Ce fut cette grande religieuse, une des colonnes de la Réforme, qui reçut la Mère Anne de Saint-Barthélemy et la forma à la vie religieuse, jusqu'au moment où sainte Térèse la choisit pour en faire sa compagne inséparable.

noviciat. Peu de temps avant ma profession (1), je me retirai un jour dans un ermitage où se trouvait une image représentant Notre-Seigneur lié à la colonne. Je m'agenouillai et j'entrai dans un doux recueillement, pendant lequel ce bon Maître se montra à moi, attaché à la croix. Je lui demandai si la soif qu'il endura avant de mourir était une soif naturelle, il me répondit : *J'ai eu soif du salut des âmes* (notez qu'il ne niait pas avoir aussi souffert de la soif naturelle), *il faut qu'à l'avenir tu y réfléchisses et que tu marches par une autre voie*, comme s'il eût dit : Je ne veux plus que tu me cherches parmi les tendresses de ton enfance. Il me montra alors toutes les vertus dans l'état le plus parfait ; je fus aussi charmée de leur beauté merveilleuse que confuse de voir combien j'étais éloignée de les posséder. Puis Notre-Seigneur disparut en laissant mon cœur tout pénétré de son amour.

Ce que j'avais vu et entendu se grava si profondément dans mon esprit, que je l'avais jour et nuit devant les yeux, aussi mon cœur était toujours en Dieu et Dieu était partout dans mon cœur ; je brûlais dès lors d'un désir insatiable du salut des âmes et d'une soif ardente de posséder les vertus que j'avais vues dans la vision dont je viens de parler, mais il me fut dit qu'elles ne pouvaient s'acquérir que par la croix.

Pénétrant un autre jour dans l'ermitage de Saint-François, je sentis un agréable parfum de fleurs, ce qui me fit entrer dans un doux recueillement. Notre-Seigneur m'apparut sous

(1) La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy fit profession à Avila, le 25 août 1572, à l'âge de vingt-trois ans, dix ans après la fondation du premier monastère de la Réforme. Nous ferons remarquer ici que la vénérable Mère ne suit pas toujours dans cette autobiographie l'ordre chronologique ; elle écrit étant déjà avancée en âge et facilement elle intervertit les événements ; c'est ainsi qu'elle s'interrompt tout à coup pour raconter un fait arrivé dans son enfance ou dans sa jeunesse, comme nous le verrons bientôt. Dans ce chapitre même, parlant des sentiments d'amour de Dieu qui embrasaient son âme, elle explique qu'elle les éprouva avec la même violence pendant un espace de quinze années. Pour éclaircir aux yeux des lecteurs ce qui pourrait paraître un peu confus, nous mettrons en notes les dates et les explications qui serviront à rendre plus complète et plus intéressante la vie de la vénérable servante de Dieu.

la même forme qu'il avait lorsqu'il était sur la terre conversant avec les hommes; il était d'une merveilleuse beauté, mais il paraissait très affligé; s'approchant de moi, il mit sa main droite sur mon épaule gauche (elle pesait un poids si lourd que je ne puis l'exprimer!); il me confia sa peine et me dit : *Ma fille, assiste-moi; vois combien d'âmes je perds!* Il m'anima à travailler à leur salut et me fit voir en esprit toute la France aussi distinctement que si c'eût été de mes propres yeux. Hélas! l'hérésie y faisait périr les âmes par milliers! Cette vision ne dura qu'un moment; je n'aurais pu y survivre, si elle se fût prolongée plus longtemps. Je ne suis pas capable d'exprimer la douleur que je ressentis dans le cœur; mais l'effet qu'elle y produisit augmenta sensiblement mon amour pour Dieu et mon zèle pour le salut des âmes. Je ne pouvais rien pour tempérer le feu qui me dévorait, qui m'ôtait le repos, me donnait du dégoût pour toute nourriture et ne laissait jamais de relâche à mon esprit.

Tout le temps que ces transports embrasèrent mon âme (ce qui dura au moins l'espace de quinze ans), il n'est point de pénitences que je n'eusse été disposée à entreprendre si on m'en avait laissé la liberté; j'en aurais fait de surprenantes, au-dessus des forces humaines, pour seconder les désirs de mon cœur. Mais, obligée de me soumettre à l'obéissance, je faisais toutes les instances possibles pour obtenir la permission de satisfaire mon attrait. Quand on me refusait les disciplines, je demandais à me pincer les bras, et je le faisais avec tant de rigueur, qu'ils en restaient tout noirs; je portais au réfectoire de l'absinthe bien pilée, pour que mes Sœurs ne s'en aperçussent pas, et je la mêlais à mes aliments. Mon confesseur connaissait mes ardents désirs de pénitence, et il m'éprouva de mille manières pour voir si j'agissais *par l'esprit de Dieu*.

CHAPITRE VIII

SON AMOUR POUR DIEU ET SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES
VONT TOUJOURS CROISSANT

Je fus un jour saisie de compassion en voyant passer devant la porte de notre monastère quelques criminels qu'on menait au supplice; je dis à mon confesseur que je serais heureuse de mourir à leur place si je savais qu'ils ne fussent pas bien préparés. Il me répondit que je n'avais pas une charité assez ardente pour faire une si belle action; et, comme je lui demandais d'éprouver mon courage, il m'ordonna d'aller mettre mon doigt dans le feu, de l'y laisser le temps de réciter un *Credo* et de revenir ensuite lui rendre compte de cet acte. Je me rendis de suite à la cuisine et j'exécutai aveuglément ce qui m'avait été commandé. Je ne sais comment la chose se fit, mais je tins mon doigt au milieu de la braise l'espace d'un *Credo*, sans qu'il fût brûlé en aucune manière. Si j'eusse agi de mon propre mouvement, j'aurais pu craindre une illusion du démon; mais, ayant simplement obéi, je n'avais eu qu'une pensée, c'est que tel était le bon plaisir de Dieu. Je rendis compte de tout à mon confesseur, qui me renvoya, en me disant pour me mortifier que j'étais une innocente et une sottie.

Quoique mon oraison ne fût pas toujours la même pendant les quinze années dont j'ai parlé ci-dessus, le Seigneur me donnait cependant la force d'accomplir les pénitences qu'on me permettait, soit au réfectoire, soit ailleurs. Je me roulais souvent parmi les épines et les orties, et, il ne faut pas s'en étonner, car tout est facile lorsque la chair est soumise à l'esprit; je faisais plusieurs choses de travers pour paraître stupide aux yeux de mes Sœurs; mais, hélas! je n'avais qu'à me montrer telle que j'étais naturellement, car, effectivement, je ne l'étais que trop.

Un Vendredi-Saint, je conçus un grand désir de recevoir

des soufflets, à l'exemple de Jésus-Christ crucifié. J'étais alors tourière et très estimée du sacristain. Je voulus le détromper et je lui dis : *Pour qui me prenez-vous ? Hélas ! je suis une grande pécheresse et j'ai bien mal vécu dans le monde.* J'essayai de lui persuader par ces paroles que j'étais une fille de mauvaise vie et que j'étais perdue de réputation. Il me crut et je n'épargnai rien pour l'entretenir dans cette pensée ; puis, j'ajoutai : *Quand les ouvriers entreront avec du bois (nous bâtissons alors), faites-moi la grâce de dire à l'un d'eux qu'il donne des soufflets au travers du voile à la religieuse qui lui ouvrira la porte : je vous en serai bien reconnaissante.* Le sacristain fit la commission, et un des ouvriers, entrant peu après, me donna en effet de bons soufflets ; mais, réfléchissant ensuite sur toute cette affaire, je conçus du scrupule d'avoir agi de manière à attirer de mauvais soupçons sur la communauté, et j'en parlai à mon confesseur ; il me reprit sévèrement et communiqua la chose à notre sainte Mère, qui était alors prieure. Elle ne me fit jamais aucune observation là-dessus, mais elle ordonna qu'à l'avenir on n'ouvrirait plus la porte de clôture sans que deux religieuses fussent présentes ; ce qui n'avait pas pu s'observer jusque-là, parce que nous étions trop peu nombreuses.

La Passion de notre aimable Sauveur avait été, dès mon plus bas âge, l'objet principal de ma dévotion. Étant encore dans le monde, si je voyais dans l'église une image représentant Jésus souffrant, je ne pouvais retenir mes larmes et je souhaitais ardemment vivre dans la pauvreté et dans le mépris pour son amour. Je me déchaussais souvent en cachette, afin de ressentir de vives douleurs en marchant sur des cailloux et sur des pierres aiguës. Je donnais aux pauvres une grande partie de mes vêtements, me réservant seulement celui de dessus, pour qu'on ne s'aperçût de rien : je me privais aussi de ce qu'on me servait aux repas pour le distribuer aux malheureux. Un de mes frères me dit un jour : *Vous ne mangez pas ce qu'on vous donne ?* Je répondis : *Si fait, pardonnez-moi.* Dans ma pensée je voulais dire que l'âme se nourrissait de ce

que je refusais au corps. Je craignis cependant d'avoir trompé mes frères et je m'en accusai à mon confesseur, en lui expliquant toutefois dans quel sens j'avais parlé, car je n'aurais pas voulu faire un mensonge pour rien au monde. Il me demanda qui m'avait enseigné cette doctrine et me rassura en me disant qu'il n'y avait pas eu de mal dans ma réponse, puisque j'étais effectivement dans l'intention de donner cette nourriture à mon âme.

Je ne faisais rien qu'en vue de la Passion de mon Sauveur qui occupait toutes mes pensées. J'étais encore toute jeune, lorsqu'un habile prédicateur vint prêcher dans notre bourg, un jour de Vendredi-Saint; j'allai l'entendre avec mes sœurs. Nous nous attendions à ce qu'il parlât de l'amour excessif qui porta cet aimable Dieu à souffrir tant de douleurs, mais il n'en dit presque rien, du moins qui fût de mon goût. J'en fus sensiblement affligée et je ne cessai de pleurer tout le temps du sermon. Mes sœurs m'interrogèrent ensuite sur la cause de mes larmes; je leur dis que c'était parce que le prédicateur n'avait pas bien prêché. Elles me demandèrent comment je pouvais en juger : *Hélas!* leur répondis-je, *si mon sexe me le permettait et si je pouvais exprimer tous les sentiments que j'ai dans l'âme, je prêcherais mieux que lui!*

Ce que je viens de dire a interrompu le fil de mon discours, mais j'ai voulu l'écrire, de peur de l'oublier; revenons maintenant à ces transports d'amour et à ce zèle pour le salut des âmes que le Seigneur m'avait inspirés. Tout ce que je faisais pour seconder mes ardents désirs me paraissait bien peu de chose.



CHAPITRE IX

NOTRE SAINTE MÈRE TÉRÈSE ASSURE LA VÉNÉRABLE QUE SON ZÈLE POUR LE SALUT DES ÂMES VIENT DE DIEU; CE QUI LUI EST CONFIRMÉ PAR DE NOUVELLES FAVEURS

Mon confesseur, voyant que ces élans d'amour et ce désir du salut des âmes duraient si longtemps, me dit un jour : *Sachez, ma fille, que ce que vous prenez pour de la charité ne vient que du démon qui veut vous séduire.* Dans mon anxiété, j'eus recours à notre sainte Mère; je lui exposai comment je me comportais dans l'oraison, ce que Dieu m'inspirait et le jugement que portait mon confesseur. Elle me dit de ne pas m'inquiéter, qu'elle avait passé par la même oraison et que des confesseurs peu expérimentés l'avaient traitée de la même manière. Je fus extrêmement consolée de cette réponse et je crus que Dieu me parlait par sa bouche. D'ailleurs, il n'était pas en mon pouvoir d'arrêter ces grands transports d'amour, et le zèle du salut des âmes brûlait mon cœur sans relâche, la nuit comme le jour. Notre sainte Mère me dit une fois : *Ma fille, quand on sonnera le temps du repos, ne songez plus à l'oraison, mais couchez-vous comme les autres.* J'obéis sans réplique, et, au moment de me mettre au lit, je dis au Seigneur : *Mon Dieu, on m'a défendu de rester plus longtemps avec vous; je vous prie de me laisser dormir.* Il est incroyable comme Notre-Seigneur aime notre obéissance; il me laissa reposer aussi longtemps que les autres et je le sentis dans mon âme au réveil comme s'il eût attendu la fin de mon sommeil. Mon corps participait aux grandes grâces qui m'étaient accordées; il se trouvait si leste, qu'il semblait doué d'une agilité surnaturelle, et, même en marchant, il ne me pesait pas plus que de la paille. Cela, et ces vifs élans d'amour que je ressentais toujours en quelque lieu que je fusse, me faisait souvent craindre d'être dans l'illusion.

On essayait cependant de me distraire en me confiant divers

emplois, mais c'était en vain. Travaillant un jour près du tour, je sentis un nouveau transport d'amour dans mon cœur et je vis Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la même forme qu'il avait pendant sa vie. Il s'avançait par derrière et à petit bruit, comme ferait un tendre époux qui voudrait surprendre son épouse par ses caresses; quand il fut près de moi, il mit sa main sur mon cœur et, à l'instant, je sentis une blessure si profonde, que je ne pus retenir mes plaintes. Il était si admirablement beau, qu'il eût charmé tous les cœurs, et il charma le mien à tel point qu'il paraissait à tout moment vouloir sortir de mon corps.

Un autre jour, faisant oraison dans un ermitage, j'entrai dans un grand recueillement intérieur, et, en même temps, je vis l'adorable Trinité et son éternité avec tant de gloire qu'il m'est impossible de l'exprimer. Quoique cette vision ne durât pas plus de temps qu'il n'en faut pour fermer et pour ouvrir les yeux, néanmoins, elle est au-dessus de ce que nous pouvons concevoir. J'étais encore dans ce recueillement, quand on sonna la cloche pour la collation du soir; je me rendis au réfectoire, mais j'étais toujours absorbée en Dieu et comme hors de moi-même, jusqu'à ce que, étant assise, à table, il me tomba quelques gouttes d'eau sur les mains, ce qui me fit revenir à moi.

CHAPITRE X

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY TOMBE MALADE
A LA SUITE DE SES VIFS TRANSPORTS DE L'AMOUR DIVIN —
SAINTE TÉRÈSE LA NOMME INFIRMIÈRE

La nature finit par succomber à ces assauts du divin amour; ma santé s'altéra et, en peu de temps, je devins si faible qu'il semblait que je dusse mourir. On fit venir plusieurs médecins,

mais, ignorant la cause mon mal, ils m'ordonnèrent divers remèdes qui ne firent qu'aggraver mon état, et il me devint bientôt impossible de marcher.

Notre sainte Mère partit pour Séville vers le même temps; je ne pus l'accompagner, car j'étais dans un état à faire pitié. Je me plaignis alors à Notre-Seigneur en lui disant : *Mon Dieu, je vous ai demandé de me faire souffrir, mais non pas de me rendre à charge à la communauté comme je le suis maintenant; faites que je puisse servir mes Sœurs sans leur faire de peine et donnez-moi des souffrances qui n'affligent que moi.* Le Seigneur me répondit : *Je ferai selon tes désirs; tu souffriras avec mon amante Tèrese; vous essuierez à vous deux mille fatigues dans les voyages.* Je restai cependant dans le même état jusqu'au retour de notre sainte Mère, qui n'eut lieu qu'un an après. Quoiqu'elle me trouvât presque impotente, elle me dit le soir de son arrivée : *Ma fille, venez dans notre cellule.* Je m'y rendis aussitôt, bien qu'il parût impossible que je puisse la servir. Il y avait alors dans la communauté cinq Sœurs malades de la fièvre; la Sœur Isabelle-Baptiste, qui était du nombre, souffrait d'un tel dégoût pour la nourriture qu'elle ne pouvait plus rien prendre. La Sainte me dit : *Ma fille, quoique vous soyez malade vous-même, je veux que vous vous chargiez du soin de ces Sœurs; il n'y en a pas d'autres à qui je puisse confier cet emploi.*

Je ne répliquai rien pour ne pas manquer à l'obéissance, mais je pensai en moi-même : Comment pourrai-je remplir cet office, lorsque je peux à peine me soutenir? Néanmoins, je me traînai avec peine jusqu'à la cuisine afin de préparer quelque chose pour la plus malade. Je devais nécessairement monter quelques marches pour me rendre à sa cellule; quand je fus au bas de l'escalier, je m'écriai : *Assistez-moi, mon Dieu, je n'en puis plus!* Je vis alors tout en haut Notre-Seigneur, tel qu'il était lorsqu'il vivait sur la terre. Il me découvrit les attraits de sa merveilleuse beauté et me dit : *Montez, ma fille.* Je me trouvai aussitôt à ses pieds sans avoir souffert la moindre peine. Il vint avec moi dans la cellule de la Sœur et me dit : *Mets ici ce que tu portes, et va donner aux autres ce*

dont elles ont besoin; je soignerai moi-même celle-ci. Je m'en allai aussitôt, ne ressentant plus aucun mal, et je me hâtai le plus possible dans l'espoir de retrouver le Seigneur à mon retour, mais quand je revins, il n'y était plus. La malade était toute joyeuse et me dit; *Ma Sœur, que m'avez-vous donc donné? Je n'ai jamais rien mangé de meilleur.* Quoique nous nous aimassions beaucoup toutes les deux, je ne lui découvris rien de ce qui s'était passé; je lui demandai seulement si elle n'avait vu personne. Elle me répondit que non et m'assura qu'elle n'avait jamais été plus consolée dans son âme, ni plus forte dans son corps et qu'elle ne se sentait plus malade. Les autres Sœurs furent guéries en même temps et notre Sainte Mère me dit : *Je veux qu'à l'avenir vous soyez prieure des infirmes et que vous ne demandiez aucune permission pour leur donner tout ce qui sera nécessaire à leur soulagement.*

CHAPITRE XI

SA CONDUITE DANS L'OFFICE D'INFIRMIÈRE — LES SAINTS
PROPHÈTES ÉLIE ET ÉLISÉE L'ASSISTENT DE LEURS CONSEILS

Je me retrouvai bientôt dans ma première ferveur et mes occupations extérieures étaient bien nécessaires pour modérer un peu l'ardeur qui me consumait intérieurement; j'étais semblable à un homme affamé qui, se trouvant devant quelque viande et sachant qu'il mourra s'il en mange à son appétit, sent néanmoins croître d'autant plus son désir qu'on l'empêche de le satisfaire (1). Je pratiquais donc des œuvres

(1) La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy sentait sa vie s'user dans les transports de l'amour divin; cependant, elle ne pouvait rien faire pour s'y soustraire. Les grandes mortifications dont elle parle dans un des chapitres précédents ne suffisaient pas à la satisfaire et à calmer les feux de sa charité; c'est ce qui engagea notre sainte Mère à lui confier le soin des malades; elle s'y employa avec un plein succès.

de charité; Dieu m'en fournissait les occasions et me donnait une force suffisante sans que j'eusse rien fait pour le mériter.

Les Sœurs avaient été fort surprises que notre sainte Mère m'eût chargée du soin des malades dans un moment où j'étais moi-même si faible, mais, pour que l'on vit bien quelle est la force des supérieurs et quelle était la sagesse de la Sainte dans ses commandements, Dieu récompensa mon obéissance par une complète guérison, ce qui fut un sujet d'étonnement pour tout le monde, mais surtout pour moi, qui me reconnaissais indigne de cette faveur. De plus, Notre-Seigneur lui-même daignait quelquefois m'aider à remplir mon office; dans un moment où j'avais le soin d'une religieuse fort malade, la voyant disposée à prendre un peu de repos, je crus pouvoir la quitter quelques instants et j'allai me cacher à la cave pour faire oraison. Étant bien éveillée, j'entendis une voix qui me dit : *Ma fille, lève-toi.* Je répondis à l'instant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* car j'avais reconnu à la douceur de cette voix que c'était le divin Maître qui me parlait. Il ne me répondit point, mais je sortis au même instant, pensant qu'il avait voulu m'avertir qu'on avait besoin de mes services. En effet, on me cherchait partout; la malade avait eu une faiblesse et elle souhaitait que je fusse auprès d'elle pour lui donner quelque soulagement.

Outre ces occupations, je remplissais encore d'autres emplois dans la maison, d'après les ordres de notre sainte Mère. Je la servais aussi elle-même avec bien du plaisir, estimant comme une grande faveur du ciel le bonheur de jouir de son aimable société.

Une religieuse fut atteinte à un œil de la pustule charbonneuse. Ce mal est considéré comme si dangereux dans ce pays que les médecins désespéraient de la sauver. Le chirurgien cependant continua ses remèdes; mais, obligé de s'absenter pour quelques jours, il me recommanda expressément de ne laisser personne toucher à la plaie jusqu'à son retour. Pendant ce temps, je redoublai de soins envers la malade, faisant ce qui était en mon pouvoir pour la soulager et la consoler. J'y

trouvais une telle facilité, qu'il me semblait même être déchargée de ce poids de la chair qui entrave toutes nos actions. C'était une grande servante de Dieu; elle s'appelait Sœur Pétronille-Baptiste. Une nuit, je m'endormis auprès d'elle; et, pendant mon sommeil, je vis saint Élie et saint Élisée entrer dans sa cellule et s'approcher d'elle pour la panser. Ils ôtèrent l'emplâtre qui était sur l'œil; saint Élisée, le plus jeune des deux saints, allait chercher tout ce qui était nécessaire avec tant de promptitude que j'en étais surprise. Ayant appliqué le remède(1), ils me dirent : *Voilà comment il faut soigner les malades et non négligemment comme vous le faites*. Cela me fit réfléchir; je compris que Dieu pèse nos actions à une autre balance que celle des hommes; je croyais bien agir et je vis que ce qu'il y avait de meilleur en moi était bien imparfait devant lui.

Le Seigneur m'accordait toutes ces faveurs, non que je les méritasse en aucune manière, mais pour montrer que sa bonté est toujours bien au-dessus de nos travaux. Il me cherche quand j'y songe le moins, dans la crainte que je ne m'égare et pour qu'on connaisse l'excès de ses miséricordes envers sa pauvre créature.

Quoique je m'acquittasse bien imparfaitement de mes emplois, je m'en occupais avec plaisir dès qu'ils m'étaient commandés par l'obéissance; j'y trouvais une grande consolation et il me semble que je n'y faisais rien que pour le pur amour de Dieu.

(1) La vénérable Mère ne le dit pas, mais il nous est permis de penser que la Sœur Pétronille-Baptiste dut être parfaitement guérie après avoir reçu les soins de ces deux célestes infirmiers.

CHAPITRE XII

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY SOUFFRE
DANS UNE VISION LES PEINES DU PURGATOIRE — UNE
NOVICE LA PERSÉCUTE DE PLUSIEURS MANIÈRES

Notre-Seigneur, voyant mon vif désir de faire de mon mieux en toutes choses, me donna une preuve singulière de sa bonté pour moi, en permettant que ces saints Prophètes, dont je viens de parler, me reprissent pour me faire comprendre ma lâcheté à son service. Il me donna encore, dans une autre occasion, une leçon bien saisissante et bien salutaire. Une nuit, pendant que je reposais dans la cellule de notre sainte Mère, je me vis en songe devant le tribunal de Dieu pour être jugée; je me trouvai ensuite dans le Purgatoire qui me parut comme un vaste fleuve de feu; j'y fus plongée jusqu'à la ceinture avec beaucoup d'autres âmes, mais plusieurs d'entre elles n'étaient pas si avant dans les flammes. J'aperçus près de moi mon ange gardien, qui m'aborda avec une bonté extrême et me demanda si je sentais beaucoup les ardeurs du feu. Je lui répondis que oui, mais je m'en souciais fort peu, espérant bientôt voir Dieu face à face. Les démons étaient au bord du fleuve et me menaçaient avec de grands crochets qu'ils tenaient à la main, mais ils ne purent m'atteindre, parce que mon bon ange s'approcha d'eux et les mit en fuite. Je m'éveillai là-dessus, mais tellement baignée de sueur qu'on eût dit que je sortais d'une rivière. Je m'affligeai de me trouver encore dans cette vie après avoir cru en être effectivement délivrée. Le lendemain, les religieuses, me voyant pâle et défaite comme si je sortais du tombeau, me demandèrent ce que j'avais. Je ne le confiai qu'à notre sainte Mère, qui me répondit en souriant : *Allez, allez, ma fille, ne craignez rien; vous n'irez pas en Purgatoire.*

J'ai toujours pensé qu'elle m'avait dit cela pour plaisanter, car, étant aussi imparfaite que je le suis, je crois que

j'y resterai bien longtemps et ce sera une grande faveur du ciel s'il ne m'arrive rien de pire.

Vers le même temps (1), un soir que notre sainte Mère descendait un escalier pour aller à Complies, le démon la renversa par terre à la faveur des ténèbres et elle se cassa un bras. Les religieuses furent bien affligées de cet accident et je le fus plus que toute autre, car j'avais pour elle une estime et une tendresse singulières. Je mis tout mon zèle à la soigner, mais étant à la fois infirmière, pourvoyeuse et assistante à la cuisine, j'étais souvent obligée de préparer la nuit ce qui était nécessaire pour la Sainte et pour les autres malades (2).

Pour me soulager, on reçut une autre Sœur du voile blanc, qui paraissait une personne très vertueuse et désireuse de servir le bon Dieu. Malheureusement, au bout de peu de temps, elle conçut du dégoût pour notre vie austère; au lieu de le découvrir aux Supérieurs, elle dissimula, feignant d'être très heureuse et cherchant à se faire passer pour une âme d'oraison, bien qu'elle n'y entendit rien; elle parvint ainsi à gagner la confiance du confesseur et de la prieure qui, tous deux, l'avaient en grande estime.

Enfin, le démon, l'animant contre notre sainte Mère et contre moi, elle alla dire au confesseur que je me confessais à la Mère Térèse. Il le crut et me reprocha vivement de le tromper, de me tromper moi-même, et de faire une chose bien dangereuse et qui me rendait justiciable de l'Inquisition. Je lui expliquai naïvement ce qui en était, lui disant que cette Sœur avait ainsi parlé parce qu'elle était mécontente dans sa vocation. Mais le

(1) Comme nous l'avons déjà dit, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy rapporte ses souvenirs comme ils lui viennent à l'esprit, sans donner aucune indication précise qui permette de leur assigner une date. Le R. P. Chrysostome Henriquez, historien de la Vénérable, croit que les faits rapportés dans ce chapitre se passèrent dans les premières années de sa vie religieuse.

(2) Malgré son obéissance et sa charité, la Vénérable aurait quelquefois souhaité avoir un peu plus de temps pour se recueillir dans la solitude avec Jésus, mais ce divin Maître lui fit comprendre un jour dans la sainte Communion qu'il lui plaisait qu'elle fit la volonté de toutes.

confesseur ne voulut pas me croire; il me répondit que je faisais tort à cette fille, qui était très vertueuse et promettait de devenir une autre sainte Catherine de Sienne. Il ajouta que j'étais moi-même une religieuse imparfaite et remplie de faiblesses.

Cela dura ainsi quelque temps sans que ma compagne voulût s'amender. Notre sainte Mère connaissait tous ses défauts, mais elle patientait dans l'espoir de quelque changement et par égard pour son oncle qui l'avait amenée et qu'elle estimait beaucoup. Elle ressentait cependant vivement ce que j'avais à souffrir de la part de cette novice que le confesseur et la prieure soutenaient sur tous les points.

Sur ces entrefaites, notre sainte Mère dut partir pour faire de nouvelles fondations; elle saisit cette occasion pour me délivrer des ennuis qui me venaient de cette bonne Sœur en me choisissant pour compagne de voyage. A peine étions-nous parties que cette fille quitta le couvent pour se marier.

Mais, auparavant, le bruit que je me confessais à notre sainte Mère étant arrivé jusqu'aux inquisiteurs, ils vinrent chez nous où ils firent une enquête, et ils n'eurent pas de peine à reconnaître la fausseté de cette accusation. La Sainte resta inébranlable au milieu des calomnies dont on la noircissait et montra le plus grand calme tant que dura cette affaire.

CHAPITRE XIII

NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAÎT SOUS LA FORME DE « L'ECCE HOMO » — ELLE COMMENCE A RACONTER QUELQUES CIRCONSTANCES DES GRANDS TRAVAUX DE LA SAINTE MÈRE TÉRÈSE

Me trouvant un jour à la messe et me sentant très affligée, je me recueillis intérieurement et je vis Notre-Seigneur tel qu'il était lorsque Pilate le présenta au peuple; les mains liées,

une corde au cou, la couronne d'épines sur la tête et le corps tout déchiré. J'entendais en même temps les juifs qui criaient : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !* et j'en avais le cœur percé de douleur. Ce divin Maître me dit d'une voix tendre : *Vois, ma fille, en quel triste état l'amour m'a réduit et juge si tes peines peuvent être comparées aux miennes.* Ces amoureuses paroles furent comme des flèches qui pénétrèrent dans mon cœur et y imprimèrent un grand désir de souffrances. Notre-Seigneur disparut après m'avoir assuré que notre sainte Mère et moi nous aurions bientôt mille occasions de souffrir pour lui. Le souvenir de ces paroles et de cette vision m'anima dans la suite à marcher au-dessus de ma faiblesse dans les fatigues que je dus fréquemment essayer, puisque notre sainte Mère, sujette comme elle l'était à plusieurs infirmités, souffrait extrêmement dans ses voyages et que je ressentais ses peines plus que je ne le puis exprimer. Ce qui m'était le plus pénible, c'était de ne pas pouvoir trouver dans les auberges les choses les plus nécessaires pour son soulagement.

Si je devais faire le récit de toutes les fatigues et de toutes les traverses que notre sainte Mère eut à supporter tout le temps que je l'accompagnai dans ses voyages (1), il me faudrait écrire un gros volume; ce qu'elle en raconte elle-même n'est rien, comparé à ce qu'il en a été réellement; je parlerai

(1) Peu de temps après l'entrée de la Mère Anne de Saint-Barthélemy au couvent de Saint-Joseph, Notre-Seigneur fit connaître à sainte Tèreſe qu'il destinait cette novice à la servir, à l'accompagner dans ses voyages et à être partout sa compagne fidèle. Dès lors, la Sainte fit coucher l'humble Sœur converse dans sa cellule et l'emmena avec elle dans toutes ses fondations, hormis celle de Séville. Plusieurs fois, Notre-Seigneur accorda aux prières de ces deux saintes des miracles dont elles se renvoyaient mutuellement l'honneur. Une fois, la Sœur Anne de Saint-Barthélemy fut guérie instantanément d'une fièvre violente à la prière de sainte Tèreſe; une autre fois, comme celle-ci gémissait de ce que sa compagne, ne sachant pas écrire, ne pouvait l'aider dans sa vaste correspondance, elle eut l'inspiration de lui commander d'essayer par obéissance à copier une de ses lettres; la Sœur obéit. Dieu bénit la foi de la mère et l'obéissance de la fille, et, depuis lors, la Mère Anne de Saint-Barthélemy put ajouter aux emplois qu'elle remplissait près de notre sainte Mère celui de secrétaire.

seulement de quelques faits qui me sont présents à l'esprit.

Dans le nouveau monastère de Villeneuve-de-la-Xara, il n'y avait d'eau que dans un puits très profond. Notre sainte Mère voulut y faire mettre une roue afin qu'on pût en tirer l'eau plus facilement. Un jour, pendant qu'elle examinait le travail des ouvriers, celui qui tenait la roue la lâcha par mégarde si malheureusement, qu'elle sortit de sa place et alla frapper le bras malade de notre sainte Mère qui fut cassé de nouveau par la violence du coup. Il s'y forma un abcès qui mit la Sainte dans un grand péril et nous causa une inquiétude mortelle; mais, dans le moment où tout semblait désespéré, Dieu vint à notre secours; l'abcès creva, la malade fut sauvée et notre joie fut inexprimable (1).

Pendant la fondation de Burgos, nous eûmes à souffrir une extrême pauvreté; les objets de première nécessité nous manquaient et, de plus, il survint une inondation qui nous fit courir les plus grands dangers. Notre maison, bâtie sur le bord de la rivière débordée, était tellement entourée par les eaux, qu'il nous était impossible d'aller chercher du secours et que personne ne pouvait nous en apporter; puis, les flots battaient avec tant de violence les murs de cette maison, qui était très vieille, qu'elle semblait à chaque instant sur le point

(1) La fondation de Villeneuve-de-la-Xara, sur les confins de la Nouvelle-Castille, eut lieu en 1580; l'histoire en est assez intéressante pour mériter de nous arrêter un moment. Neuf pieuses filles vivaient réunies depuis cinq ans pour servir Dieu dans une parfaite solitude; elles observaient de leur mieux ce qu'elles connaissaient de la règle des Carmélites de la Réforme, mais leur grand désir était d'être admises au nombre des filles de sainte Térèse. Pour obtenir cette grâce, elles offraient leur petite maison attenante à une chapelle et leurs faibles ressources; non loin de là était le couvent des Carmes Déchaussés de Notre-Dame de Bon-Secours. Notre sainte Mère se fit longtemps prier pour répondre aux désirs de ces servantes de Dieu, craignant que, habituées à suivre leurs propres dévotions, il ne fût très difficile de les soumettre à l'observance régulière. Enfin, vaincue par leurs instances, encouragée par Notre-Seigneur dans l'oraison, la Sainte entreprit cette œuvre et partit le 13 février 1580, emmenant quatre religieuses dont l'une était la Sœur Anne de Saint-Augustin, une des gloires de la Réforme.

de s'écrouler. Notre sainte Mère avait la plus pauvre cellule qu'on pût voir; on y découvrait les étoiles par le plafond lézardé, et le froid, qui est fort rude à Burgos, se faisait vivement sentir par les fentes des murailles toutes crevassées.

L'eau, montant toujours, arriva jusqu'au premier étage de la maison; nous portâmes le Saint-Sacrement tout en haut, et, comme nous nous attendions à être submergées d'un moment à l'autre, nous récitons continuellement les litanies. Ce péril dura depuis 6 heures du matin jusqu'au milieu de la nuit suivante, sans que nous puissions reposer ni prendre la moindre nourriture, parce que nos petites provisions restaient ensevelies sous les eaux. Notre sainte Mère était extrêmement affligée du danger dans lequel elle nous voyait; Notre-Seigneur semblait même l'avoir abandonnée, en sorte qu'elle ne savait à quoi se résoudre. De notre côté, nous étions si troublées que nous ne songeâmes pas à lui chercher quelque chose pour la soutenir. Vers le soir, elle me dit : *Ma fille, voyez si vous ne trouverez pas un morceau de pain; donnez-m'en, je vous prie, une seule bouchée; je crois que je vais m'évanouir.* Cette parole me perça le cœur; nous fîmes entrer une novice dans l'eau jusqu'à la ceinture et elle réussit à en retirer un pain; c'est tout ce que nous pûmes donner à la Sainte dans son extrême nécessité.

Nous aurions certainement, péri si le Seigneur n'avait envoyé deux hommes à notre secours; ils vinrent à la nage et, plongeant sous l'eau, ils brisèrent les portes des chambres afin qu'elles se vidassent, mais l'eau, en se retirant, laissa une si grande quantité de pierres qu'il fallut huit charrettes pour les enlever. La cellule de notre sainte Mère remuait comme si elle eût dû se renverser; elle était en même temps si froide, comme je l'ai déjà dit, que, pour soulager la Sainte, je mettais une de mes couvertures sur elle et j'entourais son lit avec l'autre; elle ne s'en apercevait pas, sans quoi elle ne l'aurait pas permis. Dès que je la voyais s'endormir, je m'installais près d'elle, afin d'être prête à répondre à son premier appel; elle en fit la remarque et me dit un jour : *Ma fille, vous êtes bien prompte à venir.* D'autres fois, pendant qu'elle dormait,

j'allais laver le linge dont elle se servait afin de pouvoir faire face à ce que réclamaient ses infirmités. Je savais combien notre sainte Mère aimait la propreté, ce qui provenait de la grande pureté de son âme, et, le jour même de sa mort, je la changeai de linge, ce dont elle me témoigna sa reconnaissance (1).

CHAPITRE XIV

LA VÉNÉRABLE DÉCRIT LE BONHEUR QU'ELLE GOUTAIT DANS LA COMPAGNIE DE SAINTE TÉRÈSE ET CONTINUE DE PARLER DES FATIGUES ET DES TRAVERSES QU'ELLES EURENT A SUBIR DANS LEURS VOYAGES

Notre sainte Mère avait été tellement brisée par les événements que je viens de raconter, qu'elle fut assez malade pendant les jours qui suivirent. Je restai plusieurs nuits sans dormir afin d'être toujours prête à la secourir; mais j'étais plus heureuse de la servir que de prendre tout le repos du monde et, d'ailleurs, je ne sentais pas la fatigue. Dieu me faisait cette grâce pour la consolation de la Sainte, car, si elle m'avait vue incommodée à cause des services que je lui rendais, elle en aurait éprouvé un grand chagrin. Je ne méritais guère cette faveur de servir une âme aussi chérie de Dieu, et je ne profitais pas comme j'aurais dû le faire des beaux

(1) Ce récit ne contient qu'une bien faible partie des fatigues, des dangers et des épreuves de toutes sortes que sainte Térèse et sa fidèle compagne eurent à souffrir pour établir les monastères de la Réforme. Nous engageons les personnes pieuses à lire le *Livre des Fondations* de notre sainte Mère. Elles admireront sa confiance absolue en la Providence divine, confiance qui fut souvent récompensée par des miracles, son courage et sa gaieté au milieu d'épreuves suscitées par le démon et ce zèle ardent du salut des âmes qui lui faisait surmonter toutes les difficultés.

exemples que j'avais constamment sous les yeux ; j'avais pourtant désiré ce bonheur dès mon plus jeune âge, et je me souviens que lorsque je m'étais laissé entraîner à me livrer au jeu avec d'autres enfants, malgré les appels intérieurs de Notre-Seigneur, je lui disais ensuite : *Mon Dieu, si je conversais avec une sainte, je mènerais une meilleure vie.* Et maintenant, quel sujet de confusion pour moi de penser que j'ai eu la grâce d'être la compagne d'une aussi grande sainte que notre Mère Térèse et que j'ai négligé d'imiter ses vertus. A la vérité, les désirs que j'avais conçus ne venaient pas de moi ; c'était Dieu qui me les inspirait, tandis que mes défauts m'appartiennent en propre ; ce fut mon orgueil qui m'empêcha de profiter de cette société qui eût servi à toute autre d'un puissant moyen pour arriver à la perfection (1).

A peine notre sainte Mère fut-elle un peu remise de toutes les fatigues et de toutes les difficultés que lui avait coûtées la fondation de Burgoș, que Notre-Seigneur lui ordonna de partir, en lui annonçant des souffrances encore plus pénibles, ce qui se réalisa tout d'abord à Valladolid, où elle eut à régler une ennuyeuse affaire. Son frère, Laurent de Cepeda, avait laissé par testament la moitié de sa fortune au couvent de Saint-Joseph d'Avila pour la construction d'une chapelle, et l'autre moitié à ses trois enfants, avec la clause que cette seconde part reviendrait au monastère si lesdits enfants mouraient sans postérité. Les parents voulurent faire annuler ces dispositions, croyant l'emporter facilement sur une pauvre religieuse ; mais notre sainte Mère ne voulut rien céder des droits de sa communauté. Furieux de cette résistance, un avocat, qui soutenait les intérêts de la famille, vint

(1) Il est touchant de remarquer combien la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy multiplie les témoignages de son affection pour la Mère incomparable qu'elle eut le bonheur de servir. Il sera intéressant de constater en même temps l'estime que sainte Térèse faisait de son humble compagne. Voici ce qu'elle en dit au chapitre xxxix^e de ses *Fondations* : *Elle n'est que simple Sœur converse, mais elle est si grande, servante de Dieu et douée d'une si rare sagesse qu'elle peut m'assister mieux que ne le feraient bien d'autres qui seraient religieuses de chœur.*

la trouver à Valladolid et s'emporta jusqu'à lui dire qu'elle était une mauvaise religieuse et qu'il y avait beaucoup de personnes du monde qui se montraient plus vertueuses qu'elle. La Sainte, pour toute réponse, lui dit avec une douceur surprenante : *Monsieur, que le Seigneur vous récompense de cette charité* (1).

Notre sainte Mère déclinait de plus en plus; et, sur la route d'Albe, où l'envoyait l'obéissance, elle rencontra de nouvelles souffrances. Nous fûmes toute une journée sans pouvoir lui procurer le moindre soulagement; enfin, arrivées dans un petit hameau pour y passer la nuit, elle me dit : *Ma fille, vous me feriez plaisir si vous pouviez me donner quelque chose à manger, car je me sens bien faible*. Je n'avais que quelques figes sèches, je lui en offris une; puis je donnai de l'argent à quelqu'un pour m'acheter des œufs à n'importe quel prix, mais on ne put en trouver. Dans cette extrême détresse, voyant notre sainte Mère à demi morte, je ne pus retenir mes larmes. Elle me dit avec une patience angélique : *Ne vous affligez pas, ma fille, Dieu le veut, je suis contente; la figue que vous m'avez donnée me suffit*.

CHAPITRE XV

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RAPPORTE
QUELQUES DÉTAILS SUR LA MORT DE NOTRE SAINTE MÈRE
TÉRÈSE

Nous arrivâmes le lendemain à Albe, où notre sainte Mère se trouva si souffrante, que les médecins désespérèrent aussitôt de sa guérison. Mon affliction fut inexprimable lorsque je

(1) Pour éviter un procès qui répugnait à sa délicatesse et à son amour de la pauvreté, sainte Tèreise finit par accepter un compromis très désavantageux. Elle souffrit beaucoup en voyant que les intentions

compris que j'allais la perdre là, à Albe, loin d'Avila, et que je devrais lui survivre ! Outre que je l'aimais extrêmement et qu'elle me payait d'un tendre retour, sa présence faisait toute ma consolation ; je voyais ordinairement Jésus-Christ présent dans son âme avec une telle gloire que je me croyais dans le ciel ; cette vue m'inspirait un profond respect, tel qu'il est dû à sa suprême Majesté.

Je dirai encore à ce sujet qu'il m'arriva, lorsque la Sainte présidait le Chapitre à Avila, de voir Notre-Seigneur près d'elle, revêtu d'une telle splendeur, que son éclat rejaillissait sur les religieuses qui me paraissaient toutes divinisées, et qui se retiraient ensuite le cœur dilaté et rempli d'une joie inexprimable. Je vis aussi dans la même circonstance notre Sainte Mère tout éclatante de lumière ; aussi, bien que ce fût pour moi un cruel martyre de la voir souffrir, ce m'était en même temps un doux paradis de la servir. Depuis ma vêtue, je l'ai assistée en tout ; je l'ai accompagnée dans tous ses voyages, excepté dans celui de Séville, à cause de l'état de maladie dans lequel j'étais alors. Je ne la quittai pas jusqu'à sa mort et les nombreuses années pendant lesquelles j'ai joui de sa compagnie ne m'ont paru durer qu'un jour ; ce qui me consolait aussi, c'est qu'elle paraissait satisfaite de mes petits services et souhaitait m'avoir toujours près d'elle. Je fus un jour prise de la fièvre au moment où cette sainte Mère allait partir pour visiter ses maisons ; elle me dit : *Ma fille, ne vous inquiétez de rien, je donnerai ordre qu'on vous envoie me rejoindre dès que vous serez guérie.* La nuit suivante, elle me demanda comment je me trouvais ; je lui répondis que je me sentais mieux et que je n'avais plus de fièvre ; elle se leva, me prit le pouls et me dit : *Il est vrai, la fièvre vous a quittée, nous*

de son frère n'étaient pas remplies, craignant que cela n'attirât les malédictions de Dieu sur ses enfants. Elle eut une peine de plus en voyant la prieure de Valladolid, la Mère Marie-Baptiste, sa propre nièce, prendre parti contre elle dans cette affaire et lui attribuer des vues intéressées qui étaient loin de sa grande âme. Au reste, la Mère Marie-Baptiste pleura amèrement plus tard un moment d'oubli que Dieu avait permis pour purifier par une dernière et intime douleur le cœur de la Sainte.

pourrons partir. Je fus ravie de voir mes désirs accomplis, car j'avais instamment prié le Seigneur qu'il m'accordât la grâce de l'accompagner. Nous partîmes, en effet, de grand matin.

Pour en revenir à ce qui regarde la dernière maladie de notre sainte Mère, je dirai que je fus cinq jours avec elle à Albe dans une extrême affliction. Deux jours avant son décès, comme j'étais seule dans sa cellule, elle me dit : *Enfin, ma fille, le temps de ma mort est venu.* Ces paroles me percèrent le cœur; je ne la quittai plus un moment; je me faisais apporter tout ce qui lui était nécessaire.

Le P. Antoine de Jésus, l'un des deux premiers Carmes Déchaussés, voyant combien j'étais fatiguée, m'engagea le matin même de la mort de la Sainte à aller prendre un peu de nourriture. A peine étais-je sortie qu'elle parut inquiète et se mit à regarder de côté et d'autre. Le Père lui demanda si elle souhaitait qu'on me rappelât; elle ne parlait plus, mais elle fit signe que oui. Dès que je fus rentrée, elle me regarda en souriant, m'attira auprès d'elle et appuya sa tête sur mon épaule; c'est ainsi qu'elle resta quatorze heures entières perdue dans une contemplation céleste et tellement pénétrée de l'amour de son Époux qu'elle semblait ne pas pouvoir mourir assez tôt pour aller jouir de ses doux embrassements. Quant à moi, j'étais plongée dans une profonde douleur, lorsque, tout à coup, je vis notre aimable Sauveur au pied du lit; il resplendissait d'une majesté inexprimable et était accompagné de quelques saints qui devaient conduire la Bienheureuse dans le ciel. Cette glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo* et m'inspira une entière résignation au bon plaisir de Dieu. Je lui dis du fond du cœur : *Seigneur, quand bien même vous voudriez me donner la consolation de conserver encore ma sainte Mère, convaincue que je suis de sa gloire, je vous prierais de ne pas la laisser un moment de plus sur la terre.* A peine eus-je prononcé ces paroles qu'elle expira; son âme bienheureuse s'envola au ciel comme une belle colombe et alla jouir éternellement de la possession d'un Dieu qu'elle avait aimé avec tant d'ardeur dans ce monde.

CHAPITRE XVI

NOTRE SAINTE MÈRE TÉRÈSE APPARAÎT APRÈS SA MORT A SA
FIDÈLE COMPAGNE ET LUI OBTIENT PLUSIEURS FAVEURS

Confiante dans la tendresse que notre sainte Mère avait pour moi, j'osai la prier, après sa mort, de me consoler et de m'obtenir de Dieu un parfait dégagement des créatures.

J'avais une nature si aimante que je m'étais attachée à elle et à d'autres saintes âmes qu'elle-même aimait beaucoup, avec une affection qui allait jusqu'à l'excès. Elle m'avait dit une fois : *Ma fille, cette attaché n'est pas des plus pures ; elle nuit à votre perfection et vous agiriez prudemment en travaillant à vous en défaire.* Mais tous mes efforts furent inutiles ; je ne pus jamais triompher complètement de mon naturel sensible, jusqu'au moment où le Seigneur brisa lui-même mes chaînes. La Sainte me l'obtint de sa miséricorde. Dès le moment de sa mort, je me trouvai dans un si grand dégagement que mon cœur se porte maintenant avec plaisir là où il y a le moins de retour à espérer et je me trouve aussi insensible que si j'étais seule au monde (1). Je reçus en même temps un tel empire sur moi-même que j'ensevelis son saint corps sans la moindre peine et sans verser une larme, persuadée que j'étais de son bonheur.

Mon désir aurait été de finir mes jours à Albe, mais les supérieurs et les religieuses du Carmel d'Avila, dont j'étais conventuelle, ne voulurent pas y consentir et on m'envoya chercher ; j'en ressentis un certain déplaisir et je ne savais à quoi me résoudre. Notre sainte Mère m'apparut et me dit : *Ma fille, soumettez-vous à ce qu'on vous commande ; ne vous*

(1) Il ne faut pas voir dans le sentiment dont parle ici la Vénérable cette insensibilité égoïste qui dessèche le cœur, mais, au contraire, une charité ardente mettant en Dieu toutes les affections du cœur et se déversant ensuite sur les créatures. Ce dont la Vénérable se félicite d'être délivrée, c'est d'un attachement exclusif à une ou plusieurs créatures, qui arrête l'âme dans son essor vers Dieu et peut avoir de grands inconvénients pour la paix des communautés.

opposez pas à votre départ. J'obéis donc aussitôt, et, quand je fus arrivée à Avila, je commençai à m'adresser à la Sainte pour qu'elle m'obtint les grâces dont j'avais besoin. J'en parlai à notre confesseur; il blâma ma conduite, me disant qu'il n'était pas permis d'invoquer une personne non canonisée, et me défendit de le faire à l'avenir. Peu après, la Sainte m'apparut toute glorieuse pendant mon sommeil, et me dit : *Ma fille, demandez-moi tout ce que vous désirerez ; je vous le procurerai.* M'éveillant aussitôt, je lui répondis : *Je vous demande que le Saint-Esprit soit toujours dans mon âme.* Elle disparut, me laissant plus que jamais convaincue de sa sainteté, et, dès lors, la défense de mon confesseur ne me fit plus de peine. J'avais d'ailleurs tant de preuves des marques d'amour que Dieu avait données à cette fidèle épouse, des grandes grâces qu'il lui avait faites et auxquelles elle avait répondu en souffrant une multitude de peines et de travaux pour procurer sa gloire; j'avais été témoin de tant de merveilles selon la promesse de Notre-Seigneur, lorsqu'il m'avait prédit combien j'aurais à endurer conjointement avec elle; en un mot, mille faveurs secrètes qu'elle cachait pendant la vie et dont j'avais eu connaissance, me persuadaient qu'elle était vraiment une sainte et fort aimée du Seigneur. Elle l'était, en effet, et, comme preuve, je citerai, entre beaucoup d'autres, une grâce que Dieu lui fit dans l'occasion dont je vais parler.

A l'époque où la Réforme souffrait de grandes persécutions et où le nonce avait ordonné d'emprisonner tous les Carmes Déchaussés, notre sainte Mère reçut, la veille de Noël, des lettres lui annonçant que ses enfants allaient être exterminés et leurs couvents détruits. Elle en éprouva une très grande douleur. Je la priai cependant de prendre une collation avant d'aller à Matines. Elle se rendit, en effet, au réfectoire, mais elle était si accablée qu'elle ne pouvait se résoudre à manger. Notre-Seigneur lui apparut alors, coupa lui-même son pain et lui mit un morceau dans la bouche en disant : *Mange, ma fille, tu souffres beaucoup pour moi, prends courage.* Ces paroles mirent le comble à sa douleur, et deux ruisseaux de larmes coulèrent

de ses yeux tout le temps de Matines. Voilà jusqu'où allaient ses peines intérieures. Celles qui paraissaient au dehors n'étaient pas moindres. Comme j'étais toujours avec elle et que je l'aimais tendrement, je participais à ses chagrins, mais je partageais aussi ses joies et plus tard son bonheur, lorsqu'elle m'apparut glorieuse après sa mort, comme je l'ai dit plus haut.

Je souhaitais ardemment que le corps de notre sainte Mère fût ramené à Avila et je cherchais en moi-même comment cela pourrait se faire, voyant qu'on n'osait pas l'entreprendre parce qu'on ignorait en quel état de conservation il se trouvait. Je priai instamment le Seigneur de me le faire connaître, et, m'étant endormie, les anges m'apparurent et me conduisirent en esprit auprès du sépulcre qu'ils ouvrirent et où je vis la dépouille mortelle de la Sainte en parfait état et répandant une odeur très agréable qui n'était pas de la terre; j'aperçus aussi les deux manches de son habit aussi entières que si on les eût mises un moment auparavant. Après m'avoir montré ces merveilles, les anges me demandèrent si j'étais satisfaite et si je désirais autre chose; je répondis que ma plus grande consolation serait de voir le saint corps revenir à Avila, mais que le duc d'Albe s'y opposait. Ils me dirent alors de ne pas m'inquiéter, car la chose dépendait de la volonté du roi. En effet, le duc d'Albe mourut peu de temps après, mais cela n'avança pas beaucoup les affaires.

CHAPITRE XVII

SUITE DES FAVEURS QUE LA VÉNÉRABLE REÇOIT
DE NOTRE SAINTE MÈRE TÉRÈSE

Tout l'Ordre désirait vivement que le corps de la sainte réformatrice fût transporté à Avila; je le désirais plus que personne, et je priais avec ferveur pour obtenir cette grâce.

Notre-Seigneur me dit un jour : *Ne t'inquiète pas ; on l'amènera dans ce couvent.*

J'insistai pour savoir à quelle époque cela aurait lieu et il me répondit que ce serait pour la Présentation de la Sainte Vierge. Il y avait près d'un an à attendre ; néanmoins, la chose arriva au jour indiqué. Le précieux dépôt fut reçu à Avila avec une joie extrême ; on alluma une si grande quantité de lumières que le couvent paraissait une image du ciel. La Sainte donna à ses filles de nombreuses marques de sa tendresse ; elle leur apparut en beaucoup de lieux et les consola extrêmement. Malheureusement, nous ne gardâmes pas longtemps notre trésor, et on ne tarda pas à nous l'enlever (1).

Je rapporterai cependant quelques-unes des grâces que je reçus pendant le temps que le corps de notre sainte Mère était à Avila : un jour, je fis connaître à mon confesseur l'état et les sentiments de mon âme, il me répondit : *Voilà quelque chose qui vient de la Mère Tèreze ; n'imites pas sa conduite.* Ces paroles de mépris m'affligèrent beaucoup. Dans l'excès de ma peine, je m'en allai au jardin et je me mis en oraison. Notre-Seigneur m'apparut alors tel qu'il était sur la terre ; il était revêtu d'une chape pontificale, éclatant de lumière. Il s'approcha de moi, souleva sa chape et me montra la Sainte environnée de gloire ; il la soutenait du bras et la tenait appuyée sur son Cœur. Il me dit : *La voilà, je te la montre, ne te soucie pas de ce qu'on peut dire ;* après quoi la vision disparut. Je restai profondément recueillie et je me sentis embrasée d'un amour plus ardent à la vue de celui que Dieu portait à notre Sainte. Je la priai dans une autre circonstance de m'obtenir de Dieu la grâce de connaître la vertu qui lui était le plus agréable, afin de m'appliquer à l'acquérir. Elle me répondit que *l'humilité était la vertu qui plaisait le plus au Seigneur.*

La veille de la fête de saint Sébastien, à Matines, m'étant

(1) Les descendants du duc d'Albe firent tant d'instance auprès du pape Sixte-Quint, qu'ils obtinrent un Bref ordonnant aux Carmes Déchaussés de faire ramener le corps à Albe, où il est encore.

recueillie pendant que la prieure entonnait l'office, je vis notre sainte Mère, brillante de splendeur, se mettre à sa place et prononcer chaque parole avec elle. J'étais charmée de sa gloire; je m'occupai à rendre grâces au Seigneur et je me sentis animée d'un grand désir de souffrir pour un Dieu qui récompense si généreusement ceux qui le servent avec fidélité pendant cette vie. La Sainte m'inspirait aussi bien souvent de tendres sentiments d'amour pour notre commun Seigneur, et me faisait sentir l'odeur céleste qui s'exhalait de son saint corps, même lorsque je me trouvais bien éloignée de l'endroit où il reposait.

Il arriva un jour que toutes les religieuses se trouvèrent incommodées à la fois, au point d'être obligées de garder le lit; nous ne restâmes que deux pour les secourir dans leurs besoins. Je me fatiguai tellement à les servir qu'un jour, ne pouvant plus me soutenir, je m'en allai au tombeau de notre sainte Mère et je lui dis : *Ma Mère, secourez-moi, je n'en peux plus ! Donnez-moi de nouvelles forces, je ne les demande que pour les consacrer au soulagement de vos filles.* J'avais le pressentiment que ma prière serait exaucée; en effet, j'entendis cette réponse : *Je ferai ce que tu souhaites.*

Sur cette assurance, je retournai à la cuisine et je commençai à déterrer le feu qui était caché sous les cendres; il en sortit une suave odeur, comme si le saint corps eût été présent. Cela me fortifia tellement que je ne sentis plus ma lassitude; mon corps était aussi agile que s'il eût été changé en esprit; cette force surnaturelle me fut donnée jusqu'à la guérison de toutes les infirmes. Tous les objets que je touchais à la cuisine exhalaient la même odeur que si le saint corps les eût touchés.

CHAPITRE XVIII

NOTRE SAINTE MÈRE DÉTERMINE LA CONVENTUALITÉ DE SA NIÈCE, LA SOEUR TÉRÈSE DE JÉSUS — LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY ACCOMPAGNE LA MÈRE MARIE DE SAINT-JÉROME AU COUVENT DE MADRID

La prieure d'Avila et celle d'un autre couvent souhaitaient avec ardeur posséder la nièce de notre sainte Mère. Elle avait fait profession à Avila. La prieure me commanda d'aller prier sur le tombeau de la Sainte, afin qu'elle nous fit connaître comment il fallait agir dans cette affaire pour procurer la plus grande gloire de Dieu et le bien de la jeune religieuse. J'y allai et je reçus cette réponse : *Térèse ne sortira jamais d'ici*. En effet, quel qu'effort qu'on fit pour l'avoir dans d'autres monastères, on ne put jamais l'obtenir; elle mourut assez jeune à Avila, de la mort des justes, disent les Pères qui l'assistèrent à ses derniers moments. J'étais alors en France, bien éloignée de croire qu'elle dût mourir si jeune. Un jour, durant mon oraison, je vis notre sainte Mère qui la conduisait par la main; j'enviais son bonheur et je désirais ardemment la suivre. Je pris cette vision pour une illusion de mon imagination, mais je reçus peu de temps après la nouvelle de sa mort et je vis qu'elle avait eu lieu à l'heure même où j'avais eu cette révélation.

Cette religieuse était la fille de Dom Laurent de Cepeda, frère de notre sainte Mère. Il avait exercé aux Indes une charge importante pour le compte de Philippe II, roi d'Espagne. Sa femme y était morte. A son retour, il essuya une violente tempête; le vaisseau sur lequel il était avec sa fille, âgée de huit ans, fut brisé et quelques-uns des passagers purent seuls se sauver en s'accrochant aux débris. La petite Térèse resta sur une pièce de bois, sans verser une larme ni jeter un cri; dans son innocence, elle n'avait pas conscience du danger qu'elle courait. Le père, désolé, la regardait de loin, s'attendant

à tout moment à la voir engloutie par les flots, ni lui, ni personne ne pouvant lui porter secours; mais Dieu, qui la destinait à mener une vie sainte et sublime, la protégea contre les vagues de la mer. D'autres vaisseaux vinrent à passer qui recueillirent les naufragés. Le père et la fille étaient sauvés; ils continuèrent leur route jusqu'à Séville, où ils arrivèrent pendant que notre sainte Mère s'y trouvait pour la fondation d'un monastère. Dom Laurent alla aussitôt voir sa sœur et lui dit en lui montrant sa fille : *Voilà l'unique trésor que j'ai rapporté des Indes*. La Sainte, découvrant en cet enfant quelque chose de grand, la retint près d'elle et mit ses soins à développer les inclinations pour la vertu que Dieu avait mises dans cette petite âme. Quelques années après, elle eut la consolation de la revêtir de notre habit, et en même temps, elle lui donna son nom de Térése de Jésus. Laurent de Cepeda ne voulut jamais se remarier. Il s'adonna à l'oraison sous la conduite de sa sœur; il vécut plusieurs années dans la pratique de plus en plus parfaite de cet exercice et de toutes les vertus, et il termina sa vie par une sainte mort.

Notre sainte Mère m'apparut un jour tout affligée et baignée de larmes. Quoiqu'elle eût le visage couvert d'un voile noir, je la reconnus fort bien et je lui dis : *Eh bien! ma Mère, d'où vient que vous pleurez, vous qui jouissez d'une vie où l'on ne peut plus souffrir aucune peine?* Elle me dit : *Hélas! ma fille, je pleure parce que les religieuses vont se relâcher de l'observance régulière*. En effet, un an après, il y eut de grands troubles dans l'Ordre; les supérieurs ayant cru devoir déposer la prieure de Madrid, nommèrent pour la remplacer la Mère Marie de Saint-Jérôme, alors prieure d'Avila, parente de notre sainte Mère et une des premières religieuses de la Réforme.

Cette nouvelle prieure obtint des supérieurs que je l'accompagnerais à Madrid. Nous embrassâmes à nous deux cette croix pour l'amour de Jésus crucifié et par obéissance. Elle fut en effet assez pesante, mais Dieu en tempéra la rigueur par les choses extraordinaires qu'il daigna opérer par notre ministère. Les trois premiers mois, il vint en aide à la prieure en confiant

à notre sainte Mère le gouvernement du couvent. Je l'apercevais aussi distinctement que si elle eût vécu parmi nous, ce qui m'inspirait un si grand respect, que je n'osais l'envisager. Lorsque je venais parler à la prieure, je ne voyais que la Sainte. Les religieuses, qui ne connaissaient rien de ce mystère, se disaient avec étonnement : *Quelle supérieure nous avons ! nous appréhendons qu'elle ne fût trop sévère et elle gouverne comme un ange ! Pourquoi avons-nous eu tant de répugnance à la recevoir ?* Toutes surprises de cette merveille, elles ne savaient que dire, parce que le couvent était devenu comme un paradis et on y jouissait d'une paix qui n'est propre qu'aux âmes bienheureuses. J'étais encore plus ravie qu'elles, parce que je connaissais la cause de ce bonheur, mais je n'en disais rien à personne.

Les trois mois écoulés, je ne vis plus la Sainte, mais comme la digne écolière d'une si savante maîtresse, la prieure gouverna pendant le reste de son triennat avec beaucoup de prudence et de discrétion. La paix cependant ne régnait pas autant que par le passé. Le souvenir de ce qui était arrivé la troublait, et les religieuses ressentaient vivement les restrictions qu'on avait apportées à leur liberté. La prieure, de son côté, souffrait de ne pas pouvoir répondre à tous leurs désirs, mais elle était obligée de suivre les ordres des supérieurs qui l'avaient choisie pour les tenir en bride (1).

Je désirais extrêmement que la Mère et les filles fussent unies par les liens de la charité et je les servais toutes avec tant de tendresse, qu'elles se confiaient beaucoup à moi. Quand

(1) Le démon, jaloux du développement extraordinaire qu'avait pris la Réforme de notre sainte Mère, et furieux de voir les vertus pratiquées dans les couvents, tant des religieux que des religieuses, fit tous ses efforts pour ruiner l'œuvre de la Sainte. Il suscita des difficultés pour les questions de gouvernement entre le P. Nicolas Doria, vicaire général, et plusieurs prieures ; celles-ci en appelèrent au Pape, qui leur donna satisfaction sur le point principal. Le Père vicaire général voulut alors renoncer au gouvernement des religieuses ; celles-ci, désolées, déclarèrent se soumettre à tout pour rester sous l'obéissance de l'Ordre. La paix se rétablit bientôt, mais les prieures qui avaient conduit l'affaire furent déposées.

les religieuses me faisaient quelque plainte de la conduite de la supérieure, je leur disais : *Vraiment, notre Mère vous aime; ne vous imaginez pas le contraire; faites-en l'épreuve; agissez sincèrement avec elle; tout son désir est de vous servir dans tout ce que sa conscience lui permet.* N'ayant en vue que la gloire de Dieu et le salut de mes Sœurs, je ne faisais jamais aucun rapport à la prieure, mais je lui disais : *Ma Mère, les religieuses ont beaucoup de tendresse pour vous; consolez-les, je vous prie, quand elles vous parlent; toutes vertueuses qu'elles soient, elles n'ont pas envers vous toute la confiance qu'elles devraient avoir; je vous conjure d'agir avec douceur avec elles pour toucher leurs cœurs.* Je m'employai à cet office de charité pendant les trois ans que je passai à Madrid; quelque pénibles que fussent ensuite les différents travaux auxquels je me livrais, ils me paraissaient légers, parce que je les souffrais pour l'amour de Jésus.

La confiance des religieuses et leur tendresse envers moi augmentèrent à un tel point que, poussées par une profonde humilité et une héroïque vertu, elles supplièrent la prieure de leur permettre de faire un second noviciat sous ma conduite, quoiqu'elles fussent religieuses de chœur et professes depuis plusieurs années, tandis que je n'étais qu'une Sœur du voile blanc, ayant pour principal emploi la direction de la cuisine. Elles insistèrent tellement auprès de la prieure que leur demande fut accueillie, et tout inférieure que je leur fusse, elles m'obéissaient en tout. Ces chères Sœurs étaient on ne peut plus exactes à assister aux exercices du noviciat et s'y montraient d'une édifiante obéissance. Dieu fit voir à l'une d'entre elles (qu'il voulait reprendre de quelque faute légère), combien il agréait cette ferveur et cette soumission d'esprit. Je leur avais appris à communier spirituellement le soir avant de se mettre au lit et elle négligeait cette sainte pratique. Étant un jour à la sacristie (dont elle était chargée), elle vit les religieuses partagées en deux chœurs et à genoux, et Notre-Seigneur qui les communiait de sa main l'une après l'autre avec beaucoup de tendresse; quand il fut auprès d'elle, il ne

lui donna pas la Sainte Hostie, ce dont elle fut mortellement affligée; elle témoigna son déplaisir et le divin Maître lui révéla qu'il lui refusait cette faveur pour la punir de ce qu'elle n'avait pas communiqué spirituellement comme les autres.

La même Sœur fut encore reprise par Notre-Seigneur dans une autre occasion. J'avais recommandé aux religieuses, lorsqu'elles se rencontraient, de toucher la terre avec la main pour se souvenir des abaissements de Jésus-Christ; cette bonne Sœur oublia ou négligea de le faire; Notre-Seigneur lui apparut de nouveau, la Croix sur les épaules, à genoux et ayant une main appuyée sur la terre, comme s'il succombait sous le poids de son fardeau; il lui fit comprendre que si, tout Dieu qu'il était, il avait tant souffert pour son amour, elle ne devait pas moins faire pour le sien. On peut juger par ce que je viens de dire quelle était la sainteté de nos religieuses de Madrid et quel désir elles avaient de s'attacher uniquement à Dieu.

Pour revenir à ce qui me concerne, j'étais à cette époque très recueillie dans mon oraison et aussi calme qu'une personne qui serait en sûreté dans une forteresse pendant que la tempête gronde au dehors; je jouissais d'un doux repos dans l'âme, malgré les troubles extérieurs. Parfois, il me semblait être comme un arbre planté sur le bord des eaux qui demeure ferme et immobile au milieu des vents déchainés. Notre-Seigneur agissait si familièrement avec moi, que je jouissais presque constamment de sa divine présence. Je ne saurais exprimer toutes les faveurs dont il me comblait et la générosité avec laquelle il payait le peu que je souffrais pour son amour. Je rapporterai seulement une des grâces qu'il me fit alors, autant que je peux m'en souvenir.

Un jour, après avoir dîné avec la communauté, j'allai porter à manger à une malade; elle me dit quelques paroles blessantes; je les souffris en silence sans donner aucune marque de mécontentement. La vue de Dieu présent dans mon âme m'inspirait de la compassion pour elle sans aucun retour sur moi-même. Après que je l'eus servie, cette Sœur

alla au jardin et moi je me retirai dans notre cellule, où je me sentis si pénétrée de la présence de Dieu que, m'étant mise à genoux, j'entrai aussitôt dans un grand recueillement. Je vis Notre-Seigneur sous la figure d'un jardinier; il se mit à mon côté et me fit reposer ma tête sur son bras en me disant : *Vois ce que c'est que de souffrir sans se plaindre, et ce que c'est que la charité. J'entendis de plus, comme si on me l'eût dit de vive voix, que celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. Le bon Maître me témoigna qu'il avait été satisfait de ma conduite dans cette circonstance; s'il n'eût pas tempéré lui-même l'ardeur de l'amour qui consumait mon cœur, il m'eût été impossible de supporter la douceur que mon âme ressentit pendant le moment très court que dura cette vision.*

L'Épouse des Cantiques explique cette faveur lorsqu'elle dit *qu'elle entra dans le jardin et qu'elle se reposa agréablement sur les bras de son Époux.* Malgré toutes les consolations que je goûtais en Dieu, les occasions de souffrir ne me manquaient pas; mais ce qu'on pouvait me dire de pénible ne me touchait point; je l'écoutais avec autant de plaisir que le chant harmonieux des oiseaux.

CHAPITRE XIX

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY OBTIENT
UNE PLUIE MIRACULEUSE PAR SES PRIÈRES — ELLE RAP-
PORTE QUELQUES FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU DANS
L'ORAISON

Il arriva que le pays eut à souffrir une extrême sécheresse. Dans toute la campagne autour de Madrid, le grain allait périr faute de pluie; on avait fait plusieurs processions pour en obtenir du ciel, mais il paraissait inexorable. Mon confesseur,

touché de cette nécessité publique, me demanda si je priais à cette intention, je lui répondis tout simplement que non, parce que je pensais qu'il y avait assez de saintes âmes qui s'intéressaient à cette affaire. Il me commanda d'aller faire oraison et de prier avec instance pour obtenir de la pluie. Je me disposais à obéir, lorsque la prieure, qui ignorait l'ordre de mon confesseur, m'envoya servir de tierce à une religieuse que sa famille venait voir. Je l'accompagnai donc au parloir avec le dessein de faire oraison pendant qu'elle parlerait à ses parents; je n'eus pas plus tôt prié pendant une demi-heure, qu'il plut en si grande abondance qu'on eût dit que la terre allait être submergée. Dieu voulut me faire comprendre ainsi la force de l'obéissance, puisque, pour récompenser celle que je rendais à mon confesseur, il fit tomber la pluie dans un moment où il n'y avait aucune espérance naturelle d'en avoir.

Une autre fois, étant de semaine à la cuisine, j'obtins la permission de me lever avant la communauté; c'était la veille de la fête de saint Joseph : m'étant éveillée de grand matin et voulant me ménager le temps d'assister dévotement à la messe et au sermon, je commençai par apprêter le dîner, mais avec un tel recueillement, qu'il me semblait être dégagée des liens du corps; mon esprit agissait conformément à mes désirs, sans que je ressentisse la moindre peine. Tout fut prêt quand on sonna la messe, en sorte que j'allai au chœur avec les autres. Là, j'entrai dans un recueillement encore plus profond. A mesure qu'approchait le moment de la Sainte Communion, je concevais tant de respect envers l'adorable Sacrement de l'autel, que je me voyais comme un pur néant devant Dieu et que toutes mes puissances semblaient converties en autant de langues qui publiaient ses grandeurs. Quand j'eus communiqué, cette ardeur se calma et se transforma en une douce paix. J'aperçus alors à mes côtés quatre animaux d'une blancheur extrême, semblables à des agneaux; ils avaient la bouche contre terre, comme s'ils eussent adoré le Seigneur que je venais de recevoir. J'entendis en même temps une voix qui me dit : *Tes respects ressemblent à ceux-ci*. Je restai ainsi

longtemps recueillie en la présence de Dieu, pénétrée d'une parfaite connaissance de mon néant. Je jouissais même d'un silence intérieur si surprenant et si élevé, que je ne saurais l'expliquer; ce recueillement captivait tellement mon cœur que rien ne pouvait le troubler et que je vivais comme si j'eusse été seule dans le monastère.

Un autre jour, étant dans la même disposition, j'entrai dans une cellule avec le dessein de me laisser aller à l'attrait de ce doux recueillement; mais, en un instant, toutes mes puissances furent suspendues, sans que j'aie pu me rendre compte comment cela avait eu lieu. Je me trouvai en vision devant l'Essence divine qu'on ne peut ni expliquer, ni méditer comme elle est en soi-même, puisqu'elle ne tombe pas sous nos sens. Je ne pourrais mieux la représenter que sous l'apparence d'un sombre nuage impénétrable à notre intelligence. Jamais je n'avais reçu une pareille faveur. Cette vision ne dura qu'un instant, et il est étonnant que, dans un temps si court, j'aie pu comprendre des merveilles si surprenantes.

Il m'arriva encore une autre fois que, méditant sur une leçon de saint Bonaventure, mon esprit s'abîma en Dieu et jouit d'une vision presque semblable, mais elle n'avait pas la même plénitude de lumière; elle ne représentait qu'une partie, pour ainsi dire, de l'Essence divine.

CHAPITRE XX

LA VÉNÉRABLE OBTIENT LA GUÉRISON D'UNE RELIGIEUSE QUI
AVAIT PERDU LA RAISON — DIEU LA SECOURT DANS SES
BESOINS

Une religieuse du couvent de Madrid avait obtenu de ses supérieurs, à force d'importunités, de faire de grandes pénitences. Elle dépassa tellement les bornes de la prudence qu'elle

devint folle. Elle resta sept mois dans un état digne de pitié, assez calme cependant pour que chacune de nous pût la soigner tour à tour pendant une semaine. Au bout de ce temps, elle devint furieuse et il fallut l'enfermer. Très affligée, je la recommandai instamment au Seigneur, puis je me mis au lit pour prendre un peu de repos. Au point du jour, il me sembla qu'on m'appelait; je m'éveillai et j'aperçus à notre porte notre sainte Mère, qui paraissait vivante et qui, avec la main, me faisait signe de la suivre. Elle me mena ainsi jusqu'à la cellule de la malade et disparut. Je redoutais cependant d'ouvrir, mais la Sœur me dit : *Ne craignez rien, je suis guérie.* J'entrai et je la trouvai en parfaite santé et toute rayonnante de joie. La Sainte Vierge et notre sainte Mère étaient venues la voir et l'avaient guérie, ainsi qu'elle le raconta. Elle ne se ressentit jamais dans la suite de ce funeste accident.

L'obéissance m'ayant envoyée à la fondation d'Ocagna, il arriva que je fus si incommodée que, pendant trois jours, je ne pus prendre aucune nourriture; cette indisposition provenait d'un véhément transport d'amour que j'avais éprouvé en voyant renfermer le Saint-Sacrement le Jeudi-Saint. J'étais donc très faible et les aliments ne m'inspiraient que du dégoût; je ne souhaitais qu'une chose, c'était de sucer des oranges douces, mais, comme on n'en trouve pas facilement dans le pays, je me gardai bien de parler de ce désir à nos Sœurs, sachant qu'elles auraient de la peine de ne pouvoir le satisfaire. A l'heure du repas, un pauvre sonna au tour et dit à la tourière : *Portez ces trois oranges à la malade.* Je fus surprise en les voyant, moins pour la belle qualité de ces fruits que pour l'excessive bonté de Dieu, qui prend tant de soins des âmes qui espèrent en lui. Oh! qu'il est avantageux de se priver de quelques bagatelles pour son amour; il les paye avec usure.

Dans le même couvent, un jour où j'avais pris médecine, je me trouvai tout à coup si souffrante, que j'étais sur le point de perdre connaissance. Je demandai à l'infirmière quelque

chose pour me fortifier. Elle ne trouva rien à me donner tant la pauvreté était grande dans ce monastère. Pendant que la pauvre Sœur se désolait, on sonna au tour; la tourière alla ouvrir et ne vit personne, elle trouva seulement un vase de porcelaine plein de confitures, ce qui me soulagea beaucoup. On ne put jamais découvrir le bienfaiteur qui nous avait fait cette aumône, mais on ne peut douter que ce ne soit Dieu qui lui en ait inspiré la pensée.

CHAPITRE XXI

DIEU RÉVÈLE A LA VÉNÉRABLE QU'IL LA DESTINE A ALLER
EN FRANCE — ELLE S'OPPOSE FORTEMENT AU DESSEIN
QU'AVAIT FORMÉ UNE PRIEURE DE FONDER UN DÉSERT

J'étais fort malade dans le couvent d'Ocagna lorsqu'il m'arriva, la nuit de Noël, après Matines, d'entrer dans un profond recueillement. Dieu me fit connaître que j'irais en France.

Je me voyais sur une mer affreuse qui m'effrayait, avec des compagnes que je ne connaissais pas, à l'exception d'une seule, avec laquelle j'étais liée. Cette sorte de vision renouvela tous mes désirs du martyre. Je les avais déjà éprouvés dans le passé, mais pas aussi fortement qu'alors et toujours mêlés de quelque crainte, tandis que, dans cette dernière rencontre, j'étais pénétrée d'une grande joie intérieure, d'un parfait abandon au bon plaisir de Dieu et du zèle le plus ardent pour son service. Je découvris ces pensées à la supérieure, qui était très fervente; nos entretiens pendant quelques jours ne roulèrent que sur ce sujet; nous faisons des actes d'amour, nous prenions la résolution de ne nous rebuter ni des travaux ni des fatigues et de courir au martyre et à la mort s'il le fallait pour contenter le Seigneur. Nos désirs n'eurent pas le même sort; les supérieurs disposèrent de nous d'une manière diffé-

rente. La prieure d'Ocagna fut choisie comme prieure de Madrid, où ses attraits pour le martyre changèrent d'objet. Elle ne rêvait plus que la solitude; elle conçut le dessein de fonder un désert (1); elle s'imaginait pouvoir y mener une vie très austère, à l'exemple des anciens anachorètes.

Cette religieuse m'écrivit pour me communiquer son projet. Malgré les bonnes résolutions que nous avons prises ensemble, je la crus trompée et je suppliai Notre-Seigneur de ne pas la laisser tomber dans l'erreur ou dans l'illusion; elle souhaitait passionnément que je prêtasse les mains à cette fondation; mais je ne pouvais en rien l'approuver, n'y voyant pas la marque de l'Esprit de Dieu. Je priai beaucoup pour obtenir la grâce de ne pas participer à cette tromperie, si c'en était une. Je fis cette prière le jour de saint Martin, pape et martyr; le Saint me fit entendre, quoique sans parler, qu'il m'aiderait dans cette occasion.

La prieure de Madrid obtint des supérieurs que j'allasse la rejoindre. Je partis, accompagnée de plusieurs personnes. Nous trouvâmes en chemin une rivière assez large, mais qui paraissait peu profonde; à peine y fûmes-nous entrées avec le coche, que l'eau s'enfla tout à coup et nous nous vîmes en grand danger de périr. Dieu me donna une telle foi et une si ferme confiance, que je ne me sentis pas un seul instant effrayée; nous sortîmes heureusement de l'eau comme s'il eût conduit et soutenu le coche de sa main toute-puissante.

En passant près d'un ermitage qui se trouve sur la route de Madrid, nous nous y arrêtâmes pour faire une prière; pendant que je me recommandais à saint Philippe et à saint Jacques dont on célébrait la fête ce jour-là, j'entrai dans un grand recueillement, accompagné de lumières divines et j'entendis ces paroles (sans savoir si elles me vinrent de Dieu ou des

(1) On appelait *désert*, dans l'Ordre, des couvents situés en dehors des villes, où les religieux, qui se sentaient appelés à mener une vie purement contemplative, vivaient isolés les uns des autres, sans s'occuper d'aucun ministère extérieur. — Il n'y eut jamais de *désert* pour les religieuses. (Voir l'Introduction.)

apôtres) : *Ne crains rien, son dessein échouera.* Je fus aussitôt convaincue que l'entreprise n'aurait pas de suite; mon âme se trouva dès lors dans une grande paix et fut en même temps embrasée d'un amour si ardent, que pendant tout le reste du voyage, il me sembla être dans le ciel.

Quand je fus arrivée à Madrid, la prieure me demanda de l'accompagner au désert. Je lui répondis que jamais je ne m'éloignerais de la volonté de notre sainte Mère, qui n'avait rien établi de semblable, et que son dessein n'était qu'une illusion. Elle ne voulut pas me croire, mais les supérieurs, après m'avoir entendue, me défendirent de la suivre. Cependant, elle fit les démarches nécessaires et, avec l'assentiment de l'impératrice et de toute la cour, la fondation fut résolue et on mit la main à l'œuvre. Il était impossible que des femmes pussent soutenir la rigueur d'une vie aussi austère que celle qu'on se proposait d'établir dans ce désert, mais il n'est pas surprenant que des séculiers aient prêté leur concours à ce projet, puisqu'ils ne devaient pas en ressentir les inconvénients et qu'ils n'agissaient que par des vues humaines. Quant à moi, je m'indignais de voir que les statuts de cette fondation étaient contraires aux constitutions de notre sainte Mère et qu'on prétendait voir plus de perfection dans cette nouvelle règle que dans celle de la Sainte. Je ne me serais pas crue exempte de péché si j'y avais pris la moindre part. Mon opposition était fort mal jugée, mais je me souciais très peu de l'opinion du monde; ceux qui étaient informés de cette affaire blâmaient ma conduite et me regardaient comme une religieuse relâchée; une dame de la cour alla jusqu'à me dire : *Je suis scandalisée de votre manière d'agir, je ne vous croyais pas ainsi.* Je souffrais ces reproches en silence et pour l'amour de Dieu.

On travaillait aux bâtiments depuis trois mois, lorsque Dieu donna des preuves si claires que l'entreprise lui déplaisait que tout le monde en fut convaincu. Le peste se mit dans le monastère; deux religieuses en moururent; la prieure fut atteinte, mais elle guérit; Dieu la châtia d'une autre manière

et les supérieurs lui commandèrent de se conformer à la forme de vie des autres filles de notre sainte Mère. Elle obéit et donna depuis des exemples d'une perfection sublime.

CHAPITRE XXII

LA MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RAPPORTE QUELQUES VISIONS QU'ELLE EUT TOUCHANT L'ORDRE ET LE ROYAUME D'ESPAGNE — SA DOULEUR DE VOIR LE COUVENT D'AVILA DÉPOSSÉDÉ DU CORPS DE NOTRE SAINTE MÈRE

Je me trouvais à Avila dans le temps où s'élevèrent dans l'Ordre les troubles dont j'ai dit quelques mots; un jour, je vis en songe de nombreux démons qui couraient très vite sur les murs de notre monastère; mais en même temps j'aperçus saint Joseph, saint Jean l'Évangéliste, saint Jacques et saint Barthélemy, revêtus de riches ornements sacerdotaux; saint Jean tenait en main un sceptre d'or et nous aspergeait d'eau bénite. Il me dit : *Nous protégerons cette maison*. En effet, tous les couvents de l'Ordre reçurent quelque dommage; mais celui d'Avila demeura inébranlable au milieu des assauts qu'il eut à soutenir et on ne put jamais y faire le moindre changement.

Il y avait en Portugal une religieuse qui passait pour une sainte (elle n'était pas de notre Ordre); tout le monde la croyait telle, mais Dieu me montra par une vision ce qu'il fallait penser de cette prétendue sainteté : un vent impétueux s'élevait du lieu où elle était et renversait tout en soulevant une si grande quantité de poussière, que les hommes en étaient aveuglés et renversés, excepté ceux qui s'appuyaient contre les arbres, c'est-à-dire qui ne se laissaient pas éblouir par les apparences et qui suspendaient leur jugement en attendant que Dieu ait manifesté le sien.

Le roi et toute la cour s'étaient laissé aveugler par cette

poussière, c'est-à-dire par les conseils de cette soi-disant sainte; on décida l'envoi d'une formidable expédition en Angleterre pour combattre l'hérétique Élisabeth (1); le roi voulut qu'avant de mettre à la voile, sa flotte reçût la bénédiction de cette religieuse, mais cette bénédiction, n'étant pas ratifiée au ciel, n'empêcha pas les vaisseaux d'être engloutis par une violente tempête. Une personne entièrement dévouée à cette Sœur eut une révélation du démon, transformé en ange de lumière (2), et s'écria pendant la messe à la vue d'un grand nombre de personnes : *Victoire, victoire, victoire!* Cette bonne nouvelle se répandit partout; mon confesseur, quoique éloigné de plus de vingt lieues, l'apprit très promptement et m'en fit part.

Je ne pouvais croire qu'elle fût véritable, ayant eu récemment, dans une de mes oraisons, une vision qui m'avait extrêmement effrayée. J'avais vu dans le ciel le Seigneur très irrité, tenant en main un calice recouvert d'un voile noir; les quatre coins du voile étaient attachés avec des disciplines ensanglantées. Affligée à l'excès devant ce spectacle, je joignis les mains et je suppliai le Seigneur de fléchir sa colère; une Carmélite que je ne reconnaissais pas, mais que je pris pour notre sainte Mère, se trouvait près de moi et unissait ses prières aux miennes; enfin, la Sainte Vierge était là aussi près du Seigneur, et tâchait de l'adoucir. Au bout d'un peu de temps, elle se tourna vers nous en disant : *Vos vœux sont exaucés; la colère de Dieu est apaisée.* Après quoi tout disparut.

Lorsque la nouvelle de la victoire se répandit, je demeurai incrédule à cause de ce que j'avais vu dans cette vision. Je me mis en oraison et Notre-Seigneur m'apparut étendu sur la

(1) On connaît la triste fin de *l'Invincible Armada*, dont la perte causa une consternation profonde dans toute l'Espagne. Philippe II, malgré sa grande piété, s'était laissé aller à suivre les conseils d'une femme trompée par le démon, et causa ainsi à son pays une perte dont il fut longtemps à se remettre.

(2) Plusieurs personnes, persuadées de la sainteté de cette religieuse, lui étaient entièrement dévouées; et le démon, espérant faire beaucoup de mal par leur entremise, les entretenait dans l'illusion par de fausses révélations.

Croix; il me dit : *Regarde ce qui s'est passé* : puis, me montrant la mer, il y plongeait son bras droit qu'il détacha de la Croix et en tira plusieurs corps morts; puis il ajouta : *Voilà quelle est la victoire, ils sont presque tous submergés*. Mon pauvre cœur conçut une peine que je ne puis exprimer et qui me dura bien longtemps. Je restai convaincue que Dieu était irrité de ce qu'on avait entrepris une expédition de si grande importance sur le conseil de cette religieuse illusionnée. On fit des prières dans tout le royaume, et on exposa pendant plusieurs jours le Saint-Sacrement. Le calice que j'avais vu recouvert d'un voile noir me fit croire qu'on n'avait pas eu assez de respect en l'exposant ni assez de dévotion en sa présence, ce qui, joint à la confiance qu'on avait placée dans la bénédiction d'une femme, qui n'avait pas qualité pour bénir, avait été la cause de la ruine de cette formidable armée.

Pendant qu'on travaillait à bâtir le désert dont j'ai parlé plus haut, j'étais retournée à Avila, avec la Mère Marie de Saint-Jérôme. Dieu me fit connaître que cette fondation ne réussirait pas, parce qu'elle se faisait contre sa volonté et qu'elle n'était pas selon l'esprit de notre sainte Mère, ce qui se trouva justifié par l'événement. J'ai remarqué qu'il en arriva ainsi pour tout ce que le Seigneur voulut bien me révéler, comme lorsque je le priai de faire en sorte qu'on ramenât le corps de la Sainte à Avila. (Le procès continuait à ce sujet à Madrid.) Il me dit : *On a porté une sentence injuste, mais ne t'inquiète pas; ils font leur volonté pour le présent, je ferai la mienne en son temps*. Presqu'aussitôt, j'appris que la sentence avait été, en effet, rendue au préjudice d'Avila (1); ma révélation était accomplie dans sa première partie, j'espère qu'il en sera de même pour la seconde. Mais, quoiqu'il y ait plus de vingt

(1) Sur les instances des Carmélites d'Avila jointes à celles de l'évêque de cette ville, Mgr Alvaro, le Chapitre général des Carmes Déchaussés tenu à Pastrana, en 1585, décida que le corps de la Sainte serait transféré dans le premier monastère fondé par ses soins; la translation se fit secrètement, le 24 novembre de la même année, mais les ducs d'Albe obtinrent un bref de Sixte-Quint ordonnant que le saint corps fût rendu au couvent d'Albe, ce qui eut lieu le 23 août 1586.

ans de cela, la chose n'est pas encore faite. Dieu ne veut peut-être pas qu'elle arrive pendant ma vie, mais s'il me l'a véritablement révélé, cela arrivera immanquablement tôt ou tard. La Sainte elle-même m'a confirmé ce que Dieu m'avait annoncé en me disant : *Ma fille, j'irai à Avila.*

Une personne de qualité me dit un jour que le roi avait envoyé un messenger au Saint-Père pour obtenir la permission de transporter le saint corps au couvent d'Avila et qu'on espérait bientôt une réponse favorable. Comme je pensais à cela pendant mon oraison, je vis en esprit un vieux coffre qu'on me disait d'ouvrir; je le fis et je le trouvai plein de toiles d'araignées; j'ignorais ce que cela pouvait signifier, mais je le compris plus tard, en voyant que tout ce qu'on m'avait raconté sur les démarches qui se faisaient à Rome n'était que de vaines paroles dont on usait pour flatter mes saints désirs. J'avais vu aussi à genoux auprès du coffre une vénérable veuve, que je ne reconnus point, et il me fut dit : *Celle-là accomplira tes souhaits et fera ramener le corps à Avila.* Je pensai en moi-même que cette dame pourrait bien être la D^{esse} de Candie; j'en parlai à son fils, Don Ignace de Borgia. Il voulut bien faire des démarches, conjointement avec sa mère; mais ce fut sans effet, car la mort les enleva tous deux avant qu'ils eussent rien obtenu.

CHAPITRE XXIII

LA VÉNÉRABLE MÈRE RAPPORTE QUELQUES FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU ET, EN PARTICULIER, LA MANIÈRE DONT IL RÉCOMPENSA UNE HUMILIATION QU'ELLE SOUFFRIT AVEC PLAISIR

Pendant le temps d'un jubilé, après la Sainte Communion, je priai le Seigneur d'accorder à tous les habitants d'Avila la

grâce de le gagner et d'en conserver longtemps les effets. Il me fit voir alors la plus grande partie des âmes purifiées et blanches comme des colombes. J'en ressentis une grande consolation; mon cœur s'enflamma d'amour et je remerciai Dieu, comme si j'avais reçu moi-même toutes ces faveurs.

Une autre fois, il arriva qu'une de nos Sœurs fut attaquée de tentations si étranges que ni elle ni son confesseur n'y comprenaient rien. La prieure me commanda d'en prendre soin et de la consoler; je le fis et, en même temps, je priai Dieu pour elle. Pendant ma prière, je crus entendre intérieurement une voix qui me disait : *Demande-lui si elle s'est confessée de telle faute?* Je m'en informai et elle me répondit que non; je continuai mon oraison pour elle et son âme me fut montrée tout obscurcie. J'allai la retrouver et je lui conseillai de se confesser le plus clairement possible de ce qui troublait ainsi sa conscience; elle le fit; après quoi, elle vint me parler. Elle était dans la plus grande paix. Notre-Seigneur me fit voir son âme transparente comme du cristal; il n'y restait que quelques filets bien minces qui allaient d'un bout à l'autre. Je demandai à notre confesseur ce que cela voulait dire; il me répondit que ces filets représentaient nos passions et nos inclinations naturelles. La miséricorde dont Dieu avait usé envers cette Sœur me consola beaucoup. Elle se montra très reconnaissante envers sa divine Majesté et me remerciait aussi bien souvent du service que je lui avais rendu. J'espère qu'elle en profitera et qu'elle deviendra une sainte.

Dans un moment où j'avais plusieurs offices à remplir, je ne pouvais m'empêcher de désirer intérieurement que l'obéissance me laissât un peu plus de temps pour vaquer à l'oraison. Mais un jour, après la Sainte Communion, Notre-Seigneur m'apparut et me dit : *Ma volonté est que tu fasses en tout celle des autres.* Ces paroles me donnèrent une grande liberté intérieure; mon penchant me portait à servir mes Sœurs, mais je craignais qu'il ne s'y mêlât de l'amour-propre et j'avais peur de ne pas agir par l'esprit de Dieu. Dès ce moment, je fus rassurée et je ne ressentis plus aucun trouble.

Pendant que j'étais tourière (1), il me venait quelquefois à la pensée que les Sœurs pouvaient concevoir avec justice quelque peine de me voir en cet office à cause de ma jeunesse; un jour que j'étais assise près du tour et toute recueillie en Dieu, j'aperçus assez près de moi, dans une haie d'épines sèches, une quantité de roses blanches et rouges. Ce n'était pas alors la saison des fleurs. Le Seigneur me dit : *Les roses ne se cueillent que parmi les épines*. Il me donnait ainsi à entendre que la vertu ne s'acquiert qu'au milieu des épines et des contradictions. Je suis infiniment redevable à sa bonté du désir qu'il m'inspire de servir toutes mes Sœurs avec tendresse quand bien même je devrais en être incommodée; quelques difficultés que je rencontre dans ce travail, la consolation qui les accompagne leur ôte toute amertume. Que son saint Nom en soit à jamais béni. Ainsi soit-il.

Une religieuse d'Avila était tellement éprouvée par des peines intérieures, qu'elle était digne de compassion; on ne pouvait parvenir à la soulager ni même à se rendre compte de la cause exacte de ses souffrances. Elle me demanda un jour avec beaucoup d'instances de supplier notre sainte Mère de lui obtenir, pour elle et pour son directeur, les lumières nécessaires pour discerner son mal et y remédier. Je le fis et dans le moment même où je priais à son intention, je vis sortir de son corps un chien noir avec le tour du cou blanc. Notre sainte Mère, voyant que je le regardais fixement, me dit que cette religieuse serait soulagée de ses peines. En effet, je vis son bon ange qui les chassait toutes. Peu de temps après, cette bonne Sœur me confiait qu'elle n'éprouvait plus la moindre inquiétude : elle était aussi gaie que les autres. Je ne lui dis cependant rien de ce que j'avais vu, croyant qu'il était mieux de le taire.

Quelques années après, pendant que j'étais à Madrid, cette

(1) Ici, la Vénérable revient en arrière comme cela se présente souvent dans son récit. On se rappelle qu'elle fut nommée tourière presque aussitôt après sa profession.

même religieuse fut nommée prieure à Avila; à mon retour, je la trouvai très souffrante et je pris soin d'elle en qualité d'infirmière. Je remarquai avec étonnement qu'elle me témoignait beaucoup de froideur et qu'elle préférait être servie par d'autres que par moi; en tout, elle se montrait fière et réservée. Je la servais cependant avec autant de plaisir que si j'eusse servi Dieu lui-même que j'envisageais en sa personne, je lui montrais toujours un visage gai et aimable, attribuant sa manière d'être aux souffrances qu'elle éprouvait. Ayant un jour mis tous mes soins à apprêter les mets que j'apportais pour son dîner, je lui dis : *Ma Mère, faites-moi la grâce de les goûter, peut-être vous plairont-ils*; mais elle refusa d'y toucher et me commanda de sortir. J'obéis et je m'en allai dans la salle du Chapitre, ravi de ce que Dieu m'avait procuré cette humiliation; en même temps, mon cœur entra dans des transports d'amour si violents, qu'ils n'eussent pu être plus grands si sa divine Majesté m'eût fait la grâce de me parler; je me mis à genoux et j'entrai dans un grand recueillement. Notre-Seigneur m'apparut alors et me dit : *Quet'en semble, récompensé-je comme les gens du monde?* Je fus comblée d'une joie spirituelle si grande, qu'il me semblait être dans le ciel.

Je vis un jour notre sainte Mère pendant mon sommeil; elle était accompagnée de deux des quatre premières religieuses de la Réforme et les conduisait dans un lieu où il y avait une prairie magnifique. Je lui dis : *Agréez, ma Mère, que j'aïlle avec vous*. Elle me répondit : *Il n'est pas encore temps; il faut que vous acheviez ce que je devais faire*. Les deux religieuses que j'avais vues en songe moururent peu de temps après; l'une était la Sœur Marie de la Croix, conventuelle de Valladolid, à 20 lieues du couvent où je me trouvais; l'autre se nommait Marie de Saint-Joseph et demeurait à Avila.

CHAPITRE XXIV

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RACONTE COMMENT ELLE VIT NOTRE PÈRE SAINT ÉLIE PROTÉGER LES CARMES DÉCHAUSSÉS RÉUNIS AU CHAPITRE DE VALLADOLID — ELLE CONTINUE A PARLER DES FAVEURS DIVINES DONT ELLE FUT COMBLÉE

J'étais au couvent d'Avila lorsque nos Pères s'assemblèrent à Valladolid pour tenir le Chapitre. J'en recommandai le succès à Notre-Seigneur; alors il me fit voir, au sommet du monastère, une nuée très éclatante, au milieu de laquelle était notre Père saint Élie qui étendait son manteau blanc sur le lieu du Chapitre; il agissait en véritable Père; il cachait ses enfants sous son ombre et les protégeait. Le Chapitre étant terminé, le provincial vint nous voir à Avila et la prieure lui demanda quel en avait été le résultat. Le Père répondit : *En vérité, ma Mère, Dieu y a présidé.* Dès le moment de notre entrée, nous fûmes tous si pénétrés de l'amour de notre aimable Sauveur, qu'il ne s'est fait aucune opposition et que tout s'est passé dans la plus parfaite charité.

Un Mercredi Saint, je méditais à Avila sur les souffrances de Jésus-Christ. Pendant que j'étais recueillie, il m'apparut sous la forme d'un homme poursuivi par ses ennemis, et qui, sur le point d'être saisi, entre brusquement dans la maison d'un ami; il accourait vers moi sans me dire un mot. L'état où je le voyais réduit me toucha le cœur et je lui dis : *Seigneur, que voulez-vous? mon cœur est ouvert, entrez-y.* Il s'en retourna en silence, me laissant dans une peine extrême.

Pour qu'on admire avec moi la bonté de ce doux Sauveur, je rapporterai encore un fait qui se passa à Avila : une religieuse fut atteinte de la lèpre. Dieu permit sans doute ce fâcheux accident pour éprouver sa grande vertu; c'était effectivement une sainte. Les médecins conseillaient de la faire sortir du monastère dans la crainte que son mal ne se commu-

niquât à celles qui seraient chargées de la servir. Le désir d'éviter ce chagrin à la pauvre malade m'inspira la pensée de me dévouer pour elle; je confiai ce dessein à une de nos Sœurs qui m'approuva, et, toutes deux, nous allâmes trouver la prieure et nous la priâmes à genoux de nous permettre de la soigner et de la servir en tout.

La prieure fut ravie de notre résolution et y consentit avec plaisir.

Les médecins ordonnèrent les sudorifiques les plus violents qui déterminaient des sueurs extraordinaires. Le couvent, très pauvre alors, ne pouvait fournir en quantité suffisante les linges nécessaires; j'étais obligée de laver la nuit ce que la malade salissait le jour. Tout ce qui la touchait et son corps lui-même exhalaient une odeur que nous n'aurions pu supporter si Dieu ne nous eût fortifiées. Je la soignais donc le jour et j'employais la nuit à nettoyer les linges dont elle s'était servie; je continuai ce pénible exercice quarante jours consécutifs et encore devais-je répondre au tour, parce que nous étions en petit nombre. Je faisais tout cela avec plaisir; Dieu me donnait une grande agilité de corps et me rendait tout bien facile. Quoique l'odeur épouvantable que répandait le corps de la malade suffoquât toutes les Sœurs qui approchaient de la cellule, je n'en étais nullement incommodée, pas plus que du manque de sommeil et de nourriture; il en était de même pour ma compagne, parce que Dieu, prenant plaisir dans les soins que nous rendions à cette âme qu'il chérissait, était avec nous et nous fortifiait.

Je le priai un jour avec larmes de la soulager dans ses souffrances qui étaient bien grandes, mais il me fit comprendre qu'il la destinait à une très grande gloire et me dit ensuite : *Elle n'a pas encore gagné assez de mérites; il n'est pas expédient de finir ses souffrances et de lui ôter ses peines.* Je suis bien redevable au Seigneur de ces paroles; je n'avais mérité en rien la paix qu'elles produisirent dans mon âme. Que son saint Nom soit béni à jamais!

Au bout de quarante jours, la malade fut parfaitement guérie;

on eût dit qu'elle n'avait jamais eu la moindre maladie (1).

Notre sainte Mère, étant un jour dans un de ses couvents et traitant d'une affaire avec une personne assez mal disposée, celle-ci s'emporta au point d'adresser à la Sainte des paroles amères, ce qui me causa une certaine émotion. J'allai m'en confesser parce que je désirais communier ce jour-là. Comme j'étais sur le point de le faire, je vis Notre-Seigneur fort irrité contre moi; il me dit : *En quoi cette personne t'a-t-elle choquée? Elle me fait plaisir en beaucoup de choses et toi tu ne m'en fais pas du tout de te fâcher contre elle, les moindres fautes me blessent plus que tous les maux du monde ne peuvent te blesser; tu ne ressens que ce qui te touche, et moi, je ressens tous les péchés des hommes.* Cette réprimande de Notre-Seigneur

(1) La religieuse dont la vénérable Mère vient de raconter les grandes souffrances s'appelaît Anne de Saint-Pierre. Elle était d'une noble famille flamande et avait épousé un seigneur espagnol de la famille de Gilsmeus. Elle vint habiter l'Espagne, après son mariage, et s'établit à Avila près du monastère des Carmélites Déchaussées que notre sainte Mère Térèse venait de fonder. Elle conçut une si haute estime pour la grande réformatrice qu'elle disait souvent à son mari que, s'il quittait ce monde avant elle, elle se ferait religieuse. Celui-ci ne faisait que rire de ce projet et lui répondait qu'elle avait tout le temps de le mûrir; qu'après sa mort, elle y penserait à loisir. Dieu cependant l'enleva bientôt de cette terre et la pieuse veuve, se voyant libre, songea effectivement à exécuter son dessein. Un jour, pendant qu'elle priait Dieu de lui accorder la grâce de faire en tout sa sainte volonté, il lui montra, comme à sainte Catherine, une roue armée de pointes, de couteaux et de rasoirs et lui demanda tendrement si elle aurait assez de force pour ne pas s'en effrayer. Éclairée des lumières du ciel, et connaissant à ce moment le bonheur de la souffrance et la gloire qu'elle procure à Dieu, la courageuse femme s'offrit tout entière en victime et entra dans le monastère avec ses deux filles. L'aînée n'y resta pas, mais la plus jeune prit l'habit avec sa mère; on l'appela Anne des Anges; elle persévéra et mourut comme une sainte. Quant à la mère, elle vit bientôt les effets de sa vision : cette lèpre dont elle fut couverte, de grandes désolations intérieures et beaucoup d'autres peines qu'elle eut à essayer furent autant de couteaux à deux tranchants, instruments d'un martyr qui fit d'elle une épouse conforme à son Dieu crucifié. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy raconta tout ceci à ses filles d'Anvers et leur dit que la seule vue de cette grande servante de Dieu inspirait de la dévotion; qu'elle avait un port noble et une modestie angélique et qu'elle joignait aux charmes extérieurs, dont Dieu l'avait ornée, l'éclat d'une vertu achevée. (*Note du religieux traducteur de l'autobiographie.*)

m'inspira un tendre amour envers cette personne et j'eus toujours pour elle, depuis ce jour-là, une estime singulière.

Je parlais une fois avec une autre personne extrêmement tentée; mais mes paroles ne produisaient sur elle aucune impression, et elle finit même par me prier de la laisser en repos parce qu'elle ne croyait rien de ce que je lui disais. Faites au moins un petit effort sur vous-même, lui répondis-je, pour croire que les mystères de notre foi sont véritables. Quoique je fasse, reprit-elle, il m'est impossible de les admettre. Là-dessus, je la quittai et j'allai la recommander à Notre-Seigneur qui me fit entendre ces paroles : *Dis-lui que c'est un mensonge ; elle peut croire si elle le veut ; elle a son libre arbitre. Le secours de ma grâce est plus fort que sa peine.*

Dans un de nos couvents, mourut une religieuse qui avait eu à lutter pendant toute sa vie contre une tentation concernant sa supérieure; elle m'apparut trois mois après sa mort et me dit que, pendant tout ce temps, elle avait fait son Purgatoire sous le lit de cette Mère et qu'elle s'en allait jouir de Dieu dans le ciel.

Un jour de fête du Saint-Sacrement, pendant que je faisais mon oraison à genoux, Notre-Seigneur m'apparut et me témoigna beaucoup de tendresse : il semblait m'engager à lui faire quelque demande, me faisant comprendre qu'il était prêt à m'accorder beaucoup de grâces. En même temps, je vis en esprit trois personnes assez éloignées : une de mes sœurs, un cousin et un grand seigneur de la cour; je crus qu'elles m'étaient montrées parce qu'elles se trouvaient dans un pressant besoin et je suppliai le Seigneur de sauver leurs âmes; je sus que ma prière était exaucée. Nous apprîmes peu de temps après que ma sœur s'était noyée et que mon cousin avait été emporté par une fièvre violente; cette double mort arriva le jour même où j'avais eu ma vision. La troisième personne était Don Antoine Perez de Cordoue, ancien favori de Philippe II, mais tombé en disgrâce; il s'était retiré en Angleterre où le salut de son âme se trouvait en péril.

Il vint me voir pendant mon séjour en France et paraissait

complètement désespéré; je fus très touchée du triste état de son âme et je conçus un grand désir de l'aider à sortir de cet abîme. J'ai appris depuis que le Seigneur lui a fait miséricorde et qu'il est mort en prédestiné. Dans les derniers temps de sa vie, il fut assisté par son confesseur et reçut tous les sacrements; il mourut en donnant des marques assurées de son salut (1).

Un jour que j'étais extrêmement fatiguée, la supérieure me fit appeler; je la priai de permettre que je restasse un peu de temps dans la solitude pour me reposer, ou plutôt pour jouir de la consolation que je goûtais dans la présence de mon divin Maître. A peine m'étais-je recueillie, qu'un démon m'apparut; il cherchait à me distraire en faisant mille singeries et me dit : *Malheur à la personne qui t'a procuré tant de faveurs!* Mais en même temps, j'entendis une voix qui lui dit : *Ne la trouble pas; elle a besoin de ce délassement d'esprit et de ces onctions intérieures.*

CHAPITRE XXV

LES DÉMONS PERSÉCUTENT LA VÉNÉRABLE, MAIS DIEU LA CONSOLE — IL LUI FAIT CONNAITRE QU'IL LA DESTINE A ALLER EN FRANCE

Les démons me sont apparus bien souvent, mais je ne les crains pas plus que des mouches. Un jour, étant malade et couchée, je m'endormis; pendant mon sommeil, j'entendis du bruit comme si plusieurs personnes marchaient dans notre cellule, ce qui m'éveilla. J'aperçus alors une troupe de démons;

(1) Ces heureuses dispositions ne furent pas seulement les effets des prières de la vénérable Mère, mais le fruit d'une de ses lettres qu'il reçut peu de temps avant de mourir; il en fut si vivement touché qu'il conçut aussitôt de vifs sentiments d'amour divin. (*Note du traducteur*).

dès qu'ils me virent lever la tête, ils s'enfuirent et se cachèrent dans un trou, se poussant à qui entrerait le premier. Je ne pus m'empêcher de rire, d'autant plus qu'ils étaient très ridicules, avec de grosses têtes et de vilaines pattes.

Une autre fois, allant pendant la nuit préparer quelque chose pour notre sainte Mère, qui était malade, je tenais à la main une petite lanterne pour m'éclairer. Le démon, sous la forme d'un chat, sauta dessus et l'éteignit, ce qui me fâcha à tel point que, si les ténèbres ne m'avaient empêchée de le voir, je la lui aurais jetée à la tête. Quand je fus arrivée auprès de la Sainte, elle me dit en riant : *Eh bien! ma fille, qu'y-a-t-il?* Je lui racontai mon aventure et j'ajoutai que j'étais bien fâchée contre le démon. *Vous n'avez pas agi prudemment*, me dit-elle, *et je regrette que vous vous soyez émue pour mon service.* Ma pensée fut qu'elle avait vu ce qui s'était passé, bien qu'elle ne m'en témoignât rien.

Un soir, après que la communauté se fut retirée pour prendre du repos, notre sainte Mère me dit d'aller chercher de la lumière si je n'avais pas peur. *Ma Mère*, répondis-je, *je ne craindrai rien si votre Révérence me le commande.* J'allai donc à la cuisine et je remuai les cendres pour en prendre; au moment où la lueur du feu commença à jaillir, j'aperçus un chien noir grimper par la cheminée et s'enfuir; ceci se passait à Burgos. Au reste, la maison que nous habitions était hantée; elle avait appartenu à un homme riche qui, ayant refusé de se confesser, fut emporté par les démons en corps et en âme au moment où il expira. Notre sainte Mère, n'ayant pu trouver d'autre habitation dans la ville, acheta celle-ci pour peu de chose. Nous fûmes y loger; des spectres effroyables y parurent jour et nuit, jusqu'à ce qu'on eût exposé le Saint-Sacrement. On eût dit bien souvent que tous les meubles étaient brisés. La Sainte m'envoya une fois me rendre compte des dégâts, mais je ne trouvai rien de cassé; les démons ne faisaient tout ce bruit que pour nous effrayer.

A l'époque où j'étais au couvent de Paris, je vis une fois pendant Matines une Sœur qui ne cessait pas de rire et qui

ne faisait aucune attention à ce qu'elle disait; pendant que je cherchais en moi-même ce qui pouvait la distraire ainsi, j'aperçus un petit démon au pied du chandelier; il badinait auprès de la religieuse et détournait son attention de l'Office divin par ses singeries.

Une année, ayant communié à Avila pendant la nuit de Noël, j'entrai dans un grand recueillement, et je vis l'Enfant Jésus qui venait de naître dans mon âme.

Je m'occupai ensuite à un travail nécessaire, mais avec un tel trouble, que tout ce que je maniais m'échappait des mains. Cet état se prolongeant, j'en vins à douter si la faveur que je croyais avoir reçue de Dieu n'était pas une illusion du démon. Je me confiai à mon confesseur, parce que je craignais d'être coupable d'un péché mortel. Il fit ce qu'il put pour me consoler, mais rien de ce qu'il me dit ne réussit à calmer mon esprit. Je m'endormis la nuit suivante, toujours aussi troublée; je vis en songe une petite colombe blanche voltiger sur l'autel; elle faisait du bruit avec ses ailes comme si elle voulait attirer mon attention.

Pendant que je cherchais ce que pouvait signifier cette vision, mes inquiétudes se dissipaient et je sentais mon cœur se dilater; survint alors un prêtre fort vénérable, revêtu des ornements sacerdotaux et accompagné du diacre et du sous-diacre. Je crus que c'était Notre-Seigneur lui-même; il commença à dire la Sainte Messe; arrivé à la communion, il prit l'hostie dans ses mains et me dit: *Communiez de nouveau*. Ces paroles m'effrayèrent, parce que je craignais de n'être pas en état de grâce. A mon réveil, je me trouvai aussi tranquille, aussi consolée que si j'avais communié réellement.

Il y avait dans la cour de ce même couvent d'Avila une croix avec quelques degrés de pierre devant laquelle les religieuses faisaient souvent oraison; j'y allai un soir, entre Complies et Matines; il gelait très fort. M'étant agenouillée sur la pierre, je fus saisie de tels transports d'amour, que je ne sentais pas le froid. Quand on sonna la cloche pour Matines, je voulus me lever, mais notre robe s'était attachée à la pierre

par l'excès du froid; j'en fus bien surprise, car je n'éprouvais rien dans mon corps, qui se trouvait aussi à son aise que si nous eussions eu un temps d'été. J'admire le pouvoir de Dieu qui accorde des grâces suivant son bon plaisir et souvent contre l'ordre de la nature.

J'ai déjà raconté comment Dieu m'avait montré en esprit une mer orageuse sur laquelle je me trouvais avec plusieurs compagnes. Je continuais à être persuadée, depuis cette vision, que j'irais en France et que j'aurais beaucoup à y souffrir. La nature appréhendait vivement ce voyage, mais un jour, Notre-Seigneur me favorisa d'une vision intellectuelle (je le sentais en moi-même sans aucune image); il me dit : *L'olive et le raisin ne donnent leur liqueur qu'après avoir passé par le pressoir; tous ceux qui m'ont aimé ont passé par le chemin de la Croix; je veux que tu fasses de même.* Ces paroles relevèrent mon courage et m'inspirèrent un désir extrême de m'abandonner à la volonté de mon aimable Maître, qui parut agréer cette résolution.

Un jour, après la communion, je pensais à ce qu'un Père m'avait dit, qu'il n'approuvait pas qu'on envoyât des religieuses en France, parce que ce pays regorgeait d'hérétiques, et qu'il n'appartient pas aux femmes de prêcher. Il me semblait que cet avis était bon, mais Notre-Seigneur me dit : *Ne vous souciez pas de ce propos; vous attirerez les âmes à mon service comme le miel attire les mouches.* Ces paroles me furent dites pendant les démarches faites par les Français pour obtenir des religieuses espagnoles. Les avis étaient bien partagés là-dessus: les plus savants, quoique grands serviteurs de Dieu, suspendaient leur jugement sur cette affaire; pour moi, je faisais comme eux, doutant encore si ce dessein était de Dieu. Mes confesseurs me rassurèrent et me dirent que j'agissais par l'inspiration du Saint-Esprit. J'appréhendais extrêmement de changer de pays, mais j'étais bien désireuse de faire en tout la sainte volonté de Dieu; d'un autre côté, j'avais quelquefois des inquiétudes et des doutes sur les révélations que j'avais eues touchant mon voyage en France. Pendant que

j'étais agitée par toutes ces pensées, Dieu se communiqua à quelques âmes qu'il engagea à m'affermir dans ma résolution. Il y avait dans notre monastère une sainte religieuse qui n'approuvait pas mon départ et qui désirait ardemment que le projet échouât. Elle s'adressa à Notre-Seigneur en lui disant : *Mon Dieu, permettez-vous que notre Sœur s'en aille dans un pays si éloigné?* Il lui répondit qu'il fallait que cela ait lieu et qu'on devait m'y pousser; mais elle répliqua : *Hélas! Seigneur, je crains qu'elle n'ait bien à souffrir dans un voyage si pénible.* Alors, ce divin Maître eut la condescendance de lui répondre encore, en lui disant : *Ceux qui prennent le miel de la ruche doivent s'attendre à recevoir quelques coups d'aiguillon, mais ils emportent le miel.* Les religieuses recommandaient instamment cette affaire au Seigneur; elles redoutaient beaucoup de me voir aller au milieu des hérétiques; leur affliction était causée par leur amour pour moi; je ne le méritais en rien, mais je le leur rendais de tout mon cœur à cause de leurs grandes vertus, car elles étaient de vraies saintes.

CHAPITRE XXVI

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RACONTE LES DÉMARCHES QU'ON FIT POUR OBTENIR DES CARMÉLITES ESPAGNOLES AFIN D'ÉTABLIR L'ORDRE EN FRANCE — SUCCÈS DE CES DÉMARCHES — DÉPART DE LA VÉNÉRABLE ET DE SES COMPAGNES

C'était en vain que les religieuses d'Avila pressaient les Supérieurs de ne pas consentir à mon départ; Dieu avait décidé le contraire. Il se trouve des Moïse partout; ils élèvent les yeux, les mains et le cœur vers le ciel pour obtenir du secours à leur peuple. Quoique infectée par le venin de l'hérésie, la France eut les siens; il s'y trouva des personnes très vertueuses

qui, par leurs veilles, leurs pénitences et leurs gémissements, touchèrent le cœur de Dieu et le portèrent à les secourir dans leurs malheurs. On avait appris comment la grande Térése, comblée de tant de grâces, douée d'un esprit si éminent, animée d'un zèle infatigable pour le salut des âmes, avait réussi à réformer son Ordre en Espagne, avec l'intention expresse que ceux qui embrasseraient la manière de vivre qu'elle avait établie offrissent leurs prières et leurs pénitences pour venir en aide aux apôtres qui travaillaient à sauver les malheureux que l'hérésie perdait en France. La Sainte a toujours eu très à cœur le bien spirituel de ce royaume.

Ces personnes vertueuses savaient le succès qui avait couronné l'entreprise de notre sainte Mère et comment elle avait fondé assez de couvents d'hommes et de femmes pour en composer une province séparée des mitigés. Elles jugèrent, d'après les nombreux miracles que la Sainte opérait depuis sa mort, de quelle gloire éclatante Dieu avait couronné ses travaux. Enfin, M. de Brétigny, après avoir échoué dans ses premières démarches pour amener des Carmélites en France, avait emporté, pour se consoler, les œuvres admirables de notre sainte Mère et les avait fait traduire en français; cela redoubla l'estime et l'admiration qu'on avait pour elle et on songea sérieusement à fonder un monastère de Carmélites à Paris.

On agit auprès du roi, afin d'en obtenir les permissions nécessaires qu'il accorda sans aucune peine. M^{me} Acarie rassembla et instruisit plusieurs vertueuses demoiselles des principales règles de la Réforme de sainte Térése, afin qu'elles pussent se joindre aux religieuses, si on réussissait à les amener en France, ou du moins qu'elles s'assujettissent plus facilement aux constitutions qu'on rapporterait à défaut des religieuses (1).

(1) L'honneur d'avoir introduit en France les filles de sainte Térése revient en grande partie à M^{me} Acarie, vénérée aujourd'hui dans l'Église sous le nom de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Un saint prêtre, M. de Brétigny, lui avait fait lire les règles et les constitutions des Carmélites; mais cela n'eût pas suffi pour embraser son zèle, si la Sainte ne lui fût apparue deux fois, pour lui dire que Dieu la destinait à introduire les religieuses de sa Réforme en France. M^{me} Acarie joignit alors

Ainsi encouragé, M. de Brétigny reprit cœur à son entreprise. Il partit de nouveau pour l'Espagne accompagné par MM. Gautier et de Bérulle. Il emmenait de plus trois dames françaises pour qu'elles apprissent la langue espagnole et servissent d'escorte aux religieuses, si on avait le bonheur d'en obtenir. Les voyageurs coururent de grands périls sur mer, comme ils l'ont raconté eux-mêmes. Dieu voulait éprouver leur courage; il fut assez grand pour ne pas se rebuter au milieu des difficultés qui se rencontrèrent.

Ces messieurs restèrent près d'un an en Espagne avant d'obtenir des supérieurs aucune religieuse, et pendant ce temps ils eurent beaucoup à souffrir; on leur fit les affronts les plus sensibles. Leur vertu, quoique surprenante, n'était pas du tout connue; on se plaisait à les calomnier et on alla jusqu'à les traiter d'hérétiques. Ainsi éprouvés par les persécutions, leur patience et leur profonde humilité firent bien voir qu'ils étaient de grands serviteurs de Dieu. Enfin, leur constance fut couronnée de succès et ils eurent la consolation de réussir dans ce qu'ils souhaitaient avec tant d'ardeur.

Quant à moi, j'étais toujours dans les mêmes inquiétudes, j'appréhendais d'être trompée par le démon, ce qui me faisait verser des torrents de larmes. Je suppliais le Seigneur de ne pas permettre que je fusse dans l'illusion. D'un côté, cet aimable Dieu me pressait d'accomplir fidèlement la promesse que je lui avais faite; de l'autre, le démon me représentait que j'étais trop avancée en âge, que j'ignorais la langue du pays où je voulais aller, que je mourrais certainement en chemin;

ses efforts à ceux de M. de Brétigny, auquel s'adjoignirent bientôt MM. de Bérulle, Galléant, Duval et plusieurs autres prêtres et laïques. La princesse de Longueville accepta le titre de fondatrice et soutint l'œuvre naissante de sa fortune et de son crédit auprès du roi. De son côté, pendant que les pieux ecclésiastiques que nous venons de nommer faisaient les démarches nécessaires afin d'obtenir du Révérend Père Général des Carmes Déchaussés plusieurs Carmélites espagnoles pour venir fonder en France, M^{me} Acarie recueillait chez elle un certain nombre de jeunes filles parmi lesquelles on choisit plus tard les premières novices. M^{me} Acarie, devenue veuve, entra elle-même dans l'Ordre après lui avoir donné ses trois filles, et y mourut en odeur de sainteté.

il me montrait encore que j'étais aimée à Avila, que j'y jouissais d'un grand repos d'esprit et que mon âme y goûtait beaucoup de consolations intérieures, tandis qu'en France, je serais persécutée et méprisée de tout le monde; qu'étant éloignée de mes amis, j'aurais, sans doute, bien à souffrir; en un mot, qu'il y allait de mon intérêt d'abandonner cette entreprise.

Voilà les inquiétudes dont mon cœur était agité; hélas! que peut une femme faible comme moi au milieu de tant d'incertitudes? Dieu continuait à me presser. Il me dit un jour : *Ne manquez pas de vous en aller; rien ne s'achèvera sans vous, les autres ne seront pas plus tôt arrivées en France qu'elles souhaiteront de s'en retourner en Espagne si vous n'êtes pas avec elles.* C'est ce qui arriva en effet; à peine étions-nous installées à Paris qu'on m'envoya à Pontoise; là, je reçus des lettres où on me disait qu'il serait sage de retourner en Espagne; mais je répondis que je n'abandonnerais pas ce que j'avais commencé pour la plus grande gloire de Dieu.

Avant mon départ, Notre-Seigneur me fit dire par une de mes Sœurs *que je m'en allasse sans rien craindre, qu'il m'annonçait, comme autrefois à ses disciples, que je serais affligée et méprisée, mais que ces tristesses se changeraient en joie.* Ce que cet aimable Maître me communiquait par l'intermédiaire de mes amies me faisait plus d'impression que ce qu'il me disait à moi-même, parce que je craignais moins l'illusion. Me trouvant une autre fois plongée dans l'inquiétude, je m'endormis et je vis en songe un jeune homme à l'air noble et martial; il me dit : *Prenez courage et partez sans faute.* Je crus que c'était saint Michel; j'avais eu pour lui dès ma jeunesse une tendre dévotion et je lui adressais chaque jour quelques prières.

Celles qui devaient aller en France ayant enfin été désignées, et j'étais du nombre, elles se trouvèrent réunies à Avila, le 24 août 1604, en la fête de saint Barthélemy; nous y restâmes jusqu'à la Décollation de saint Jean-Baptiste. Un mois avant notre départ, on vit dans le ciel des étoiles qui donnaient une clarté agréable; elles brillaient le jour et la nuit et étaient

d'inégales grandeurs; elles représentaient notre petite troupe dont j'étais la moindre (1).

Comme mes inquiétudes n'étaient pas encore entièrement dissipées, Notre-Seigneur me dit un jour pour m'encourager : *Vois comme les oiseaux se prennent à la glu; de même, les âmes se colleront à toi et tu me les gagneras pour toujours.*

Enfin, notre Révérendissime Père Général, le P. François de la Mère de Dieu, vint avec quelques autres religieux de notre Ordre à Avila pour présider à notre départ. Nous nous mîmes en route le matin de la Décollation de saint Jean-Baptiste et il nous accompagna une partie de la journée. Quand il dut nous quitter, nous lui demandâmes sa bénédiction; il nous la donna avec une affection qui nous attendrit. Cette séparation fut un grand sacrifice offert à Dieu de part et d'autre. Le Père ne confiait qu'avec peine ses filles à des étrangers qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, et les filles ne se séparaient qu'à regret d'un si bon Père; aussi ce dernier adieu nous fit-il verser bien des larmes. Il ne faut pas s'en étonner, nos cœurs étaient plongés dans la tristesse, non seulement parce que nous quittions pour toujours notre pays et des supérieurs de grande vertu, mais encore parce qu'étant naturellement faibles, nous ne pouvions nous défendre de toute appréhension, doutant encore si, en faisant ce voyage, nous accomplissions la volonté de Dieu. Ce qui nous fortifia le plus, ce fut la résolution que nous prîmes de tout souffrir pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes, jusqu'à donner nos vies s'il le fallait.

Deux de nos Pères, grands serviteurs de Dieu, deux prêtres français (2), M. Gautier avec trois autres Français et quelques Espagnols nous accompagnèrent. Les trois dames, venues avec M. de Brétigny, étaient dans un carrosse et nous dans un autre,

(1) Les six Carmélites espagnoles données par le Révérend Père Général pour établir l'Ordre en France, furent : la vénérable Mère Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Térèse, les Mères Béatrix de la Conception, Isabelle des Anges, Eléonore de Saint-Bernard, Isabelle de Saint-Paul et enfin notre vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui n'était encore que Sœur converse; elle avait alors cinquante-cinq ans.

(2) M. de Bérulle et M. de Brétigny.

nous ne nous retrouvions ensemble que dans les auberges.

Elles nous apprenaient la langue française, mais nous ne pûmes en retenir que quelques mots, assez cependant pour comprendre la plus grande partie de ce qu'on nous disait. Le Seigneur voulut nous mortifier en ne permettant pas que nous en apprissions davantage, mais ce fut pour notre bien, car il était, comme je le crois, très avantageux pour nous de ne pas beaucoup parler! Chaque nation a ses coutumes.

Nous avançons heureusement dans notre voyage lorsque le démon, craignant le succès de notre entreprise, mit la division entre nos cochers, sans doute pour nous inquiéter. Puis, nous rencontrâmes des chemins si périlleux, des routes si mauvaises et des ornières si profondes, que nous fûmes plusieurs fois obligées de mettre pied à terre; mais il faut dire à la louange des Français qu'ils agissaient vis-à-vis de nous avec tant de politesse et de charité, que nous en étions confuses. Tout le temps que dura ce voyage, ils ne laissèrent pas échapper le moindre mot malsonnant, ni la moindre parole d'impatience, malgré les difficultés du chemin. J'en bénissais le Seigneur, j'admirais leur vertu et j'étais ravie du respect qu'ils portaient à l'habit de la Sainte Vierge et de notre sainte Mère Térése.

Comme nous approchions de Bayonne, la veille de la fête de saint Matthieu, il tomba tout à coup une si forte pluie qu'il nous devint presque impossible d'avancer. Nous étions alors sur le sommet d'une montagne et le ciel s'obscurcit tellement que nous ne pouvions distinguer nos mains; avec cela, nous n'avions ni pain ni vin, mais seulement l'eau du ciel qui tombait en abondance. Le vent soufflait avec violence, et la mer, qui n'était pas éloignée, faisait un bruit capable de nous effrayer. Au milieu de ce déchainement des forces de la nature, j'étais dans un grand calme, parce que Dieu me consolait par sa présence et me faisait beaucoup de faveurs, qu'il me continua tout le temps du voyage. Un jour, je m'étais laissée aller à une grande tristesse, en pensant que je devais être une charge pour mes compagnes; qu'étant une simple Sœur du voile blanc, je n'étais capable de quoi que ce fût et que c'était une

grande présomption de m'engager dans une entreprise de ce genre. Mais, à notre arrivée dans une auberge, Notre-Seigneur m'apparut et me consola en me disant avec beaucoup de tendresse : *Ma fille, prends courage ; je t'aiderai et je serai toujours avec toi.*

CHAPITRE XXVII

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY ARRIVE A
PARIS — ON LUI DONNE LE VOILE NOIR — ELLE EST NOMMÉE
PRIEURE DE PONTOISE

La vision dont je viens de parler dissipa ma tristesse et m'inspira un tel dégoût du monde que je trouvais tout mon plaisir dans les mépris et que je conservais la paix intérieure au milieu des plus grands périls ; je ressentais continuellement en moi la présence de la Très Sainte Trinité, ce qui me conservait dans ces dispositions. Le même jour, comme nous traversions un pont, le démon, qui désirait nous précipiter dans la rivière, effraya tellement les chevaux, que le carrosse où nous étions se trouva comme suspendu, penchant tout d'un côté. Mes compagnes, épouvantées, priaient le Seigneur de nous délivrer de ce péril ; le cocher, plus troublé que tout autre, réussit cependant à passer le pont ; mais, à peine avions-nous échappé à ce danger, que le démon renversa notre carrosse dans les épines. J'étais à la portière du côté qui penchait, en sorte que toutes les Sœurs tombèrent sur moi, si bien qu'on me crut morte ; mais Dieu m'avait soutenue et je n'eus pas le moindre mal, tandis que les autres furent blessées, l'une à la jambe, l'autre à l'œil. On dut faire venir le chirurgien pour panser leurs plaies. Dieu les traita comme des âmes fortes et moi comme une faible femme indigne de cette croix.

Nous arrivâmes enfin à Paris le jour de l'octave de saint

Denis. La maison qui nous avait été préparée était trop bien arrangée pour de pauvres Carmélites Déchaussées. Je continuai à y jouir des mêmes consolations dont j'avais été favorisée pendant le voyage. J'allai tout de suite, avec la permission de la supérieure (1), préparer à la cuisine le petit repas de la communauté. Je trouvais tout mon plaisir dans ma condition de Sœur converse et dans les emplois qui m'étaient confiés; c'est ce qui fit que, lorsque notre sainte Mère me sollicita plusieurs fois de prendre le voile noir, je la suppliai de ne pas m'en faire une obligation; ce à quoi elle consentit, parce qu'elle préférerait mon contentement au sien. Je croyais, mais c'était peut-être un effet de mon amour-propre, qu'il y avait plus de vertu à refuser le voile noir qu'à l'accepter.

A peine fus-je en France, que j'eus un nouveau combat à livrer sur ce point; il fut encore plus rude que le premier.

Les supérieurs (2) me disaient qu'ils souhaitaient que je prissè le voile noir; je craignais de faire injure à la mémoire de notre sainte Mère en acceptant des mains des étrangers ce que j'avais tant de fois refusé des siennes. D'ailleurs, notre Mère Prieure ne l'approuvait pas; elle m'entretenait des heures entières dans sa cellule, pour m'engager à ne pas consentir à ce changement, alléguant qu'il ne se pratiquait pas dans l'Ordre et qu'il fallait bien se garder de porter la moindre atteinte à nos Constitutions. Les supérieurs, de leur côté, voulaient absolument que je me soumissè; ils disaient même que notre Révérend Père Général leur avait conseillé de me faire changer de voile à mon arrivée en France. Toutes les religieuses s'y opposaient, à l'exception de la Mère Éléonore de Saint-Bernard, qui m'avait toujours engagée à accepter ce

(1) La supérieure était la vénérable Mère Anne de Jésus.

(2) Les supérieurs dont parle la vénérable Mère étaient MM. de Bérulle, Galleman et Duval, désignés par le pape Clément VIII pour gouverner le nouveau monastère établi à Paris et ceux qui seraient fondés en France, jusqu'à ce que les Carmes Déchaussés fussent introduits dans le pays et pussent prendre le gouvernement des Carmélites, qui leur revenait de droit, d'après les Constitutions. Au bout de quelques années, ces dispositions transitoires furent rendues définitives par une nouvelle Bulle.

changement. Elle me consola beaucoup dans mes peines, qui étaient fort grandes, ne sachant que décider au milieu de tous ces avis contraires.

Les supérieurs prièrent le P. Cotton, Jésuite, d'employer tous ses efforts pour m'amener à me soumettre à leur volonté. Il me pressa en effet beaucoup là-dessus, mais enfin, voyant quelle répugnance j'éprouvais, il me dit qu'il offrirait le Saint Sacrifice de la Messe ainsi que ses Pères et que tous ensemble feraient une neuvaine pour que Dieu fit connaître sa sainte volonté, à la condition qu'à la fin, je déférerais à leurs avis. Pendant ces neuf jours, Notre-Seigneur m'apparut deux ou trois fois; il était d'une beauté ravissante et me fit goûter de grandes consolations, ce qui était bien nécessaire au milieu des peines que j'éprouvais. Il me dit une fois bien tendrement : *Prends courage; il faut que la chose se fasse.* Au bout des neuf jours, le P. Cotton me demanda dans quelles dispositions je me trouvais; je ne lui découvris rien de la grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, ni des consolations que j'avais reçues de notre sainte Mère, je lui dis seulement que j'éprouvais toujours la même répugnance. Il me répondit que j'étais obligée d'obéir, que les supérieurs pouvaient me le commander sous précepte, que lui-même me le commandait de la part de Dieu, autant qu'il le pouvait, et que je pécherais en résistant davantage. Je me soumis, mais avec un grand trouble d'esprit, parce que notre sainte Mère, en me visitant, ne m'avait pas assez rassurée sur ce point. Dieu me remit alors en esprit une vision que j'avais eue peu avant mon départ pour la France. Je me trouvais devant la Sainte avec le voile noir sur la tête et je lui disais : *Ma Mère, l'ôterai-je? Non,* me répondit-elle, *ne l'ôtez pas.* En même temps, elle me témoignait de la compassion pour tous les travaux que je devais supporter; elle était accompagnée d'une sainte religieuse, décédée depuis peu, qui avait été ma maîtresse au noviciat; celle-ci tenait en main un petit plat rempli d'une liqueur toute divine; elle m'en donna une cuillerée qui me fortifia. Le souvenir de cette vision me consola dans le fâcheux état où je me trouvais.

Je reçus enfin le voile noir, le jour où on célèbre la fête du Baptême de Notre-Seigneur (1); Dieu le permit pour ma consolation, parce que j'ai beaucoup de dévotion à ce mystère. Il me fortifia en même temps par quelques paroles qui me donnèrent de nouvelles forces. Je le vis à mon côté, comme un bon père qui tient compagnie à son fils pour le consoler dans ses peines. Quand nous fûmes au réfectoire, il s'assit près de moi et il arriva que la lectrice, sans savoir ce qu'elle faisait, commença la lecture par ces mots : *Dixit Dominus Domino meo; sede a dextris meis.* Notre-Seigneur se tourna alors vers moi et mon esprit se réjouit fort en lui, parce que je le voyais présent et je sentais même qu'il faisait sa demeure dans mon âme. Dès lors, je fus convaincue qu'il agréait que je portasse le voile noir.

Huit jours après cette cérémonie, on m'envoya à Pontoise comme prieure. Mes peines redoublèrent; j'eus recours à Notre-Seigneur dans l'oraison; il me dit : *Courage, ma fille, vous êtes dans mon cœur et je serai dans le vôtre.* Ces paroles et la présence de cet aimable Sauveur me consolèrent extrêmement, mais la vue de mon incapacité pour faire ce qu'on exigeait de moi augmentait ma crainte. Nous arrivâmes à Pontoise le 17 janvier; les magistrats et les principaux habitants de la ville vinrent à notre rencontre à une demi-heure de là, le peuple nous attendait en procession avec une tendre dévotion; le concours du monde fut si grand, que nous ne pûmes entrer chez nous avant minuit. Nous avons de quoi rendre grâces à Dieu de la manière dont nous fûmes reçues et de l'estime qu'on continue à nous témoigner. Notre-Seigneur a répandu et répand encore avec profusion ses faveurs sur la ville de Pontoise à cause des prières des Carmélites. Je ne pouvais m'empêcher de m'affliger à l'excès du tort que je faisais à cette fondation; le titre de supérieure me causait une telle humiliation que je me croyais dans un abîme de mépris et de confusion. En effet, de quoi était capable un

(1) Le 6 janvier 1605.

pauvre ver de terre tel que moi; je voyais alors ma misère mieux que je ne la vis jamais.

Priant un jour devant le Saint Sacrement, je demandai à Notre-Seigneur *de se charger lui-même du soin de sa gloire et de m'assister en tout, car je n'avais aucun secours de qui que ce fût.* Il me répondit : *Je suis ici; je veille sur toi; je te garderai comme la prunelle de mes yeux.* Je le priai une autre fois de me servir de maître, lui disant *que je n'en avais pas d'autre et qu'il ne pouvait me refuser cette grâce.* Je devais présider le Chapitre; il s'agissait de reprendre et d'instruire les Sœurs; j'appréhendais cette nécessité jusqu'à en être dans le découragement. La messe de la communauté était presque achevée lorsque le Seigneur me dit : *Ouvre et regarde la règle; tu y trouveras les forces qui te sont nécessaires; si tu l'observes, tu seras comme une armée bien disciplinée, impénétrable aux efforts des ennemis.* J'allai alors tenir le Chapitre et je dis aux religieuses *que mon unique désir était de les servir et de les consoler; mais que, n'étant capable de rien, je m'appuyais sur la bonté de Dieu et sur les vertus de celles qui avaient désiré avec tant d'ardeur d'entrer dans l'Ordre de notre sainte Mère, et que le Seigneur les contenterait avec un instrument aussi faible que moi.* Je leur dis ensuite tout ce que Dieu m'inspira et je parlai comme si nous eussions eu la même langue. Après le Chapitre, je vis qu'elles pleuraient; je leur demandai si leur affliction venait de ce qu'elles n'avaient pas compris mes paroles. Elles me répondirent : *Au contraire, nous n'avons pas perdu un seul mot et nous en pleurons de joie.*

Pendant mon séjour à Pontoise, j'appris qu'une religieuse d'Espagne était morte très saintement; j'enviais sa vertu et je réfléchissais sur les mérites qu'elle avait acquis pendant sa vie par beaucoup de travaux et de fatigues, mais Notre-Seigneur me dit : *La plus grande perfection ne consiste pas à être fort active, pour des personnes qui sont appelées à un état plus sublime, mais bien à mourir à ses inclinations naturelles et à soi-même.* Ces paroles ne durèrent qu'un moment, mais il m'en resta une lumière toute singulière qui me fit con-

naitre la bonté de Dieu et m'anima à lui être plus fidèle.

Mon oraison n'était alors qu'une simple vue d'une lumière céleste dans le fond de mon âme; toutes ses puissances en étaient tellement pénétrées, qu'il semblait qu'elles n'eussent d'autre être que celui qu'elles recevaient de cette lumière. Ce n'est pas voir Jésus-Christ ou la Sainte Trinité, comme cela m'était arrivé plusieurs fois, mais c'est comme si la Sainte Trinité était en moi, sans image cependant, et avec un sentiment intérieur de sa présence qui inspire à l'âme un profond respect envers cette divine Majesté. On sait que le ver-à-soie se nourrit délicatement jusqu'à ce que, ayant atteint sa juste grandeur, il commence à filer et continue jusqu'à ce qu'il ait achevé son cocon; après quoi, épuisé de forces, il s'y enferme sans même sentir qu'il se meurt. Il en est de même dans mon intérieur; on m'a nourrie parmi les douceurs de l'esprit, on m'entretient dans le silence, et, m'arrachant pour ainsi dire à moi-même pour me faire vivre en Dieu, l'amour agit insensiblement jusqu'à me détacher de toutes les choses créées; cette mort est la véritable vie de l'âme et je voudrais posséder mille vies, non pour en jouir, mais pour en faire un sacrifice à la gloire de Dieu. De là vient que je ne trouve d'autre consolation dans cette vie que de pouvoir la consacrer à celui qui est le seul objet de mon amour.

Je me plaignais une fois à Notre-Seigneur de ce qu'il souffrait qu'on mit sur mes épaules une charge si importante, puisque, de moi-même, j'étais si peu de chose; moins que de la paille. Il me répondit : *Je me sers de la paille pour allumer le feu.*

CHAPITRE XXVIII

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RACONTE
LES FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU PENDANT SON PREMIER
PRIORAT — SON DÉPART DE PONTOISE POUR PARIS

Je me trouvai un jour, après la communion, accablée de peine par la nécessité où je me trouvais d'officier au chœur. D'un côté, n'étant pas accoutumée à dire le Bréviaire, il me semblait ridicule de conduire l'office; de l'autre, je me serais fait scrupule de me dispenser d'un des devoirs de ma charge. Pendant que je me laissais aller à la tristesse, une lumière divine remplit tout à coup mon âme, accompagnée d'une douceur inexprimable et me fit connaître que la volonté de Dieu était que je me conformasse en tout à la communauté, que je ne devais jamais m'absenter du chœur sans une juste nécessité, dussé-je y recevoir quelque humiliation, et que le secours du ciel ne me manquerait jamais. J'en ai effectivement fait l'épreuve : quoique j'aie dû essayer les contradictions les plus pénibles, capables de déconcerter les cœurs les plus généreux, jamais elles n'ont ébranlé mon courage; loin de là, plus j'avais à souffrir, plus je sentais de force au dedans de moi-même; c'était l'effet de la promesse divine.

Ce qui me désola et m'humilia le plus, ce fut l'honneur excessif qu'on voulut me faire en se servant de moi pour des intérêts particuliers, quoique je dusse penser qu'on agissait en vue de procurer la gloire de Dieu, je n'osais néanmoins m'y fier, convaincue que j'étais de l'inconstance des créatures. En effet, on vit bientôt combien le cœur humain est changeant. Dès que je me fus fortement opposée à certaines choses que les supérieurs désiraient de moi, et qu'ils s'étaient flattés que je ferais sans la moindre opposition, je perdis leur estime et leur affection (1). Mais tout imparfaite que je fusse, j'en aurais jamais

(1) Les supérieurs nommés par le Pape pour gouverner les Carmélites, en attendant l'établissement des Carmes Déchaussés en France, voulurent

voulu rien faire contre les devoirs de ma charge, soit pour plaire aux créatures, soit pour m'éviter des contradictions. Je trouvais plutôt mon bonheur à être privée d'amis, parce que je ne cherchais que Dieu seul et j'avais le bonheur de jouir de sa présence. Il me servait de Père, de Maître, de Supérieur, me fortifiait dans mes peines et m'instruisait de ce que j'avais à faire, même dans les plus petits détails.

Un jour, à Pontoise, pendant la récitation des Heures, je me sentis pénétrée d'un grand désir de plaire à Dieu. J'aurais voulu être capable d'accomplir quelque chose de grand pour sa gloire, mais je savais trop bien que je n'étais qu'un ver de terre, sans pouvoir, sans science et sans aucune valeur. Je souhaitais au moins ne rien faire qui ne tournât à la gloire de Dieu et à l'honneur de notre sainte Mère; c'était l'unique récompense que je désirais pour tous mes travaux. Comme j'étais recueillie dans ces pensées, Notre-Seigneur m'apparut et me dit : *Il me plaît que tu sois sans force et sans science pour faire par ton moyen tout ce que je veux ; les sages du monde s'appuient trop sur la prudence humaine ; ils n'écoutent pas ce que je leur dis, parce qu'ils croient tout savoir.*

Un de nos supérieurs me pria de recommander à Dieu la première novice qui avait pris l'habit au couvent de Paris; sa santé donnait des inquiétudes et, comme on la jugeait très capable et qu'elle était très aimée, on désirait vivement sa guérison. On m'écrivait souvent pour que j'obtinsse cette grâce de Notre-Seigneur et de notre sainte Mère et on s'impatientait presque de ce que le mal continuait. Plus on me pressait là-dessus, plus j'insistais auprès de Dieu; enfin il me dit : *Jusques à quand me demanderez-vous une chose qui ne m'agrée point?*

dès le début imposer aux Mères espagnoles des choses contraires à leurs Constitutions. Ils se heurtèrent à l'énergique volonté de la vénérable Mère Anne de Jésus, qui prétendait les maintenir dans leur intégrité. Repoussés de ce côté, ils cherchèrent à circonvenir la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, espérant la trouver plus maniable; mais, en digne fille de sainte Térèse, elle résista de tout son pouvoir aux changements proposés.

Je connus par là quelle était la volonté de Dieu ; je cessai de prier et la religieuse mourut (1).

J'avais bien des consolations dans le couvent de Pontoise, car les religieuses que j'avais sous ma conduite étaient très désireuses d'avancer dans la vertu et très zélées pour l'observance de la règle et des Constitutions : mais j'appris bientôt que les supérieurs avaient l'intention de me nommer prieure à Paris. J'en conçus une grande peine et, bien que je crusse voir dans ce projet la volonté de Dieu, ma répugnance était telle, que j'eus du scrupule de mon peu de soumission. M'étant un jour recueillie, je me plaignis en disant : *Hélas ! Seigneur, je n'ai rien de ce qu'il faut pour remplir cette charge ; la seule pensée m'en effraye ; cet honneur m'est un sujet de confusion. Pourquoi voulez-vous me plonger dans cette peine ? Disposez cependant de moi selon votre bon plaisir.* Au même instant, Notre-Seigneur m'apparut tout glorieux : depuis le ciel où il résidait jusqu'à moi, ce n'était qu'une lumière incomparable. Il me dit : *Ceux qui font la volonté de Dieu doivent marcher comme moi sur la terre, indifférents aux honneurs et aux mépris.* Ces paroles me donnèrent le courage de faire ce qui me serait ordonné.

Peu de temps après, pendant le repas de la communauté, je me trouvai toute recueillie et Notre-Seigneur m'apparut de la même manière que dans la vision précédente, c'est-à-dire glorieux dans le ciel et éloigné du lieu où j'étais : il me fit entendre *qu'il me mènerait bientôt à Paris et que je devais me préparer à des travaux et des mépris plus sensibles que tous ceux que j'avais soufferts jusqu'alors.* Il faut que j'avoue ma

(1) Cette novice était Andrée Levoix ; elle avait été pendant vingt ans la compagne et l'amie plutôt que la servante de M^{me} Acarie. A peu près du même âge, ces deux pieuses femmes unissaient leurs prières et leurs pénitences, s'avertissant avec une mutuelle charité de leurs plus légers manquements. Andrée Levoix eut l'honneur d'être reçue la première au couvent de Paris par la vénérable Mère Anne de Jésus ; on lui donna le nom d'Andrée de tous les Saints. Au bout de cinq mois passés au noviciat dans une ferveur angélique, elle mourut après avoir prononcé ses vœux.

faiblesse : ces paroles me causèrent de l'émotion, parce que je me trouvais à Pontoise comme dans un paradis ; le Seigneur m'y accordait des faveurs singulières et m'instruisait de tout ce que j'avais à faire, comme un père qui n'a rien de plus à cœur que l'instruction de ses enfants. Je ne quittai qu'à regret ces religieuses, qui vivaient comme des anges et que Dieu favorisait abondamment de consolations et de joie spirituelle ; enfin, les habitants de la ville étaient si bons et si pieux, qu'ils me considéraient comme si j'étais née au milieu d'eux.

Dès qu'ils eurent appris que je devais les quitter, ils prirent les armes pour l'empêcher ; on dut commander aux religieuses de ne découvrir à personne le jour de mon départ. Un de nos supérieurs vint me chercher le jour de la fête de saint François ; nous sortîmes du couvent et de la ville pendant la nuit ; les Sœurs s'aperçurent de mon absence lorsqu'on sonna la messe et qu'une autre présida à ma place. Leurs larmes et leurs sanglots apprirent bientôt aux habitants que j'étais partie ; tout le monde en fut fâché, surtout les personnes qui avaient leurs filles religieuses chez nous et qui les voyaient si désolées.

A mon arrivée à Paris, les novices me reçurent avec bien de la joie et, quoique je fusse prieure, elles demandèrent et obtinrent que je fusse leur seule maîtresse. Je ne retrouvai plus d'autre professe que la Mère Éléonore de Saint-Bernard, venue avec nous d'Espagne, et à laquelle je suis infiniment redevable. La Mère Anne de Jésus était partie avec deux de ses compagnes pour faire une nouvelle fondation à Dijon, en Bourgogne. Un jour, pendant que je les recommandais à Notre-Seigneur, il me fit connaître que l'une d'elles, la Mère Isabelle des Anges, était propre pour rester en France ; je rendis compte de cette vision à M. de Bérulle, qui la rappela de Dijon. Elle séjourna à Paris pendant trois mois, ce qui me causa une grande consolation ; sa présence me donnait du courage ; elle s'acquittait en perfection de tous les offices du chœur et m'aidait beaucoup sur ce point. Elle était d'un naturel extrêmement doux, ce qui la faisait aimer des Françaises qui sont portées à la vertu et ont l'esprit docile ; on les élève mieux par

la bonté que par toute autre voie; la correction même de leurs défauts leur est agréable, si on la fait avec amour. J'approuve cette méthode; elle est conforme aux maximes de Jésus-Christ. Cet aimable Sauveur agissait ainsi avec ses disciples. Je pourrais m'étendre sur cette matière, mais je m'arrête, de crainte de pécher contre l'humilité.

La Mère Isabelle des Anges fut envoyée à Amiens avec trois professes et deux novices du couvent de Paris; elle y arriva le 13 mai 1606; c'était la veille de la Pentecôte. On exposa le lendemain le Saint Sacrement dans la chapelle du nouveau monastère avec un grand concours de peuple, qui accompagna en procession la tête de saint Jean-Baptiste et assista à la messe qui fut célébrée avec beaucoup de solennité. Cet heureux succès me consola beaucoup; on m'avait priée de me rendre à cette fondation, mais mes occupations ne me le permirent pas.

Quant aux novices qui m'avaient demandée pour maîtresse, elles paraissaient fort contentes sous ma conduite; de mon côté, j'admirais avec quelle ferveur elles se portaient à la vertu; le Seigneur les favorisait de beaucoup de grâces. Bien que leur vie fût habituellement recueillie et régulière, j'ordonnai que chaque novice ferait avant sa profession une retraite de quinze jours, dans la solitude la plus absolue. J'agissais de la sorte parce que, pour s'engager par des vœux, il faut des dispositions singulières et Dieu les leur accordait pendant cette retraite. Vingt-huit religieuses ont fait profession entre mes mains à Paris: la Sœur Claire du Très Saint Sacrement fut du nombre (1).

(1) La Sœur Claire du Très Saint-Sacrement s'appelait dans le monde M^{lle} d'Abra de Raconis. Née et élevée dans le calvinisme, convertie par M. de Bérulle, elle se sentit appelée à la vie religieuse et fut présentée par son directeur à la vénérable Mère Anne de Jésus. Cette vénérable Mère, s'appuyant sur les Constitutions des Carmes Déchaussés qui défendent de recevoir les personnes qui ont été entachées d'hérésie, refusa d'admettre la postulante sans une permission expresse du Souverain Pontife. M. de Bérulle insista alors auprès de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy qui, par amour de la paix, déféra à son désir et reçut sa protégée.

Notre-Seigneur augmenta extraordinairement vers cette époque le zèle qu'il m'avait inspiré depuis longtemps pour le salut des âmes ; je ne puis mieux le comparer qu'à une flamme impétueuse que le feu de l'amour divin produit ; les adversités cèdent à cet amour ; bien loin d'en diminuer l'ardeur, elles l'augmentent, comme la flamme conserve et augmente le feu, et conduisent l'âme à la fin qu'elle désire avec tant de soupirs.

Bien loin qu'une âme qui brûle de ce désir redoute les périls et les travaux, elle les souhaite et s'y engage avec plaisir, parce que la peine qu'elle en souffre est plus grande que n'est celle des travaux mêmes. Quant à moi, je conseille aux âmes timides d'être bien fidèles à Dieu dans ces occasions ; qu'elles ne se troublent de rien et travaillent constamment au salut des âmes. Un cœur, pénétré d'une parfaite connaissance de sa misère, renonce avec plaisir à sa propre satisfaction pour pratiquer cette charité, sachant bien qu'il se rend par là agréable à Dieu.

Il est très étonnant de voir des personnes douées de grands talents redouter de se dévouer au salut de leurs frères pour l'amour de Dieu ; tandis que d'autres qui, comme moi, n'en ont pas du tout, ne s'effrayent pas des œuvres les plus difficiles. Je dis ceci pour que le Seigneur en soit glorifié. N'est-ce pas, en effet, très surprenant que de pauvres Carmélites Déchaussées, malgré l'opposition et les menaces du monde, aient osé entreprendre une chose de si grande importance, au prix de tels dangers et de telles fatigues ? Grâce à Dieu, en ce qui me concerne, jamais je ne me suis repentie de m'être exposée à tant de périls pour son service.

Il m'a fallu, je l'avoue, faire un grand effort pour m'éloigner de l'Espagne, mais, Dieu en soit béni, je suis heureuse de l'avoir fait ; et, quoique je sois sortie seule du couvent où j'étais, avec une santé bien faible, sans espoir de la voir s'améliorer à cause de mon âge, j'ai cependant trouvé toute la consolation que je pouvais souhaiter, parce que le Seigneur agit envers moi comme un bon père qui aime à secourir son enfant ; il m'assiste dès que je suis dans la peine ou que j'éprouve le moindre besoin.

Pour qu'on voie combien il est doux de servir Dieu, je vais raconter l'heureuse mort de la Sœur Angélique, une des premières Carmélites du couvent de Paris, la fille de M. le maréchal de Brissac. Autant que je puis m'en souvenir, j'étais endormie lorsque je vis intérieurement une grande lumière; je m'effrayai d'abord, croyant que le Seigneur voulait m'appeler à lui et je craignais de n'être pas bien disposée; de plus, je n'avais pas sous la main le confesseur que j'aurais désiré avant de mourir.

Tandis que je m'inquiétais ainsi, Dieu me fit comprendre qu'il voulait retirer de ce monde la Sœur Angélique. Elle fut attaquée subitement d'un mal dangereux, mais le Seigneur la soutint en lui communiquant les lumières les plus sublimes. Jusqu'au moment de sa mort, elle tint des discours si élevés, que toutes les personnes présentes en étaient édifiées et consolées. Elle communia plusieurs fois pendant le peu de temps qu'elle fut malade et reçut encore le Saint Viatique, avec une joie inconcevable, quelques heures avant de mourir. Elle demanda pardon à la communauté et lui fit ses adieux avec autant de gaieté que si elle eût dû seulement partir pour un autre monastère. Après m'avoir dit : *Ma Mère, donnez-moi, s'il vous plaît, la Sainte Vierge*, cette chère Sœur expira si doucement, qu'on ne s'en aperçut pas; son visage était souriant. C'était une âme bien pure, qui paraissait même avoir conservé l'innocence baptismale.

CHAPITRE XXIX

CONTINUATION DES GRACES QU'IL PLUT A DIEU D'ACCORDER A
LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY EN PLUSIEURS
CIRCONSTANCES PENDANT QU'ELLE ÉTAIT PRIEURE A
PARIS

La première année de mon priorat à Paris se passa en paix ; je voyais avec une grande consolation la ferveur et la régularité des novices ainsi que les grâces dont Dieu les favorisait. Bien qu'elles fussent presque toutes des personnes de haut rang, on les eût prises pour des enfants en voyant avec quelle simplicité et quelle confiance elles venaient me trouver, comme si elles m'eussent connue toute leur vie. Mais, si j'étais heureuse de leurs progrès dans la vertu, ma charge de prieure était pour moi une source de peines et d'inquiétudes ; être obligée de donner le signe à des âmes que je prenais pour des anges, de dire le Bréviaire, ne sachant pas le réciter comme il le fallait, et d'autres choses du même genre, me troublaient l'esprit et m'humiliaient profondément ; je me demandais même souvent si on ne s'était pas mépris en me choisissant pour remplir cette charge.

Un jour, pendant mon oraison, je me résolus de ne plus dire l'office, mais Notre-Seigneur m'apparut et me dit : *Continue, mortifie-toi, dis-le comme tu le pourras, je te le commande.* Je conçus aussitôt un grand désir d'exécuter cet ordre ; dès lors, après que la communauté s'était retirée pour se reposer, je préparais pendant des heures entières ce que je devais dire le lendemain, ou bien je relisais en particulier ce que j'avais dit au chœur, craignant de m'être trompée et de manquer à ce que Notre-Seigneur m'avait ordonné ; je me donnais tant de peine à ce sujet, que j'en étais quelquefois tout en sueur.

Je sentais souvent Notre-Seigneur à mes côtés au chœur ; il me faisait tant de grâces et me comblait de telles lumières

que je comprenais le latin comme ma langue maternelle, mais, dès qu'il s'éloignait, je n'avais plus cette claire vue, ni la consolation intérieure qui en découlait. Il était quelquefois si près de moi, que je le priais de s'éloigner, parce que mon cœur s'embrasait à tel point, que je ne pouvais plus le supporter et il faisait suivant mes désirs. D'autres fois, sans être aussi présent, il m'accordait cependant des grâces singulières : il me semblait que je me trouvais parmi les anges et que celles qui m'entouraient étaient ces esprits célestes qui chantent sans cesse les louanges du Seigneur. Récitant un jour mes Heures en songe, je vis près de moi un jeune homme d'une beauté ravissante qui remarquait les fautes que je faisais. Sa présence me causa quelque trouble. Il me dit : *Ne vous effrayez pas, nous ne souhaitons que ce qui est essentiel.* Comme s'il eût voulu me faire comprendre *quel soin je devais prendre de maintenir l'observance régulière et comment il me fallait réciter le Bréviaire, malgré mon ignorance, afin de me mortifier constamment.*

Un de nos supérieurs me dit une fois de prier Dieu de me faire connaître qui réussirait le mieux dans la charge de visiteur de nos couvents. J'allai me recueillir devant le Saint-Sacrement; là, Notre-Seigneur me montra, par une lumière surnaturelle, combien il aimait les âmes et, qu'à son exemple, nous devons, quoique étrangères, les chérir et les traiter avec douceur. Puis il me dit : *Tu seras le sel de la terre.* Ces paroles m'étonnèrent d'autant plus que je m'y attendais moins et que le divin Maître ne fit aucune réponse à ma demande.

Priant un autre jour après Complies devant le Saint Sacrement, je souhaitais ardemment que Dieu me donnât la lumière et la grâce de bien faire le Chapitre le lendemain, de dire à nos Sœurs ce qui tournerait le plus à sa gloire et à leur perfection, et qu'enfin, elles le reçussent avec la même lumière que je demandais pour moi-même, sans cependant qu'on m'en louât en rien, mais que toute la gloire en revînt à la divine Majesté. Je reconnus bientôt que j'avais obtenu la grâce

demandée; j'en ressentis les effets avec une telle abondance, qu'il est impossible de l'exprimer. Je me trouvais tout autre; je fis le Chapitre avec une grande paix et une extrême consolation, ce qui ne m'était pas encore arrivé, car je n'en avais pas tenu jusqu'alors sans être extrêmement mortifiée. Dieu parla par ma bouche et m'inspira tout ce que je devais dire. En sortant, les religieuses exprimaient leur conviction que le Seigneur avait lui-même présidé cet exercice. *En effet*, répondit l'une d'elles, *jamais je ne ressentis une plus grande consolation*. D'autres fois, lorsque j'avais à donner des avertissements nécessaires, ne sachant comment m'y prendre, j'avais recours à Dieu qui m'envoyait aussitôt des lumières, mais pas aussi grandes que dans la circonstance que je viens de raconter.

Faisant mon examen après Matines, le jour des Saints Innocents, je priai Dieu de m'inspirer ce que je devais faire pour rendre la paix à une religieuse dans une rencontre pénible. Il m'exauça et me donna une force mêlée de douceur pour dire ce qui était convenable et amener la soumission sans froisser personne. J'agis donc selon le sentiment intérieur qui m'inspirait et mes paroles furent aussi efficaces que si Jésus-Christ les avait prononcées lui-même. Effectivement, je lui en attribue toute la gloire; il était le Maître et le Supérieur des saintes âmes qui m'entouraient et il trouvait ses délices en elles.

Je reçus beaucoup de grâces pendant les fêtes de Noël, et j'en avais bien besoin. J'étais depuis quelques jours sans secours d'en haut, bien qu'accablée d'afflictions; je commençai les fêtes dans cet état d'abandon, et bientôt Dieu me favorisa de ses grâces en proportion de mes nécessités. Je me sentais toute pénétrée de lui, comme si j'eusse déjà été dans le ciel, et mon corps ne pesait plus rien, bien que j'eusse chanté Matines, Vêpres et les autres Petites Heures debout comme les novices, tant était grande la consolation qui inondait mon âme. Une nuit, pendant mon sommeil, je crus entendre notre sainte Mère me dire : *Fais autant de fondations que tu pourras; que la*

règle s'y observe dans toute sa rigueur et que personne ne s'en exempte. Je conclus de ces paroles que notre règle est praticable pour toutes celles qui sont appelées de Dieu et qu'il est de la dernière importance de l'observer dans une parfaite union des cœurs.

Vers la fin de la première année de mon priorat à Paris, Dieu permit que mon contentement se changeât en peine. Les supérieurs soupçonnèrent que j'avais l'intention de faire venir les Révérends Pères Carmes Déchaussés en France. Je souhaitais vivement, en effet, que nos couvents fussent soumis à l'Ordre, comme notre sainte Mère l'avait établi; la perfection y eût été plus grande, mais je n'avais fait aucune démarche en ce sens, me bornant à recommander cette affaire à Dieu dans la prière. On le crut pourtant, ce qui m'attira beaucoup de persécutions. En même temps, je me vis tellement privée des lumières divines, qu'il me semblait par moment n'avoir plus la foi. Personne ne connut l'angoisse de mon esprit, parce que je ne savais à qui la confier; ce qui m'était le plus pénible, c'est que j'ignorais si elle venait de Dieu, n'ayant pas conscience d'avoir été assez infidèle pour la mériter, ni que ce fût une faute de ma part, puisqu'elle était involontaire. Le souvenir de ces paroles de saint Bernard : *Qu'il vaut mieux mourir dans un complet abandon à la miséricorde divine que de vivre en donnant le moindre scandale au prochain*, me donnait quelque consolation dans ma peine.

Hélas! qu'en est-il souvent d'une âme qui s'attache à Dieu? Elle forme de bons propos; elle se croit assez forte pour tout entreprendre, tandis qu'elle goûte les consolations intérieures; mais viennent-elles à disparaître, c'en est fait, elle périt avec saint Pierre dans l'abîme de ses misères; sa foi est faible et son courage défaille à la moindre difficulté. Je n'eus pas assez de forces pour profiter, comme j'aurais dû le faire, de ces rudes épreuves. Je voyais bien que Dieu m'aidait à les porter et qu'elles pouvaient m'être très avantageuses et j'en avais cependant une grande peine. Pendant que j'étais en cet état, je commençai un jour mon oraison en priant Notre-Sei-

gneur de m'instruire de ce que je devais faire : je me trouvai toute changée au même instant : une simple vue de Dieu présent m'inspira un abandon total à son bon plaisir. Cette grâce ne peut s'expliquer ; bien que je l'aie reçue, je n'en sais rien dire.

Je possédais tout ce qu'on peut désirer, mais sans figure ni forme sensible. Je sentis la sainte Humanité de Jésus-Christ présente en moi, et, bien que je ne la visse point, j'en étais aussi convaincue que si je l'eusse contemplée de mes propres yeux. Mon divin Époux me témoigna beaucoup de tendresse et me dit *qu'il prenait ma cause en main et qu'il se chargeait de mon humiliation*. Ces paroles m'établirent dans une telle indifférence que, sans envisager le bien ou le mal, je m'abandonnai complètement à son bon plaisir et je n'aurais pas craint de me précipiter au fond de la mer ou au milieu des lions, si on me l'eût commandé. Soutenue du secours du ciel, mes ennemis ne pouvaient plus me nuire, et, quelque effort qu'ils fissent, mon esprit s'était affermi : rien ne troublait plus ma paix intérieure.

Cette vision est sublime en elle-même et elle ne l'est pas moins dans ses effets ; elle n'agit pas cependant avec tant de force qu'une autre que j'eus, il y a environ deux mois. Celle-ci m'a tellement renouvelée que, tout âgée et infirme que je sois, je ne me ressens pas plus de la rigueur des jeûnes du Carême que si je n'en eusse pas fait. Je n'ai eu que bien peu de santé depuis que je suis venue en France, et, si le Seigneur ne me soutenait de sa main, je ne pourrais supporter la moindre fatigue : jamais je ne m'aperçois mieux de son secours que dans le temps de ma plus grande faiblesse ; c'est lui qui me la découvre.

Autant que je puis juger de mes dispositions intérieures, je ne respire que pour sa gloire ; tout mon plaisir est de lui en procurer. Quoique mon amour pour Dieu paraisse désintéressé (ses faveurs m'y obligent), et que je puisse espérer dans sa miséricorde sans rien appréhender, il me reste cependant une espèce de crainte intérieure qui pousse mon âme à veiller

sur elle-même. De même qu'un petit chien enfermé dans la maison aboie au moindre bruit, comme s'il avait peur qu'on vienne enlever le trésor confié à sa garde, et qu'il ne se tait point jusqu'au retour de son maître, ainsi, encore que l'âme jouisse d'un doux calme et soit détachée de tous les objets extérieurs, elle ne laisse pas, dans la crainte de perdre le bien qu'elle possède, de redoubler de soins et de vigilance pour le conserver dans son cœur; c'est pourquoi je prie incessamment le Seigneur de ne jamais permettre que j'aie le malheur de perdre sa grâce. Il ne faut pas s'en étonner; plus l'âme connaît son Dieu, plus elle appréhende d'en être privée et la vie lui est à charge, parce qu'on y court toujours le risque de le perdre.

Cependant, mes peines allaient toujours en augmentant. Un jour, après la communion, Notre-Seigneur me montra une croix qui me parut au-dessus de mes forces; je m'animai pourtant à l'embrasser et je l'embrassai effectivement, mais je ne compris pas alors ce qu'elle pouvait être. Le soir, je ressentis un grand trouble et le démon m'attaqua le plus qu'il put; j'étais profondément accablée; j'en attribue la cause à mes péchés, dont j'ai été si lâche à faire pénitence; Dieu voulut me faire sentir le bras de sa justice et s'éloigna de moi (selon ce qu'il me fit voir à Pontoise) pour me porter à m'humilier devant lui.

Cette absence de Dieu, jointe aux fréquentes occasions qui se présentaient, mettait ma vertu à une rude épreuve. Présentement, je ressens encore quelquefois ces aridités; mais quand je communie, je reçois de la force, une connaissance plus claire de moi-même et une paix intérieure qui calme toutes mes peines. Quand le démon me représente que j'ai fait une grande sottise de quitter l'Espagne, que je me suis privée de mon bonheur et, qu'étant délaissée de Dieu, je serai infailliblement damnée, loin de m'inquiéter, je recours à Dieu, je me confie en sa bonté et, comme un autre enfant prodigue, je me jette à ses pieds et je le prie instamment de me faire miséricorde. Je le conjure de permettre que, si j'ai failli, mes fautes ne tournent pas à ma perte, mais à mon amendement, et que je

m'emploie encore mieux à son service parmi les détresses, les mépris et les fatigues, selon son bon plaisir.

Le Seigneur ne m'abandonna pas jusqu'au point de me refuser toute consolation; il m'en donnait de temps en temps et m'embrasait d'un tendre amour, mais ce n'était que pour quelques moments. Il me replongeait ensuite dans un grand vide et dans un extrême abandon. Je vis venir une fois une personne qui m'avait témoigné beaucoup de tendresse dans le passé; elle m'aborda brusquement et me reprit de ce que je ne faisais pas assez de pénitences. J'avais actuellement la fièvre et on m'avait saignée ce jour-là. Ce coup, il faut l'avouer, fut sensible à la nature; le démon me suggérait plusieurs motifs pour lui répondre aigrement, afin qu'elle devînt plus sage à l'avenir, mais je ne lui dis autre chose que de vouloir bien se retirer pour me permettre de me reposer, parce que j'étais souffrante. Je m'en allai ensuite faire une prière au chœur et Notre-Seigneur me dit : *Pourquoi vous affliger? Ne devriez-vous pas vous réjouir de ce qu'on vous méprise comme une personne de rien? J'en ai souffert autant et même plus pour les hommes. Les maximes du monde sont bien différentes des miennes, je n'agrée rien plus que la souffrance, la mortification et la patience.*

CHAPITRE XXX

DIEU FAIT VOIR A LA VÉNÉRABLE UNE QUANTITÉ DE PETITES CROIX
QUI LUI SONT DESTINÉES — ELLE RAPPORTE LE BONHEUR QU'IL
Y A A SOUFFRIR

Ayant passé une journée sans goûter la douceur de la présence de Dieu, je la goûtai le lendemain dans la communion. J'entrai dans un grand recueillement et je vis un linceul rempli de petites croix qui y étaient attachées; je me souvins

de celui que Dieu montra à saint Pierre, avec cette différence que ce Saint le vit plein d'animaux de différentes espèces, tandis que le mien était rempli de ces croix dont on m'invitait à me charger.

A peine y eus-je consenti qu'elles s'incorporèrent dans tous mes membres et je devins une même chose avec elles. J'en conçus une joie spirituelle impossible à exprimer; l'âme qui la goûte peut seule la comprendre. Lorsque le Seigneur m'était apparu en croix à Avila, immédiatement après ma profession, il me dit que les vertus ne se perfectionnent que dans les souffrances, mais il ne me fit pas comprendre complètement le sens de cette vision; dans celle-ci, il me montra comment ces vertus doivent être incorporées avec la croix pour atteindre toute leur perfection, sans quoi elles perdent leur éclat et leur beauté.

Ces croix ont montré tant de douceurs à l'âme et elle les reçoit avec tant de plaisir, qu'elle invite le corps à s'unir à elle, pour se lier étroitement à la croix, et tous deux n'ont point d'autre désir que de s'y voir attachés, parce que l'âme est convaincue qu'elle y rencontrera le vrai bonheur. Elle y trouve la force, la sagesse, la patience et l'humilité; elle souhaite avec ardeur servir l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire son Dieu et elle sait qu'elle ne peut mieux le faire que par les souffrances et par la mort à elle-même jusque dans les moindres choses; ce qui fait qu'elle accepte volontiers tout ce qui peut contribuer à cette mort, et, par là, elle se purifie et s'avance dans la vertu par le moyen de la croix. Le juste ne recherche pas la croix avec moins d'ardeur que l'avare ne convoite les trésors; il ne compte ses progrès que par le nombre de ses souffrances. Quiconque veut courir dans la lice se serre le corps étroitement pour arriver plus facilement au but; de même, si nous voulons courir et avancer dans le service de Dieu, la croix doit nous resserrer en nous-mêmes, afin que nos puissances ne s'embarrassent point dans les objets extérieurs et inutiles.

L'Épouse des Cantiques était, selon ma pensée, dans cette

disposition intérieure lorsqu'elle pria son Époux de lui donner un baiser de sa bouche; elle n'eût osé prétendre à cette faveur si elle n'eût porté l'habit des noces semblable au sien qui était tout empourpré du sang qui coula de ses plaies et que les fouets et les épines firent sortir de son corps. S'il monte dans cet équipage sanglant sur la croix comme sur le trône de son amour, il y invite son amante et lui dit : *J'ai soif!* Comme s'il disait : « Prenez le calice que mon Père me donne, présentez-le moi et ne m'approchez qu'en portant l'image de mes douleurs; vous pourrez alors me demander le baiser de paix puisqu'il est la récompense d'un calice d'amertume.

La croix et les consolations nous procurent la mort, mais d'une manière bien différente : la mort de la croix nous est avantageuse, nous devons la chérir sans réserve et laisser immoler nos inclinations naturelles et les goûts de l'appétit sensitif. Il est à craindre que l'âme ne trouve une mort plus funeste dans les consolations; quand elle ne fait que jouir, qu'elle reçoit toujours sans rien donner et sans se faire aucune violence, elle court grand risque. Si ensuite Dieu lui retire sa consolation, elle demeure dans l'inaction, elle est comme morte, parce qu'elle ne s'est jamais habituée à agir. Dieu cependant veut que nous agissions continuellement : il permet que nos ennemis nous exercent par diverses peines pour nous donner l'occasion de combattre; il jette parfois notre âme dans une nuit profonde; il l'abandonne à elle-même; la crainte de ne pas être en état de grâce l'inquiète jusqu'à lui ravir le repos, et la plonge dans le trouble. Si elle fait oraison, il lui semble que c'est sans fruit, puisqu'elle n'y goûte aucune consolation et qu'elle n'y trouve que doute et inquiétude. Pourtant, quoique cette pauvre âme ne reçoive aucune consolation ni du ciel ni de la terre, elle embrasse avec plaisir cette mort, toute cruelle qu'elle soit, étant fortement persuadée par les lumières de la foi que, bien qu'elle ne connaisse pas son état, elle ne peut mieux plaire à son Époux que par les souffrances, ni lui donner des marques plus certaines de son amour, tout éloigné d'elle qu'il paraisse.

Dans l'état des consolations, la jouissance de l'objet qu'on aime, l'amour qu'on lui porte et la connaissance de ses perfections causent la mort à l'âme; elle ne croit pas vivre, tandis qu'attachée à ce corps mortel, elle se voit dans l'impuissance de posséder pleinement celui qu'elle ne possède qu'imparfaitement sur la terre; mais que cette mort lui est douce, puisque, sans fatigue de sa part, Dieu lui donne toutes ses onctions et ses goûts intérieurs, qui la font jouir par avance des richesses du ciel. Cet aimable Époux l'accompagne, la protège et la fortifie en tout; il lui dit de ne s'inquiéter de rien; il fait taire toutes les créatures pour qu'elle repose sans crainte.

Dans la mort de la croix, Notre-Seigneur invite sa chère Épouse à s'unir à lui parmi les clous et les épines et à s'attacher à la croix! Il lui découvre son ardeur pour le salut des âmes; il la prie de le rafraîchir en aimant les souffrances à son exemple et en le pressant de répandre ses grâces; il se montre à elle tout environné de fleurs et de pommes pour l'en rassasier et il l'enivre du vin de son cellier. Que cette conversation entre l'Époux et l'Épouse est délicieuse! Oh! l'heureuse mort de l'âme! Oh! mille fois heureuse l'âme qui a le bonheur d'arriver à cet état divin!

Revenons à ce qui regarde ma vie. La P^{sse} de Longueville entraît souvent dans le couvent en qualité de fondatrice; elle était au courant de tout et recevait les confidences des religieuses; elle voyait donc mes difficultés et me témoignait de la sympathie. Lorsque la Mère Anne de Jésus revint de Dijon pour aller établir l'Ordre en Flandre, elles'arrêta quelques jours à Paris. Bien que je fusse affligée de son départ, je ne fis paraître que du contentement. La princesse la pria de m'emmener avec elle pour la nouvelle fondation qu'elle allait entreprendre. La Mère m'offrit en effet de l'accompagner, en ajoutant que cela lui ferait grand plaisir; mais je m'en excusai en disant que je n'avais encore rien fait pour Dieu, ni effectué le dessein dans lequel j'étais venue, qui était de souffrir pour lui.

Passant un jour par l'ermitage de notre sainte Mère (nous l'entretenions chacune à notre tour par dévotion), j'y entrai le

balai à la main, j'étais alors dans cet état d'abandon dont j'ai parlé plus haut. Une force intérieure me porta à m'arrêter; je me mis à genoux et je vis sortir de ce fond obscur de mon âme une lumière en forme de colonne qui montait jusqu'au Saint-Esprit avec un tel éclat, que c'était comme un rayonnement depuis mon cœur jusqu'au ciel. Cela se fit en si peu de temps, que j'ignore même si j'avais plus d'un genou en terre; cependant, l'onction que j'en reçus fut si suave, qu'on eût dit que l'on m'avait oint l'âme et le corps de l'huile la plus précieuse. La grâce se communiqua tellement à mes membres qu'ils en éprouvèrent une nouvelle vigueur; mon corps même en devint plus léger. On ne me dit pas un mot, mais on me fit voir dans un profond silence que la joie naissait de ces tristesses qui occupaient le fond de l'âme comme le nard répand son parfum en haut quand on le presse.

Cette joie qui, à ce que je remarquai, ne venait que de Dieu, l'emportait sur la peine et en était la forme qui lui donnait l'être. Je conçus cette vérité des yeux de l'âme avec autant d'évidence que si je l'eusse vue des yeux du corps, mais dans un temps aussi court que celui qu'il faudrait pour poser une lumière devant quelqu'un et l'ôter aussitôt. Mon âme en fut éclairée d'une connaissance si élevée qu'elle seule suffit pour me faire mourir à tout, selon le bon plaisir du Seigneur.

Dans le temps où j'étais le plus accablée par les peines, les craintes, les obscurités et où je me trouvais dans un oubli complet de la part des créatures, Dieu me donnait quelquefois, bien que d'une façon obscure, un doux sentiment de sa présence; son ombre seule, si je puis ainsi parler, insufflait une nouvelle vie à mon âme et me faisait trouver du plaisir dans les souffrances. Je passais souvent les nuits en prières, pour qu'il m'aidât et me fit connaître sa volonté et, le matin, j'étais la première à l'oraison avec la communauté. Dieu me faisait cette grâce que, malgré l'accablement où me jetaient mes peines intérieures, je ne me dispensais d'aucun exercice commun; je me faisais quelquefois une si grande violence, que je craignais de m'évanouir.

J'avais une tendre dévotion à une image de Notre-Seigneur taillée en pierre, qui se trouvait au Chapitre. Pendant les deux années que dura cet état d'abandon, je cueillais tous les jours, à mon réveil, un petit bouquet de fleurs ou quelques branches de laurier ou des pensées; je les mettais à ses pieds ou à ses plaies, et je le suppliais d'accepter ces marques de mon amour et de m'inspirer de saintes pensées. J'y allais faire mes prières durant la journée, quand mes occupations me le permettaient, il me semblait être comme celui qui prêche dans le désert sans que personne ne l'écoute. Un jour, vers l'heure de Sexte, je me rendis devant cette image et j'éprouvai une telle désolation que je m'évanouis; je m'étais appuyée contre la muraille et je croyais que j'allais mourir. Quand je fus un peu revenue à moi, Notre-Seigneur m'apparut, dans la posture que le sculpteur lui avait donnée dans cette statue, c'est-à-dire assis sur une pierre, la couronne d'épines sur la tête et les mains liées comme elles l'étaient après qu'on les eût détachées de la colonne. Il me fit voir son état d'agonie et me dit bien amoureusement : *Vois, ma fille, en quel état je suis réduit pour ton amour; regarde mes mains liées, je m'attends à tout ce qu'on voudra faire de moi, je veux, ma bien-aimée, que tu sois de même.* Il disparut alors, me laissant pleine de force pour souffrir toutes les traverses qui pourraient m'arriver.

Une personne me fit demander au tour, un jour où l'on m'avait ouvert la veine. Comme elle se plaignait du passé, je la priai de remettre son discours à une autre occasion, en ajoutant qu'on m'avait saignée. *N'importe*, me répondit-elle, *restez ici.* Je dus continuer à parler pendant une heure entière sur divers points de la règle et des Constitutions; j'en fus très incommodée et je n'avais personne ni au dedans ni au dehors près de qui je pus chercher un peu de consolation (1).

(1) Le manuscrit original de l'autobiographie est beaucoup plus explicite au sujet des souffrances que la Vénérable eut à supporter en

Mais Notre-Seigneur m'en récompensa et me fit des grâces si abondantes, que je ne saurais les exprimer. Je souhaite qu'il en accorde autant et même plus à toutes les personnes qui m'ont fait souffrir; et, pourvu qu'il ne soit pas offensé, je désire même qu'il leur donne le moyen d'exécuter tout ce qu'elles méditent contre moi, je lui demande d'être toujours avec lui et de ne jamais lui être infidèle; je n'exige rien si je ne le possède, convaincue que par moi-même je ne suis pas plus qu'une fourmi et que, plus on est abandonné des créatures, plus il nous donne du secours.

CHAPITRE XXXI

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY PARLE DE QUELQUES AUTRES FAVEURS QU'ELLE REÇUT DU CIEL ET DE PLUSIEURS PEINES QU'ELLE EUT A SOUFFRIR EN FRANCE

La veille de la fête de saint Denis l'Aréopagite, pour lequel j'ai une grande dévotion, j'étais en oraison, lorsque le Seigneur me fit la grâce de consoler mon âme et de la transformer en lui-même. Quoique cette union n'ait duré qu'un moment, je restai comme divinisée quant à l'âme et au corps et il me sembla que je n'avais plus d'action ni de sentiment naturels. La même grâce me fut renouvelée le jour de la fête,

France, que la traduction que nous cherchons à rajeunir. Le saint religieux qui a fait cette traduction a supprimé certains passages dans l'intérêt de la charité. Nous imiterons sa réserve, mais nous dirons pour les lecteurs qui ne sont pas au courant de la question, que les Mères espagnoles, venues dans notre pays pour y établir la Réforme de sainte Térèse, luttèrent vaillamment contre les supérieurs français pour maintenir les Constitutions de l'Ordre, approuvées par Sixte V et Grégoire XIV. Vaincues dans cette lutte, elles quittèrent la France et allèrent doter la Belgique de plusieurs Carmels. C'est à ces difficultés que fait allusion la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

après la communion; elle passa aussi rapidement que la première, mais j'en ressentis les effets pendant plus de quinze jours; quoique je ne visse rien, je savais Dieu présent dans le fond de mon âme, et j'en recevais plus de force que si j'avais eu le bonheur de le voir. Quelques sujets de peine que j'eusse dans ce temps-là, je n'en étais pas troublée; mon âme demeurait dans le calme et jouissait d'une simple vue de Dieu sans agir; je ne suis pas maintenant dans la même disposition, c'est-à-dire que je ressens une grâce aussi puissante, mais elle ne produit pas les mêmes effets. Mon esprit a plus de force; je brûle d'un désir plus ardent de voir Dieu et de m'employer à son service; ainsi, j'agis davantage et je jouis moins que par ce simple regard dont je parlais tout à l'heure, cela doit me rendre plus circonspecte dans mes actions pour ne pas y commettre de fautes. Dans le premier état, c'est-à-dire quand l'âme jouit de Dieu en silence, par une simple vue, elle est semblable à une personne qui, sans se donner aucune peine et même sans s'asseoir à table, possède tout ce que son appétit peut souhaiter pour se satisfaire; mais, dans l'autre état, elle est comme celui qui, désirant quelque chose pour se rassasier, ne le trouve qu'en se donnant beaucoup de peine, et qui, l'ayant trouvé, doit encore l'assaisonner et le mâcher pour pouvoir s'en nourrir; parce qu'en effet, on ne peut pratiquer la vertu ni se conserver dans la connaissance de Dieu et de soi-même qu'à force de soins et de travail. Hélas! il serait à plaindre et ne goûterait pas le calme d'une parfaite conformité au bon plaisir divin, celui qui viendrait à perdre cette connaissance. Ces matières surnaturelles ne se conçoivent et ne s'expliquent qu'avec peine et sont au-dessus de la portée de mon esprit; vraiment, je n'oserais m'y engager si l'obéissance ne me l'enjoignait.

Il y a au moins un an que je reçus, le jour de la Pentecôte, une grande faveur et une lumière sublime. Le Seigneur me découvrit quelques merveilles de son Être, mais la connaissance qui me fut donnée alors ne peut s'exprimer; tout ce que je puis dire, c'est que je conçus un ardent amour de Dieu

une nouvelle connaissance de ses miséricordes et un profond respect pour ses grandeurs; il me semblait que toutes les puissances de mon âme étaient changées en langues qui publiaient les louanges du Seigneur. Cette grâce ne dura qu'un moment.

Quelques jours après, me trouvant dans l'inquiétude parce que j'ignorais ce que je devais faire dans certaines affaires embarrassantes, je me sentis poussée à prier pour connaître la divine volonté. J'allai devant le Saint Sacrement; à peine avais-je eu le temps de me recueillir, qu'une lumière éclatante embrasa mon âme en un moment, comme le feu embrase le bois sec. Au milieu de cette sainte ardeur, je priai Dieu de faire la même grâce à toute la communauté, ce qui me fut accordé.

Comme les difficultés intérieures dont j'ai parlé ci-dessus continuaient (1), quelques-unes des religieuses qui étaient venues avec moi, découragées du peu de succès de leur entreprise, me pressèrent de retourner avec elles en Espagne. Je leur répondis que j'étais bien touchée de la bonté qu'elles me témoignaient, mais qu'il ne suffisait pas de m'être chargée de la croix si je ne la portais jusqu'à la mort; que j'étais partie pour la France avec le dessein de souffrir; que, n'ayant pas encore eu le bonheur de l'exécuter, je ne pouvais abandonner l'œuvre que Dieu m'avait inspirée.

Toute plongée que fût mon âme dans les ténèbres au milieu de tous ces troubles, toute désolée que je me trouvasse, je n'eus jamais la moindre pensée d'éviter les souffrances. J'étais, à ce qu'il me semble, comme un convalescent qui, pressé par la faim, porte la main à des mets qu'il sait devoir lui nuire; de même, toute faible que fût mon âme parmi les croix, elle en souhaitait de nouvelles et trouvait de la force dans sa faiblesse même.

(1) La Vénérable en a parlé, en effet, avec détails dans son autobiographie, mais, comme nous l'avons dit, le traducteur a supprimé presque tous les passages où il en était question.

Mes peines intérieures augmentèrent à ce point que, ne sentant plus l'onction de la grâce, je me croyais en état de péché mortel et à deux doigts de ma damnation éternelle; mais ces craintes étaient profitables à mon salut et je savais que le Seigneur ne me laissait dans ces épreuves que pour le bien de mon âme. Un jour, dans notre cellule, comme mon cœur était en proie à ces sentiments contraires, il laissa échapper de profonds soupirs que je traduisis par ces vers :

Si vous voyez l'Objet que j'aime,
Pasteur, dites-lui tendrement,
Que je souffre un cruel tourment,
Et que ma douleur est extrême.

Découvrez-lui, je vous en prie,
Combien il a blessé mon cœur;
J'ai pour lui si sensible ardeur,
Que je crains de perdre la vie.

J'ai recours à ce Bien suprême,
Il n'a que des rigueurs pour moi;
Il est insensible à ma voix.
Mon mal n'est-il donc pas extrême?

Faites renaître vos lumières,
O seul objet de mes désirs!
Et pour arrêter mes soupirs,
Donnez-moi des croix salutaires.

L'amour se satisfait soi-même
Lorsqu'il gémit sous le tourment;
Si vous restez sans sentiment,
Mon malheur n'est-il pas extrême?

Si, satisfait de mon courage,
Vous aimez mon cœur affligé,
De son mal il est accablé,
Ne l'éprouvez pas davantage.

Mais je me défie de moi-même,
Je suis trop faible sous la croix;
Si vous n'écoutez pas ma voix,
Mon mal sera vraiment extrême.

Seigneur! Mon Dieu! Bonté divine!
Dans quel sentier me menez-vous?
Hélas! je rencontre partout,
Au lieu de secours, mainte épine!

Mon cœur n'atteint point ce qu'il aime ;
Oh! dans un si cruel tourment,
Si vous restez sans sentiment,
Que mon mal en doit être extrême!

Si vous entendez bien ma plainte,
Mon Jésus, laissez-vous fléchir,
Exaucez mon ardent désir,
Et que l'amour chasse la crainte;

La douleur me rend toute blême,
Me voyant dans ces abandons,
Dieu se cache en mille façons,
Et j'en ressens un mal extrême!

Découvrez-lui donc ma détresse,
Vous qui connaissez mes langueurs ;
Ah! dites-lui que ses rigueurs
Me plongent dans cette tristesse.

Loïn de mon Dieu et de moi-même,
Je souffre un exil rigoureux ;
Ah! s'il s'éloigne de mes yeux,
Que ma douleur devient extrême!

Si je dois subir cette absence,
J'en attends un funeste sort ;
Hélas! oui, ce sera la mort
S'il me refuse sa présence.

Qu'il me remplisse de lui-même,
Et qu'il pénètre tout mon cœur.
S'il persiste dans sa rigueur,
Le mal que j'endure est extrême!

Ah! dans quel temps dois-je l'attendre?
Ce doux moment dépend de lui ;
Il soulagerait mon ennui,
S'il voulait du moins me l'apprendre.

Il sait que l'aimant pour lui-même,
Je souffre pour lui de bon cœur ;
Il compatit à la douleur
Que me cause mon mal extrême.

CHAPITRE XXXII

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY EST CHARGÉE DE FONDER UN COUVENT A TOURS — ELLE RAPPORTE LA MORT DE L'ABBESSE DE FONTEVRAULT ET QUELQUES RÉVÉLATIONS DONT ELLE FUT FAVORISÉE A CETTE ÉPOQUE

Là Mère Anne de Jésus, étant arrivée en Flandre, me fit demander si je ne voulais pas aller la rejoindre. Je ne lui répondis point avant d'avoir consulté Dieu dans la prière.

Quinze jours plus tard, faisant un matin mon oraison avec la communauté, je vis Notre-Seigneur sous la forme qu'il avait sur la terre lorsqu'il conversait avec les hommes. Il me dit : *Réponds que tu feras ce que l'obéissance te commandera.* Il disparut sans rien ajouter. J'en parlai alors à un de nos Supérieurs; il me dit *qu'il n'y donnerait pas les mains; qu'il pourrait bien consentir à mon retour en Espagne, mais pas à mon départ pour la Flandre.*

Je m'excusai donc auprès de la Mère Anne de Jésus, et, de fait, bien que j'eusse beaucoup à souffrir où j'étais, mon intention était de ne pas changer de demeure, à moins que Dieu ne me fit connaître qu'il l'agréait.

Je me trouvais ponctuellement au chœur, au réfectoire et au Chapitre, comme ma charge de prieure l'exigeait, mais pour le reste, je n'étais pas distinguée de la dernière du couvent. Dieu me fournissait bien des occasions de m'exercer à la patience; j'employais le temps qui me restait après le chœur à remplir les offices les plus humbles; me croyant la plus misérable de toutes, comme je l'étais effectivement, je trouvais tout mon plaisir dans les fonctions les plus basses.

A la fin de mon triennat, une personne de qualité qui possédait de grands biens à Tours pria qu'on envoyât quelques religieuses pour y fonder un monastère de Carmélites, avec la condition que j'en serais la prieure. Nos supérieurs acceptèrent

cette offre et je partis avec trois religieuses de Paris (1). Nous exposâmes solennellement le Saint Sacrement dans la chapelle de notre nouveau couvent le dimanche dans l'octave de l'Ascension. Ce même jour, pendant que je me préparais à la communion, je priai Dieu de bénir cette fondation et de départir abondamment ses grâces, tant aux religieuses présentes qu'à celles qui viendraient dans la suite. Il m'assura qu'il accomplirait mes désirs et qu'il les agréait beaucoup. Les effets que je vis bientôt dans mes Sœurs me furent une preuve convaincante de la vérité de cette promesse.

Il y a malheureusement, à Tours, une quantité d'hérétiques; lorsqu'ils nous virent arriver, ils se dirent les uns aux autres : *Oh! si elles pouvaient se noyer dans la rivière, que nous en serions ravis!*

Ils m'eurent bientôt en aversion et me décriaient partout comme une méchante femme. Il arriva qu'un grand serviteur de Dieu, qui était de nos amis, convertit, par ses exhortations, une femme de mauvaise vie; l'ayant amenée dans notre chapelle, il la laissa ensuite jusqu'au soir dans le logement de nos servantes; cela ayant été su, les hérétiques répandirent toutes sortes de calomnies sur notre compte, avec tant de malice et d'adresse, que les catholiques même finissaient par y ajouter foi. Pour mettre fin à tout ce bruit, je priai un des magistrats, homme intègre, de nous faire la grâce d'entrer chez nous, lui donnant pour raison *que le monastère n'étant pas achevé, j'avais l'intention de faire bâtir quelques cellules, et qu'il me ferait un grand plaisir s'il voulait bien tout visiter pour me donner quelques bons conseils.* J'agissais ainsi pour le détromper sur ce qu'on répandait dans le public *que nous avions une porte secrète, par laquelle nous pouvions faire entrer qui nous voulions.* Il entra donc; je le conduisis partout, en lui faisant remarquer la disposition des bâtiments. Après sa sortie, il

(1) La Mère Anne de Saint-Barthélemy quitta Paris pour aller faire la fondation de Tours le 5 mai 1608; outre les trois religieuses dont elle parle, on lui adjoignit deux professes de Pontoise et une Sœur converse.

nous justifia en ville, disant *qu'il était convaincu de notre innocence; qu'il avait visité tout le couvent, constaté l'état de la clôture et qu'il était faux que nous eussions une porte secrète.*

Je savais bien que la vérité serait connue tôt ou tard, aussi je ne pensais pas à m'affliger de ce bruit. Il se répandit cependant dans tous les environs par les soins des hérétiques. Un de nos supérieurs vint en poste de Paris à Tours, pour s'informer de l'origine de ce scandale. Il me revint alors en mémoire que, quand je partis pour cette fondation, notre sainte Mère m'avait accompagnée dans la route, comme si elle eût été en vie; nous marchions parmi les épines sans en être piquées. A la fin, elle me dit : *Prenez courage, je ferai en sorte que vous soyez mieux.* C'est ce qui arriva effectivement; ces calomnies ne furent que des épines éloignées qui ne me touchèrent en rien et je jouis ensuite d'un repos plus doux et d'une paix très agréable.

Les hérétiques, cependant, n'avaient pas désarmé. Il arriva que le valet de l'un d'eux fit un trou au mur de la cour où étaient nos poules; je le fis boucher, puis je me plaignis au maître, en lui disant *qu'un de ses serviteurs voulait voler nos poules, mais que j'étais certaine que c'était à son insu.* Les magistrats ayant eu connaissance de ce fait voulurent s'en assurer; nous ne portâmes aucune plainte et nous nous bornâmes à dire *que nous tenions ce seigneur pour un homme d'honneur.* Il apprit cela et en fut touché. On nous a dit qu'il s'était converti depuis.

Les hérétiques disaient souvent dans la ville : *Ces Térésiennes nous convertiront à leur foi malgré nous.* Je le souhaitais passionnément et quand j'avais occasion de leur parler, je le faisais toujours avec beaucoup de civilité; nos religieuses ne désiraient rien tant que leur conversion et elles priaient Dieu incessamment de leur accorder cette grâce.

Malgré les calomnies répandues contre nous, on conçut une grande opinion de la sainteté qu'on pratiquait dans notre monastère et plusieurs demoiselles nobles et riches venaient de bien loin pour revêtir l'habit de notre Ordre. Elles se trou-

vèrent un jour jusqu'à vingt qui sollicitaient cette grâce, ce qui nous donna un juste sujet de louer le Seigneur.

Dieu me comblait de mille faveurs, parce qu'il voyait que je n'avais personne à qui confier les dispositions de mon âme; notre confesseur n'entendait pas du tout l'espagnol, et moi je ne savais que bien peu de français; dans ces conditions, je me confessais le moins mal possible. Je ne ressentais pas la moindre peine de me voir privée de toute consolation humaine; je me contentais de celle que nos supérieurs nous donnaient une fois par an, lorsqu'ils venaient nous voir. Dieu me comblait de toutes les grâces dont il m'avait privée pour un temps; il m'en accordait même qui me rendaient bien facile la pratique de la pénitence et de la vertu et me fortifiaient pour les travaux que j'avais à supporter. Je me trouvais recueillie, sans savoir comment cela se faisait, et toute pénétrée de la vue de Dieu; puis, comme si j'eusse été remplie de l'esprit qui animait l'apôtre saint Paul, je me disais en moi-même : *Qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ? Ni les travaux, ni la disette; en un mot, rien de ce qui est dans le monde ne m'en arrachera jamais....* Je sentais de si violents efforts de l'amour, qu'à moins d'un secours tout particulier du Seigneur, ma faible nature n'aurait pu les soutenir. Je disais comme ce même apôtre, avec de tendres sentiments, *que tout mon désir était d'être anathème pour mes frères et pour Jésus-Christ.* L'âme ne peut être dans ces transports d'amour sans être complètement abandonnée au bon plaisir de son Dieu; une fois il me dit : *La gloire des justes est d'accomplir ma volonté;* puis il ajouta quelques paroles tendres et amoureuses qui m'inspirèrent un tel amour que j'en restai hors de moi-même.

Pendant que j'étais à Tours, l'abbesse de Fontevrault (1) tomba

(1) Éléonore de Bourbon, abbesse de Fontevrault, était tante du roi Henri IV. Son abbaye était à peu de distance de la ville de Tours. Dès l'arrivée de la Mère Anne de Saint-Barthélemy dans cette ville, la vénérable abbesse, instruite par ses nièces, les princesses de Longueville, des grandes vertus de la servante de Dieu, lui écrivit souvent pour se recommander à ses prières.

gravement malade; les princesses de Longueville, ses nièces, l'assistaient et l'ainée me donnait souvent de ses nouvelles. Je souhaitais leur venir en aide de tout mon possible; car je leur avais bien des obligations; sans que je l'eusse en rien mérité, elles m'avaient rendu beaucoup de services et m'avaient secourue dans de pressants besoins. Je priai donc instamment le Seigneur d'accorder à la malade ce qui serait le plus utile pour son salut; pour ne pas déguiser ma pensée, je dirai que je tremblais pour elle, parce qu'elle aurait à rendre compte de tant de monastères placés sous sa conduite et dont plusieurs avaient péri au milieu des guerres civiles et des hérésies. On me manda un jour que le péril augmentait, que l'abbesse agonisait et qu'elle avait plus que jamais besoin de prières. Je me mis en oraison et je me trouvai transportée en esprit dans sa chambre, où je la vis entourée de démons et dans une extrême affliction. Je me tournai vers Notre-Seigneur avec une ferme confiance, en le suppliant de lui faire grâce. Je le vis aussitôt, dans la même forme qu'il avait pendant sa vie, revêtu d'habits pontificaux et d'une beauté à charmer; il entra avec une quantité d'anges et de saints dans la chambre de la malade; les malins esprits s'enfuirent précipitamment et je vis le Seigneur emmener avec lui cette pauvre âme affranchie de toutes ses peines. L'opinion générale était qu'elle avait été une parfaite religieuse, très portée à soulager son prochain dans ses besoins.

Il m'est encore arrivé d'autres fois de voir pendant l'oraison des personnes encore en vie et bien éloignées du lieu où je me trouvais. Le P. Gratien m'est ainsi apparu deux ou trois fois et m'a découvert les afflictions qui oppressaient son âme; pendant sa captivité en Turquie, après qu'on eut décidé de le faire mourir, je vis le feu où il devait être jeté, mais je connus en même temps que quelques dames du pays agirent en sa faveur et empêchèrent l'exécution. Il en eut du déplaisir, parce qu'on lui enlevait la couronne du martyr.

Une de nos religieuses, fille de l'Adelantado de Castille, après avoir fait profession à Valladolid, se dégoûta peu à peu

de sa vocation. Ses parents, qui trouvaient qu'on ne la distinguait pas assez des autres, obtinrent un Bref de Rome pour la faire entrer dans un Ordre moins austère. Elle alla donc chez les religieuses de Saint-François, dans la pensée qu'elle y serait plus estimée que chez nous. J'étais à Avila, à plus de trente lieues de l'endroit où elle se trouvait, lorsqu'elle m'apparut l'air profondément affligé et me dit : *Oh ! ma Sœur, que je ressens de la peine d'être où je suis ! Hélas ! je suis plongée dans de grandes angoisses !*

Je vis aussi le P. Thomas de Jésus pendant son séjour à Rome ; étant moi-même alors en France, j'ignorais où il se trouvait. Il paraissait très affligé et ce n'était pas sans raison. Notre Saint-Père le Pape l'avait mandé pour lui donner la direction d'un nouveau Séminaire destiné à former et à instruire des missionnaires pour la conversion des Indes. L'Ordre n'agréait pas qu'il eût cet emploi et les supérieurs avaient importuné le Pape pour l'empêcher. Le Seigneur me dit que la chose n'aurait pas lieu et effectivement, on changea de dessein.

CHAPITRE XXXIII

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY PART
POUR LA FLANDRE — ELLE FONDE LE MONASTÈRE D'ANVERS

Je désirais ardemment voir les Carmes Déchaussés en France ; avant mon départ de Paris pour Tours, Notre-Seigneur m'avait assuré qu'ils y viendraient. Il m'avait montré des religieux en manteau blanc dans le royaume ; outre la consolation que j'en éprouvai, cela me donna une ferme confiance que la chose se ferait sans opposition.

Les religieuses du monastère de Tours me témoignaient beaucoup de tendresse ; de son côté, notre sainte Mère me soute-

nait, m'apparaissait souvent et me consolait dans mes peines. Elle m'aborda une fois, comme si elle était encore vivante, me prit la main et me mena hors de France, ce qui arriva effectivement, car bientôt après je partis pour la Flandre. Je la vis une fois indignée contre quelques personnes qui n'étaient pas affectionnées à l'Ordre; ce fut sous la forme d'un songe : il me semblait être à l'oraison, au chœur, et les religieuses vinrent me dire : *Notre sainte Mère est ici, mais elle se cache sous son voile pour que nous ne la voyions pas.* Je m'approchai; elle se dévoila et m'embrassa; elle m'accorda cette grâce pour que les Sœurs connussent qu'elle eût été plus satisfaite si elles eussent été sous le gouvernement de l'Ordre. Lorsque la Sainte me prit par la main, elle m'imprima tellement l'odeur de ses reliques, que je la sentis longtemps, quoique je me sois lavée et que j'aie essayé de m'en distraire de différentes manières.

Vers la fin de mon triennat à Tours, j'appris que nos Pères Carmes Déchaussés étaient nouvellement arrivés à Paris; je souhaitais vivement conférer avec eux sur les moyens de nous remettre sous leur gouvernement; mais je n'osais en parler à personne, et mon désir n'était pas exempt de craintes; Notre-Seigneur me dit : *Va-t'en; ne crains pas; tout ira bien.* Les supérieurs m'ayant donné la liberté de choisir le lieu de ma résidence, je leur dis que je me rendrais à Paris; outre le motif que je viens d'alléguer, j'avais encore une autre raison; je voulais faire ma confession générale à un de nos supérieurs. Je la fis, en effet, avec beaucoup de contentement pour mon âme; le confesseur n'en eut pas moins; il apprit plusieurs choses qu'il ignorait peut-être, notamment ce qui regardait le gouvernement des religieuses par l'Ordre.

Les supérieurs ne tardèrent pas à me demander de leur rendre obéissance et de m'engager à rester sous leur conduite. Je leur répondis loyalement *que je ne rendrais obéissance qu'à l'Ordre à qui je l'avais promise, où j'avais été novice et qui avait supporté mes infirmités de l'âme et du corps.* Cette réponse leur déplut extrêmement; néanmoins, ils me témoignaient de la bienveillance, se flattant que nous ne serions jamais sous l'Ordre.

Je communiquais de temps en temps avec nos Pères (1); je leur découvrais mes pensées et je leur disais que les supérieurs me feraient bien plaisir s'ils me permettaient de quitter la France, puisque je ne voyais aucun moyen de rentrer sous leur obéissance tant que je serais dans ce pays. Ces Pères eurent la bonté de plaider ma cause et, au moment où je m'y attendais le moins, je reçus des patentes qui m'enjoignaient de me rendre en Belgique. J'en eus d'abord connaissance par une révélation. J'étais occupée à visiter les ermitages; je faisais ces stations avec un sentiment de la présence de Dieu qui me recueillait intérieurement et m'inspirait un entier abandon de moi-même à tout ce qu'on m'ordonnerait; m'étant agenouillée dans l'ermitage de la Croix, je vis Notre-Seigneur tout éclatant de gloire; il m'aborda les bras ouverts et m'embrassa tendrement comme un père embrasse son enfant. Il me dit : *Ne crains rien, je suis ici, je t'aiderai, retourne au Carmel*. En même temps, il me fit voir en esprit un Carmel florissant, me donnant à entendre que j'y retournerais. Ces paroles me consolèrent beaucoup et me fortifièrent à tel point, que je ne redoutais plus aucun obstacle à l'accomplissement de mes désirs.

Le supérieur, à qui j'avais fait la confession générale dont j'ai parlé plus haut, vint le même jour assez tard; il savait un peu l'espagnol; il me dit : *On vous enjoint de partir pour la Flandre; je vous apporte les patentes; vous devez avoir dit que vous obéiriez*. Je lui répondis qu'*effectivement j'obéirais*. Il se fâcha tellement qu'il me commanda de ne pas sortir de notre cellule et de ne parler à personne sans sa permission. Je me retirai très satisfaite; je restai dix jours entiers dans la solitude avec une inexprimable consolation, je me flattais que, tout en n'approuvant pas mon départ, nos supérieurs n'oseraient pas s'y opposer. Celui qui m'avait apporté les patentes

(1) Les Pères Carmes Déchaussés qui fondèrent le couvent de Paris étaient les PP. Denis de la Mère de Dieu et Bernard de Saint-Joseph; en même temps, le P. Thomas de Jésus s'établissait à Bruxelles et prenait le gouvernement des Carmélites sur l'ordre du pape Paul V.

m'appela deux fois pendant ces dix jours de retraite et me demanda si je n'avais pas changé de résolution et si le Seigneur ne m'en inspirait pas une contraire. Je lui répondis négativement, ce qui ne l'affligea pas peu. Il se servit de quelques religieuses qui passaient pour avoir des communications surnaturelles; elles me dirent qu'elles avaient un secret important à me confier, que Dieu leur avait révélé qu'il ne voulait pas me voir abandonner le couvent de Paris; qu'il fallait bien me garder d'irriter sa colère; que si je partais, j'exposerais la communauté à perdre quelque chose de sa perfection, et d'autres raisons semblables. Mais tout cela ne me parut qu'une feinte des supérieurs pour me retenir chez eux; au reste, ils ont rendu un grand service à la France en y introduisant la Réforme de notre sainte Mère, et Dieu les en récompensera dans le ciel. Pour moi, je ne restai que sept ans dans ce royaume, espérant toujours rentrer sous le gouvernement de l'Ordre; quand je n'en vis plus le moyen, je fis ce que je pus pour en sortir.

Pendant que j'étais ainsi retirée dans notre cellule, le supérieur me fit dire qu'il me permettrait de partir après la fête de notre sainte Mère, qui se célébrait alors le 5 octobre. Il se flattait encore que la Sainte m'ordonnerait de rester; ce fut le contraire qui arriva. La nuit de la fête de saint François, anniversaire de sa mort, elle m'apparut, accompagnée de quelques-unes de ses filles, qui jouissaient déjà de la gloire céleste; je crus qu'elle venait m'appeler de cette vie, et je lui dis : *Ma Mère, emmenez-moi, je vous prie, avec vous!* Ses compagnes, compatissant à ma peine, appuyèrent ma prière, mais elle leur répondit : *Je ne puis la retirer de ce monde; elle doit encore vivre et achever ce que j'eusse dû faire moi-même.*

Je partis de Paris le 6 octobre; quoique je ne fusse pas très portée pour la Flandre, Dieu me consola extrêmement tout le long de la route. Je me souvins alors d'une vision que j'avais eue avant de quitter l'Espagne et à laquelle je n'avais pas attaché une grande importance; on m'y fit connaître que je ne resterais pas plus de sept ans en France et que, ce temps écoulé,

je passerais aux Pays-Bas. La chose est ainsi arrivée, au moment de mon départ de Paris, il ne manquait que cinq à six jours pour achever les sept ans.

Lorsque j'étais encore à Tours, Dieu m'avait montré dans une vision, au milieu d'une grande lumière, une maison que je reconnus plus tard pour celle où nous entrâmes quand nous prîmes possession de la fondation d'Anvers; j'avais vu aussi une demoiselle qui en fut la première novice, elle s'appelle Térèse de Jésus.

J'arrivai à Mons avec les Pères qui m'accompagnaient; on m'y reçut fort bien; j'y restai une année entière (1). Au bout de ce temps, on commença à s'occuper de faire une nouvelle fondation à Anvers. Je ne croyais pas être chargée de l'entreprendre, sachant qu'il y avait des religieuses bien plus capables que moi, mais on me l'ordonna et je dus accepter par obéissance. Un jour, après la communion, je recommandai cette affaire à Notre-Seigneur; je le conjurai de me faire la grâce d'agir en tout selon son bon plaisir et d'inspirer aux supérieurs de ne pas se servir de moi, s'il ne l'agréait point. Il me consola dans mon affliction et me dit : *Prends courage; sache que cette fondation sera comme un flambeau qui éclairera tout le pays.* Ces paroles m'encouragèrent à accepter cette nouvelle croix et je ne doute pas que la promesse divine ne se vérifie à la lettre. Dès le commencement de la fondation, il nous vint des filles très nobles, très pieuses, très intelligentes, ce qui surprit tout le monde. Je tiens pour certain que Notre-Seigneur et notre sainte Mère gouvernent cette maison avec un soin tout particulier; on en a vu la preuve dans plusieurs occasions.

A notre arrivée à Anvers, nous avions pour toute fortune 50 florins qu'on nous avait prêtés. Les Pères Jésuites nous firent d'assez fortes aumônes et eurent le bonté de nous fournir les ornements nécessaires pour célébrer la Sainte Messe, en

(1) Le Carmel de Mons avait été fondé en 1607, par la Mère Anne de Jésus. La Mère Isabelle de Saint-Paul en était prieure lorsque la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy vint s'y reposer des fatigues supportées pendant son séjour en France.

attendant que nous en eussions à nous. Les magistrats commencèrent par s'opposer à notre installation dans la ville et voulaient même nous en faire sortir, mais Dieu toucha tellement leurs cœurs, qu'ils finirent par s'adoucir et nous témoignèrent une grande bienveillance, à ce point que notre église a été mieux pourvue de meubles et d'ornements en trois ans que d'autres ne l'ont été en dix ans. L'emplacement du monastère est un des meilleurs de la ville; j'y ai vécu sans inquiétude. Dieu me donne une si grande certitude qu'il en prend soin et que notre sainte Mère en est prieure, que bien souvent je crois la servir comme je le faisais pendant sa vie; il me semble qu'elle est présente et gouverne tout à ma place.

Dieu, par ce moyen, m'avait donné une paix intérieure au-delà de ce qu'on peut exprimer. Mon oraison était plus continue et plus efficace; j'avais autant d'ardeur pour l'office divin que dans ma jeunesse; souvent, je ne pouvais souffrir la présence sensible de Notre-Seigneur et j'étais contrainte de lui dire : *Ah! mon Dieu, éloignez-vous, je vous en conjure; si vous restez près de moi, je n'ai pas assez de force, ni pour soutenir l'effort de mon amour, ni pour me rendre attentive à l'office.*

Notre sainte Mère m'apparut un jour le visage riant et me dit : *Ma fille, il faut que vous me fassiez un plaisir*; je lui demandai : *Lequel?* Elle me répondit : *Le P. X... vous le fera connaître.* Le Père que la Sainte m'avait nommé m'apporta le même jour une lettre d'un de nos supérieurs, qui était alors à Rome et qui me mandait la résolution du Chapitre général, touchant le gouvernement des religieuses et, surtout, touchant la liberté de choisir des confesseurs. Je fis part de tout cela à nos Sœurs en leur disant que notre devoir était de nous soumettre; elles étaient si vertueuses qu'elles le firent de bon cœur et les supérieurs furent on ne peut plus satisfaits de leur conduite. J'en fus en particulier bien consolée, et je crus avoir rendu un grand service à Dieu et à notre sainte Mère. Ils me montrèrent un tapis chargé de diamants et d'autres pierres précieuses très éclatantes, ce qui me fit connaître que je serais récompensée de ce bon succès. *Non seulement mon âme, mais*

même mon corps se ressent de cette faveur; il en est plus agile et tout lui est si facile, qu'il n'éprouve presque aucune peine dans la pratique des vertus. J'en suis bien confuse, me voyant encore si imparfaite, toute fortifiée que je sois de ce puissant secours.

Dieu m'a toujours aidée ainsi, même dans mon enfance, toutes les fois qu'il se rencontrait quelque difficulté considérable dans ce qui touchait son service. Il ne m'a éprouvée de ce côté qu'à Paris, où il m'abandonna de telle sorte que je vivais comme dans les ténèbres, quoiqu'il me fit encore beaucoup de grâces et que j'eusse même des visions, elles n'étaient pas de longue durée, la consolation que j'en recevais n'était que de quelques instants et, le plus souvent, j'étais incommodée par des maladies. Au contraire, depuis mon séjour à Anvers, je n'ai pas été un moment sans ressentir l'effet de la grâce, jusqu'à sentir continuellement la présence de Dieu d'une manière très vive et si efficace que j'éprouve les plus ardents désirs pour le salut et la perfection de mon prochain, pour l'exaltation de notre Mère la Sainte Église. Pour ce qui est du simple regard de Dieu dont j'ai déjà parlé, j'en ai toujours joui avec des sentiments au-dessus de mes forces.

CHAPIRE XXXIV

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY RACONTE UN
GRAND NOMBRE DE FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU

Un Jeudi Saint, Notre-Seigneur me donna beaucoup de lumières sur les mystères de ce jour et en particulier sur l'excès de son amour pour les hommes. Il me fit connaître en même temps que si nous pensions sérieusement, au moins une fois par jour, à ses souffrances et à l'amour qui les lui fit endurer, cela seul suffirait pour fléchir sa justice et nous attirer les

grâces nécessaires à notre salut. Tout cela me causa une joie singulière qui me pénétra au point que je crus en mourir; je n'aurais certainement pu la supporter si elle eût duré plus longtemps; cependant, mon âme jouissait d'un calme si doux au milieu de ce transport d'amour que je souhaitais le faire partager à toutes mes Sœurs et même à toutes les créatures. Cette faveur me donna une grande force d'esprit.

Une fois, pendant qu'une novice faisait sa profession, l'amour me fit entrer dans un doux recueillement; je vis que l'Enfant Jésus recevait ses vœux et les présentait à son Père céleste. Un autre jour, je vis notre sainte Mère rayonnante de gloire entre deux religieuses qui faisaient profession; ceci se passait à Anvers; dans une occasion semblable, j'avais vu Notre-Seigneur et notre sainte Mère près de deux Sœurs du couvent de Paris.

Priant un jour au chœur pour un malade, Notre-Seigneur me montra qu'il le portait dans son cœur.

Une année, pendant les fêtes de Pâques, il me sembla que Jésus ressuscité était dans mon cœur. Cette faveur me fut continuée jusqu'à l'Ascension; alors, quand ce divin Seigneur se sépara de mon âme, cela me causa une telle douleur qu'on eût dit qu'il me l'arrachait du corps pour l'emporter avec lui dans le ciel. Ces grâces produisirent en moi un tel calme et un si ardent amour que je vis un jour une flamme subtile et éclatante sortir d'un feu que j'avais dans le cœur et s'élançer vers le ciel.

Le Seigneur m'apprit, le jour de la Pentecôte, quelle conduite je devais tenir à l'égard de quelques âmes de ce monastère. Un autre jour, dans le temps que je me disposais à communier, je lui dis : *O mon Dieu, je m'approche de vos Saints Mystères, tout indigne que j'en suis, et quoiqu'il s'en faille bien que j'égalé un saint Paul, néanmoins, j'ai vu comme lui bien des secrets au-dessus de la portée de mon esprit.* Il me répondit : *Tu ressembles à ceux qui séparent les grains d'avec la paille, ou qui les tirent des épis; la méditation de mes Mystères est bien plus utile à l'âme que les contemplations les plus relevées.*

Ces paroles augmentèrent ma ferveur et ma reconnaissance pour un Dieu qui m'accablait de tant de bienfaits.

Après avoir renouvelé nos vœux dans le Chapitre un jour de la Présentation de la Sainte Vierge, ainsi que notre sainte Mère l'avait établi, nous allâmes faire la même chose au chœur devant le Saint Sacrement. Notre-Seigneur me fit connaître, pendant mon oraison, combien cette action lui avait plu et combien elle avait rendu les religieuses plus dignes de son amour.

Notre-Seigneur se communique maintenant plus souvent et plus familièrement à mon âme; il m'invite à la confiance et exauce davantage mes demandes. La veille d'une fête de sainte Catherine, on m'apporta une lettre dans laquelle on blâmait mon peu de courage et ma conduite dans le gouvernement; je la lus sans aucun trouble et je m'en allai au chœur où je dis à mon divin Époux *que je ne souhaitais rien autre chose que lui et son honneur*. Il m'apparut alors sous la forme qu'il avait sur la terre, mais rayonnant de gloire; il resta quelque temps près de moi et disparut, me laissant dans un calme doux et agréable qui dura quelques jours.

Une année, en la Fête de l'Immaculée Conception et le jour de l'octave, je sentis d'une manière particulière la présence de la Sainte Vierge et je compris parfaitement le mystère qu'on célébrait. Je vis en une autre occasion cette bonne Mère toute brillante de lumière; cette vision fut intellectuelle et ne dura pas longtemps.

Priant un jour le Seigneur pour la guérison d'une malade, il me fit connaître qu'il ne voulait pas qu'elle recouvrât la santé à ce moment.

Une fois, pendant que je pensais avec confusion que ma faiblesse et mon grand âge ne me permettaient pas de faire autant de pénitences que je le souhaitais, le divin Maître me dit *que c'est bien peu de chose de faire des actions qui éclatent aux yeux du monde et qu'il regardait surtout la bonne intention*.

Un autre jour, pendant que je méditais sur le mystère de l'Épiphanie, pour lequel j'ai une tendre dévotion, et que j'étais

profondément recueillie, je vis l'Enfant Jésus dans les bras de sa sainte Mère; il me donna à entendre qu'il était de la même manière dans mon cœur.

De mon naturel, je suis simple et ignorante, aussi j'estime comme une grande faveur la grâce que le Seigneur m'a souvent faite de m'apprendre de quelle manière je devais agir dans la conduite de mes filles.

Bien que j'en fusse indigne et que je n'en aie pas assez de reconnaissance, j'ai toujours été favorisée de grâces extraordinaires le jour de la Toussaint et le jour des Morts. Mais l'année passée, en particulier, pendant toute l'octave de ces fêtes, Notre-Seigneur m'a témoigné une grande familiarité; on ne saurait croire avec quelle tendresse il traite une créature si abjecte et si ingrate; je ne le sens pas moins lié à mon âme que si nous étions deux sœurs. Pendant cette octave, je me trouvai un matin à mon réveil si pénétrée de son amour que je ne pouvais en soutenir l'effort; il s'unit de plus en plus à mon cœur et m'ouvrit le sien; mon âme s'y reposa quelque temps. Cet amour n'est pas toujours le même.

Ce sentiment de la présence de Jésus-Christ en moi est si fort que je suis plus convaincue de sa réalité que d'une chose que je verrais de mes propres yeux. Il ne me semble pas avancer dans la pratique des vertus lorsque je jouis ainsi de cet aimable Sauveur; mais je sens cependant dans l'âme une certaine vigueur qui me rend facile tout ce qui était pénible auparavant. Je me trouve souvent au milieu des difficultés comme une pierre plongée dans un ruisseau, sur laquelle l'eau coule sans la pénétrer.

Les besoins pressants de la Sainte Église m'ont toujours touché vivement le cœur, et j'ose dire que, lorsque je prie Dieu de fléchir sa colère irritée contre les pécheurs et d'exercer sa miséricorde envers eux, il me témoigne un amour que je ne puis exprimer autant que je le sens. C'est comme si mon âme, séparée de mon corps, se trouvait dans un lieu de délices pour y jouir de son Seigneur dans la mesure de ses désirs. Elle ne cherche cependant pas sa consolation, mais elle souhaite

ardemment tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu, en sorte qu'elle répète incessamment : *Ah! Seigneur, faites-vous connaître à tous les hommes pour qu'ils vous aiment; ne souffrez pas qu'il y en ait un seul qui ignore votre beauté et vos perfections : je sais, ô mon Dieu, que tous vous aimeront si vous voulez bien qu'ils vous connaissent.* Mon âme profère tendrement ces paroles et Notre-Seigneur y trouve tant de plaisir, qu'il lui donne de nouvelles preuves de son amour. Quelle confusion, mon Dieu, quand, privée de cette vue, je considère que votre bonté n'a point égard à ma malice, mais que tous vos soins vont à augmenter la connaissance que j'ai de vous, afin que je vous aime davantage, vous qui êtes l'amour par essence. Vous ne me donnez au commencement qu'une petite lumière qui augmente rapidement, comme un léger feu de paille peut devenir un foyer incandescent, si l'on y ajoute beaucoup de bois.

A l'époque de la guerre d'Allemagne, je sentais mon cœur brûler d'une ardeur extrême, la nuit comme le jour, du désir de voir l'exaltation de la Sainte Église. Quand on parla de l'arrivée de Mansfeld dans les Pays-Bas, j'eus une vive foi et une parfaite assurance que son dessein échouerait; j'en fus encore plus convaincue après avoir recommandé cette affaire au Seigneur. Le bruit s'étant répandu que cet ennemi approchait, j'eus un grand transport d'amour après la communion et je fus assurée de nouveau que Dieu s'opposerait à son entreprise. Il me sembla que le Père Éternel me poussait à prier pour la Hollande. Je lui dis : *Mais, mon Dieu, il y a tant d'hérétiques dans ce pays!* Il me répondit : *Nous les en retirerons.* Je lui offris les plaies de son divin Fils pour le salut de ces âmes. Il me témoignait qu'il agréait cette offrande; et puis, avec la passion d'un ami, il ouvrit son sein pour que je pusse voir son Cœur et les entrailles de sa miséricorde. Cette vue m'inspira un amour si violent que j'en étais hors de moi-même, comme enivrée d'un vin tout céleste; je n'aurais pu soutenir cette ardeur si elle ne se fût un peu modérée, il m'en resta même une grande faiblesse.

Ces tendres caresses étaient parfois entremêlées de rudes

épreuves. Le Seigneur se cacha pour quelque temps à mon âme et je fus plongée dans des ténèbres si épaisses, qu'il semblait que je n'eusse jamais connu Dieu ; j'appréhendais même que toutes les faveurs que j'en avais reçues n'eussent été que des illusions. Quelque résignation que j'eusse au bon plaisir divin, mon âme se trouvait dans une angoisse mortelle. Cet état se continua pendant toutes les fêtes de Noël, ce qui ne m'était jamais arrivé en ce saint temps.

Mais le jour de l'Épiphanie, comme j'allais communier avec assez de crainte à cause du peu de disposition que je sentais en moi, Notre-Seigneur m'apparut d'une manière bien tendre et me mit dans un doux recueillement ; puis, au moment où je recevais la Sainte Hostie, il me dit : *Je serai toujours avec toi et je t'emmènerai avec moi.* Mon âme conçut, par suite de cette faveur, un ardent amour, un respect profond et une grande reconnaissance pour cet aimable Sauveur qui me favorisait de tant de grâces, bien que je ne les eusse en rien méritées. Ce doux sentiment ne fut pas de longue durée, mais il m'en resta pendant quelques jours une vue de la présence de Dieu, un calme, une onction intérieure qui m'animait à la pratique des vertus, quoique les occasions ne s'en présentassent point.

CHAPITRE XXXV

DIFFÉRENTES FAVEURS QUE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY REÇUT DE DIEU ET PEINES INTÉRIEURES DONT ELLE FUT ÉPROUVÉE

Le jour de Noël, tandis que j'adorais les plaies des pieds de Jésus-Christ, je dis à ce divin Sauveur : *Eh quoi ! Seigneur, vous ne faites que de naître et je vous vois déjà sur la Croix ! O Enfant divin, serez-vous toujours dans ce triste état ?*

J'aperçus au même moment la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras; elle me le montra assez petit et tel qu'elle le portait dans ses chastes entrailles. Quelques gouttes de sang paraissaient sur ses pieds, comme si elles eussent marqué l'endroit des clous qui devaient les percer un jour.

J'entendis intérieurement, comme si la Sainte Vierge me l'eût dit, *que je devais m'attacher aux plaies des pieds de Jésus dans quelque état qu'il fût*. Cette vision fut très courte, mais la présence de la Mère et du Fils se fit sentir assez longtemps.

Dans une autre circonstance, étant plongée, depuis quelques jours, dans une grande détresse intérieure, je ne laissai pas que d'aller à l'oraison. J'y considérai la pauvreté, l'abandon, les douleurs et les mépris supportés par mon Jésus pendant sa vie; je ne les compris jamais mieux qu'à ce moment-là et ce serait au-dessus de mes forces d'en parler plus clairement. Ce bon Maître m'y fit découvrir tant de particularités qu'il me serait impossible de m'en former une idée pareille à celle qui me fut imprimée dans l'âme, quand même j'emploierais toute ma vie à y réfléchir. Je fus même pénétrée d'une douleur si sensible, que je n'aurais pu la supporter sans un secours du ciel; pendant la Sainte Messe, qui suivit, comme je me levais pour aller communier, je vis Notre-Seigneur couronné d'épines qui me dit : *Vois-tu ce que j'ai souffert? Tout est pour toi*. Je fus transportée hors de moi-même et je ne pouvais proférer un seul mot, mais il me vint à la pensée ce que saint Augustin disait un jour : *Si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je me ferais Augustin, pour que vous fussiez Dieu, tant est grand l'amour que je vous porte*; je m'appropriai les sentiments marqués par ces paroles.

Notre sainte Mère m'apparut quelques jours après pendant l'oraison du matin; on eût dit qu'elle était encore vivante. Elle me témoigna une grande tendresse à trois diverses reprises. Quand je revins du recueillement où j'étais, j'ouvris les yeux, elle m'embrassa, ce qui m'encouragea à lui rendre ses caresses; après un peu de temps passé ainsi, elle disparut,

me laissant l'âme dans une grande paix. Je fis un retour sur Jésus et sa sainte Mère; mon cœur jouissait de leur présence depuis la faveur dont j'ai parlé ci-dessus, et je vis soudainement dans mon intérieur le Saint-Esprit sous une nuée et le Père Éternel au-dessus de Notre-Seigneur, comme au jour de son baptême. Cette vision ne dura que quelques moments, mais elle pénétra tellement mon âme qu'il me sembla pouvoir dire comme saint Paul : *Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Depuis cette faveur, la présence du Fils et de la Mère est restée gravée dans mon esprit.

Le glorieux saint Joseph me fit voir un jour à mon réveil de combien de grâces la bonté de Dieu m'avait favorisée, afin de m'exciter à me porter de plus en plus à la perfection.

Un autre jour, le Seigneur me montra, pendant mon oraison, quelle était la gloire de tous les saints et j'aperçus notre sainte Mère au milieu d'eux; j'en ressentis une joie toute particulière et je lui dis : *Se peut-il, ma chère Mère, qu'une si grande pécheresse que moi ait eu le bonheur de vivre avec une Sainte si élevée dans la gloire?* Il m'en resta un désir ardent de posséder le même bonheur.

Nos Pères, ayant surmonté tous les obstacles qu'on avait suscités contre leur établissement à Anvers, obtinrent enfin la permission d'y bâtir un monastère. On y chanta la première messe le 14 mai 1618. Dieu me fit la grâce de me faire connaître ce jour-là combien cette fondation devait l'honorer et procurer le salut de plusieurs âmes; je vis aussi la joie des Anges et la gloire accidentelle qui revenait à notre sainte Mère; je fus si heureuse, que je me croyais moi-même au milieu des Bienheureux; j'avais su, par révélation, quelque temps auparavant, que cet établissement devait se faire cette année-là.

Pendant que je souffrais d'une grosse fièvre à Anvers, je vis Notre-Seigneur en croix; il paraissait accablé de douleur; sa main droite était pendante et détachée. Il me donna à entendre qu'ayant tant souffert pour moi, il trouvait juste qu'à mon tour je souffrisse pour lui. Dans le même temps, un homme fut pendu pour vol et je sus qu'il serait sauvé. En la

fête de saint Pierre et saint Paul de cette même année, je sentis Jésus-Christ dans mon âme; cette douce présence se continua tout le long du jour; je priai la Sainte Vierge de me rassurer sur mon salut; elle m'en donna une telle certitude que, lors même que tout le monde me dirait le contraire, je n'en concevrais pas la moindre inquiétude.

Notre sainte Mère Tèreſe me témoigna dans l'octave de sa fête (1618) qu'elle agréait l'ornement que ses filles d'Anvers faisaient en son honneur, et tout le temps de cette octave, je me sentis comme parfumée de baume aromatique et d'odeurs célestes, particulièrement celle de la Sainte. Elles produisirent dans mon âme une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu et une profonde humilité.

Dieu m'apprit en même temps, que lorsque nous nous retirons de sa présence, nous sommes comme le poisson hors de l'eau; parce que, comme le poisson tire son existence et son aliment de l'eau et qu'il meurt si on l'en retire pour quelque temps, de même nous ne trouverons que la mort de l'âme si nous perdons de vue la présence de Dieu qui est une source d'eau vive, notre être et notre vie.

Lorsque le Seigneur m'accorde quelques grâces, il me les donne sous la forme d'une lumière qui se répand par une des puissances de l'âme; c'est, paraît-il, par l'imagination. Quoi qu'on ne se soit formé aucune idée de la chose qui vous est montrée, on la voit aussi distinctement que si on la connaissait d'ailleurs. C'est de la sorte que Dieu agit à mon égard, lorsqu'il veut me révéler quelque chose. Si courte que soit la vision, elle produit de grands effets dans l'âme qui en reste toute divinisée jusqu'à ne plus se reconnaître elle-même; elle est plus pure et plus humble dans ses affections; il n'en est pas de même dès qu'elle est privée de cette lumière.

Le jour d'une fête du Saint Sacrement, le Seigneur me fit voir qu'il agissait avec moi, comme une mère qui allaite son enfant et qui lui prodigue ses soins tant que son âge l'exige, et comme cet enfant tire sa force du sein et des soins de sa mère, de même l'âme se soutient et s'avance par la vertu de la

Sainte Eucharistie. Je demandai un soir à Notre-Seigneur en quoi je pourrais le plus lui plaire, après quoi je m'endormis. Dans mon sommeil, il me sembla que j'allais prier devant une image de Jésus-Christ à la colonne qui est dans notre couvent d'Avila. Je m'agenouillai à ses pieds et cet aimable Sauveur me jeta un tendre regard qui me pénétra le cœur d'une manière que je ne peux exprimer, puis il me dit : *Patience, humilité et amour*. Ces paroles se sont tellement gravées en moi, que j'en conserve un sentiment presque aussi vif que celui que j'en ressentis pour lors. A mon réveil, je dus me divertir l'esprit pour modérer un peu l'ardeur de mon âme.

Une fois, pendant les fêtes de Noël, comme j'étais trop souffrante pour aller au chœur, Notre-Seigneur se montra à moi sous la forme d'un petit enfant, de la même grandeur qu'il avait dans l'étable et il me consola beaucoup. Un jour de fête de notre sainte Mère, Dieu me fit voir une petite nuée sur le couvent d'Anvers; il me donnait à entendre, par cette vision, qu'il voulait favoriser la communauté de grâces toutes particulières. Pendant plusieurs jours, ayant été plongée dans un plus grand recueillement qu'à l'ordinaire, je vis dans mon âme un tabernacle où la Très Sainte Trinité reposait; des mystères sublimes me furent alors révélés; on peut les croire, mais non pas les exprimer.

Au commencement de notre fondation d'Anvers, je la recommandai instamment à notre sainte Mère, la suppliant d'en prendre soin et d'y exercer les fonctions de prieure; elle le fit effectivement et bien souvent elle me découvrit en songe des fautes qui se commettaient dans le couvent et que j'ignorais.

Je réfléchis bien souvent que, quoique l'amour divin ne soit pas si violent en moi que par le passé, il est plus délicat; il inquiète l'âme, en quelque sorte, plus qu'il ne le ferait s'il était plus fort. J'éprouvai cela tout le temps de l'octave de l'Immaculée Conception, spécialement pendant l'oraison du matin; par moment, je sentais de tels transports qu'ils auraient pu me faire mourir; je désirais ardemment que plusieurs

personnes fussent animées des mêmes sentiments. Je me figure (c'est peut-être par une inspiration céleste) qu'il existe des sources qui ne font pas jaillir leur eau par une seule ouverture, mais par plusieurs, qui sont comme de petits tuyaux et on y voit un sable fin qui se remue incessamment, comme s'il était dans un mouvement perpétuel; cela arrive particulièrement dans les terres sablonneuses; l'eau cependant ne perd rien de sa pureté; au contraire, elle en paraît plus claire. Dieu disposait les choses de même dans mon âme; j'y sentais un amour qui l'inquiétait saintement; il s'écoulait par toutes ses puissances et les rendait à la fois si doucement actives et si fortement occupées, que si ce même Dieu n'en eût modéré l'effort, je courais le risque de perdre la vie. Ces transports amoureux me délivrèrent d'une peine qui m'accablait alors et je veux qu'on sache que le Seigneur proportionne les épreuves aux grâces qu'il accorde à une âme.

Je souffre, depuis deux ou trois ans, des peines intérieures tellement violentes que, si je n'étais pas convaincue de la bonté de Dieu, je pourrais entrer dans le découragement et me défier de ses miséricordes; mais quelque grandes qu'elles soient, je me sou mets en tout à son bon plaisir.

Avant d'éprouver ces transports d'amour dont je viens de parler, je me trouvai plongée dans un nuage mille fois plus obscur que les plus épaisses ténèbres; ce nuage intérieur est accompagné des amertumes les plus cruelles; il pénètre l'âme à ce point qu'il lui semble sentir ses cheveux se hérissier sur la tête; elle l'accepte cependant et le souffre avec plaisir; il s'empare de l'âme et celle-ci en ressent une peine mortelle, comme si elle devait perdre la vie; elle ne veut pas en être soulagée, quand même ce serait en son pouvoir; elle aime mieux mourir en plaisant au Seigneur que de s'opposer à sa sainte volonté.

J'ignore de quelle manière cette peine agit dans l'âme; elle occupe tellement toutes mes puissances que je suis en moi-même comme si je n'y étais point; tout y est calme et, sans savoir comment, je jouis d'une parfaite liberté. Mais, en même

temps, la peine est si intérieure qu'il me semble être dans une terre étrangère où l'on ne voit et où l'on n'entend rien d'agréable; ce n'est que ténèbres, et mon âme est plongée dans une détresse inexprimable. L'unique chose qui peut la consoler, c'est qu'elle ne se sent point sujette aux légèretés du passé et qu'elle ne veut pas prendre la moindre distraction qui pourrait être pour elle un sujet de scrupule; la mort serait tout son plaisir, mais elle ne la demande ni ne la souhaite, tout son désir se borne à rester dans l'état où elle se trouve, parce qu'elle est parfaitement résignée à la volonté de Dieu, qui lui fait goûter l'abandon qu'il voulut souffrir en ce monde, particulièrement sur la Croix. Ce sentiment et la lumière avec laquelle il est communiqué à l'âme sont si délicats que l'âme seule qui les reçoit peut en parler. Quand ce sentiment s'affaiblit, il en survient un autre non moins précieux, c'est la compassion pour les douleurs excessives que notre aimable Sauveur souffrit dans chacune de ses plaies jusqu'à son dernier soupir.

Je me trouvai une autre fois pendant trois jours dans de si profondes ténèbres et dans une telle détresse de cœur que je ne savais plus où j'en étais.

Je m'en allai au chœur le soir de la fête de saint Matthieu, de cette année 1624, j'adorai comme je pus le Saint Sacrement et je m'assis : une petite lumière du ciel pénétra jusqu'à mon âme, comme un rayon de soleil pénètre par une fente dans une chambre obscure. J'entendis qu'on me disait intérieurement : *L'Époux vous aime; il se laisse de vous voir souffrir.* Mon esprit s'éleva au-dessus de lui-même et je dis ce couplet :

Fontaine vive et cristalline,
 Que n'as-tu peinte sur tes eaux
 Les traits de la beauté divine
 Qui me ravit dans les travaux?
 Si tu pouvais montrer, imprimé sur ta glace,
 Le tendre objet si plein de grâce,
 Qui se cache à mon pauvre cœur,
 Combien j'envierais ton bonheur!

Ce sentiment satisfit mon cœur tout altéré et fortifia ma faiblesse; tout ce que je voyais ou tout ce que je me figurais ne peut produire cet effet. J'eusse été consolée dans ma peine si j'avais su méditer comme à l'ordinaire, mais cela m'était impossible et rien ne pouvait me soulager dans cet état si désolant. Béni soit le Seigneur qui ne peut nous voir dans les peines sans nous donner bientôt du secours et de la consolation; il mérite que nous l'aimions de l'amour le plus pur, c'est ce qu'il me donna à entendre depuis peu : le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, j'eus quelque scrupule avant de communier, parce que j'avais dit à une personne *que les amitiés n'étaient pas licites entre les serviteurs de Dieu*. Cela lui avait fait de la peine; c'est ce qui causait mon inquiétude, je demandai pardon à Dieu au cas où il y eût eu là quelque faute. Il me fut répondu *qu'il n'y en avait pas du tout; que ceux qui veulent vaquer sérieusement à leur salut doivent fuir toute affection, si petite qu'elle soit, quand même ce ne serait que comme un peu de poussière qui s'élève de terre, s'ils veulent se conserver dans l'amitié du Seigneur*. Voilà ce que notre aimable Sauveur me dit dans cette occasion.

Un homme de qualité, qui avait grande confiance en moi, me dit un jour quelques particularités sur l'état de son âme. Je le recommandai à Notre-Seigneur, qui me chargea de lui dire *que l'âme se souvient, à la mort, des fautes les plus légères et même des moindres imperfections*.

Ayant reçu la Sainte Communion dans une maladie que je fis il y a peu de temps, je me sentis tout à coup si faible, que je crus toucher à mes derniers moments. Je vis alors dans notre cellule trois vénérables personnes; elles étaient un peu éloignées de moi, majestueuses, d'une admirable beauté et revêtues d'habits pontificaux; je compris que c'étaient les trois adorables personnes de la Sainte Trinité. Mon âme, qui soupirait après la dissolution de son corps, souhaitait ardemment de les aborder, mais elles disparurent bientôt. Je me trouvai mieux et je sentis en moi une force toute singulière; je doutais cependant si cette vision venait de Dieu, parce que je fus bien

deux jours à me résoudre à demeurer encore sur la terre. Je me soumis enfin à tout ce que le Seigneur disposerait pour moi, soit pour la vie, soit pour la mort; je tâche même d'étouffer ce désir de la mort lorsqu'il se fait sentir et je me résigne au bon plaisir de Dieu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES VERTUS EXCELLENTE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

CHAPITRE PREMIER

SON AMOUR ENVERS DIEU

Il paraît que cette vénérable Mère avait sucé l'amour divin avec le lait maternel; au moment où elle fut éclairée des premiers rayons de la raison, elle sentit son cœur pénétré de ses ardeurs les plus pures, elle reçut, comme tous les fidèles, la charité dans le saint Baptême, mais, ce qui est plus extraordinaire, elle en produisit les actes les plus fervents avant même de connaître ce que c'est que d'aimer. Cet amour lui inspira, dès l'âge de sept ans, une si vive horreur du péché que la seule pensée qu'elle en pourrait commettre lui fit verser un torrent de larmes et dire qu'elle préférerait mourir mille fois plutôt que d'offenser Dieu en quoi que ce fût.

Ces beaux commencements ne se démentirent pas; son amour croissait avec l'âge, ou plutôt était au-dessus de son âge; ses pensées, ses désirs, ses actions, tout ne respirait que Dieu. Elle médita dès ses premières années de rompre avec le monde avant d'en avoir porté les chaînes, car elle n'y trouvait rien qui pût la contenter, et l'amour, qui l'unissait déjà à Dieu, lui inspirant mille craintes de le perdre, elle aurait voulu fuir

dans la solitude. Là, pensait-elle, elle pourrait jouir avec moins de péril et plus de plaisir de son cher Époux. Les vastes forêts lui paraissaient propres à satisfaire son désir de mener la vie la plus austère, à l'exemple de sainte Madeleine; elle trouva une de ses cousines disposée à partager sa retraite; ensemble, elles fixèrent le jour de leur départ et tentèrent de l'exécuter; mais Dieu, qui destinait la vénérable Mère à de plus grandes choses, fit échouer ce dessein. Toute soumise au bon plaisir du Seigneur, la pieuse enfant renonça à son projet et sentit bientôt naître en elle le désir de la vie religieuse. Son amour tendait toujours à l'arracher du monde et elle ne pouvait trouver le repos avant d'en être séparée. Dieu lui inspira le désir d'embrasser la Réforme de la séraphique Mère Tère et lui fit voir dans une vision le couvent d'Avila, qui venait d'être achevé. Elle chercha donc avec ardeur les moyens d'y entrer, mais, auparavant, elle dut essuyer mille persécutions de la part de ses frères et sœurs et mille tentations du démon. Son amour triompha heureusement de tout; elle emporta à la fin le bonheur que le monde et l'enfer voulaient lui ravir; elle prit l'habit à Avila et y fit profession.

Dans cette sainte retraite, ne trouvant plus rien qui mît obstacle à son amour, elle s'abandonna à ses plus doux transports. Là, Jésus-Christ occupait toutes ses pensées; les attraits de cet aimable Époux étaient le sujet de ses entretiens; sa gloire était le but et la fin de toutes ses actions; en un mot, elle ne pensait qu'à Dieu, ne parlait que de Dieu, n'agissait que pour Dieu. Cet amour dominait tellement toutes les puissances de son âme qu'il lui faisait oublier les besoins du corps; elle ne trouvait plus aucune saveur dans les aliments, et continuait pendant toute la nuit à veiller avec son Époux, ne pouvant plus prendre aucun repos, si ce n'est en lui et avec lui. La séraphique Mère Tère, comme une savante maîtresse spirituelle, lui interdit ces communications amoureuses pendant la nuit et lui enjoignit de consacrer au sommeil le temps prescrit par les Constitutions; on vit alors le bon esprit qui l'animait, car son amour, tout embrasé qu'il fût, suspendit

ses ardeurs pour se soumettre à l'obéissance; il laissait cette grande amante jouir d'un doux sommeil, mais le matin à son réveil, il redoublait d'ardeur au point que, quelques emplois que lui donnât la Sainte pour l'en distraire, elle ne pouvait se défendre contre ses efforts qui l'unissaient continuellement à son Époux. En un mot, son esprit et son cœur ne cessaient pas un moment de sentir la présence de Jésus et de goûter les douceurs les plus pures de son amour.

Ces élans amoureux inspiraient à la servante de Dieu trois désirs qui ne pouvaient qu'être les effets de la plus parfaite charité. Elle ne respirait que le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; elle soupirait ardemment après le martyre; enfin, elle se plaignait d'être obligée de vivre dans un corps mortel et désirait passionnément en être séparée pour aller jouir des embrassements de son céleste Époux. Nous en avons pour preuve le témoignage de la Mère Térése de Jésus, prieure du couvent d'Anvers, qui fut sa première novice et qui vivait dans son intimité. Voici ses paroles : *Notre vénérable Mère brûlait d'un très ardent désir de posséder son Dieu; ce désir redoubla vers la fin de sa vie; il parut même qu'elle ne fut pas un moment sans soupirer après ce bonheur. Elle avait l'habitude de dire en s'habillant et en se déshabillant : Hélas! que ce corps me pèse; je m'ennuie de le trainer; tout mon plaisir serait de voir briser ces chaînes.*

CHAPITRE II

SON ARDENT DÉSIR DU MARTYRE

La vénérable Mère avait conçu dès son jeune âge un si grand mépris de la vie qu'elle ne redoutait pas d'en faire le sacrifice pour la gloire de Dieu. Cela parut bien lorsque son frère tira son épée pour la tuer, comme on l'a vu dans son autobiogra-

phie; elle ne s'effraya pas, garda tout son calme et dit à Dieu du fond de son cœur : *Ah! Seigneur, c'est avec plaisir que je meurs pour votre amour et pour la justice.*

Cet ardent désir du martyr la détermina à embrasser la vie religieuse. Elle entra dans une Réforme naissante, où revivait l'esprit d'austérité des anciens anachorètes, afin que si elle ne pouvait mourir par la main du bourreau, comme elle le souhaitait, elle pût du moins s'immoler elle-même par les pénitences les plus étonnantes. Lorsque le Seigneur lui révéla son départ pour la France en lui montrant les fatigues et les travaux qu'elle aurait à y souffrir, elle se soumit à tout avec plaisir, sans se rebuter des difficultés qui auraient pu paraître insurmontables à un courage moins grand que le sien. Elle partit enfin, abandonnant son pays pour s'en aller dans un royaume inconnu dont elle ignorait la langue et qui était ravagé par l'hérésie; elle partit dans la disposition de souffrir le martyr et de verser tout son sang pour l'amour d'un Dieu qui a répandu jusqu'à la dernière goutte du sien pour notre salut. Si elle n'eut pas le bonheur de faire le sacrifice de sa vie pour la foi de Jésus-Christ, elle eut bien des occasions de s'immoler elle-même pour sa gloire et pour son honneur. Elle n'accomplit pas l'œuvre des fondations en France et en Flandre sans rencontrer de grandes oppositions; elle eut beaucoup à souffrir du côté des hommes et plus encore de la part des démons; mais les efforts des uns et des autres étaient trop faibles pour triompher de cette âme généreuse qui souhaitait avoir mille vies pour en faire mille victimes volontaires à son Dieu. Elle ne se découragea jamais au milieu de difficultés qui eussent rebuté les hommes les plus courageux, et, lorsqu'on la pressait de retourner en Espagne, elle répondait qu'elle ne le pouvait pas, n'ayant pas encore exécuté le dessein qu'elle avait formé à son départ, qui n'était autre que de souffrir et de mourir pour son Dieu.

Les années n'affaiblirent pas en la servante de Dieu son désir du martyr; la vieillesse, qui calme les plus vifs sentiments de la nature, redoubla en elle ceux de la grâce. Si le

ciel lui refusait l'occasion de verser son sang, si elle ne pouvait mourir une fois de corps pour son Jésus, elle mourait cent fois par jour de cœur et d'esprit. Dans les innocentes récréations qu'elle prenait avec ses filles, elle multipliait les actes les plus nobles d'un véritable amour en s'offrant à souffrir mille morts pour la foi. Elle ne se bornait pas à désirer un supplice ordinaire qui lui eût ôté la vie en un moment, elle souhaitait voir son corps déchiré de coups et accablé d'une foule de tourments. Elle produisait ces actes avec tant d'ardeur que, non seulement elle en inspirait de semblables à ses filles, mais encore elle était martyre d'amour et en remportait le mérite et la couronne. C'est ce que Dieu révéla à la vénérable Mère Catherine du Christ (1); il lui dit un jour *qu'il destinait l'auréole du martyr à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, non pas qu'elle dût mourir par le fer, mais parce qu'elle était vraiment martyre par le cœur et que sa vie n'avait été qu'une souffrance continuelle.* Cette révélation eut lieu à Avila; la Mère Catherine du Christ la communiqua à la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui était alors prieure à Anvers et en proie à de grandes peines intérieures.

CHAPITRE III

LES EFFETS DE L'AMOUR DIVIN DANS SON CORPS

L'amour de Dieu dominait tellement le cœur de cette vénérable Mère que son corps même en ressentait les effets. Cela se vit de la manière la plus surprenante à l'époque où elle cherchait à entrer dans la Réforme de notre sainte Mère

(1) La Mère Catherine du Christ, une des plus illustres filles de sainte Térése, fut honorée du don des miracles pendant sa vie et après sa mort.

Térèse. Ses frères usèrent de tous les moyens pour lui faire abandonner son dessein ; on lui imposait les travaux les plus fatigants ; on lui faisait porter des charges que les hommes employés à la ferme trouvaient trop pesantes pour eux ; l'amour lui rendait tous ces fardeaux légers et une force surnaturelle la faisait agir sans peine. Dans la suite de sa vie, elle reçut souvent le même secours ; elle se trouvait alors douée d'une agilité si extraordinaire qu'elle ne sentait plus le poids de son corps et qu'elle s'en croyait débarrassée.

A peine la vénérable Mère fut-elle professe qu'elle eut à souffrir une étrange maladie dont les plus habiles médecins ne purent découvrir la nature et qu'ils étaient impuissants à soulager ; enfin, on dut reconnaître que ce mal avait une cause surnaturelle, et que les transports de l'amour divin avaient épuisé les forces de la malade ; on lui interdit pour quelque temps l'exercice de l'oraison et cette continuelle occupation de son âme avec Dieu.

Cette défense réussit pour un temps à modérer l'excès de son mal, mais elle n'en ôta pas la racine. Cet amour divin continua toute sa vie avec une telle force que, même dans sa vieillesse, où le corps est souvent privé de chaleur, elle ne pouvait supporter sur elle qu'un habit très léger, et la nuit une couverture fort mince. Quelquefois même, elle était obligée d'appliquer des linges mouillés sur sa poitrine brûlante d'un feu surnaturel. Les médecins, voyant leur impuissance à la soulager, la saignaient quelquefois pour diminuer l'ardeur de la fièvre qui la dévorait ; cette fièvre lui occasionnait une soif inexprimable ; ce lui était un vrai martyre de ne pouvoir rien prendre qu'après la Sainte Communion. La sécheresse de sa bouche était telle alors qu'elle pouvait à peine parler et souvent on était obligé de lui donner un peu d'eau pour se rafraîchir la langue avant de communier ; c'était lui faire un extrême plaisir de lui en présenter de la fraîche, à ce que rapporte la vénérable Mère Térèse de Jésus.

On peut ajouter que son amour était fort comme la mort ; il lui faisait pousser bien des soupirs de ce que sa vie se pro-

longeait. Ses filles lui demandant un jour pour quel sujet elle soupirait : *Hélas! mes filles, dit-elle, peut-on ne pas soupirer lorsqu'on se considère comme des pèlerins dans ce fatal exil? Tout mon désir est de me voir dans ma patrie et de m'unir à Dieu; je ne souhaite rien d'autre dans ce monde.* « Je suis sûre, dit une des Sœurs d'Anvers, que le désir ardent qu'elle avait de jouir de son Dieu a plus concouru à sa mort que la maladie; car on la vit le matin de la fête de la Sainte Trinité (jour de son trépas) extrêmement pénétrée de cet auguste mystère. »

Elle avait, en effet, été toute sa vie toute dévote à la très Sainte Trinité et en avait reçu des faveurs singulières; l'infirmière étant venue de bon matin dans sa cellule pour voir si elle n'avait besoin de rien, la trouva si remplie d'allégresse et les yeux si brillants, qu'on ne l'eût jamais prise pour une mourante, mais pour une âme qui sortait d'une oraison sublime ou d'une extase. Elle entretenait une autre religieuse de toutes les grâces que les trois personnes divines lui avaient accordées pendant sa vie et en témoigna une reconnaissance infinie; enfin, les Heures étant achevées, la communauté vint lui demander sa bénédiction et la trouva dans ces entretiens amoureux et ces tendres sentiments de reconnaissance envers la bonté de Dieu.

Je ne m'étonnerais pas que ce fût l'amour divin qui eût donné le coup de la mort à la vénérable Mère, et cela pour plusieurs raisons tirées de sa conduite ordinaire.

D'abord, elle ne refusait jamais rien de ce qu'on lui demandait pour l'amour de Dieu; pendant sa dernière maladie, ses filles se servaient adroitement de ce moyen pour l'obliger à prendre quelques soulagements qu'elle n'aurait pas acceptés sans cela; elle les reprenait alors tendrement d'agir avec trop peu de respect en employant ce motif du divin amour pour des bagatelles.

On a remarqué ensuite qu'elle trouvait tout son plaisir à parler de Dieu; tout autre discours lui déplaisait. Elle proposait d'abord quelque matière spirituelle pour l'entretien de

ses filles; s'il arrivait qu'elles s'engageassent insensiblement dans des paroles vaines, elle les ramenait à Dieu, soit en leur demandant dans quels sentiments elles s'étaient trouvées pendant l'oraison, ou en leur rappelant le souvenir des vertus qu'elles s'étaient proposées de pratiquer, ou bien alors elle se taisait et s'entretenait intérieurement avec Dieu. Si on l'interrogeait sur la cause de son silence, elle répondait que ces discours ne pouvaient en rien profiter à son âme. Son visage paraissait tout embrasé d'un feu céleste lorsqu'elle avait la liberté de s'entretenir des beautés de l'objet qui seul possédait son cœur. Ses filles mettaient tous leurs soins à la distraire par des sujets de conversation qui lui fussent agréables; elles avaient le bonheur de jouir de ses entretiens amoureux et d'en modérer les transports qui ne pouvaient que nuire à sa santé.

Enfin, pendant tout le cours de sa vie, qui fut bien longue, la vénérable Mère s'étudia à ne rien faire qui fût opposé à l'amour de Dieu. Selon le rapport du Révérend Père prieur d'Anvers, à qui elle fit une confession générale trois jours avant sa mort, elle ne commit jamais aucun péché mortel; elle-même rendit des actions de grâces infinies au Seigneur, de ce que, croyait-elle, il l'en avait préservée.

Tout ceci nous donne le droit de conclure que cet amour, qui la fit vivre uniquement pour Dieu sur la terre, la fit enfin mourir pour l'unir éternellement à lui dans le ciel.

CHAPITRE IV

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Il n'est point de véritable amour de Dieu sans l'amour du prochain. A proportion qu'une âme s'élève sur les ailes de la charité jusqu'à celui qui est la charité même, elle s'abaisse

en même temps jusqu'au prochain en qui elle ne considère que l'image de Dieu. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, après s'être plongée dans les transports de l'amour divin, se faisait un plaisir de céder à ses efforts qui la portaient à soulager Jésus-Christ et de le nourrir dans la personne des pauvres.

Dès son plus bas âge, Dieu avait mis en elle ce sentiment de miséricordieuse charité, qui la rendait si aimable et si tendre envers tous les malheureux. Une seule chose pouvait arrêter son ardent désir de les soulager, c'est qu'elle n'avait presque rien à sa disposition; son amour ingénieux lui fit trouver le moyen d'y suppléer : elle se privait d'une bonne partie de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture, le cachait pour qu'on ne s'aperçût de rien et le distribuait aux pauvres. A l'exemple de saint Martin, elle se dépouilla plus d'une fois de ses habits pour en faire quelques aumônes. S'il arrivait qu'elle rencontrât quelques malheureux à demi nus et qui n'eussent que peu de chose pour se défendre contre le froid, elle en était si vivement touchée, qu'elle se retirait à l'écart, quittait les vêtements dont elle pouvait honnêtement se passer et les en revêtait.

Elle satisfaisait à la fois sa charité et son amour pour la mortification en portant sous ses habits un cilice ou une tunique de grosse étoffe, pendant qu'elle distribuait ses chemises de toile aux pauvres.

Lorsqu'elle eut embrassé la vie austère de la Réforme du Carmel, la Vénérable n'eut plus d'occasions de voir et de soulager les misères de son prochain; elle se fit alors un véritable plaisir de servir ses Sœurs qu'elle considérait comme les véritables pauvres de l'Évangile. Elle aimait avec prédilection les offices les plus vils et cherchait toutes les occasions de soulager Jésus-Christ dans la personne de ses épouses. Plus tard, étant supérieure, elle trouvait une grande satisfaction à pourvoir à tous les besoins de ses filles avec une grande charité.

Si quelques nécessiteux l'appelaient au tour, elle y allait

avec plus de promptitude que si c'eût été des personnes de qualité; elle les recevait avec tant de tendresse que ses paroles seules étaient déjà un soulagement à leur misère; elle leur portait tout ce qu'elle pouvait, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, jusqu'à leur donner bien souvent ce qui était préparé pour le repas de la communauté. En un mot jamais son âme ne goûtait une joie plus pure que lorsqu'elle avait eu le bonheur de soulager les besoins de son prochain.

CHAPITRE V

SA TENDRESSE POUR LES MALADES

Il n'était personne de plus affectionné aux malades que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; elle souffrait dans son cœur ce qu'elle les voyait souffrir dans leur corps. Non contente d'employer tous ses soins à les soulager dans leurs maux, elle sollicitait souvent la grâce de leur guérison et l'obtint plus d'une fois par ses ferventes prières. Elle commença à exercer l'office d'infirmière peu de temps après sa profession. Notre séraphique Mère Tèreise ayant achevé la fondation de Séville, trouva, en rentrant à Avila, cinq religieuses assez gravement malades; elle ne crut pouvoir mieux faire que de les confier aux soins de la Vénérable dont elle connaissait la vertu. Celle-ci accepta avec plaisir cette charge qui, par elle-même, n'est pas agréable à la nature; elle se mit à servir ses chères infirmes avec une tendresse maternelle, quoiqu'elle fût elle-même extrêmement souffrante; elle joignait les soins de l'âme aux soins du corps par ses discours divins et tout remplis d'amour; ses efforts furent si efficaces qu'au bout de quelques jours toutes étaient parfaitement rétablies et elle-même se trouvait beaucoup mieux; tout ceci fut obtenu par ses ferventes prières. Notre sainte Mère, étonnée et ravie des

heureux débuts de cette nouvelle infirmière, lui dit qu'elle serait dorénavant prieure des malades et qu'elle pourrait agir envers elles selon son bon plaisir, sans avoir besoin d'autre permission.

Il arriva que Dieu, qui se fait un plaisir d'affliger les âmes qu'il aime le plus, envoya à une religieuse de grande vertu une épreuve des plus pénibles. Il la couvrit d'une lèpre si dangereuse que les médecins furent d'avis qu'il fallait la faire sortir du monastère, à cause de la contagion. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy ne put souffrir qu'on en vint à une extrémité aussi pénible pour la pauvre malade; elle se jeta aux genoux de la prieure et la conjura avec tant de force de la lui confier, qu'elle fut exaucée. Elle était au comble de ses vœux d'avoir cette occasion d'exposer sa vie pour l'amour de celui qui lui avait donné la sienne; elle commença donc à rendre ses soins avec un dévouement infatigable à l'infortunée lépreuse; elle l'assistait tout le jour et lavait la nuit les linges qui exhalaient une odeur insupportable. Elle continua pendant quarante jours ce pénible exercice, sans relâche, sans repos et presque sans nourriture; sa charité obtint enfin la santé à cette pauvre malade dont on attendait déjà la mort.

Notre sainte et séraphique Mère Tèreſe, charmée de la vertu de sa jeune infirmière, la choisit dès lors pour sa compagne; sujette, comme elle l'était, à beaucoup d'infirmités, elle avait besoin d'avoir près d'elle une religieuse qui ne se fatiguât pas des fréquents services qu'elle devrait lui rendre. Elle en reçut effectivement tous les soins qu'elle en attendait, et elle voyait à tout moment la vénérable Mère Anne prête à la soulager et lui offrant aimablement son assistance. Elle mettait tout son bonheur à essayer de donner quelques soulagemens à tant de maux que la Sainte souffrait avec une invincible patience et à tant de fatigues qu'elle dut essuyer pour propager sa Réforme. Si la charitable infirmière ne trouvait pas (ce qui arriva plus d'une fois dans les voyages) ce qui était simplement nécessaire pour soutenir la vie de la Sainte, elle s'en affligeait jusqu'à verser des larmes, et, pour tout dire en un mot, les mêmes

douleurs qui affligeaient le corps de la Mère perçaient vivement le cœur de la fille.

On ne saurait exprimer avec quel soin et quelle tendresse elle la servit dans sa dernière maladie; elle ne la quittait ni jour ni nuit; ne prenant presque aucune nourriture et encore moins de repos. Le jour de son heureux trépas, notre sainte Mère, voulant la faire hériter de son double esprit, s'appuya d'elle-même entre les bras de la Mère Anne de Saint-Barthélemy; celle-ci l'y retint pendant quatorze heures jusqu'à ce qu'enfin, ayant fait le sacrifice de celle qu'elle aimait plus que sa vie, elle dit à Dieu du fond du cœur : *Seigneur, je me contente du corps; enlevez son âme pour la récompenser de tous ses travaux et la placer parmi les séraphins.* Elle la vit à l'instant, sous la forme d'une colombe, prendre son essor vers le ciel.

CHAPITRE VI

SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Il n'était rien qui pût affliger davantage la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy que la vue d'un pécheur endurci dans le crime et courant à sa perte; aussi, lorsqu'elle songeait aux ravages que l'hérésie faisait en France, elle éprouvait la plus vive douleur et n'oubliait rien de ce qui pouvait contribuer au salut des pauvres égarés. Elle s'occupait jour et nuit dans la prière à fléchir la colère d'un Dieu justement irrité, et joignait à ses instances les plus rigoureuses pénitences, afin d'obtenir la conversion de tous les pécheurs.

Son confesseur (1) craignit un moment que cette grande ardeur pour le salut des âmes ne fût un artifice du démon

(1) Julien d'Avila, homme de mérite et tout dévoué à notre sainte Mère, qui appréciait beaucoup son zèle pour la Réforme.

pour ravir à la servante de Dieu le calme et la paix au moyen de ces charitables inquiétudes ; il lui fit part de son sentiment qu'elle communiqua aussitôt à la sainte Mère Térése ; celle-ci la rassura et lui dit : *Ne craignez rien, ma fille, ces désirs ne peuvent venir du démon ; il n'inspire que des pensées propres à perdre et non à sauver les hommes.* Cette réponse calma les inquiétudes de la Vénérable et augmenta encore en elle cette soif du salut des âmes qui lui eût fait supporter les fatigues, les tourments et la mort même pour en sauver une seule.

La Révérende Mère Claire de la Croix a déclaré, sous serment, que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy lui avait confié que sa charité était montée à ce point d'égaliser celle de Moïse qui disait à Dieu : *Ou faites grâce à ce peuple ou effacez-moi du livre de vie.* Elle aurait de même accepté d'être privée de toute consolation et d'être, à l'exemple de saint Paul, anathème pour le salut de tant d'âmes qu'elle voyait à la veille de leur perte éternelle. Aussi, quand elle apprenait que quelqu'un exposait son éternité en commettant quelque crime ou en embrassant l'hérésie, elle s'en affligeait jusqu'à en être malade. Cette douleur n'avait d'égale que sa joie à la nouvelle de la conversion d'un pécheur ; elle disait alors à ses filles : *Béniissons le Seigneur, publions de tout cœur ses grandes miséricordes ; il est notre Dieu et ses bontés se répandent par toute la terre.*

Elle passait des nuits entières à prier pour la conversion et le salut des âmes, et lorsque ses filles la conjuraient de modérer ces excès pour ne pas ruiner sa santé qui leur était si chère, elle leur répondait qu'elle avait appris de notre sainte Mère Térése qu'un des premiers devoirs d'une Carmélite Déchaussée est de prier pour ces malheureux pécheurs pour lesquels Jésus-Christ a versé tout son sang ; que la Sainte avait entrepris ce merveilleux ouvrage de la Réforme pour que ses filles ramenassent à Dieu ceux que le démon lui enlevait par l'hérésie, particulièrement en France, et que, lorsqu'elle vivait encore, notre séraphique Mère répétait souvent ces paroles écrites par elle au commencement du *Chemin de la perfection* : *O mes*

Sœurs en Jésus-Christ ! Concourez avec moi à prier pour tant d'âmes qui se perdent ; je ne vous ai assemblées ici que dans ce dessein. C'est là la fin de votre vocation, vous devez en faire votre soin principal ; c'est le motif qui doit vous tirer les larmes des yeux et les soupirs du cœur. Toute l'ardeur de vos prières doit tendre à rendre ce service au Seigneur. Elle dit ailleurs : Ce me serait un plaisir de souffrir dans le Purgatoire jusqu'au jour du jugement, si je pouvais par là sauver une seule âme.

Ces saintes leçons que notre Vénérable avait entendues cent fois de la bouche d'une si savante maîtresse, lui étaient restées trop profondément gravées dans le cœur pour qu'elle n'en fit pas la règle de sa conduite.

CHAPITRE VII

SON AMOUR ENVERS SES FILLES

La charité de la vénérable Mère Anne n'était pas exclusive ; elle se portait indifféremment sur tous les hommes et il n'y avait personne qui n'eût une part dans son affection ; cependant, ses filles en goûtaient les plus tendres douceurs, et il était bien juste que celles qu'elle avait engendrées à Jésus-Christ trouvassent en elle la tendresse d'une véritable mère. Pour nous convaincre de son amour pour ses filles, nous écouterons le récit d'une de celles qui eurent le bonheur d'en ressentir les effets. Voici la déposition de la Révérende Mère Claire de la Croix : *Il ne se peut concevoir combien était grand l'amour de notre Mère envers ses filles et avec quel soin elle les consolait et les secourait de toutes les manières possibles ; si elle savait que l'une d'elles fût dans l'affliction, elle ne pouvait prendre de repos avant de l'avoir tirée de sa peine ; elle ne faisait aucun Chapitre ni aucune instruction sans, qu'à l'exemple de saint Jean, elle nous recommandât la charité et l'union mutuelle des cœurs ;*

elle témoignait un extrême déplaisir si elle remarquait le moindre défaut qui blessât tant soit peu la charité; il n'était pas de jour qu'elle ne priât pour le salut de ses filles. Son cœur se dilatait lorsqu'elle avait l'occasion de nous rendre service; quand on lui présentait quelque chose de particulier pour sa nourriture, quand bien même ce n'eût été qu'un morceau de pain meilleur qu'à l'ordinaire, elle n'était satisfaite que si chacune en pouvait goûter; elle excusait nos défauts auprès des visiteurs et s'en chargeait elle-même. Elle avait un talent merveilleux pour soulager les malades; elle se faisait un plaisir de les servir; elle leur préparait leur petite portion et la leur faisait prendre avec tant de bonté qu'elles en recevaient une consolation extrême. Elle se privait souvent de son repos pour les visiter et voir si rien ne leur manquait, se dépouillant même quelquefois de ses couvertures, de crainte qu'elles ne souffrissent du froid pendant la nuit. S'il arrivait qu'étant elle-même malade, elle ne pût aller les visiter, elle envoyait d'autres Sœurs à sa place et s'informait auprès de l'infirmière de ce qu'elle pourrait leur donner. Si elle croyait qu'on lui eût servi quelque chose de meilleur, elle s'empressait de le leur envoyer avec beaucoup de tendresse; quand on la pressait de le garder pour elle, elle feignait de manger ce qui était le plus agréable, mais elle le cachait et le faisait porter à ses chères infirmes dès qu'elle en trouvait l'occasion; elle en agissait ainsi à l'égard des confitures ou de toute autre douceur dont on lui faisait présent. Elle n'avait pas moins de tendresse pour les Sœurs de la cuisine; bien souvent, elle se chargeait d'une partie de leur travail et les soulageait de tout son pouvoir; si ses occupations l'empêchaient de les voir comme elle en avait l'habitude, elle leur faisait des excuses comme si elle eût été coupable d'un grand crime.

Nous venons d'entendre le témoignage d'une des filles de la vénérable Mère; il n'en est pas une de celles qui ont eu le bonheur de goûter la douceur de son gouvernement qui ne fût du même avis; on peut juger par là qu'autant son amour pour Dieu était ardent, autant son amour pour ses filles était tendre et dévoué.

CHAPITRE VIII

SA FOI ET SON ESPÉRANCE

La foi fut la vive lumière qui éclaira la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy parmi les ténèbres de cette vie; quelque effort que fit le démon, jamais il ne put l'éteindre ni l'obscurcir. Il n'est point de tentation, de sécheresse, d'abandon intérieur dont elle n'eût à souffrir; mais cette foi vive, qui lui faisait envisager Dieu dans tout ce qui lui arrivait, la fortifiait pour porter avec joie ces horribles épreuves, qui eussent abattu bien des cœurs moins crucifiés que le sien.

Cette foi lui faisait estimer infiniment la grâce que Dieu lui avait faite d'être fille de l'Église; elle ne pouvait assez l'en bénir et l'en remercier. Elle lui disait souvent dans un sentiment d'humble reconnaissance : *Ah! Seigneur, je suis convaincue que je n'ai rien de bon de moi-même; tout ce que j'ai vient de vous; soyez-en loué mille fois, surtout de m'avoir faite fille de l'Église.*

Cette même foi, qui lui donnait l'amour de l'Église, lui inspirait l'horreur de l'hérésie; si les hérétiques faisaient la guerre aux catholiques, comme cela arriva en Bohême, elle importunait Dieu des nuits entières pour qu'il secourût ceux qui soutenaient les intérêts de sa cause; la joie éclatait sur son visage et quelquefois même elle recouvrait la santé lorsqu'elle apprenait une nouvelle avantageuse pour l'Église; dans le cas contraire, elle souffrait et s'affligeait jusqu'à donner des inquiétudes pour sa vie. Tout ennemie qu'elle fût des visites, elle recevait volontiers les personnes qui pouvaient la renseigner sur l'état de l'Église; si les nouvelles étaient bonnes, elle louait le Seigneur, sinon, elle redoublait ses prières et ses austérités pour demander miséricorde. Ses filles obtenaient facilement la permission de faire quelque pénitence extraordinaire lorsqu'elles témoignaient vouloir les offrir pour les besoins de l'Église.

Notre vénérable Mère avait tant de respect pour la moindre des cérémonies du culte que c'était la chagriner mortellement d'en parler avec mépris ou avec quelque apparence de raillerie. Elle disait fréquemment à ses filles : *Quel bonheur pour nous de posséder ce riche trésor de l'Église et quel malheur pour les hérétiques de s'en être privés par leur faute ! Secondons les desseins de notre souverain Roi, prions pour que le nombre de ses ennemis diminue, et si leur obstination (comme il est à craindre) est l'effet de sa justice, efforçons-nous de la fléchir et d'attirer sa miséricorde.*

Ajoutons enfin, qu'à l'exemple de sa sainte Mère Térése, la Vénérable se servait de l'eau bénite avec tant d'esprit de foi qu'elle n'en prenait jamais sans se sentir animée d'une nouvelle force et d'une singulière confiance en Dieu.

Cette foi, qui la faisait agir en tout pour Dieu seul, était le fondement de l'espérance la plus ferme et la plus inébranlable. Cet entier dégagement des créatures, ce parfait mépris des faux biens du monde, cet esprit austère, qui la portait à crucifier sa chair par les plus rigoureuses pénitences, étaient les effets de cette espérance qui lui faisait mépriser tout ce qu'il y a de créé pour avoir le bonheur de jouir un jour du Créateur : animée par cette vertu, elle espérait lorsque tout paraissait désespéré, elle soutenait avec le calme le plus doux les plus horribles tempêtes ; elle trouvait son plaisir dans les persécutions les plus sensibles et dans les peines intérieures les plus désolantes. En un mot, elle ne se rebutait pas des fatigues, des travaux et des infirmités, toujours prête à tout entreprendre et à tout souffrir pour l'amour d'un Dieu qu'elle espérait posséder éternellement : elle ne soupirait pas après ce bonheur avec moins d'ardeur que le cerf altéré ne soupire après l'eau des fontaines.

CHAPITRE IX

SON ORAISON

Il y a deux sortes d'oraison, celle qui se fait par le moyen des lèvres ou prière vocale, et celle qui vient du cœur par l'application de l'esprit à Dieu, ou prière mentale. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy les a pratiquées toutes les deux avec une rare perfection. Elle se servit beaucoup de la prière vocale pendant qu'elle fut Sœur du voile blanc; sa pratique journalière était de réciter le Rosaire, mais elle joignait à cette récitation une application d'esprit si grande, que les paroles qu'elle prononçait paraissaient effectivement pleines de vie et d'amour. Lorsqu'elle fut obligée au chœur, elle assistait à l'office divin avec un tel recueillement qu'on peut dire que, si sa voix retentissait sur la terre avec celle de ses filles, son cœur était dans le ciel parmi les esprits célestes. Dans l'information qu'on a faite de ses vertus, une religieuse a déposé sous serment *qu'elle était tellement pénétrée de l'amour divin pendant qu'elle psalmodiait au chœur, qu'elle n'en aurait pu soutenir l'effet et que même elle aurait pu en mourir si Dieu lui-même n'en eût modéré les ardeurs.*

Une autre ajouta *qu'il était bien facile de juger par le changement de son visage combien étaient forts les transports intérieurs de son cœur pendant l'office.*

Quant à l'oraison mentale, notre vénérable Mère en fit son étude principale dès son plus bas âge; alors elle en goûtait déjà toutes les douceurs sans les comprendre; les créatures lui servaient d'échelons pour monter jusqu'au Créateur, et tout son plaisir était de s'éloigner de toute compagnie pour s'appliquer avec plus de calme à la connaissance de Dieu; rien ne la charmait plus que le silence de la campagne, elle en faisait le lieu de sa solitude; là, son divin Époux lui parlait au cœur, la favorisait fréquemment de sa présence et la comblait de ses plus douces caresses.

Ayant embrassé la Réforme, elle trouva dans notre séraphique Mère Tèreise une savante maîtresse de l'oraison ; à son école, elle fit tant de progrès que ce saint exercice était toute sa vie ; quelque emploi que la Sainte lui confiât pour la distraire un peu de cette occupation amoureuse qui, étant continuelle, épuisait sa santé, elle ne pouvait s'en défendre. Son cœur s'y trouvait engagé sans le moindre effort, et, tout fatigué que fût le corps par ses différents offices, son esprit jouissait sans cesse d'un doux repos et était continuellement abimé en Dieu.

Cette occupation intérieure fut l'exercice de toute la vie de la vénérable Mère ; étant prieure à Anvers, elle se levait à 2 ou 3 heures après minuit pour s'y appliquer et se trouvait encore à l'oraison avec la communauté ; elle dérobaux embarras de sa charge tout ce qu'elle pouvait de temps pendant le jour et l'employait uniquement à ces doux entretiens qui faisaient sa joie ; si on entraait dans sa cellule, on la trouvait toujours à genoux ou abimée en Dieu ou récitant l'office. Lorsqu'elle était appelée au parloir, elle prenait une compagne qu'elle chargeait d'entretenir la conversation et, se recueillant intérieurement, elle ne disait que quelques mots, à moins qu'il ne s'agit d'une affaire importante. Et bien souvent ce que disait la Mère Anne se rapportait si peu à la conversation qu'on voyait bien que son cœur et son esprit étaient occupés en Dieu. En un mot, on peut dire avec justice qu'elle ne touchait la terre que du pied et que son âme était continuellement dans le ciel.

CHAPITRE X

LES EFFETS DE SON ORAISON

Cette vénérable Mère s'abimait tellement en Dieu, elle s'engageait si souvent dans l'océan de ses merveilles, elle contem-

plait avec tant d'ardeur ses grandeurs et ses perfections qu'elle en était parfois toute hors d'elle-même et qu'elle en perdait l'usage de ses puissances et de ses sens extérieurs. Notre-Seigneur prenait plaisir à favoriser de ses grâces une épouse qui lui était si chère; il lui apparut en cent rencontres, il la conseillait dans ses doutes et la comblait de ses consolations avec une telle abondance qu'elle le pria bien souvent de les modérer, craignant de succomber à leurs doux efforts. Quoique son humilité eût bien voulu cacher ces faveurs, on les découvrait malgré elle; son visage embrasé et lumineux laissait assez deviner l'ardent brasier qui consumait son cœur.

Il rejaillissait, en effet, souvent après ses oraisons sublimes, une certaine splendeur sur son visage, qui montrait que son âme était transformée en Dieu; cette lumière dissipait les rides d'un corps abattu par la vieillesse et lui redonnait pour un moment l'éclat de la jeunesse; plusieurs de ses filles ont attesté l'avoir vue environnée de ces divines splendeurs.

Enfin, son oraison lui donnait un pouvoir extraordinaire sur le cœur de Dieu; elle obtenait tout ce qu'elle demandait; elle éteignait les foudres que la justice divine était prête à lancer sur la tête des pécheurs, fléchissait sa colère, attendrissait sa miséricorde et il n'est presque point de grâce que Dieu ne lui accordât pour elle ou pour les autres lorsqu'elle l'en priait. Tout le monde était tellement convaincu de l'efficacité des prières de cette vénérable Mère, qu'il n'était personne, de quelque condition que ce fût, qui n'estimât comme une grande faveur d'en avoir sa part : religieux et séculiers, riches et pauvres, princes et prélats, en un mot, tous lui demandaient de recommander leurs besoins au Seigneur. Comme les Hollandais menaçaient d'attaquer Anvers, on conseilla à la sérénissime infante Isabelle de renforcer la garnison; cette princesse répondit qu'elle ne craignait rien pour la ville, qu'il suffisait que la Mère Anne de Saint-Barthélemy y fût; qu'elle comptait plus sur les prières de cette servante de Dieu que sur toutes les troupes qu'elle pourrait envoyer. L'effet fit bien voir que cette espérance était bien fondée.

CHAPITRE X

EFFETS PARTICULIERS DES PRIÈRES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY EN FAVEUR DE LA VILLE
D'ANVERS

L'an 1622, Maurice de Nassau, plus connu sous le nom de *Pce* d'Orange, forma le dessein de s'emparer d'Anvers. D'un côté, il était d'intelligence avec les hérétiques de la ville; de l'autre, il avait une puissante armée qu'il embarqua avec toutes les munitions nécessaires; comptant sur la valeur de ses troupes, il se croyait assuré de la victoire; il savait qu'Anvers ignorait son dessein et il se flattait de la surprendre avant qu'elle n'eût eu le temps de se mettre en défense; aussi disait-il à son départ de Dordrecht: *Je suis sûr du succès de mon entreprise; Dieu seul peut la faire échouer; je ne crains rien du côté des hommes.*

Dieu ne voulut opposer que la prière de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy pour renverser les projets de ce prince orgueilleux, comme il s'était servi de Judith pour triompher d'Holopherne et délivrer la ville de Béthulie qu'un long siège avait réduite aux abois. La vénérable Mère se sentit intérieurement pressée de beaucoup prier pour détourner un malheur prêt à fondre sur la ville d'Anvers, sans avoir cependant une connaissance distincte de ce que ce pouvait être. Elle poussa donc de profonds soupirs vers le ciel pour se le rendre favorable, exhortant ses filles à joindre leurs prières aux siennes. Toutes ensemble se mirent en oraison, faisant monter vers Dieu leurs prières et leurs supplications comme un sacrifice d'agréable odeur. La servante de Dieu, au bout de quelque temps, renvoya les religieuses dans leurs cellules et, restée seule, prolongea sa prière avec une ferveur admirable. Vers 2 heures après minuit, elle redoubla d'instances, élevant ses mains vers le ciel et conjurant tous ses heureux habitants de l'aider à fléchir la colère de Dieu et à obtenir miséricorde.

Une religieuse des plus aimées de la vénérable Mère alla de grand matin dans sa cellule avant que la communauté ne fût rassemblée; la Mère lui dit : *Hélas ! ma fille, que je suis fatiguée, il me semble que mon corps est brisé ! Quelque grand malheur doit menacer la ville ; j'ai combattu toute la nuit ; on me forçait à prier ; je ne pouvais plus soutenir mes bras à force de les avoir tenus élevés vers le ciel, et cependant, on me répétait sans cesse : Priez encore, encore, encore. Si j'avais défait une armée, je ne serais pas plus épuisée ; l'eau me découle de partout le corps.* Elle continua ainsi ses soupirs et ses prières jusqu'à ce qu'enfin une voix du ciel lui dit : *C'en est fait ;* et elle resta calme et tranquille.

On apprit deux heures plus tard que pendant cette fervente prière, il s'était élevé une tempête si horrible et un vent si froid, que la flotte ennemie qui menaçait la ville avait péri en un moment. Les matelots essayèrent vainement de lutter contre la tempête; lorsqu'ils voulaient changer les voiles, les cordes se cassaient entre leurs mains, tellement que, ne pouvant plus gouverner les vaisseaux, ils les abandonnèrent à la furie des vents. Le P^{ce} d'Orange eut le bonheur de se sauver avec quelques grands officiers; il fut étrangement surpris de ce que, étant parti par un temps calme et serein, il s'était élevé en un clin d'œil une tempête si cruelle et une gelée si excessive; car, ayant jeté son mouchoir dans l'eau, il l'en retira presque aussitôt tout gelé et aussi raide qu'une planche. La ville d'Anvers vit par cet heureux événement qu'une âme sainte est plus puissante par la force de ses prières qu'une armée par ses armes.

Huit ans plus tard, le P^{ce} d'Orange fit une seconde tentative pour s'emparer d'Anvers; il réunit 5 000 fantassins et 500 cavaliers, en faisant courir le bruit qu'il les envoyait en Frise. Ils prirent à Borghenhaut les munitions nécessaires et ceignirent l'écharpe rouge, afin de se faire passer pour un convoi espagnol; ils arrivèrent ainsi sans difficulté sur les 9 heures du soir, au village de Barkem, tout près d'Anvers. Deux mille hommes s'avancèrent sans faire de bruit jusqu'aux fossés du château;

ils y firent entrer deux barques avec des échelles et des ingénieurs, qui devaient abattre le pont-levis; ceux-ci commencèrent à attacher leurs échelles sans que la sentinelle s'en aperçût. A ce moment, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy entendit pousser des cris dans le dortoir, ce qui l'effraya d'autant plus qu'elle crut reconnaître la voix de notre sainte Mère Térèse. Elle comprit que la ville devait être dans un grand péril et, se levant aussitôt, elle conduisit ses filles devant le Saint Sacrement; là, dans les sentiments d'une profonde humilité, elle répéta plusieurs fois ces paroles : *Ah! Seigneur, j'avoue que je suis la plus détestable pécheresse; si ce sont mes péchés qui attirent cette tempête contre nous, qu'on me précipite dans la mer comme un autre Jonas; que je subisse moi seule les châtimens de votre colère; que je périsse, j'y consens, mon Dieu, mais épargnez la ville.* Pendant qu'elle priait ainsi, il s'éleva tout à coup un vent si violent, que la sentinelle, effrayée, regarda dans le fossé; elle crut apercevoir une ombre contre un pilier du pont; n'en étant pas très sûre et de crainte de donner une fausse alarme, elle examina plus attentivement et découvrit enfin les barques qui glissaient sur l'eau du fossé. Elle tira alors un coup de fusil pour avertir la garde, et la garnison se porta aussitôt sur les murailles de la citadelle; l'ennemi, se voyant découvert, s'enfuit en désordre, abandonnant les barques, les échelles et tous les instruments dont il comptait se servir pour l'exécution de son dessein. La ville, informée de ce qui s'était passé la nuit au couvent des Carmélites, attribua sa délivrance aux prières de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; on en fut encore plus convaincu dans la suite par l'information juridique que le Révérendissime évêque d'Anvers fit faire sur cet événement.

La vénérable Mère aida aussi par ses prières le C^{te} de Tilly dans une sanglante bataille qu'il livra aux hérétiques en Allemagne. Sachant que ce grand capitaine était aux prises avec les ennemis de la foi, elle combattit généreusement contre une foule de démons qui voulaient empêcher les effets de son oraison et ne se désista de ses instances auprès de Dieu que

lorsqu'elle eut obtenu la victoire du nouveau Macchabée. Elle annonça alors l'heureux succès des armées catholiques en Allemagne. La suite vérifia sa prédiction; on apprit que le C^{te} de Tilly avait triomphé des hérétiques dans le même temps où la servante de Dieu redoublait ses ferventes prières.

CHAPITRE XII

DÉVOTION DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY ENVERS LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

Dès sa plus tendre jeunesse, la vénérable Mère fit du plus haut de nos mystères l'objet de sa particulière dévotion; elle appelait l'adorable Trinité à son aide quand elle se trouvait exposée à quelque danger. Étant allée un jour, avec une de ses parentes, à une métairie peu éloignée de son village, le démon lui apparut sous la forme d'un fantôme si horrible, qu'elle s'évanouit de frayeur; mais auparavant, elle avait eu le temps de s'écrier : *Que la Sainte Trinité m'assiste!* Une fois remise de sa faiblesse, on l'aida à rentrer chez ses parents; sur la route, elle aperçut trois personnes vêtues de blanc et elle fut convaincue que c'était la très adorable Trinité dont elle avait imploré le secours.

Quand elle eut embrassé la Réforme du Carmel, sa dévotion envers cet auguste mystère s'accrut en proportion de la connaissance plus approfondie qu'elle en reçut; elle en pénétrait les vérités les plus sublimes, comme elle l'avoue elle-même dans l'histoire de sa vie, non par des figures sensibles, mais par des visions purement intellectuelles et d'une élévation qui ne permettait pas de les exprimer par des paroles. Le R. P. Chrysostome Henriquez, de l'Ordre de Saint-Bernard, auteur d'une vie de la vénérable Mère, nous donne, au chapitre xviii^e du IV^e livre, un beau témoignage de sa dévotion

envers la Sainte Trinité : *Il dit qu'elle pria un homme de mérite de prêcher à la communauté le jour de la fête de la Sainte Trinité ce qu'il fit avec beaucoup de force et de doctrine ; qu'il montra particulièrement de quelle manière on doit chanter ses louanges, adorer ses grandeurs, glorifier sa majesté et quels respects on doit lui rendre ; il confirma sa pensée en rapportant ce qui est dit dans l'Apocalypse des vingt-quatre vieillards qui offraient leurs couronnes au pied du trône de l'Agneau. Il s'exprima avec tant de feu que la vénérable Mère en fut charmée et transportée hors d'elle-même. Étant revenue de ce doux sommeil, elle poussa un profond soupir et dit : « Ah ! que ce bon Père a bien prêché ! qu'il a nettement et doctement expliqué le respect que nous devons rendre à une souveraine Essence en trois adorables Personnes ; il a lu dans mon cœur ce que Dieu m'e découvrit de ce divin mystère il y a quelques années. »*

Six mois avant son décès, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy eut une vision extraordinaire de la Sainte Trinité ; elle venait d'être si gravement malade qu'on lui avait apporté le Saint Viatique ; à peine l'eut-elle reçu qu'elle s'affaiblit tellement qu'elle crut toucher à ses derniers moments. Elle offrit alors à Dieu le sacrifice de sa vie ; au même instant, elle aperçut dans sa cellule, à quelque distance de son lit, trois personnes d'une majesté et d'une beauté à ravir. Son cœur s'embrasa d'une telle ardeur qu'il s'efforçait de sortir de lui-même pour s'unir à ce divin objet. Les trois personnes disparurent, laissant la servante de Dieu dans les plus doux transports ; elle ne douta pas que la Très Sainte Trinité ne lui eût fait la grâce de venir la consoler ; elle répéta plusieurs fois au Révérend Père Provincial des Carmes Déchaussés, qui lui avait donné le Saint Viatique : *Oh ! mon Père, que le Seigneur est bon !*

Dieu voulut enfin récompenser sa dévotion envers la Sainte Trinité en la retirant de ce monde le jour de sa fête, pour lui faire voir à découvert dans le ciel ces augustes Personnes qu'elle avait aimées avec tant d'ardeur sur la terre.



CHAPITRE XIII

SA TENDRE DÉVOTION ENVERS L'ADORABLE SACREMENT
DE L'AUTEL

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy était tellement persuadée de la présence réelle de l'Homme-Dieu sous les espèces sacramentelles qu'elle eût donné mille fois sa vie pour cette vérité : cette foi si ardente lui inspirait la dévotion la plus tendre envers le Dieu caché ; cette dévotion, à son tour, l'animait d'une telle confiance que, quelque traverse qu'elle eût à supporter, quelque peine intérieure qu'elle eût à souffrir, tout son recours était à Jésus, résidant sur nos autels.

Elle s'étudiait à dérober du temps aux embarras de sa charge, lorsqu'elle était prieure, pour l'employer à adorer le Très Saint Sacrement ; elle disait qu'elle y trouvait tout son plaisir, parce que son Sauveur y était caché. Elle soupirait après ce Pain céleste, et les supérieurs, convaincus de la pureté de son âme, lui permirent la communion quotidienne. Il était bien rare qu'elle s'en dispensât, et alors, c'était par humilité, s'en croyant indigne. Elle aimait mieux se priver de petits soulagements bien nécessaires à ses infirmités que de manquer la Sainte Communion. Si les grandes faiblesses qu'elle éprouvait fréquemment dans les dernières années de sa vie l'empêchaient de prendre cette nourriture divine, elle s'en plaignait tendrement à Dieu : *Vous ai-je offensé*, lui disait-elle, *pour mériter que vous me priviez de l'unique consolation de mon âme ?* Dieu, touché de ses plaintes, lui commanda, trois ou quatre mois avant son décès, de communier le plus fréquemment possible, parce que ce Sacrement la ferait jouir de la vie éternelle et de la possession de son souverain Bien.

Au reste, cette fidèle épouse de Jésus n'approchait de la Sainte Eucharistie qu'avec des dispositions très parfaites ; le cœur le plus pur, l'amour le plus tendre, la confiance la plus ferme, l'humilité la plus profonde, le respect le plus modeste,

en un mot toutes les vertus faisaient l'ornement de son âme pour y recevoir son Époux. Il n'était rien de plus convaincu de son néant, de plus abject à ses propres yeux que cette vénérable Mère lorsqu'elle devait communier; cet anéantissement charma tellement Notre-Seigneur qu'un jour de fête de saint Joseph, il la fit entrer dans un calme tout divin après la communion et lui montrant quatre animaux qui, semblables à des agneaux d'une blancheur éclatante, tenaient la tête contre terre dans l'attitude de l'adoration, il lui fit entendre intérieurement ces paroles : *Vos respects ressemblent à ceux-ci.*

On ne saurait exprimer quels effets admirables la Sainte Communion produisait dans son âme; son amour augmentait au point de la mettre, pour ainsi dire, hors d'elle-même. Bien souvent elle dut sortir du chœur pour qu'on ne s'aperçût pas de ses transports et se livrer à quelque occupation extérieure pour essayer d'en modérer l'ardeur; ayant appris que quelques religieuses s'étaient scandalisées de la voir s'en aller aussitôt après avoir communié, elle ne fit qu'en rire, ravie de ce qu'on en ignorait la cause, mais la vérité ne fut pas longtemps sans être connue. Il arrivait assez fréquemment que, tout absorbée dans l'amour du Dieu qu'elle possédait dans son cœur, elle n'entendait pas ce qu'on lui disait; une religieuse, ayant une fois besoin de lui communiquer une affaire très importante, dut la pousser assez fort pour la faire revenir de son extase.

Enfin, la vénérable Mère avait un zèle infatigable pour la gloire de Jésus-Hostie; elle ne pouvait souffrir qu'on le traitât avec peu de respect et si elle apprenait qu'il eût été l'objet de quelque profanation de la part des hérétiques, elle en perdait le repos et s'affligeait sans pouvoir être consolée. Tout son désir était qu'on approchât souvent de l'adorable Eucharistie; elle accordait avec joie à ses filles la permission de communier, elle les y poussait même, persuadée qu'il en revenait de la gloire à son Époux et de l'avantage à leurs âmes. Elle leur disait agréablement que, comme le lait que l'enfant tire du sein de sa nourrice lui donne des forces sans qu'il le sache, de même l'adorable Eucharistie fortifie l'âme et donne

de l'accroissement aux vertus, lorsqu'elle en approche avec les dispositions requises et bien qu'elle ne s'aperçoive pas des fruits qu'elle en retire.

CHAPITRE XIV

SA DÉVOTION ENVERS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Dès son plus jeune âge, la vénérable Mère fut tendrement affectionnée aux souffrances du Dieu crucifié; leur souvenir la touchait infiniment et lui imprimait dans le cœur ce qu'il avait enduré dans son corps. Lorsqu'elle voyait dans une église quelque image représentant un des mystères de la Passion, elle s'en affligeait à tel point que ses yeux devenaient comme deux fontaines de larmes.

Cette tendre dévotion s'accrut merveilleusement dans son cœur lorsqu'elle se fut vouée au service de ce Dieu crucifié; l'ayant pris pour Époux, elle s'efforça de devenir une digne épouse en imprimant dans son âme et dans ses membres les divins caractères de cet aimable Sauveur. Il n'était personne de plus patient dans les traverses, de plus tranquille parmi les tempêtes, de plus gai au milieu des croix, de plus soumis dans les abandons et les épreuves intérieures que cette vénérable Mère; tout son plaisir était de souffrir, à l'exemple de Jésus souffrant et elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle avait l'occasion de porter la croix. Non contente des peines intérieures et extérieures que lui distribuait libéralement la divine Providence, elle châtiait son corps avec la plus grande rigueur et mettait tout son bonheur à mener la vie la plus austère et la plus mortifiée, en vue de se rendre parfaitement conforme à Jésus crucifié.

Elle avait une dévotion particulière pour le vendredi et le temps du Carême, parce qu'ils sont consacrés à honorer la

Passion de Jésus-Christ. Elle méditait tout ce temps-là ses horribles souffrances et la compassion que cette vénérable Mère éprouvait intérieurement paraissait bien sur son visage qui offrait alors l'image de la désolation, surtout dans la Semaine Sainte et le jour du Vendredi Saint. Elle paraissait alors comme transformée en Jésus souffrant.

Elle assemblait ses filles tous les ans le Vendredi Saint et leur démontrait avec tant d'énergie combien un Dieu avait souffert par amour pour elles, et dans quelle étroite obligation elles étaient de reconnaître cet amour infini et de s'aimer mutuellement, que l'attendrissement gagnait la Mère et les filles, et toutes ensemble versaient des larmes qui, ayant la charité pour principe, devaient plaire infiniment au Cœur de Jésus.

Vers la fin du Carême de l'année 1626, qui fut la dernière de sa vie, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy se trouvant fort malade, une religieuse lui demanda si elle assemblerait la communauté, comme elle avait coutume de le faire. Elle répondit : *Si le Seigneur l'agrée et que je puisse lui rendre service par cette action, je le ferai volontiers.* Elle fut tellement indisposée le Vendredi Saint, qu'elle ne put quitter son lit; elle ne manqua pas cependant de réunir les Sœurs et leur dit en joignant les mains : *Chères filles, le Seigneur m'a fait la grâce de m'apparaître sous le pesant fardeau de la Croix et de me découvrir quelle a été la grandeur de ses cruels tourments; j'en suis restée plus morte que vive; je vous conjure par la Passion de votre Époux de vous rendre de véritables filles de notre sainte Mère, d'observer la règle et les statuts, d'être promptes à obéir à vos supérieurs et de bien veiller pour ne point tomber dans les pièges du démon, qui s'efforce de diviser les cœurs; aimez-vous donc mutuellement en Jésus-Christ.*

Ces paroles, dites d'une voix tendre, mais si faible que cette bonne Mère semblait presque mourante, tirèrent les larmes des yeux de ses filles; elles crurent que Dieu lui avait révélé le temps de sa mort et que ce discours était le dernier testament qu'elle leur laissait comme une marqué de son zèle

pour l'observance. Dieu, cependant, la conserva encore pendant quelques semaines; elle les employa à méditer avec la plus grande tendresse sur la miséricorde, l'amour et la Passion de Jésus-Christ. Ce qui est digne de remarque, c'est que cette vénérable Mère aimait, dans son humilité, à se tenir, comme Madeleine, aux pieds du Sauveur et à les arroser des larmes du repentir et de l'amour.

CHAPITRE XV

SA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy eut toujours une affection bien tendre pour la Très Sainte Vierge; elle la choisit pour Mère dès sa plus tendre jeunesse, et eut le bonheur d'en recevoir tous les secours qu'elle pouvait en attendre. Attaquée de mille tentations, persécutée par sa famille et ses amis qui voulaient la détourner d'embrasser la vie religieuse, elle mit toute sa confiance dans cette Mère de miséricordes et la conjura de renverser les obstacles qui s'opposaient à son dessein. La divine Mère lui apparut une nuit avec son Fils entre les bras et la consola en l'assurant qu'elle entrerait dans la Réforme et qu'elle y persévérerait jusqu'à la mort. Elle se montra encore à elle en diverses occasions; aussi, notre vénérable Mère, extrêmement reconnaissante des faveurs qu'elle en recevait, brûlait pour elle d'un tendre amour et désirait vivement contribuer de toutes ses forces à l'accroissement de sa gloire; elle se fût estimée la plus heureuse du monde si elle eût pu porter tout l'univers à aimer cette bonne Mère et à publier ses louanges.

La Sainte Vierge ne lui refusa jamais son secours; dans ses peines et ses abandons intérieurs, elle la consolait avec beaucoup de tendresse. Pour l'animer de plus en plus à l'amour

de la souffrance, elle commanda dans une vision à la Révérende Mère Catherine du Christ de lui écrire de sa part *qu'elle la portait dans son cœur, qu'elle lui servirait de véritable Mère en toute rencontre et que jamais elle ne l'abandonnerait; qu'à sa mort, elle la recevrait entre ses bras comme sa chère fille, qu'elle ne se décourageât en rien, que ses peines seraient récompensées au double dans le ciel.* La Vénérable reçut cette lettre à Anvers et ressentit bientôt les effets de cette promesse : elle se trouva fortifiée d'un secours céleste parmi les délaissements les plus désolants qui eussent déconcerté les âmes les plus fortes. Enfin, elle eut le bonheur de voir Jésus-Christ et sa sainte Mère l'assister à la mort et conduire son âme bienheureuse dans le séjour des saints, selon que Dieu le révéla à la vénérable Mère Catherine du Christ. Pour mieux l'en convaincre, la Sainte Vierge lui apparut avec la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy tout éclatante de lumière.

CHAPITRE XVI

SA PROFONDE HUMILITÉ

La vénérable Mère fut pénétrée de la vue de son néant dès son enfance; elle mettait tout son plaisir à remplir auprès des membres de sa famille les offices les plus vils et à les servir en tout ce qu'ils lui commandaient. Quoique fortement inspirée de Dieu d'embrasser la vie religieuse dans le Carmel réformé, elle s'en croyait indigne et, dans son humilité, elle pensait que la communauté ne lui accorderait pas cette faveur. Quelque dessein généreux qu'elle conçût, il était toujours accompagné des sentiments les plus humbles; elle avait songé un moment, dans son inexpérience, à déguiser son sexe et à se présenter dans un monastère de religieux; ce n'était que pour les servir.

Ayant enfin obtenu la faveur d'être reçue dans le couvent d'Avila en qualité de Sœur du voile blanc, elle s'appliqua aussitôt à pratiquer sa vertu favorite : elle volait aux emplois les plus vils ; les actions les plus basses lui étaient le plus agréables ; elle trouvait tout son plaisir à faire la cuisine, à servir les malades, à balayer, en un mot à faire tout ce qu'il y a de plus humble, prévenant même celles qui étaient chargées de ces emplois.

La sainte et séraphique Mère Térése, charmée de la prudence, des mérites, des vertus et des talents de la vénérable Mère Anne, bien qu'elle les cachât de son mieux sous une simplicité volontaire, voulut la faire passer au rang des Sœurs choristes et n'oublia rien pour l'y engager. Mais l'humble fille qui, en toute autre chose, recevait les avis de la Sainte comme des oracles et obéissait en aveugle à ses moindres commandements, ne put jamais consentir à ce changement. Notre sainte Mère pria alors le Révérend Père Provincial de le lui commander, et il le fit. La servante de Dieu se soumit, mais la tristesse la plongea dans un tel abattement, qu'il trouva bon de lever son commandement et de la laisser dans l'humble condition qu'elle aimait. La Sainte lui prédit qu'un jour viendrait où elle accepterait de mains étrangères ce qu'elle refusait des siennes. Cette prophétie se réalisa : très peu de temps après l'arrivée en France des Mères espagnoles, les supérieurs obligèrent la Mère Anne de Saint-Barthélemy à prendre le voile noir parce qu'ils désiraient lui confier des charges ; elle assura souvent à ses filles qu'elle ne fut jamais plus humiliée que dans cette circonstance.

A peine eut-elle le voile noir, qu'on la nomma prieure de Pontoise, ce qu'elle n'eût jamais accepté sans un commandement exprès ; Notre-Seigneur lui-même l'engagea à se soumettre en lui promettant son secours.

Cet honneur ne diminua rien du mépris que la vénérable Mère avait pour elle-même ; elle eut toujours le même attrait pour servir, bien que son autorité lui donnât le droit de commander. Toute prieure qu'elle était, elle assistait les Sœurs

converses, leur portait du bois, épluchait les herbes et allumait le feu. Ses filles lui en faisaient de tendres reproches et lui disaient ; *Se peut-il, ma Mère, que votre Révérence soit continuellement à la cuisine? en vérité, nous en sommes sensiblement mortifiées.* Elle leur répondait avec bonté : *Ne vous raillez pas de moi; ne savez-vous pas, mes filles, que notre sainte Mère est supérieure de ce couvent et que je n'en suis que la cuisinière? c'est pour cela que je me trouve mieux à la cuisine que partout ailleurs.* En hiver, elle faisait du feu dans le chauffoir pour que ses filles le trouvassent prêt à leur sortie du chœur; si elle voyait qu'on eût négligé quelque chose, au lieu d'en charger quelqu'un, elle faisait elle-même la besogne. On lui disait quelquefois : *Ma Mère, oubliez-vous que vous êtes supérieure et que vous avez le droit de nous commander?* Elle répondait avec un sourire : *Hélas! ma fille, je n'y songeais pas; la chose se trouve faite avant que j'aie la pensée de la commander à une autre.*

Une des grandes peines de la vénérable Mère était la nécessité de reprendre les petites fautes qui se commettent, même dans les maisons les plus régulières. Alors, elle se les attribuait à elle-même et demandait pardon à la communauté du mauvais exemple qu'elle lui donnait; bien souvent, elle disait ses coupes au réfectoire comme une simple novice; si elle croyait avoir fait de la peine à une Sœur, elle lui faisait ses excuses, la priait à genoux de lui pardonner et lui promettait d'être plus circonspecte à l'avenir.

Elle ne souffrait pas qu'on la servît, excepté lorsque la maladie la mettait dans l'impossibilité de se servir elle-même; si elle avait oublié dans sa cellule quelque objet dont elle eût besoin, elle allait le chercher elle-même, malgré la peine qu'elle avait à monter; toutes ses filles tâchaient de deviner ce qui lui était nécessaire, mais cette bonne Mère s'étudiait à le cacher pour ne pas leur donner de peine.

Étant dangereusement malade, elle avait un grand déplaisir de l'embarras qu'elle donnait à l'infirmière et priait Dieu de l'enlever de ce monde, afin de ne pas être à charge à ses filles; un peu avant sa mort, elle en engagea une qu'elle savait être

parfaitement obéissante à presser le Seigneur de l'appeler à lui, parce qu'elle était inutile à la communauté et qu'elle lui rendrait plus de services dans le ciel.

A en croire la vénérable Mère, il n'y avait pas de plus grande pécheresse qu'elle; quand on lui parlait des maux de la sainte Église, elle s'accusait de les causer par ses péchés, disant que personne ne l'égalait en malice. Et lorsque ses filles lui demandaient comment elle pouvait avoir d'aussi bas sentiments d'elle-même, puisqu'elle n'avait jamais commis de fautes bien graves, elle répondait *que si Dieu avait donné aux plus grands pécheurs les grâces dont il l'avait favorisée, ils en auraient profité pour devenir des saints; que, quant à elle, elle n'avait pas encore commencé à le servir et par conséquent qu'elle aurait à lui rendre un compte sévère.*

Lorsque les Espagnols furent contraints d'abandonner le siège de Berg-op-Zoom, elle tomba dans une profonde affliction; une de ses filles lui en demanda le sujet; elle répondit : *Ah! ie vois trop que je ne suis qu'une détestable pécheresse, puisque Dieu nous châtie avec tant de rigueur.* La religieuse repartit : *Eh! ma Mère, votre Révérence sait bien qu'il y a de plus grands pécheurs sur la terre, pourquoi donc s'attribue-t-elle ces funestes malheurs? J'avoue, ma fille,* répliqua la vénérable Mère, *qu'il se trouve de plus grands pécheurs les uns que les autres, mais nous porterons tous nos péchés au tribunal de Dieu, comme un faisceau de bois, pour être brûlés, et il se peut que les nôtres lui déplaisent plus que ceux des autres.*

Une autre fois où on la vit encore dans une grande tristesse, on lui en demanda la cause puisqu'elle était assurée de son salut; elle répondit : *Hélas! mes filles, personne ne peut se flatter d'être sauvé, et moi moins que tout autre; Dieu seul connaît mon sort; quant à moi, je l'ignore.*

Elle avait un tel mépris d'elle-même qu'elle souffrait étrangement des marques d'estime qu'on lui donnait; elle disait souvent à ses filles : *Peut-il nous arriver une plus grande confusion que d'être estimées au-delà de ce que nous sommes? Je vous conjure de prier le Seigneur pour que toutes ces personnes*

me connaissent telle que je suis, afin qu'elles ne se trompent pas à mon sujet.

C'était lui faire de la peine que de s'intéresser à sa santé; la Sérénissime Infante Isabelle, sachant qu'elle était indisposée, lui envoya ses médecins avec ordre de ne rien épargner de ce qui pourrait la soulager; l'humble religieuse fut sensiblement mortifiée de cette charité qu'elle ne croyait pas lui être due; elle s'en plaignit même tendrement à Notre-Seigneur et lui dit : *Pouvez-vous souffrir, mon Dieu, qu'on s'inquiète pour une pauvre Carmélite? Ne le permettez pas, je vous en conjure, et accordez-moi la grâce de mourir sans bruit.* Elle fut exaucée et mourut si rapidement que personne ne put être averti.

En un mot, la vénérable Mère a été aussi humble qu'une âme peut l'être; elle demanda cette grâce à Dieu pendant quarante années par l'intercession de saint François, et ne crut jamais l'avoir complètement obtenue. L'estime qui la suivait partout lui donnait de grandes craintes, et, tandis que tout le monde la regardait comme une sainte, elle se réputait pour la plus imparfaite de toutes les créatures.

CHAPITRE XVII

VIE PÉNITENTE ET MORTIFIÉE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

La vénérable Mère commença à embrasser la croix de Jésus dès qu'elle eut appris à la connaître; tout innocente qu'elle fût, elle pratiqua dès sa jeunesse, à l'exemple de saint Jean Baptiste, les austérités les plus rigoureuses, et on peut dire qu'elle débuta dans la vie pénitente par où les plus mortifiés finissent : marcher pieds nus parmi les pierres et les épines, se meurtrir le corps par les disciplines les plus cruelles, porter sur sa chair un rude cilice, se plonger dans l'eau glacée,

n'avoir pour lit qu'un faisceau de sarments avec une pierre pour oreiller, voilà les actes qu'on admire dans les pénitents les plus austères, voilà ce qu'a pratiqué la vénérable Mère dès ses plus tendres années; elle s'étudiait dès lors à faire mourir un corps qui venait à peine de naître à la vie; elle cherchait à reproduire dans ses membres les douleurs de Jésus crucifié pour s'en rendre une parfaite copie.

Toutes sévères que paraissent ces pénitences, elles ne sont que l'ombre de celles qu'elle pratiqua après son entrée dans la Réforme; elle ne se contenta pas des austérités de la règle et, avec la permission des supérieurs, elle en fit d'extraordinaires. Elle prenait très souvent la discipline jusqu'au sang, se ceignait les reins d'une chaîne dont les pointes pénétraient bien avant dans sa chair, se couvrait d'un rude cilice, se serrait les jambes si étroitement avec des cordes pleines de nœuds qu'elles y imprimèrent des sillons qui durèrent autant que sa vie; elle mêlait de l'absinthe à sa nourriture, se pinçait les bras si cruellement qu'ils en restaient tout noirs de meurtrissures; si elle se faisait quelque coupure en travaillant, elle n'y appliquait d'autre remède que du sel pour en augmenter la douleur; enfin elle se roulait au milieu des épines et des orties et en sortait le corps déchiré et tout couvert de sang. Voilà comment la vénérable Mère satisfaisait la sainte haine qu'elle avait pour elle-même.

Elle ne s'épargna pas davantage dans sa vieillesse; bien qu'affaiblie par de nombreuses maladies, elle se crut toujours assez forte pour accomplir les pénitences communes; jamais elle ne se dispensait du jeûne, à moins d'une grave indisposition; elle n'omettait rien des disciplines, chaînes, cilices, etc., en usage dans l'Ordre.

Ses filles la conjuraient quelquefois de modérer ses austérités pour ne pas achever de ruiner sa santé, déjà si ébranlée; elle cédait à leurs désirs pour ne pas les contrister, mais elle se vengeait sur son corps quand elle se retrouvait seule et lui faisait bien payer les légers soulagements qu'elle lui avait accordés; et, lorsque la maladie l'empêchait de continuer ses

rigoureuses pratiques, elle se plaignait de n'être plus bonne à rien et d'être une charge pour ses filles. *Hélas! leur disait-elle, que vous êtes heureuses de pouvoir travailler pour Dieu et chanter ses louanges, comme vous le faites, tandis que je vis comme une bête; je le souffre cependant volontiers pour son amour, puisque tel est son bon plaisir.*

Si la vénérable Mère était ingénieuse à affliger son corps de toutes les manières, elle ne négligeait pas de veiller à la garde de ses sens pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit; elle refusait à ses yeux le moindre regard inutile et ne s'en servait que pour les choses nécessaires; elle avait une modestie angélique qui inspirait le respect et la vénération à tous ceux qui la voyaient. Mais elle contemplait volontiers les merveilles de la nature qui l'aidaient à élever ses pensées jusqu'à Dieu. Le matin, à son réveil, elle ouvrait sa fenêtre et, admirant la beauté de l'aurore naissante, elle s'écriait dans un doux transport : *Ah! Seigneur, que tous les êtres créés vous louent à jamais! Que le ciel et la terre, que le monde entier vous aime! Mais que je vous aime plus que tous les hommes ne sauraient vous aimer!*

Quant à l'ouïe, elle était sourde pour tout discours qui n'avait pas Dieu pour objet; c'était lui faire une grande peine de l'entretenir des vanités du siècle; s'il arrivait qu'il se glissât dans les récréations quelques paroles un peu mondaines, elle les détournait agréablement sur des matières spirituelles, pensant avec raison qu'il ne devait rien rester du monde dans des âmes qui faisaient profession d'y renoncer. Jamais elle ne cherchait à apprendre d'autres nouvelles que celles qui concernaient l'état de l'Église. L'odorat ne fut pas traité avec moins de rigueur que les autres sens; bien loin de lui accorder aucune satisfaction, elle ne s'en servait que pour le mortifier; elle se plaisait à la cuisine où se rencontrent souvent mille choses qui exhalent une mauvaise odeur, et trouvait ses délices à servir les malades les plus répugnantes, comme la pauvre lépreuse dont elle parle dans sa vie.

La vénérable Mère pratiqua toute sa vie une rigoureuse

mortification par rapport au sens du goût; elle se privait de ce qu'il y avait de meilleur dans ses portions, ne témoignait jamais de répugnance pour la manière dont elles étaient apprêtées et trouvait que les plus insipides étaient les meilleures; au reste, elle y mêlait souvent de l'absinthe, afin de n'accorder aucune satisfaction à la nature. Dans ses maladies, si on lui apprêtait quelque chose de plus délicat, elle en était très affligée, mais elle en mangeait cependant pour ne pas contrister ses filles. Très souvent altérée par l'ardeur de la fièvre, elle était quelquefois très longtemps sans vouloir accepter une goutte d'eau pour apaiser sa soif.

Elle s'étudia aussi à faire mourir sa langue en observant la loi du silence avec une grande exactitude; elle ne parlait que quand il le fallait absolument et même alors elle retranchait souvent quelque chose des paroles nécessaires, de crainte de se laisser aller insensiblement à en dire de superflues. Elle fuyait le parler autant qu'elle le pouvait et recommandait à ses filles de ne pas s'entretenir longtemps avec les séculiers et de prendre bien à cœur la vertu du silence, comme une chose indispensable pour les aider à acquérir le recueillement intérieur et à avancer dans l'oraison.

Quant au coucher, nous avons vu dans la vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, qu'étant encore dans le monde, elle ne voulait que la terre nue ou quelques fagots de sarments pour se reposer. Dans le cloître, loin de chercher à flatter son corps sur ce point, elle trouvait que le lit le plus dur était toujours le meilleur; elle se retranchait aussi une grande partie du repos de la nuit, dormant à peine trois ou quatre heures et employant le reste du temps, soit à visiter et consoler les malades, soit à contempler les grandeurs de Dieu. Ses filles lui demandaient souvent comment elle pouvait subsister avec si peu de sommeil; elle leur faisait cette réponse digne d'un cœur comme le sien : *Hélas! chères filles, un peu de repos suffit à ce misérable corps; puisque la vie est si courte, employons-la à louer le Seigneur; que ferions-nous couchées si longtemps comme des bêtes?*

En finissant ce chapitre, nous pouvons dire que cette vénérable Mère avait les qualités que les maîtres de la vie spirituelle exigent dans une âme parfaite; elle était sourde, aveugle et muette : sourde à toute autre parole qu'à celle de Dieu; aveugle sur tout ce qui regardait les vanités du siècle; muette en ne se servant jamais de sa langue que pour des choses utiles et nécessaires.

CHAPITRE XVIII

SON OBÉISSANCE

Toute la vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy a été marquée du sceau de l'obéissance. Elle fut d'abord très soumise à ses parents et, quand elle les eut perdus, à l'âge de dix ans, elle obéit à ses frères et sœurs avec la même ponctualité. Jamais elle ne leur causa de la peine, au moins volontairement; jamais elle ne résista à leurs ordres, même lorsqu'ils lui imposaient des travaux au-dessus de ses forces. En un mot, elle mettait plus de promptitude à exécuter leurs commandements qu'eux à lui en faire.

Elle obéissait à ses directeurs comme à Dieu même et trouvait tant de plaisir à suivre leurs conseils, qu'elle affirma un jour à une religieuse *qu'elle trouvait plus de consolation à pratiquer la volonté des autres que la sienne propre*. Elle demanda instamment au Seigneur la grâce de ne jamais faire sa propre volonté et elle avoue avoir été parfaitement exaucée, ne l'ayant jamais suivie depuis qu'elle eut fait cette demande.

Son confesseur lui ayant commandé un jour de tenir son doigt dans le feu l'espace d'un *Credo*, elle obéit aveuglément et n'en souffrit aucun mal. Dieu, pour témoigner combien cet acte d'obéissance lui plut, a préservé ce doigt de la corruption. Quoiqu'il ne reste que les os du corps de la vénérable Mère,

ce doigt est recouvert d'une chair vive comme s'il était encore animé; les Pères Carmes Déchaussés de Bruxelles ont le bonheur de le posséder.

La sainte et séraphique Mère Térése fut un jour tellement accablée d'affaires, qu'elle ne pouvait arriver à répondre aux lettres les plus importantes; son humble et fidèle compagne, pleine de compassion, regrettait de ne pas savoir écrire, afin de pouvoir l'aider; pendant qu'elle roulait cette pensée dans son esprit, la Sainte lui dit tout à coup : *Ma fille, je serais aise que vous sussiez écrire; vous me serviriez beaucoup dans cette rencontre.* Elle répondit aussitôt : *Ma Mère, il n'y a rien d'impossible à l'obéissance; si votre Révérence me commande d'écrire, j'obéirai.* La Sainte, convaincue de sa grande vertu, le lui commanda. La vénérable Mère Anne prit la plume, forma des caractères conformes à ceux d'une lettre que notre sainte Mère lui donna et, dès lors, continua d'écrire sans avoir jamais eu d'autre maître que l'obéissance.

Cette obéissance parfaite a été plus d'une fois récompensée par des prodiges : les malades qu'elle a guéris, la pluie qu'elle obtint du ciel dans un temps de grande sécheresse et d'autres faits non moins surprenants ont montré combien Dieu agréait la soumission de sa fidèle épouse.

Toute Supérieure qu'elle fût plus tard, elle continua à obéir. S'il faut en croire la déposition juridique de la Mère Claire de la Croix, jamais elle ne répliqua aux commandements de ses supérieurs, même dans des cas où, d'après l'avis des théologiens, elle eût pu le faire sans pécher à cause des inconvénients qui pouvaient en résulter. Elle disait souvent : *A Dieu ne plaise que je m'oppose à sa volonté, ni à celle de mes supérieurs; j'aime mieux que tout se perde en obéissant que de ne pas obéir.* Lorsqu'elle avait reçu quelque ordre, elle le proposait à ses filles en ces termes : *Mes Sœurs, les supérieurs nous enjoignent telle chose; que celles d'entre vous qui souhaitent être mes filles s'y soumettent; si quelqu'une s'y oppose, qu'elle ne me croie pas sa Mère.* Quelque douce qu'elle fût dans toute sa conduite, elle était très sévère pour tout ce qui touchait à l'obéis-

sance; elle ne pouvait croire qu'une âme religieuse jouit de la paix intérieure en suivant sa propre volonté.

Un Supérieur lui ayant commandé de brûler quelques écrits spirituels qu'elle avait composés, elle fut plus prompte à exécuter cet ordre qu'il ne le fut à le révoquer, bien que, dans ce commandement, il n'eût eu d'autre intention que d'éprouver sa vertu.

Elle n'obéissait pas seulement à ses supérieurs, mais encore à la dernière de ses filles; il suffisait de lui insinuer qu'une chose devait se faire pour qu'elle se mit aussitôt en devoir de l'accomplir, montrant par cette soumission et cette promptitude qu'il n'est point de chemin plus sûr que celui de l'obéissance.

CHAPITRE XIX

SA PURETÉ

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy n'eut rien de plus à cœur que de conserver la pureté de son corps et de son cœur; dès l'âge de sept ans, elle choisit Jésus pour Époux, bien résolue à ne jamais en prendre d'autre, et, quelque effort qu'on fit, on ne put jamais l'amener à changer de dessein. Elle triompha avec le secours de Dieu des tentatives de sa famille pour l'engager dans le mariage, ainsi que des attaques du démon, qui, furieux de voir cette âme si pure échapper à son pouvoir, lui livra une guerre cruelle sans pouvoir la vaincre jamais.

Sachant que la mortification est la gardienne de la chasteté, la Vénérable résolut de mener cette vie austère que nous avons racontée dans les chapitres précédents; elle châtiait son corps pour qu'il ne se révoltât pas contre l'esprit et lui refusait toute espèce de satisfaction; convaincue, selon la parole

de l'Évangile, que la vue de Dieu est réservée aux âmes pures, elle faisait tout pour conserver la pureté de l'âme et du corps. En un mot, ayant le bonheur d'être unie à l'Époux des vierges, elle n'oubliait rien de ce qui pouvait plaire au plus chaste des Époux, et j'ose dire que sa pureté croissait à proportion qu'elle avançait dans l'union avec Dieu.

CHAPITRE XX

SA PAUVRETÉ

Jésus pauvre et dénué de tout charma le cœur de la vénérable Mère et elle s'étudiait à être une copie fidèle de ce divin original; persuadée qu'il prend ses délices avec les vrais pauvres d'esprit, elle s'efforça de dégager son cœur de toute attache aux biens de la terre et se dépouilla même souvent de ses objets de dévotion pour ne pas risquer de mettre ses affections dans les choses spirituelles, toutes bonnes qu'elles fussent d'ailleurs; c'est ainsi que, malgré sa grande tendresse pour notre sainte et séraphique Mère Térèse, elle distribua ses reliques à ses filles sans se rien réserver; comme on le lui reprochait, elle répondit qu'elle les partageait entre celles qui en profiteraient mieux qu'elle, et qu'il lui suffisait d'espérer voir un jour la Sainte dans le ciel. Quelques jours avant de mourir, elle dit à une des Sœurs : *Béni soit le Seigneur! je suis tellement morte à toute chose que rien ne peut plus me causer ni peine, ni plaisir; mon cœur ne vit qu'en Dieu seul.*

Un jour qu'elle était occupée à filer de la laine, on lui demanda à quoi elle pensait : *Je pense,* répondit-elle, *que mon cœur et mon esprit sont pareils à cette laine; comme elle est suspendue entre le ciel et la terre, de même je me sens tellement dégagée de tout, qu'il me semble vivre dans un autre séjour.*

La vénérable Mère Anne ne pouvait souffrir dans sa cellule

que le strict nécessaire; tout y respirait la plus parfaite pauvreté; toute supérieure qu'elle fût, elle n'y voulait jamais conserver de l'argent, et, si quelques personnes pieuses lui en donnaient pour acheter des images, elle le faisait serrer ailleurs; elle priait Dieu fréquemment de ne pas permettre qu'elle eût rien de superflu dans sa cellule, puisque la religion ne la laissait manquer de rien.

Elle était pauvre dans ses vêtements; elle aimait à les porter usés et rapiécés, à ce point qu'un supérieur fit un jour de grands reproches aux religieuses de souffrir que leur Mère fût si misérablement vêtue; elle les excusa et dit *qu'elle cherchait ce qui lui était le plus commode*. Il en était de même pour la nourriture; elle choisissait toujours ce qu'il y avait de plus commun et s'affligeait lorsqu'on voulait lui donner quelque chose de particulier. La pourvoyeuse lui ayant dit un jour qu'elle lui avait réservé une portion qui serait de son goût, elle en témoigna son mécontentement et ne voulut pas y toucher.

Elle s'étudiait à imprimer dans le cœur de ses filles l'amour de la pauvreté évangélique; outre les beaux exemples qu'elle leur en donnait, elles les exhortait efficacement à la pratique, pour se rendre conforme à leur céleste Époux. S'il se commettait quelque manquement sur ce point, elle en faisait une réprimande sévère et remontrait avec force combien est grande l'obligation du vœu de pauvreté.

CHAPITRE XXI

SA PRUDENCE DANS LE GOUVERNEMENT

Dans le livre de ses fondations, notre sainte et séraphique Mère Tèreſe dit deux choses à la louange de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy : la première, qu'elle était grande

servante de Dieu, la seconde qu'elle découvrait en elle tant de discrétion et de prudence, qu'elle lui rendait, quoique simple Sœur du voile blanc, plus de services que bien des choristes. Sa prudence se montra déjà en Espagne en plusieurs occasions : lorsque la vénérable Mère Marie de Saint-Jérôme, cousine de notre sainte Mère, fut nommée prieure de Madrid dans un moment où la communauté était très troublée, elle ne consentit à accepter cette charge qu'à la condition d'emmener avec elle l'humble compagne de la Sainte; celle-ci justifia bien cette marque de confiance; elle fut un lien de charité entre la Mère et les filles, inspirant du respect et de la vénération aux religieuses envers une prieure qu'elles n'avaient pas choisie et portant celle-là à gagner l'affection de ses filles en employant la douceur et la mansuétude; le succès couronna ses efforts et les Sœurs demandèrent à faire un second noviciat sous sa conduite, bien qu'elle ne fût que Sœur converse. Cette même prudence parut encore lorsqu'une prieure du même monastère, voulant ajouter quelque chose à la perfection de la Réforme, entreprit de bâtir pour les religieuses un désert où l'on mènerait une vie très austère. Quelque instance qu'on fit auprès de la vénérable Mère Anne, on ne put lui faire prêter son concours à ce projet; on l'accusa d'être une religieuse relâchée, elle s'en soucia fort peu. Mais bientôt les événements lui donnèrent raison; l'entreprise, bien que déjà commencée, avorta, et sa prudence fut admirée par ceux mêmes qui l'avaient blâmée de son opposition.

A peine arrivée en France, la Vénérable fut obligée de prendre le voile noir, pour obéir à ses supérieurs, et, depuis lors, tant dans ce pays qu'en Flandre, elle fut presque constamment prieure. Sa conduite dans tous les monastères qu'elle gouverna gagna, non seulement les cœurs de ses filles, mais encore l'estime des gens du monde avec lesquels elle se trouvait en rapport. On ne pouvait voir une mère plus douce et plus tendre à l'égard de ses filles; elle ne les traitait pas en esclaves, mais en enfants, et disait *qu'elle aimait mieux souffrir en Purgatoire pour avoir été trop bonne que pour avoir été trop sévère.*

Tout admirable que fût la douceur de cette vénérable Mère, elle savait lui faire violence et employer la rigueur dans le besoin. S'il se glissait quelques fautes ou quelques abus, elle les reprenait avec tant de force et de zèle qu'elle inspirait de la crainte aux coupables et leur donnait le désir de se corriger. On lui demanda quelquefois comment elle pouvait agir avec tant de vigueur dans ces rencontres avec son naturel si doux; elle répondait : *Mon penchant ne me dicte pas cette conduite, mais le devoir de ma charge me l'impose.* En un mot, elle savait employer dans une si juste mesure la force et la douceur, qu'elle entraînait ses filles, tant par l'amour que par la crainte, à observer exactement la règle et les statuts de notre sainte Mère.

Si une religieuse, au lieu de reconnaître ses torts, se montrait aigrie par une correction, la vénérable Mère s'en attribuait toute la faute, lui faisait des excuses en particulier, et, par cette manière d'agir, la forçait doucement à rentrer en elle-même et à s'amender. Sa prudence lui inspirait encore de joindre les actes aux paroles; convaincue que les exemples touchent plus les cœurs que les exhortations, elle était la première à tous les actes de communauté, ce qui servait d'aiguillon à ses filles et les poussait à imiter une si exacte observance.

Il ne faut pas s'étonner de la prudence de sa conduite; outre ses dons naturels, notre sainte Mère et Dieu lui-même l'instruisaient souvent de la manière dont elle devait agir; elle ne pouvait que bien faire sous la direction de si savants maîtres, et, à vrai dire, jamais on ne s'est plaint de sa conduite dans le gouvernement.

CHAPITRE XXII

SA PATIENCE

La vénérable Mère Anne s'étudiait à tout souffrir en silence; elle demandait à Dieu tous les matins de lui donner la patience qu'elle estimait comme une des vertus les moins sujettes à la vaine gloire. Les autres ont toujours un certain éclat qui paraît aux yeux des hommes; la patience seule, disait-elle, a ses maux intérieurs qui ne sont connus que de Dieu et de l'âme qui les souffre.

Quelle patience ne fit-elle pas paraître dans le monde? Elle se vit méprisée, maltraitée et persécutée de ses parents sans leur témoigner jamais le moindre déplaisir; sa constance lassa enfin leurs persécutions et les fit consentir au désir qu'elle avait d'embrasser l'état religieux.

Elle était infatigable au milieu des plus rudes travaux; contente dans les maladies les plus pénibles, insensible aux reproches les plus durs; quelque fatigue qu'elle eût à essayer avec notre séraphique Mère, jamais elle ne s'en plaignit; quelque infirmité qu'elle dût souffrir, jamais elle ne s'en lassa; quelque reproche qu'on lui fit, jamais elle ne s'en fâcha. Lorsqu'elle était malade, elle disait agréablement : *Tout ce que je dois faire pour le moment, c'est d'obéir à Dieu et à l'infirmière; tout ce que je désire, c'est que le Seigneur dispose de moi selon son bon plaisir.*

Elle ne demandait jamais le moindre soulagement dans ses maladies et ne priait pas pour en être délivrée; mais elle sollicitait humblement la patience pour bien souffrir et la grâce de ne pas être une trop lourde charge pour ses infirmières.

Cette vénérable Mère sentit trois jours avant sa mort une douleur si violente à l'épaule qu'il lui eût été impossible de la supporter, disait-elle, si Notre-Seigneur ne l'eût encouragée à souffrir en lui disant que ce n'était qu'une faible partie de celle qu'il avait endurée dans sa Passion. Elle dit alors à ses filles :

Hélas! que je bois un calice amer! Une d'elles lui répondit : Eh! quoi! ma Mère, n'est-il pas encore tout bu? Combien de temps doit-il durer? — Bien loin, reprit-elle, d'avoir tout avalé, il m'en reste un bien plus amer; ce qui arriva effectivement.

Les grandes douleurs que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy souffrit dans son corps n'étaient rien auprès de celles qu'elle ressentit dans son âme. Les tentations les plus diverses, les abandons intérieurs les plus pénibles, les sécheresses les plus désolantes l'éprouvèrent à tel point, qu'à certains moments elle se croyait rejetée de Dieu. Son cœur brûlait d'amour pour son aimable Époux; elle soupirait après sa présence, désirait ses chastes embrassements et ne trouvait qu'une rigoureuse froideur qui eût été insupportable à un cœur moins crucifié que le sien. En un mot, elle ne trouvait pas Jésus dans Jésus même.

Ces rudes épreuves l'accompagnèrent jusque dans sa vieillesse; elle en était quelquefois tellement accablée qu'elle avoue elle-même *que Dieu se cachait à ses yeux; que son âme se trouvait seule parmi les ténèbres, sans secours du ciel, et comme si jamais elle n'eût connu Dieu; que toutes les faveurs qu'elle en avait reçues lui paraissaient des illusions; qu'elle souffrait enfin jusqu'à en perdre la vie si la grâce ne l'eût soutenue.*

Mais Dieu n'affligea cependant pas sa servante jusqu'à lui cacher le bonheur que lui procuraient ses souffrances; il révéla à la Révérende Mère Catherine du Christ combien il prenait plaisir à voir la patience de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy et quelle gloire il lui préparait en récompense de ses travaux; il l'assura qu'elle recevrait au ciel l'aurole du martyr et lui commanda de le lui écrire pour la consoler dans ses peines; la Révérende Mère Catherine du Christ le fit en effet. La vénérable Mère Anne était à Anvers dans une extrême désolation causée par ses peines intérieures, lorsqu'elle reçut cette lettre d'Espagne qui lui donna une grande consolation. Pour résumer en un mot ce chapitre, on ne saurait exprimer quelles ont été les souffrances de la vénérable Mère, ni avec quelle admirable patience elle les a supportées pour l'amour de Jésus crucifié.

CHAPITRE XXIII

DU BONHEUR QU'EUT LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY D'ÊTRE LA COMPAGNE DE NOTRE SAINTE MÈRE TÉRÈSE

Lorsque la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy était encore dans le monde, la vue de ses petites fautes journalières lui causait une grande peine; elle en gémissait dans son cœur et s'en plaignait amoureusement à Notre-Seigneur. Elle eût bien souhaité n'en point commettre, mais, outre que la fragilité humaine est grande, même chez les plus saints, elle était trop exposée au milieu des compagnies qu'elle devait fréquenter chez ses frères pour pouvoir les éviter absolument. Quelque petites et inévitables que fussent ces fautes, elle sentait qu'elles portaient atteinte à la pureté de son âme; elle en concevait une douleur extrême et disait à Notre-Seigneur : *Mon Dieu, si j'avais le bonheur de jouir de la compagnie d'une âme sainte, je vous serais plus fidèle et je ne vous offenserais plus.* Elle entra à ce dessein dans la Réforme et y trouva ce qu'elle désirait, car notre sainte Mère la choisit pour sa compagne, d'après l'ordre de Dieu qui lui enjoignit de se faire accompagner par elle dans ses voyages, l'assurant que cette pieuse Sœur la soulagerait dans ses infirmités et dans les grands embarras de ses affaires.

Notre sainte Mère Térése reçut, en effet, de sa compagne tous les services qu'elle pouvait en attendre. Elle fut tellement charmée de sa vertu et de sa conduite qu'elle en fit sa confidente et l'aima à l'excès; il n'était rien de plus uni que les cœurs de Térése et d'Anne de Saint-Barthélemy; elles partageaient les faveurs du ciel et les souffrances de la terre. La vénérable Mère Anne ressentait dans son cœur tout ce que la Sainte endurait dans son corps; elle se portait avec tant d'ardeur à la servir qu'elle était plus prompte à obéir que celle-ci ne l'était à commander; ce dévouement plut tellement à notre

sainte Mère qu'elle ne voulut plus se séparer de sa charitable confidente; elle lui fit la faveur de rendre le dernier soupir entre ses bras et la laissa héritière de son double esprit. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy exprime, dans l'histoire de sa vie, son ardente reconnaissance pour la grâce que Dieu lui avait faite en la rendant la compagne d'une si grande sainte. Elle estima cette grâce à un haut prix et c'était avec raison, car elle dut toute sa perfection, après Dieu, à cette séraphique Mère. Elle a puisé dans son cœur embrasé les belles vertus qu'elle a enseignées plus tard à tant de religieuses en France et en Flandre; elle a appris à l'école de cette savante maîtresse cette sage conduite qui lui gagnait tous les cœurs; elle ne s'est élevée si haut dans ses saintes communications avec Dieu que sous la direction de ce séraphin incarné. En un mot, tant de beaux exemples qu'elle vit pendant quatorze ans dans ce parfait miroir de toutes les vertus, lui servirent d'aiguillon pour se rendre une fidèle copie d'un si saint original et la véritable fille d'une Mère si pleine de mérites et si comblée des faveurs du ciel.

C'est donc avec justice que la vénérable Mère Anne estima infiniment la grâce qu'elle eut d'être la compagne d'une âme si sainte; les hommes les plus éminents de son temps l'en félicitèrent à l'occasion de la béatification de la Sainte: L'évêque de Tarragone, le R. P. François de Ribera, de la Compagnie de Jésus, le vénérable Père Jean de Jésus-Maria et le vénérable Père Dominique de Jésus-Maria furent du nombre. Voici ce que ce dernier lui écrivait :

Jésus et Marie soient à jamais dans l'âme de Votre Révérence. Enfin, ma Révérende Mère, le Seigneur nous a consolés par la béatification de notre sainte Mère, votre intime et chère compagne. Cette grâce que Dieu a accordée à Votre Révérence est bien à estimer; il lui demandera compte avec justice de ces riches talents qu'elle a eus à sa disposition, c'est-à-dire les nobles exemples de notre sainte Mère. Votre Révérence a eu le bonheur d'admirer ses vertus sublimes lorsqu'elle était en vie.

CHAPITRE XXIV

PARALLÈLE DES VERTUS DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY AVEC CELLES DE SAINTE TÉRÈSE

La vénérable Mère Anne s'étant étudiée à imiter les vertus de sa sainte Mère, elle en a reproduit les plus beaux traits; on ne pourra mieux comprendre la ressemblance de cette sainte fille avec son incomparable Mère, qu'en comparant les vertus de l'une et de l'autre.

SAINTE TÉRÈSE conçut dès son enfance un grand désir de gagner le ciel; ce désir lui inspira la soif du martyre; elle ne souhaitait rien plus que de mourir pour l'amour de son Dieu, ou de le faire vivre dans le cœur des infidèles en leur enseignant la vraie foi. La vénérable Mère Anne conçut dès sa plus tendre jeunesse une crainte si vive du péché, qu'elle se fût fait un plaisir de sacrifier mille vies plutôt que d'en commettre un seul de propos délibéré. Elle s'éloignait le plus possible des créatures, pour jouir de la possession de son Dieu qu'elle aimait avant de connaître ce que c'était que d'aimer.

SAINTE TÉRÈSE choisit la Sainte Vierge pour sa Mère à l'âge de douze ans; elle l'aima toujours d'une affection singulière et avait recours à elle dans tous ses besoins. La vénérable Mère Anne fit de même; elle avait mis sa confiance dans cette Mère de miséricorde; dans toutes ses peines, elle implorait son secours et elle en reçut des faveurs surprenantes.

SAINTE TÉRÈSE embrassa la vie religieuse à vingt ans, malgré la tendresse qu'elle avait pour son père qui l'aimait à la folie. Quelque répugnance que la nature témoignât, quelque opposition que le démon lui suscitât, elle surmonta tous les obstacles et n'eut jamais aucun regret de sa résolution. La vénérable Mère Anne conçut le même dessein, au même âge; elle n'eut pas moins d'oppositions à surmonter, tant du côté de sa famille que du côté du démon, et elle n'apporta pas moins de courage à les vaincre.

SAINTE TÉRÈSE a souffert infiniment et dans son corps par les maladies et les infirmités, et dans son âme par les peines, les sécheresses et les abandons intérieurs. La vénérable *Mère Anne* essuya les mêmes épreuves : sa vie n'a été qu'une maladie continuelle; son cœur n'a été qu'une victime que l'amour divin s'est plu à sacrifier par les rigueurs les plus sensibles; jamais elle ne se lassa de souffrir et elle s'attachait d'autant plus à Dieu qu'il lui semblait en être plus éloignée.

SAINTE TÉRÈSE avait choisi le genre de vie le plus austère et ne voulut jamais rien relâcher de son esprit de pénitence. La vénérable *Mère Anne* a fait de même; ses mortifications ont duré autant que sa vie et elle n'a même pas épargné sa vieillesse.

SAINTE TÉRÈSE a été élevée à la contemplation la plus sublime, favorisée des visions les plus admirables et souvent honorée de la présence de Dieu. La vénérable *Mère Anne* a reçu les mêmes faveurs; elle a été admise à connaître quelque chose des profonds mystères de la Très Sainte Trinité; Notre-Seigneur lui est apparu très souvent, pendant tout le cours de sa vie.

SAINTE TÉRÈSE a brûlé du désir insatiable de procurer le salut des âmes; elle souhaitait de rester jusqu'à la fin du monde dans les flammes du Purgatoire pour en sauver une seule. La vénérable *Mère Anne* était animée du même zèle; il n'est rien qu'elle n'eût entrepris, rien qu'elle n'eût souffert, rien qu'elle n'eût donné, jusqu'à son sang même, pour gagner quelques âmes à Dieu.

SAINTE TÉRÈSE trouva dans ses directeurs de quoi exercer sa patience : ils traitèrent d'illusions ses visions et ses révélations divines. La vénérable *Mère Anne* fut éprouvée de la même manière; ses directeurs la plongèrent souvent dans le trouble, lui disant qu'elle n'agissait pas selon l'esprit de Dieu et que le démon la trompait sous de belles apparences de vertu.

SAINTE TÉRÈSE posséda toutes les vertus dans le degré le plus sublime : sa pauvreté fut rigoureuse, sa chasteté angélique, son obéissance prompte et aveugle. La vénérable *Mère*

Anne a reproduit en elle un si parfait modèle; l'histoire de sa vie en fait foi.

SAINTE TÉRÈSE a vieilli dans les travaux pour l'accroissement de la Réforme et le bien de l'Observance; elle n'a rien oublié de ce qui pouvait contribuer à la perfection de ce chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante de Dieu. La vénérable *Mère Anne*, animée du même esprit, a partagé ces pénibles travaux pendant la vie de la Sainte et en a essuyé d'autres après sa mort, en France et en Flandre.

SAINTE TÉRÈSE n'a composé l'histoire de sa vie que pour obéir à ses directeurs; cette même obéissance lui a fait jeter au feu une partie de ses cantiques. De même, la vénérable *Mère Anne* n'a écrit sa vie que par l'ordre de ses supérieurs, et, pour leur obéir, elle a brûlé des écrits spirituels qu'elle avait composés.

SAINTE TÉRÈSE vit ses peines intérieures redoubler quelque temps avant sa mort; Dieu voulut augmenter sa gloire en augmentant ses souffrances. De même, dans ses dernières années, la vénérable *Mère Anne* dut essuyer les épreuves les plus pénibles, dans son âme; un cœur moins fort que le sien n'aurait pu les souffrir, mais son amour l'en fit triompher.

SAINTE TÉRÈSE a fini sa vie comme elle l'avait commencée; le même amour qui l'avait fait vivre la fit mourir. Nous pouvons dire la même chose de la vénérable *Mère Anne*; son amour était si ardent que, comme il ne la fit vivre qu'en Dieu et pour Dieu, il est bien probable qu'il la fit aussi mourir pour l'unir éternellement à son divin Époux.

En un mot, il n'est presque pas de vertus, de faveurs, de prodiges, racontés dans la vie de notre sainte et séraphique MÈRE TÉRÈSE dont Dieu n'ait aussi favorisé la vénérable *Mère Anne* pour la rendre la véritable fille d'une mère si parfaite.

CHAPITRE XXV

DU DON DE PROPHÉTIE DONT ÉTAIT FAVORISÉE LA VÉNÉRABLE
MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

Dieu communique bien souvent quelque étincelle de sa lumière divine à des âmes privilégiées; à l'aide de cette lumière, elles pénètrent les choses futures, qui ne sauraient être prévues par les faibles rayons naturels, ou les choses présentes, trop éloignées pour qu'elles les connaissent sans une révélation surnaturelle. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy était trop avant dans le cœur de Dieu pour ne pas être gratifiée de cette faveur : l'histoire de sa vie en fait foi. Que de choses futures n'a-t-elle pas annoncées : le mauvais succès de la fondation d'un désert pour les religieuses, son départ pour la France, la gloire qu'elle y procurerait à Dieu, le bien que les âmes en recevraient, les travaux qu'elle y essuierait. Que de choses présentes et très éloignées n'a-t-elle pas connues comme si elle les avait vues de ses propres yeux : la défaite de l'armée navale du roi Philippe II, la victoire que le C^{le} de Tilly remporta en Allemagne contre les hérétiques. Nous rapporterons quelques prédictions particulières dont il n'est pas fait mention dans la vie de la vénérable Mère.

La Sérénissime Infante Isabelle, ayant été un jour la voir, accompagnée de quelques dames et demoiselles de sa suite, remarqua que la Vénérable regardait attentivement une de ces dernières et lui en demanda la raison. Elle répondit qu'elle l'examinait de la sorte, parce qu'elle se ferait religieuse. L'infante fut très surprise; la demoiselle, qui ne se sentait pas le moindre penchant pour le cloître, le fut encore plus et dit en pleurant : *Comment se pourrait-il que je me fisse religieuse puisque c'est la dernière de mes pensées?* La vénérable Mère lui répondit : *Ne pleurez pas, ma chère demoiselle; vous n'embrasserez l'état religieux que de votre propre mouvement.* La chose arriva effectivement; après avoir longtemps combattu les inspirations du

ciel, la jeune personne se rendit enfin; elle prit l'habit des mains de la servante de Dieu et fut nommée Claire de la Croix. La Vénérable prédit à la Mère Térèse de Jésus *qu'elle serait sa première novice à Anvers et qu'elle lui succéderait dans la charge de prieure*; elle assura aussi à la Sœur Marie de Saint-Joseph *qu'elle embrasserait la vie religieuse et qu'elle l'assisterait en personne à ses derniers moments*. L'effet vérifia ces deux prédictions.

M^{me} Cano, femme de M. Jean Gomez Cano, était très affectonnée à la Réforme; comme elle l'assurait un jour à la vénérable Mère Anne, elle ajouta qu'elle serait la personne du monde la plus heureuse, si une de ses filles se faisait Carmélite. La Vénérable lui dit : *Madame, vous aurez cette consolation; ce n'est pas une de vos filles, mais plusieurs qui entreront chez nous*. Les filles, objets de cette prédiction, étaient alors beaucoup trop jeunes pour penser à leur vocation, plusieurs mêmes n'étaient pas nées. En grandissant, elles s'engagèrent si avant dans les vanités du siècle, qu'on n'eût jamais cru qu'elles dussent ou plutôt qu'elles voulussent s'en défaire. Cependant, le père étant venu voir la vénérable Mère, celle-ci l'assura que ses deux filles aînées briseraient bientôt les chaînes qui les attachaient au monde : la chose arriva contre toute attente; elles entrèrent au Carmel, où elles furent bientôt suivies par deux de leurs sœurs, en sorte que l'heureuse mère eut quatre de ses filles dans la Réforme.

Un jour on parla à la vénérable Mère Anne d'un Carme Déchaussé qu'on jugeait incapable de remplir aucune charge dans l'Ordre, parce qu'il n'avait pas fait d'études et qu'il était d'un âge trop avancé pour y suppléer. Elle affirma, au contraire, qu'il exercerait les emplois les plus honorables et qu'il s'en acquitterait aux applaudissements de tous. En effet, ce Père fit de si grands progrès dans la vertu et fut favorisé d'une telle science infuse, qu'il fut successivement prieur, définiteur provincial et vicaire général et qu'il remplit ces charges d'une manière irréprochable, à la satisfaction de tout l'Ordre.

La vénérable Mère avertit la femme d'un peintre d'Anvers

de se tenir prête à mourir, parce qu'elle ne survivrait pas à ses premières couches; cette dame reçut avec joie ce charitable avis et se disposa par une vie chrétienne à ce dernier passage, qui eut lieu comme la servante de Dieu l'avait prédit.

M^{me} Marie de Vega lui ayant demandé de prier pour son cousin Édouard Ximenès, qui combattait au siège de Berg-op-Zoom, elle lui répondit qu'il y laisserait la vie; effectivement il fut blessé dans une sortie que firent les ennemis et il en mourut.

Le D^r Louis Nüñez et sa femme Françoise Godinez étaient très affligés de n'avoir pas d'enfant; ils allaient souvent trouver la vénérable Mère pour en recevoir quelque consolation. Après les avoir instamment recommandés au Seigneur, elle dit un jour à la femme: *Réjouissez-vous, Dieu vous donnera une fille.* Elle l'eut effectivement un peu de temps après.

M^{me} Christine de Ligne, épouse du C^{te} de Nassau, implora aussi les prières de la servante de Dieu, afin d'obtenir un fils pour la consolation de la famille; elle lui répondit: *Confiez-vous en Dieu, Madame, vous en aurez certainement un.* La prédiction se réalisa; mais l'enfant tomba malade au point d'être abandonné des médecins; la vénérable Mère, qui lui avait obtenu la vie, lui obtint la santé, au grand étonnement de tout le monde.

La P^{sse} de Charleville était très affligée d'avoir encouru la disgrâce du roi très chrétien et des principaux seigneurs de la cour; elle écrivit à la vénérable Mère pour savoir d'elle ce qu'elle avait à craindre ou à espérer et en reçut une réponse qui la consola fort en l'assurant que sa disgrâce finirait bientôt. Elle vit bientôt par les effets combien étaient infailibles les lumières de cette grande servante de Dieu.

Dieu révélait aussi à sa fidèle épouse les choses les plus éloignées; étant un jour en oraison, elle vit un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Jean Chaillant, les mains élevées vers le ciel et la face rayonnante de joie; il lui dit: *Saint Jean l'Évangéliste m'a apporté la nouvelle la plus agréable du monde; je vais partir pour le ciel.* Elle eut une consolation extrême et

apprit quelque temps après que le religieux était mort à la même heure et de la même manière qu'il lui était apparu dans sa vision.

Un Carme Déchaussé, qui confessait les Carmélites du couvent de Madrid, se trouvait à toute extrémité lorsqu'il arriva qu'on sonna la cloche comme on le fait lorsqu'il meurt un religieux, les Sœurs dirent à la vénérable Mère Anne : *Allons prier pour notre confesseur, il est décédé* ; mais elle leur répondit qu'on avait sonné pour un autre et que le confesseur se portait mieux, ce qui était véritable.

On répandit le bruit que Michel Rambours, capitaine de l'armée navale, avait péri en mer. La Vénérable assura le contraire en disant que Dieu le lui avait montré la nuit précédente en parfaite santé. Il se portait effectivement le mieux du monde.

La Mère Françoise du Christ traitait secrètement avec son frère Don Inigo de Cardenas d'une fondation qu'elle désirait faire dans la ville de Luches, qui lui appartenait ; elle lui demanda d'agir auprès du Révérend Père Général pour obtenir que la vénérable Mère Anne s'en occupât avec elle. Quelque secret que fût ce dessein, la Vénérable lui dit un jour : *Ma Mère, renoncez, je vous prie, à votre entreprise ; je me ferais un plaisir d'y employer tous mes soins, mais notre Révérende Mère prieure, qui est sans appui, a besoin de mon secours*. Cela se passait au couvent de Madrid, gouverné alors par la Révérende Mère Marie de Saint-Jérôme. La vénérable Mère Éléonore de Saint-Bernard, qui rapporte ce fait, étant à Anvers avec la vénérable Mère Anne, lui demanda un jour comment elle avait découvert ce projet ; elle répondit qu'un saint le lui avait révélé.

Don Estevan de Gamarre, maître de camp général de sa Majesté catholique, avait le désir d'épouser sa nièce ; il trouva tant d'opposition et du côté des parents qui ne voulaient pas donner leur consentement et du côté de la cour de Rome, qui refusait la dispense, qu'après sept ans de tentatives inutiles il désespérait de réussir. Il alla consulter la vénérable Mère

Anne; celle-ci l'assura du succès de ses efforts et lui dit que Dieu bénirait son mariage. Peu après, les obstacles tombèrent, la cour de Rome expédia la Bulle de dispense; Don Estevan épousa sa nièce et ils eurent le bonheur d'avoir treize enfants.

La vénérable Mère de Chantal, étant encore dans le siècle, conçut un ardent désir d'embrasser la Réforme; elle communiqua ce dessein à la vénérable Mère Anne, alors prieure du couvent de Paris, qui lui répondit : *Madame, notre sainte Mère ne vous agréé pas pour une de ses filles; le ciel vous destine à être la mère de tant de filles que vous aurez le bonheur d'être sa compagne.* M^{me} de Chantal fonda en effet, sous la direction de saint François de Sales, l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.

CHAPITRE XXVI

PROPHÉTIE TOUCHANT LA FONDATION D'UN COUVENT DE CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES A COLOGNE

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy ne pouvait arrêter les effets du désir insatiable qu'elle éprouvait pour le salut des âmes; elle ne négligeait rien de ce qui pouvait le procurer; c'est pourquoi elle donnait tous ses soins à l'accroissement de la Réforme; elle souhaitait de la voir établie à Cologne et demandait cette grâce au Seigneur; elle en reçut l'assurance qu'on y fonderait un monastère qu'une circonstance particulière rendrait célèbre. Son désir eût été de s'y rendre en personne, mais Dieu voulut couronner ses travaux par une gloire immortelle et elle mourut avant qu'on eût pu entreprendre cette fondation. Du moins pendant sa vie, selon le témoignage des Mères Marie du Saint-Esprit et Béatrix de Saint-Joseph, elle parla souvent de ce couvent de Cologne avec une grande

estime, assurant qu'il se ferait et qu'il aurait une prérogative singulière, ce qui arriva effectivement; l'histoire de cette fondation en fera foi.

On estime le bois de Notre-Dame de Montaigu comme un trésor, Dieu ayant opéré un grand nombre de miracles par son moyen; on en tira une pièce qui surpassait celles qu'on avait eues jusqu'alors et on l'offrit à l'archiduc Albert et à l'infante Isabelle, qui en firent l'objet de leur dévotion; après leur mort, cette pièce de bois passa aux mains du cardinal infant qui ne l'estimait pas moins.

Marie de Médicis, reine de France, ayant été exilée, vint dans les Pays-Bas et, apprenant que le cardinal infant possédait cette pièce de bois, elle souhaita passionnément l'avoir pour en faire faire une belle image de la Sainte Vierge. Elle l'obtint et, l'ayant fait sculpter, elle commença à l'honorer sous le nom de Notre-Dame de la Paix et à la prier de rétablir l'union entre la France et les Pays-Bas; elle en reçut souvent du secours dans ses besoins et plusieurs autres personnes eurent le même bonheur.

Quelques années après, la pieuse reine fut contrainte de se rendre à Cologne et y tomba dangereusement malade; les Carmélites nouvellement établies dans cette ville lui envoyèrent le portrait de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, alors décédée. Elle le fit mettre au pied de son lit, le regardait de temps en temps et y trouvait de la consolation dans ses peines qui étaient fort grandes. Voulant reconnaître la charité de la Mère et la piété de ses filles, elle dit quelque temps avant de mourir : *Je donne aux Carmélites Déchaussées de cette ville de Cologne ma grande image du saint bois de Notre-Dame de Montaigu.* Cette image a rendu ce couvent célèbre, conformément à la prédiction de la vénérable Mère Anne.

Le jour où l'on porta cette sainte image dans le monastère, on commençait un nouveau bâtiment et on signait les préliminaires d'un traité entre les deux couronnes; ce qui parut un présage que ce couvent consacré à Notre-Dame de la Paix serait un témoignage d'éternelle mémoire du grand bien

accordé au monde et à notre Mère la Sainte Église, qui ne désire que l'union entre les princes chrétiens.

Il faut aussi remarquer que sur le terrain du monastère, et particulièrement sur celui de l'Église, on avait entendu à diverses reprises une harmonie toute céleste (ce que plusieurs personnes dignes de foi ont attesté) et les fanfares des trompettes ainsi que le bruit des tambours et du canon; ce qui présageait, comme on peut le croire, les triomphes de la bénédiction de la première pierre de cette église où devait reposer Notre-Dame de la Paix.

En effet, Ferdinand, duc de Bavière, prince et électeur de Cologne, vint en personne présider cette cérémonie; on dressa un magnifique autel avec un superbe trône pour y placer la statue de la Sainte Vierge. Elle paraissait dire à tous : *Je suis une vigne qui répand une bonne odeur; mes fleurs sont des fruits d'honnêteté; les religieuses qui remplissent ce couvent sous ma protection sont la bonne odeur de Jésus-Christ; elles fleuriront en sainteté.* La première pierre fut posée par les mains du prince électeur, au bruit des trompettes, des tambours et du canon; le ciel paraissait s'unir aux triomphes de cette fête, car il faisait le temps le plus beau et le plus agréable; on y voulut voir le présage de la paix tant désirée entre les princes de l'Europe, comme l'inscription gravée sur la pierre en fait foi. La voici :

Ad majorem Dei opt. Max. Deiparæque Virginis Mariæ de Pace, hujus templi tutelaris gloriam, ad obtinendam universalem Ecclesiæ pacem, sedente Urbano V, imperante Ferdinando III, Austriaco primarium hunc Lapidem posuit Serenissimus ac Reverendissimus Dominus, D Ferdinandus Archiepiscopus ac Princeps Elector Coloniensis, utriusque Baviaræ Dux Benedictum à R. D. D. Georgio Paulo Stravio Episcopo Joppensis ac Suffraganeo Coloniensi; ipso die Commemorationis B. Mariæ de Monte Carmelo 16 julii. An. 1643.

On voit maintenant par la gloire de ce monastère combien s'est vérifiée la prophétie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Dieu voulut encore le gratifier d'une faveur sin-

gulière. Après la conclusion de la paix, notre Saint-Père le pape Alexandre VII, qui avait été nonce à Cologne et qui savait quelle vénération le peuple avait pour la sainte image, envoya son portrait sur une lame d'or avec ordre de l'attacher sur sa poitrine, comme marque de sa dévotion envers la divine Mère. Elle témoigna sa reconnaissance en procurant la paix dans tout l'Empire; on la publia le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour montrer qu'on lui attribuait ce grand bienfait.

Alexandre VII ne se contenta pas de ce premier don à Notre-Dame de la Paix; il envoya une assez grosse somme d'argent pour aider à la construction de son église et encouragea par cet exemple les fidèles à l'imiter.

Je ne parle pas d'un grand nombre de miracles qui se sont faits et qui se font tous les jours par le moyen de cette sainte image; tout ce que j'ai rapporté suffit pour convaincre que la vénérable Mère Anne n'avait pu prédire la gloire de la fondation de Cologne qu'à l'aide de lumières surnaturelles.

CHAPITRE XXVII

ESTIME DES PERSONNES DU MONDE POUR LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

Dieu, qui se glorifie dans ses saints, permet souvent qu'ils jouissent de l'estime générale, bien que leur humilité les porte à la fuir. C'était une grande peine pour la vénérable Mère de se voir honorée; elle ne désirait que l'oubli et le mépris des créatures, mais tout tournait à sa gloire et augmentait l'admiration qu'on avait pour ses vertus.

Philippe II, ce grand monarque, la révéra comme une sainte; à son exemple, les seigneurs du royaume se faisaient un honneur et un plaisir de communiquer avec elle.

Henri IV, roi de France, et la reine Marie de Médicis, la reçurent comme un ange du ciel quand elle vint en France établir la Réforme; il n'est personne qui ne fût charmé de sa manière d'agir et de son extrême douceur; on publiait partout ses louanges.

En quittant la France, la vénérable Mère Anne se rendit à Mons, où les religieuses l'accueillirent avec d'autant plus de plaisir qu'elles désiraient vivement connaître la plus chère compagne de notre sainte Mère. La Mère Isabelle de Saint-Paul, une des six fondatrices espagnoles, qui était prieure du couvent récemment fondé dans cette ville, avait une si haute idée de la vertu de la Vénérable, qu'elle lui défendit de dire ses coupes avec les autres; celle-ci se soumit tout d'abord à l'obéissance, mais elle supplia si instamment la prieure de lui laisser cette occasion de pratiquer l'humilité, qu'elle en obtint la permission et elle en usa avec tant d'édification que la communauté fut vivement touchée de cet exemple. Le R. P. Thomas de Jésus, vicaire provincial des Carmes Déchaussés et prieur du couvent de Bruxelles, permit aux religieuses de lui parler de l'état de leur âme; quelques professes demandèrent la grâce de faire un second noviciat sous sa conduite et elles en retirèrent un grand avantage pour leur vie spirituelle.

Lorsqu'on eut obtenu la permission de faire une nouvelle fondation à Anvers, le R. P. Thomas de Jésus en chargea la vénérable Mère Anne et l'en nomma prieure; il vint la trouver à Mons pour lui donner son obéissance, ayant pour compagnon le R. P. Hilaire de Saint-Augustin, maître des novices au couvent de Bruxelles. Dieu montra dans une vision à la Vénérable l'âme de ce bon Père, claire comme du cristal et éclatante comme le soleil; malgré ses répugnances, elle se soumit humblement à l'ordre de ses supérieurs.

Elle partit au mois d'octobre 1612, après une année de séjour à Mons; elle prit la route de Marimont, où l'archiduc Albert et l'infante Isabelle l'attendaient avec impatience et la reçurent avec joie; elle refusa le magnifique souper qui avait été préparé et ne fit qu'une simple collation avec ses compagnes,

parce que c'était un jour de jeûne de l'Ordre. Ennemie de toute délicatesse, elle aima mieux se priver de repos que de coucher sur un lit moelleux; plusieurs dames de la Cour passèrent la nuit devant la chambre de la vénérable Mère pour avoir le bonheur de la contempler de temps en temps par une petite fente de la porte.

Le lendemain, le carrosse de l'archiduc la conduisit à l'abbaye de Nivelles, où l'abbesse la reçut avec beaucoup d'honneur; les chanoinesses voulurent la servir elles-mêmes; la vénérable Mère et ses compagnes repartirent le jour suivant; elles entendirent la messe et communièrent à Notre-Dame de Hal et arrivèrent à Bruxelles dans la soirée. La vénérable Mère Anne de Jésus, qui connaissait mieux que personne les mérites de la servante de Dieu, l'accueillit avec une tendresse inexprimable et engagea ses filles à lui ouvrir leur âme; elle lui demanda ensuite ce qu'elle en pensait : *Je les juge des filles dignes d'une telle Mère*, répondit agréablement la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Pendant la récréation, elle raconta aux religieuses ce qu'elle avait vu de plus admirable dans la vie de notre sainte et séraphique Mère, tout le temps qu'elle eut le bonheur de l'accompagner dans ses voyages, après quoi elle dut recevoir les visites des dames de Bruxelles, ravies de voir une si sainte religieuse.

On ne peut exprimer avec quelles marques de joie on la reçut à Anvers, et comme elle eut bientôt conquis tous les cœurs, tant par sa vertu que par la protection dont elle couvrit la ville et dont nous avons donné quelques exemples dans un chapitre précédent. Le roi catholique ayant appris qu'elle avait éloigné l'ennemi qui assiégeait Anvers par l'efficacité de ses prières, ordonna à l'infante de ne rien négliger de ce qui pourrait contribuer à conserver la santé et la vie de cette sainte prieure. L'archiduchesse, partant pour Bréda, alla exprès à Anvers pour la consulter et l'entretint de ses affaires pendant plusieurs heures, la conjurant de les recommander au Seigneur; avant de la quitter, elle se mit à genoux pour recevoir sa bénédiction; les seigneurs qui l'accompagnaient firent

de même et lui demandèrent de s'intéresser au succès de leur entreprise; leur voyage s'accomplit, en effet, très heureusement.

La renommée des vertus de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy se répandit au loin. Le prince héritier du royaume de Pologne vint la voir et la pria de lui donner quelques images, après y avoir écrit quelque chose de sa main, pour les offrir au roi son père et à ses frères; il la traita avec un tel respect qu'il ne voulut jamais se couvrir en sa présence.

L'archevêque de Gnèsen, primat de Pologne, sensiblement touché des maux du royaume, écrivit en ces termes à la servante de Dieu.

TRÈS CHÈRE MÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Béni soit le Seigneur de ce qu'il a daigné vous faire paraître dans notre siècle comme une brillante lumière et vous favoriser de grandes grâces; nous ne cesserons de prier ce Père des miséricordes qu'il augmente pour vous ses faveurs et qu'il continue d'exaucer vos vœux. Je vous recommande ce pauvre royaume que les barbares envahissent de tous côtés, notre roi et les intérêts de la religion qui ont bien à souffrir de ces troubles. Je vous conjure, par le sacrifice que vous avez fait de vous-même au Seigneur, de m'accorder un petit souvenir dans vos saintes prières aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'il daigne vous conserver de longues années comme un astre éclatant de votre saint Ordre, la gloire et le soutien du nom chrétien et de l'Église universelle.

De votre Révérence,

le très affectionné Père et serviteur

LAURENT, archevêque de Gnèsen.

Donnée à Gnèsen, le 26 septembre 1622.

Le général de la Haute-Pologne lui écrivit aussi en des termes qui marquent combien elle était estimée dans ce vaste royaume; sa lettre est trop longue pour être insérée ici. Je l'ometts pour rapporter le jugement porté par Notre Saint-Père le pape

Paul V sur la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Quoique ce grand Pontife admirât les témoignages que tant de personnes dignes de foi et éminentes en science, en dignité et en sainteté avaient fournis pour le procès de canonisation de notre sainte Mère Térése de Jésus, il avoua cependant qu'il faisait plus de fond sur celui de la vénérable Mère Anne, non seulement à cause de la sainteté de sa vie, mais parce qu'elle rapportait les nobles actions de sa séraphique Mère avec un ordre, une clarté et une énergie admirables; la Sacrée Congrégation n'en parla pas moins avantageusement lorsqu'elle la traita de religieuse d'une très grande vertu, d'une éminente sainteté et de compagne de sainte Térése. *Religiosa maximæ virtutis et sanctitatis, ipsiusque Virginis Teresiæ Familiaris sociæ.*

En terminant ce chapitre, je rapporterai le témoignage de la Révérende Mère Marie de Saint-Jérôme; quoiqu'elle fût du même Ordre, son opinion n'est pas moins digne de foi pour nous convaincre de quelle estime jouissait la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. Elle assure que notre sainte Mère Térése avait conçu une si haute idée de sa prudence et de sa vertu qu'elle la consultait dans les affaires les plus importantes. Elle ajoute qu'elle-même ne voulut accepter la charge de prieure de Madrid qu'à la condition d'être accompagnée de la vénérable Mère dont l'aide lui fut bien précieuse pour son gouvernement.

CHAPITRE XXVIII

HEUREUSE MORT

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

La mort de la vénérable Mère fut aussi sainte que l'avait été sa vie; Dieu l'y disposa par les épreuves les plus dures :

peines intérieures, souffrances extérieures, rien ne lui manqua, et on peut dire, qu'ayant vécu au milieu des croix, elle est morte sur la croix. Elle eut plusieurs attaques d'apoplexie; la dernière, à laquelle elle échappa par miracle, la laissa dans un état si douloureux que ses maux étaient presque intolérables; il ne restait de sain dans tout son corps que le cœur qui soupirait incessamment après les chastes embrassements de l'Époux. Elle ne trouvait que du dégoût dans ce qu'on lui donnait pour son soulagement et ne souffrait qu'avec peine le soin que prenait l'infante de lui procurer ce qui pouvait contribuer à son rétablissement.

L'assurance de sa mort prochaine la consolait beaucoup; impatiente de jouir du ciel, cette vénérable Mère ne pouvait voir arriver assez tôt le moment qui devait lui procurer ce bonheur; pour empêcher ses filles de se faire des illusions sur son état, elle leur prédit qu'elle mourrait avant le retour des Pères de la province, qui étaient en Chapitre général, ce qui arriva en effet.

Son confesseur lui ayant dit un jour qu'après ce Chapitre, le Père Provincial lui demanderait une de ses filles d'Anvers pour la fondation de Liège, elle répondit : *Une autre partira avant que cela arrive.* Cette réponse troubla le bon Père; voyant bien qu'elle faisait allusion à sa mort, il la conjura de prier le Seigneur qu'il la différât encore quelque temps. Elle dit alors : *Puisque Votre Révérence me le commande, j'obéirai;* ce qui nous fait voir qu'elle fut obéissante jusqu'à la mort.

Trois ou quatre mois avant le décès de la vénérable Mère Anne, Notre-Seigneur lui commanda de communier le plus souvent possible, parce qu'elle trouvait dans l'adorable Sacrement de l'autel le principe de son salut et le gage de la vie éternelle. Quelque peine que cela lui coûtât, à cause de sa grande faiblesse, et ne pouvant rester longtemps sans rien prendre, elle se levait à 2 ou 3 heures du matin pour communier en disant : *Allons obéir au Seigneur.* Le chapelain du monastère, grand serviteur de Dieu, a assuré que, loin de sentir la moindre répugnance à remplir son ministère à une

heure aussi indue, il recevait des grâces bien précieuses accompagnées d'une agilité de corps qu'il croyait surnaturelle.

Le jeudi avant la fête de la Très Sainte Trinité, la vénérable malade sentit redoubler la fièvre qui la consumait, ce qui ne l'empêcha pas de se lever pour recevoir la Sainte Eucharistie; l'après-midi, elle se confessa au Révérend Père Prieur des Carmes Déchaussés et lui dit *qu'avec l'aide du ciel, elle ne croyait pas avoir jamais commis de péché mortel*. Vers 5 heures du soir, elle se remit au lit; le médecin ordonna quelques légers remèdes qui prolongèrent un peu sa vie. Dans la nuit du samedi au dimanche, la fièvre augmenta tellement que l'infirmière craignit un moment de voir la vénérable Mère expirer entre ses bras; le matin du dimanche, elle fut un peu mieux; le médecin la trouva presque sans fièvre, mais il lui défendit de se lever, même pour entendre la messe. Ne pouvant y assister de corps, elle y assista en esprit et s'abîma tellement dans la connaissance du grand mystère de la Sainte Trinité, qu'elle parla ensuite de ses grandeurs avec une énergie qui surprit tous ceux qui étaient présents : elle paraissait tout embrasée d'amour, éclatante d'une lumière céleste et belle comme un ange. A midi, la fièvre la reprit et elle ressentit à l'épaule gauche une si violente douleur, qu'elle s'en plaignit en prononçant le saint Nom de Jésus. Elle pria qu'on lui appliquât une relique sur le membre où elle sentait cette douleur et dit à une religieuse : *Hélas! chère fille, à moins d'un secours du ciel, il m'eût été impossible de la souffrir; Notre-Seigneur m'a donné à entendre qu'elle avait quelque rapport avec celle qu'il éprouva lorsqu'on l'étendit sur la croix et c'est ce qui m'a animée à la supporter*. Peu après, le changement du visage annonça que la fin approchait; on administra l'Extrême-Onction à la sainte mourante qui, ne pouvant plus parler, fit le signe de la Croix sur sa bouche, pour montrer qu'elle avait toute sa connaissance. Cette onction extérieure produisit une si grande effusion de grâce dans son âme, qu'elle en parut toute changée; une sainte joie se répandit sur ses traits, ses yeux s'ouvrirent et parurent les plus beaux du monde; elle les éleva vers le

ciel et expira avec un visage riant, sans plus d'efforts que si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Cette mort, si précieuse devant Dieu, affligea sensiblement les filles de la vénérable Mère; l'une d'elles, accablée de tristesse, baissa la tête sur les pieds de la défunte, et sentit aussitôt une odeur suave et agréable; les autres eurent le même bonheur, non seulement auprès du corps, mais dans tout le couvent.

Le bruit de sa mort ne fut pas plus tôt répandu que la ville d'Anvers témoigna combien elle ressentait vivement la perte de sa puissante protectrice. On vint en foule de Bruxelles et des lieux circonvoisins pour vénérer le saint corps avant qu'on l'enterrât. On dut l'exposer au chœur trois jours entiers pour satisfaire la dévotion du peuple; le visage était d'une beauté si éclatante, qu'on ne doutait point que ce ne fût le rejaillissement de la gloire de son âme. Sa sainteté était en telle estime, qu'on dut faire toucher des milliers de rosaires et de médailles à son saint corps. L'infante Isabelle, ayant témoigné le désir de conserver son scapulaire, en souvenir de sa vertu, on lui en offrit un presque tout neuf, mais elle préféra celui qui avait été usé par la vénérable Mère; on se fit un plaisir de le lui envoyer; elle le reçut avec une tendre dévotion et l'estima comme une précieuse relique.

Au bout de trois jours, on enterra le corps avec pompe devant la grille du chœur; les plus habiles prédicateurs, entre autres le R. P. Barthélemy, de l'Ordre de Saint-Augustin, prédicateur de Sa Majesté catholique, se firent un honneur de prononcer le panégyrique de la sainte défunte et relevèrent la gloire de ses vertus et de ses mérites, de manière à charmer tout le monde.

Deux lettres que la Révérende Mère Catherine du Christ écrivit d'Espagne nous montrent combien notre vénérable Mère Anne fut chérie de Dieu; je les rapporte, pour qu'on ait une idée de la gloire dont elle jouit dans le ciel. La première était adressée à la Révérende Mère Marie de la Croix; la voici textuellement :

CHÈRE MÈRE,

Notre-Seigneur m'a dit dans l'oraison que sa très chère épouse, notre Mère Anne de Saint-Barthélemy, était décédée le jour même qu'elle l'avait souhaité, c'est-à-dire en la fête de l'auguste et adorable Trinité; que les trois Personnes divines, la Sainte Vierge, saint Joseph, notre sainte Mère Tèrese et quelques autres vierges l'assistèrent visiblement dans son heureux passage et que son âme, au sortir de son corps, s'envola droit au ciel au milieu des plus agréables concerts des anges et des saints. Son Épouse céleste la reçut avec une tendresse singulière et lui dit : VENEZ, MA BIEN-AIMÉE, VENEZ CUEILLIR LES PALMES DUES A VOS VICTOIRES; ELLES COURONNERONT VOTRE PATIENCE ET VOTRE PERSÉVÉRANCE; L'HIVER DE VOS TRAVAUX EST FINI; VOUS M'AVEZ SERVI EN ÉPOUSE FIDÈLE; COMME UNE FERME COLONNE DE L'ÉGLISE, VOUS AVEZ SOUTENU LES INTÉRÊTS DE MA GLOIRE PAR VOS PRIÈRES ET PAR VOTRE HUMILITÉ; VENEZ JOUIR DES BEAUTÉS DU CIEL; VENEZ RECEVOIR LA COURONNE DE VIERGE ET DE MARTYRE. Ces paroles de Dieu, ma Révèrende Mère, me comblèrent d'une consolation inexprimable.

La seconde lettre, écrite par la Mère Catherine du Christ, fut adressée à la Révèrende Mère Tèrese de Jésus, sous-prieure du couvent des Carmélites d'Anvers; la voici :

QUE LE SAINT-ESPRIT DEMEURE TOUJOURS DANS L'ÂME DE VOTRE RÉVÈRENCE,

MA TRÈS CHÈRE MÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

La triste nouvelle de la mort de notre vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy nous a été très sensible; pour ma part, elle m'a plongée dans une douleur amère; je m'afflige avec justice de la perte d'une si grande sainte que Dieu favorisa de mille grâces dès son enfance, que notre Sainte Mère Tèrese chérit et choisit pour sa confidente et son assistante, ou plutôt pour sa conseillère dans les affaires les plus importantes de la Réforme. Elle a possédé toutes les vertus à un degré éminent; Dieu s'est servi d'elle comme d'instrument pour opérer les merveilles les plus surprenantes,

il en a fait une épouse de sang en lui envoyant des épreuves cruelles qu'elle a supportées avec un courage au-dessus de son sexe, n'étant jamais plus ravie que lorsqu'il se présentait quelque occasion de souffrir. Elle aspirait même à verser son sang pour l'amour d'un Dieu crucifié; je puis l'affirmer, l'ayant appris d'elle-même par des lettres qu'elle m'écrivit après avoir quitté l'Espagne. Le Seigneur m'a révélé la gloire de son âme; il m'a assuré qu'elle avait reçu les couronnes de vierge, de pénitente et même de martyre, bien qu'elle n'ait pas eu le bonheur de mourir par les mains des bourreaux, mais à cause de ses désirs ardents. Au reste, sa vie pénitente, qui n'a été qu'une souffrance continuelle, a été plus difficile à supporter qu'un martyre de quelques instants. Depuis cette assurance que Dieu me donna de la gloire de notre regrettée Mère Anne, j'ai eu le bonheur de la voir en compagnie de la Sainte Vierge, de notre sainte Mère Térèse et de plusieurs autres saints; je ne pouvais modérer ma joie de la voir comblée de gloire et d'allégresse.

Plusieurs personnes pieuses de la ville d'Anvers ont vu la vénérable Mère Anne après sa mort éclatante d'une splendeur toute céleste; une de ses filles, agitée de mille peines d'esprit, implora son secours, s'en trouva soulagée à l'instant et l'aperçut ensuite plusieurs fois toute glorieuse. Une autre eut le bonheur de la voir toute lumineuse auprès de l'adorable Trinité. Dieu s'est fait un plaisir de découvrir aux hommes sa chère épouse.

CHAPITRE XXIX

MIRACLES QUE FIT LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE
PENDANT SA VIE

La Révérende Mère Marie du Saint-Esprit, qui fut à plusieurs reprises prieure du couvent d'Anvers, attesta, dans les infor-

mations qu'on fit pour la canonisation de la vénérable Mère Anne, qu'elle a guéri plusieurs personnes malades de la fièvre avec de l'eau qu'elle avait bénite et dans laquelle elle avait soin de plonger des reliques, afin qu'on leur attribuât les miracles et non à sa vertu. Mais venons à des faits particuliers.

Anne de Sainte-Térèse, Sœur du voile blanc, ayant été atteinte de la peste, la communauté d'Anvers fut, à son grand regret, obligée de la faire transporter dans un lieu isolé du couvent, de peur que son mal ne se communiquât à d'autres ; la pauvre Sœur fut bientôt à l'extrémité, en sorte qu'on n'attendait plus que son dernier soupir ; l'infirmière alla avertir la vénérable Mère Anne qui lui commanda de dire à la malade qu'elle lui défendait de mourir ; aussitôt qu'elle eût entendu cet ordre, la Sœur se trouva mieux, la peste disparut, et, en peu de temps, elle fut parfaitement guérie. Ce miracle fut certifié sous serment par celle qui en avait été l'objet et par la supérieure du grand hôpital, qui avait envoyé quelques-unes de ses filles pour la soigner.

La vénérable Mère Anne, étant atteinte d'une paralysie qui l'empêchait de se servir de ses jambes, acceptait volontiers ce mal pour l'amour de Dieu, mais elle souffrait de se voir à charge à ses filles.

Le Révérend Père Vicaire Provincial, étant venu la voir, elle le pria de lui commander par obéissance de marcher ; il le fit, et à l'instant, elle marcha sans peine au grand étonnement de toutes ses filles.

Sœur Anne de la Présentation, religieuse du couvent d'Anvers, souffrait dans le monde de violents maux de tête qui avaient disparu pendant son noviciat ; après sa profession, ils revinrent avec plus de force que jamais ; elle confia son mal à la vénérable Mère Anne qui, pleine de compassion pour ce qu'elle souffrait, lui fit un signe de Croix sur le front ; à l'instant, elle fut complètement guérie et ne se ressentit plus de ses douleurs pendant tout le reste de sa vie.

Une religieuse du même couvent était attaquée d'une douleur de dents si vive, que pendant six semaines, elle ne put

prendre que très peu de nourriture et pas du tout de repos; elle pria la vénérable Mère Anne de lui donner sa bénédiction, et au même moment elle fut parfaitement guérie.

Sœur Marie de Saint-Joseph, converse, était atteinte d'une fièvre tierce qui la fatiguait beaucoup. La vénérable Mère Anne vint la trouver un matin et lui dit : *Ma fille, j'ai prié pour vous; la fièvre ne vous reprendra plus.* Ce qui arriva en effet.

Ces faits miraculeux ne se produisirent pas seulement dans l'intérieur du couvent : Jean de Cort, bourgeois d'Anvers, se trouvant à deux doigts de la mort et abandonné des médecins, se souvint de la vertu si connue de la vénérable Mère Anne; il lui fit demander de le recommander au Seigneur; elle le lui promit et lui envoya de l'eau qu'elle avait bénite; à peine le malade en eut-il goûté qu'il recouvra la santé et ses forces, se leva de son lit et travailla comme s'il n'eût jamais eu aucun mal.

Le docteur Jacques de Bareda, chapelain de la Sérénissime Infante Isabelle, se croyait sur le point de mourir et regrettait d'être trop éloigné de la vénérable Mère Anne pour pouvoir se recommander à ses prières, mais la servante de Dieu vit en esprit le péril dans lequel il se trouvait, et elle demanda et obtint pour lui la santé. Afin de l'engager à être reconnaissant envers le Seigneur, elle lui raconta comment les choses s'étaient passées lorsqu'il alla la voir quelque temps après sa guérison.

Une religieuse d'un autre Ordre était tourmentée depuis trois ans d'un cancer à la poitrine qui lui causait des douleurs insupportables; elle aspirait après la mort pour en être délivrée; elle eut la pensée d'aller trouver la vénérable Mère Anne et la pria de lui donner sa bénédiction et d'appliquer sa main sur l'endroit malade. Après s'en être longtemps excusée, la Vénérable céda aux importunités de la religieuse; elle posa sa main sur sa poitrine et lui donna sa bénédiction; la guérison fut instantanée, ce qui surprit tout le monde.

On ne saurait énumérer la quantité de miracles qui se faisaient par le moyen des objets qui avaient été à l'usage de la vénérable Mère; ils sont rapportés dans les informations juridiques qu'on a faites pour sa canonisation. Je me contente

d'en rapporter un tout à fait surprenant. Un soldat portait sur lui une lettre de la servante de Dieu; il arriva qu'il reçut un coup de mousquet à la poitrine; la balle perça son pourpoint et s'arrêta sur la lettre sans qu'il eût la moindre blessure. Ce prodige donna tant de prix aux écrits de la vénérable Mère que tout le monde désirait en avoir; ceux qui avaient le bonheur d'en obtenir les portaient dévotement comme une sauvegarde contre les périls.

En 1625, Laurent Rul, sergent-major dans un régiment d'infanterie, au service du roi catholique, fut attaqué à Anvers d'une fièvre maligne qui dura deux mois et le réduisit à l'extrémité. Depuis vingt-huit heures il avait perdu la parole et on commençait à préparer ce qu'il fallait pour l'enterrer, lorsque sa femme eut la pensée d'aller le recommander aux prières de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy. La servante de Dieu lui fit dire de se consoler parce que son mari ne mourrait pas de cette maladie; puis elle demanda au Révérend Père Provincial, le P. Thomas de Jésus, d'aller encourager et confesser le mourant. A peine le Père fut-il entré dans la chambre que le pauvre homme commença à parler, il se confessa avec de grands sentiments de contrition, reçut le Saint Viatique, après quoi il se porta mieux et fut bientôt complètement guéri, au grand étonnement des médecins.

CHAPITRE XXX

MIRACLES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY APRÈS SA MORT (1)

Une jeune fille d'Anvers, appelée Catherine Likens, tomba dans une cave la tête la première et resta privée de sentiment;

(1) Le Révérend Père Carme dont nous reproduisons le travail a raconté un grand nombre de miracles opérés par la Vénérable. Pour ne pas fatiguer

après avoir essayé inutilement plusieurs remèdes, les médecins l'abandonnèrent et la laissèrent pour morte. La mère, bien affligée, courut à l'église des Carmélites où le corps de la vénérable Mère Anne était encore exposé, et conjura avec larmes la servante de Dieu de lui obtenir la guérison de sa fille. Après avoir longtemps prié, elle se sentit pleine de confiance d'être exaucée et retourna dans sa maison où elle trouva la blessée saine et sauve et ne se ressentant plus de son accident. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans la ville redoubla le concours du peuple qui venait de toutes parts apporter les malades auprès de la sainte dépouille. Les religieuses mettaient un peu d'eau dans un vase qui avait servi à la vénérable Mère, et ceux qui en buvaient étaient guéris.

Une religieuse nommée Sœur Anne-Paule, percluse de douleurs au point de ne pas même pouvoir remuer la tête, semblait sur le point d'expirer; Sœur Marie-Madeleine de Monpers lui apporta un portrait de la vénérable Mère Anne de Jésus, croyant que c'était celui de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; elle l'exhorta à mettre sa confiance dans notre vénérable Mère et l'assura que Dieu opérerait de grands miracles par son entremise. La malade passa la nuit à prier la sainte défunte et fit vœu de visiter son tombeau si elle était guérie; dès le matin elle se trouva mieux, commença à remuer ses pieds paralysés et put même se lever de son lit pour faire quelques pas; enfin elle revint complètement à la santé, vint s'acquitter de son vœu au tombeau de la vénérable Mère et la remercia de la faveur qu'elle lui avait obtenue du ciel.

Le sieur Laurent Rul, dont nous avons déjà parlé, fut de nouveau repris d'une fièvre violente et continue, qui mettait sa vie en danger. Sa femme se souvint, dans son affliction, des faveurs qu'elle avait reçues du vivant de la vénérable Mère Anne et crut qu'elle ne devait pas être moins puissante

les lecteurs, nous ne relatons que les plus remarquables, espérant que les âmes pieuses puiseront dans cette lecture une grande confiance envers la servante de Dieu et auront recours à son intercession.

après sa mort; elle envoya donc demander quelques-unes de ses reliques aux Carmélites qui lui donnèrent le manteau de la vénérable Mère. Elle en couvrit son mari, qui semblait déjà à demi mort; à peine l'eut-il sur le corps qu'il s'endormit profondément; à son réveil, il se trouva sans fièvre et en peu de jours, il fut entièrement guéri.

Anne Mathée, bourgeoise de Bruxelles, s'étant démis le pied, ressentit une si vive douleur qu'il lui fut impossible de faire un seul pas et on dut la reporter chez elle; elle fut pendant quatre à cinq mois entre les mains des chirurgiens, mais, loin d'éprouver du soulagement, elle voyait son mal empirer tous les jours; elle en arriva même à avoir une jambe plus courte que l'autre. Ne trouvant donc aucun secours aux moyens humains, elle voulut recourir aux surnaturels et fit prier les Carmélites d'Anvers de lui confier une relique de la vénérable Mère Anne. On lui envoya de ses cheveux qu'elle appliqua sur la partie malade; aussitôt, la douleur cessa, la jambe se redressa et elle marcha sans peine.

Marie Lope, aveugle depuis quelques années, fit une neuvaine à la vénérable Mère; elle appliqua sur ses yeux, avec une vive foi, un morceau de son habit et quelques fragments de ses lettres; aussitôt, elle recouvra la vue.

Le R. P. Bède du Saint-Sacrement, Carme Déchaussé, souffrant d'une grande douleur au bras, y appliqua un morceau de drap dont la vénérable Mère s'était servie et implora son secours; à l'instant même, il fut guéri.

Une Clarisse d'Anvers était muette depuis six mois; les Carmélites lui envoyèrent du linge trempé dans le sang de la vénérable Mère Anne; elle en avala quelques morceaux, fit quelques dévotions et communia en l'honneur de la servante de Dieu. Après la communion, elle se sentit pleine de confiance en ses mérites et la pria ardemment de lui obtenir de Dieu l'usage de la langue, puis elle avala encore un morceau du linge teinté de sang. Aussitôt elle sentit sa langue se délier, parla tout haut et remercia Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite par les mérites de sa chère épouse. L'abbesse et la

communauté chantèrent le *Te Deum* en actions de grâces de ce miracle qui fut approuvé par l'évêque.

En 1633, Marie de Médicis, reine de France, étant exilée à Gand, y fut attaquée d'une fièvre violente qui ne lui laissait aucun repos; ce mal lui dura plus de six semaines, pendant lesquelles les médecins essayèrent, mais en vain, de la soulager; Dieu réservait la gloire de cette guérison à sa servante. La Révérende Mère Éléonore de Saint-Bernard, prieure du Carmel de Gand, envoya le manteau de notre vénérable Mère Anne à l'illustre malade; elle le reçut avec d'autant plus de dévotion qu'elle avait conçu beaucoup d'estime pour la Vénérable quand celle-ci était prieure à Paris. Cette pieuse reine mit dès le soir même ce précieux manteau sur son lit et entra aussitôt dans un doux sommeil qui se prolongea jusqu'à 2 ou 3 heures du matin; mais à son réveil, elle se sentit si mal, qu'elle dit à sa femme de chambre: *Hélas! je crois que je suis à la veille de ma mort!* Celle-ci lui répondit: Que Votre Majesté ne s'inquiète pas; on m'a assuré que les douleurs redoublent souvent quand on doit être guéri miraculeusement. Peu après, la malade s'endormit de nouveau. Les médecins vinrent de grand matin voir en quel état elle était et la trouvèrent sans fièvre; elle-même se sentit si bien, qu'elle monta dans son carrosse et alla publier dans la ville, par sa présence, la bonté de Dieu et la puissance de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy.

La reine ne fut pas ingrate; elle vint à Anvers révéler la dépouille mortelle de sa bienfaitrice; désireuse de voir le saint corps, mais en secret, pour ne pas attirer une trop grande foule de monde, elle ne se fit accompagner que de trois princesses et prit un carrosse d'emprunt. Quand elle fut arrivée au monastère, on ouvrit le tombeau; elle s'agenouilla pour prier et fut tellement charmée de la beauté des reliques de la défunte qu'elle resta là pendant deux heures immobile et comme abimée dans un doux recueillement que personne n'osa interrompre. Revenue à elle, elle renouvela sa résolution de travailler à la canonisation de la vénérable Mère Anne et

fit prendre la mesure de ses reliques pour les faire mettre dans une châsse d'argent sur laquelle elle voulait qu'on gravât son propre portrait avec celui des religieuses du monastère d'Anvers, et enfin, les principaux traits de la vie de la Véné-
rable. De plus, la reine écrivit au pape Urbain VIII, le suppliant de canoniser cette grande servante de Dieu et l'assurant que, s'il lui accordait cette faveur, il lui donnerait la plus grande consolation qu'elle pût goûter en ce monde. Le Souverain Pontife accueillit favorablement ce désir et ordonna à l'archevêque de Malines et aux évêques de Gand, de Bois-le-Duc et d'Anvers de faire les informations juridiques sur la vie et les miracles de la Mère Anne de Saint-Barthélemy, bien qu'il ne se fût écoulé que sept à huit ans depuis sa mort et que ce même pape eût porté un décret défendant de canoniser aucun Saint avant cinquante ans accomplis depuis son décès.

La reine fut empêchée par la mort de poursuivre son pieux dessein, mais elle exprima dans son testament le désir de voir son fils, le roi Louis XIII, y consacrer ses soins. Le procès n'est pas terminé, mais on espère qu'il le sera bientôt. J'ai rapporté ceci pour montrer que Dieu met d'autant plus de soin à publier la gloire de sa servante après sa mort, qu'elle en a pris elle-même à la cacher pendant sa vie.

CHAPITRE XXXI

VIE DE LA SOEUR FRANÇOISE DE JÉSUS, COUSINE
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

Il nous semble qu'il manquerait quelque chose à la vie de notre vénérable Mère Anne si nous n'y joignons quelques traits de celle de la Sœur Françoise, sa cousine et son amie d'enfance. Selon le rapport de la Révérende Mère Marie de Saint-Jérôme, prieure d'Avila, elles reçurent le baptême le même jour et gran-

dirent ensemble, unies par une étroite amitié. Pendant longtemps, Dieu leur servit lui-même de directeur; elles allaient dans les champs, se mettaient à l'ombre sous un arbre et restaient depuis midi jusqu'au soir en oraison, plongées dans un tel recueillement, qu'elles ne voyaient même pas les passants. Si on les reprenait de rentrer si tard, elles s'étonnaient, car le temps leur avait paru très court. Elles donnaient aux pauvres la meilleure partie de leur nourriture et se dépouillaient souvent d'une partie de leurs vêtements pour les en revêtir. En un mot, elles s'excitaient mutuellement à la pratique de toutes les vertus. Les deux cousines embrassèrent la Réforme à Avila. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy entra la première dans le cloître; la Sœur Françoise ne tarda pas à la suivre; mais elle fut bientôt envoyée à Medina del Campo où elle termina sa sainte vie. Voici ce qu'on écrivit après sa mort à la vénérable Mère Anne, alors à Anvers :

« Son âme semblait un paradis, les vertus en étaient les astres et Dieu en était le soleil. Elle était tellement recueillie, qu'à moins d'un miracle, sa santé n'aurait pu y résister. La grâce ne cessait d'agir dans son âme et d'y produire chaque jour de nouveaux effets; son cœur était pénétré des sentiments les plus tendres, qui faisaient couler de ses yeux des torrents de larmes, surtout quand elle méditait les douleurs de Jésus souffrant; pendant l'Avent, elle révérait sept fois par jour la Très Sainte Vierge; elle adaptait ainsi ses exercices spirituels aux différentes fêtes de l'année et trouvait dans tous les mystères de quoi fortifier sa foi et augmenter son amour.

» Ses emplois extérieurs étaient dirigés par une parfaite pureté d'intention; elle ne faisait ses actions qu'en vue de Dieu et avec une grande charité: si elle arrangeait quelque habit pour ses Sœurs, elle souhaitait pouvoir ainsi revêtir tous les pauvres; si elle apprêtait la nourriture des malades, elle désirait pouvoir se donner elle-même pour les soutenir; si elle hachait des herbes, elle excitait en elle la soif du martyr et brûlait du désir d'être coupée en mille morceaux pour l'amour de Jésus crucifié.

» Il n'était personne de plus mortifié que cette vénérable Sœur; elle ne laissait échapper aucune occasion de vaincre ses penchans naturels; elle avait habituellement les yeux baissés et ne les levait même pas pour regarder les objets qu'on montrait à la communauté pendant la récréation; son abstinence était extraordinaire; chargée de la cuisine, elle ne se réservait pas la portion commune, mais se contentait des restes de potage, de poisson ou de légumes qu'elle mangeait sans les réchauffer; s'il arrivait que la communauté eût un bon poisson les jours de grandes fêtes, elle s'en privait et se nourrissait de quelques restes de la semaine précédente. Le dimanche, elle préparait son pain pour huit jours et le cachait dans un endroit où il pût durcir et même moisir; elle le mangeait ainsi en quelque état qu'il fût. Elle était si ennemie de son corps qu'elle ne lui accordait que le moins qu'elle pouvait et à peine le strict nécessaire; il n'était pas de travail qu'elle n'entreprît avec plaisir pour fatiguer ce corps qu'elle appelait un traître et qu'elle craignait de rendre insolent en lui accordant le moindre repos. Elle pratiquait fidèlement les mortifications en usage au réfectoire, et, pendant l'Avent et le Carême, elle en faisait tous les jours.

» Son obéissance était parfaite; non contente d'exécuter la volonté de ses supérieurs, elle se soumettait à la dernière des Sœurs; jamais elle ne répliquait à un ordre donné, et, bien qu'on l'ait éprouvée en mille manières sur ce point, elle se montra toujours un modèle achevé de cette belle vertu. Quelques douceurs qu'elle goûtât dans l'oraison, elle ne s'y attachait pas jusqu'à transgresser les ordres de l'obéissance; on lui commanda de ne se lever qu'une heure avant la communauté; elle se soumit avec toute l'exactitude possible; mais, comme on ne lui avait pas défendu d'élever son cœur à Dieu avant ce temps-là, elle s'asseyait sur son lit trois heures avant d'en sortir, et faisait oraison les bras en croix, ce qui ne devait pas lui donner peu de peine, mais sa ferveur la lui rendait légère; ces beaux exemples encourageaient ses Sœurs à l'imiter; sa devise était : Amour, amour.

» Sa pauvreté était admirable; les habits qu'elle portait n'étaient composés que de vieilles pièces; il en était de même de ses alpagates; elle les raccommodait de manière à étonner tout le monde; le pot à l'eau dont elle se servait dans sa cellule était à moitié cassé et elle disait que le Seigneur ne lui permettait pas d'en avoir d'autre; ce qui prouve qu'elle avait pris Jésus pauvre pour Maître dans la pratique de cette vertu.

» Ce fut également à l'école d'un Dieu crucifié qu'elle apprit à être douce et humble de cœur; quoi qu'il lui arrivât, jamais elle n'élevait la voix et ne laissait paraître la moindre émotion; si on critiquait ses paroles, son silence terminait immédiatement le différend; elle aimait mieux passer pour déraisonnable que de soutenir son jugement qu'elle soumettait toujours à celui de ses Sœurs; elle ne s'excusait jamais de ses défauts, et bien souvent, on ne la reprenait que pour éprouver sa vertu.

» Dieu lui avait donné une si grande délicatesse de conscience que la moindre imperfection dans ses actions lui causait de grands remords; une inspiration secrète la reprenait souvent de ce qu'elle disait en récréation, elle se taisait aussitôt. Elle était ravie qu'on la raillât quelquefois et se croyait si incapable d'exprimer ses sentiments qu'elle était très craintive pour parler, même aux simples Sœurs.

» Sa conversation cependant était pieuse et exemplaire; dans la communauté, on la considérait comme une sainte et plusieurs allaient la trouver pour se recommander à ses prières; les personnes du dehors venaient aussi lui demander son concours en si grand nombre que, douze ans avant sa mort, on la retira du tour pour la soustraire à leurs importunités; mais, devant les réclamations qui se produisirent, on l'y remit pour la consolation du peuple. Ce ne fut pas pour longtemps, Dieu en disposa pour le ciel. »

Sœur Françoise fut prise d'une fluxion de poitrine qui lui causa une grande oppression accompagnée d'un dégoût absolu de toute nourriture; comme les remèdes ne la soulageaient aucunement, elle comprit le danger de son état et dit à une de ses Sœurs que sa maladie ne serait pas longue et qu'elle s'at-

tendait à mourir bientôt. Elle ne fit pas la moindre prière pour sa guérison ; elle trouvait même tant de plaisir parmi les souffrances, qu'elle remerciait Dieu de les lui envoyer, et son infirmière, de la charité qu'elle mettait à la servir.

Au bout d'un mois, comme on s'aperçut que la vie de la pieuse Sœur était en danger, on lui donna le Saint Viatique qu'elle reçut avec une tendre dévotion et une admirable ferveur ; elle insista pour recevoir en même temps l'Extrême-Onction, dans la pensée que si l'on attendait davantage, c'est qu'on la croyait éloignée de la mort qu'elle désirait ardemment.

Dès qu'elle eut communié, elle garda presque toujours les yeux fermés, et, comme on lui demandait quelle était l'occupation de son âme, elle répondit : *Je suis en Dieu et je le prie de ne jamais s'éloigner de moi.* Elle ne parlait plus que pour exalter la bonté et la gloire de Dieu, elle appelait la Sainte Vierge la Mère de son âme, sainte Tèreise, sa mère : saint Joachim, sainte Anne et quelques autres saints étaient ses amis.

Malgré son état d'infirmité et son dégoût pour toute nourriture, elle ne cessait point de se mortifier ; si on lui donnait une orange, elle la mangeait avec l'écorce pour en savourer toute l'amertume.

Neuf jours après avoir reçu le Saint Viatique, elle vit ses désirs exaucés et on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction ; elle avait encore toute sa connaissance et répondait aux litanies, *Ora pro me* et aux autres prières. *Amen.* Elle remercia les Pères Carmes Déchaussés qui l'assistaient pendant sa maladie et les religieuses qui la soignaient avec une grande charité ; elle faisait cela avec tant d'amabilité qu'on la crut un moment hors de danger ; mais un mal, dont elle avait déjà souffert autrefois, vint tout à coup à reparaitre avec une telle violence qu'elle déclara regarder comme rien ce qu'elle avait souffert jusque-là ; une religieuse ayant entendu cela de sa bouche lui dit pour l'encourager : *Chère Sœur Françoise, Notre-Seigneur veut que vous mouriez à son exemple sur la croix ; soyez constante à souffrir pour son amour.*

Quoique cette nouvelle douleur la fit tomber dans une extrême faiblesse, elle ne perdit rien de sa présence d'esprit : Une Sœur lui ayant dit : *Sursum corda!* la sainte malade répondit aussitôt : *Habemus ad Dominum; gratias agamus Domino Deo nostro, dignum et justum est.* Puis elle ajouta : *Il n'est que trop juste que je remercie le Seigneur puisqu'il est immense, tout-puissant, sage et infiniment bon; ah! mon Dieu, étant ce que vous êtes, si digne d'amour et de respect, j'ai un immense regret de vous avoir offensé. Oui, mon Seigneur, je voudrais que vous m'eussiez anéantie plutôt que de permettre que j'aie commis la moindre faute contre votre bonté infinie.* Puis elle disait à la Sainte Vierge : *O Mère de mon âme, secourez-moi dans cet instant suprême, montrez que vous êtes véritablement la Mère de ceux qui implorent votre secours.* Enfin elle adressait ces paroles à Notre-Seigneur : *Ah! mon Jésus, quel bonheur pour moi si je n'étais qu'une même chose avec vous! O mon âme, à quoi bon tant différer? que ne te sépares-tu de ton corps!*

Sœur Françoise eut de si violentes convulsions quelques heures avant sa mort qu'on s'attendait à la voir expirer; mais la crise se calma et son visage devint plus beau que lorsqu'elle se portait bien. On lui lut la Passion de Notre-Seigneur, ce qui lui causa une extrême consolation; elle continuait elle-même lorsque la lectrice s'arrêtait tant soit peu. Après cela, elle répéta plusieurs fois : *Maria, Mater gratiæ*, etc., et le psaume *In te Domine speravi*, etc. Quand on ne lui disait plus rien, elle s'écriait : *J'aime Dieu, j'espère en Dieu, je crois en Dieu.*

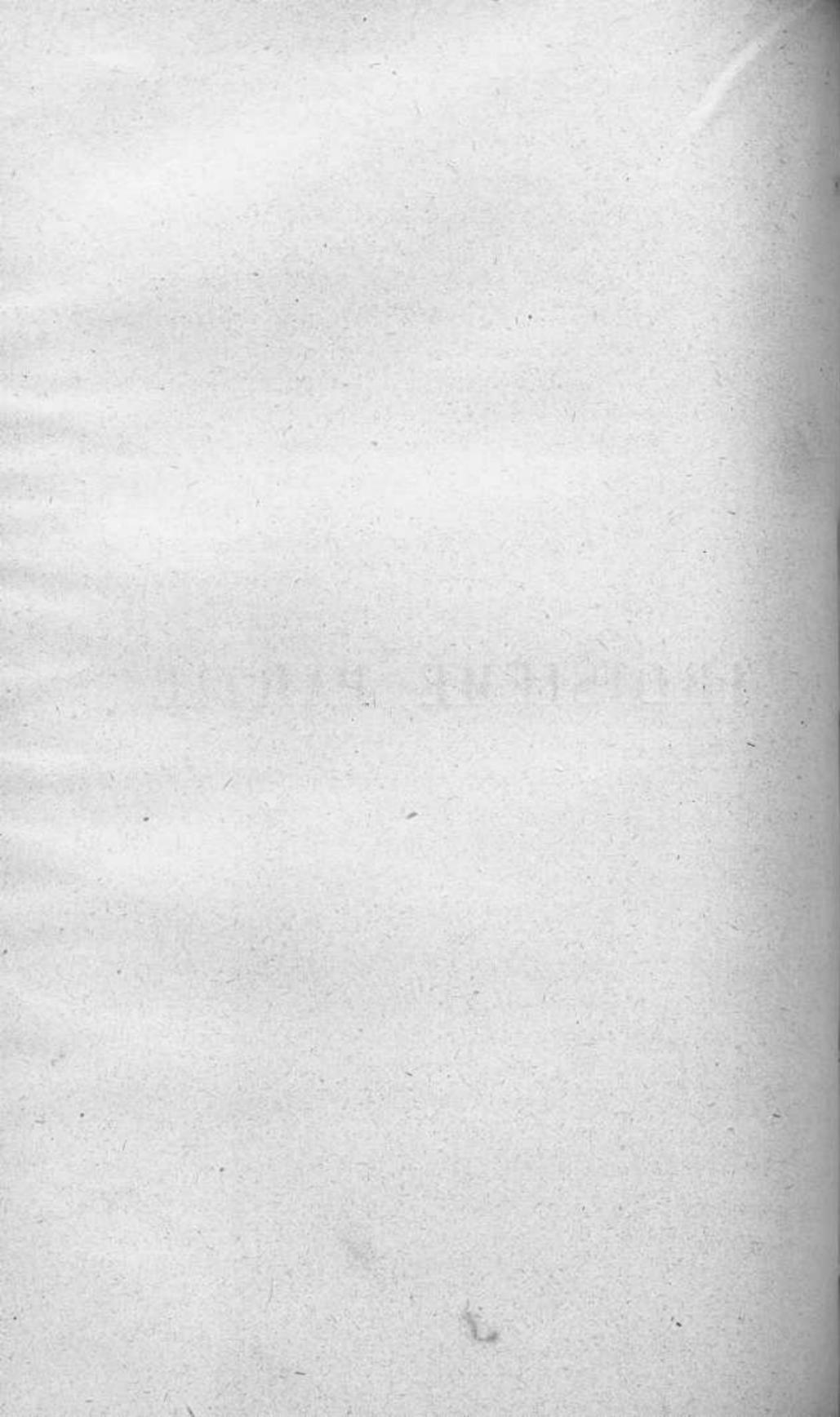
Quelques instants avant sa mort, elle pria l'infirmière de lui apporter l'habit dans lequel on devait l'ensevelir; dès qu'elle l'eût entre les mains, elle renouvela ses vœux avec une ferveur extrême, puis elle se recueillit et on l'entendit se dire à elle-même : *Pourquoi à moi? On la pria d'exprimer cette parole, mais elle ne répondit pas et on conclut de son silence que Dieu lui avait fait une grande faveur que son humilité voulait cacher.* Enfin elle ouvrit ses yeux qui paraissaient les plus beaux du monde et les tint levés vers le ciel pendant

l'espace d'un *Credo*, après quoi elle les baissa et expira sans le moindre effort. Son visage resta riant et sans rides, bien que son grand âge et ses infirmités en eussent imprimé plusieurs sur son front pendant sa vie.

Une foule nombreuse assistait aux obsèques de cette bonne Sœur, qui avait la réputation d'être une sainte; chacun désirait avoir un morceau de son habit, une image ou quelques grains de son chapelet; on satisfit autant qu'on le put à la dévotion du peuple. Divers religieux vinrent de leur propre mouvement assister aux funérailles et avouèrent avoir reçu plusieurs faveurs de Dieu par l'intercession de cette bonne Sœur. La fin d'une vie si sainte ne pouvait qu'être heureuse; elle est morte comme elle a vécu, en véritable amante de Jésus crucifié.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE



INSTRUCTIONS

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

POUR LA CONDUITE DE SES FILLES



DE L'OBÉISSANCE

Très chères filles, l'obligation étroite que j'ai de vous entretenir de la Règle et des Constitutions redouble dans mon cœur l'ardent désir de vous les voir observer avec la dernière exactitude. J'insiste sur ce point, parce qu'elles ne renferment rien qui ne soit très important pour votre perfection. Outre la lecture qu'on en fait au réfectoire, je vous conseille d'en lire un chapitre tous les jours en particulier, de sorte que vous ayez tout lu au bout de chaque mois. Vous y trouverez de la force contre la nature dérégulée et de la lumière pour ne pas vous égarer dans la voie de cette sublime perfection qui fait l'objet de vos désirs. Notre sainte Mère, qui vous a donné de si beaux exemples, vous procurera, comme je l'espère, les grâces dont elle fut prévenue pour pratiquer et enseigner ce qu'elle nous apprend par nos lois. Elle a commencé par observer une parfaite obéissance; vous devez faire de même. Vous avez éprouvé pendant votre noviciat les difficultés qu'on rencontre avant de

posséder cette vertu et quel courage il faut pour les surmonter; voyez si vous voulez promettre du fond du cœur ce que vous devrez ensuite forcément observer, quelles que soient les répugnances de votre nature. Mais à quoi bon vous consulter là-dessus; si vous avez tant soit peu d'amour de Dieu, si votre désir est de lui plaire, sacrifiez-lui, par le vœu d'obéissance, cette volonté que vous tenez de sa bonté infinie; mais que ce sacrifice soit absolu, et que ce Dieu soit le maître de toutes vos affections, pendant que vous serez en vérité ses humbles esclaves.

Lorsque nous faisons profession, nous promettons de pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort; pesez bien cet engagement, mes filles, et efforcez-vous d'obéir jusqu'à mourir en tout à vous-mêmes, à l'exemple de Jésus-Christ qui fut obéissant envers son Père jusqu'à la mort de la Croix. Quand nous sortirons de ce monde, à quoi nous servira notre promesse si nous ne l'avons fidèlement observée? Quel fruit nous reviendra d'avoir choisi une vie de soumission si nous n'avons pas pratiqué la soumission conforme à notre état? Ah! mourons donc plutôt que de ne pas obéir jusqu'à la mort; cette mort nous sera sans doute bien avantageuse; elle nous conservera en grâce et nous procurera la gloire éternelle.

O mes filles, qu'il importe d'offrir sa volonté au Seigneur! Il n'est point de sacrifice qui lui soit plus agréable; il nous le montre bien en nous recevant dans sa maison, non seulement comme ses servantes, mais encore comme ses épouses et les héritières de sa gloire. Le Prophète-Roi ne demandait à Dieu qu'une seule chose, et il mettait tous ses soins à l'obtenir; c'était de demeurer dans sa maison tous les jours de sa vie. Nous possédons cette grande faveur si nous observons nos vœux et il n'est point de peines que nous ne devions être prêtes à souffrir pour la conserver; tout bien pesé, il ne s'en trouve pas dans la maison de Dieu qui égalent celles qu'on rencontre au service du monde. Hélas! si vous aviez contracté une alliance terrestre, vous auriez peut-être sujet de regretter cent fois le jour de votre union! Mais l'aimable Époux que vous avez

choisi n'est pas de cette humeur difficile ; il ne se fâche pas contre nos défauts, il les supporte comme un Agneau doux et humble de cœur ; il compatit à notre faiblesse et nous presse incessamment de ne pas nous éloigner de sa présence. Pourquoi donc ne pas nous abandonner à son bon plaisir ? Pourquoi lui refuser notre soumission ? Jacob fut tellement charmé de la beauté de Rachel, qu'il consentit à travailler sept ans pour la conquérir. Or, sachez que la soumission d'une âme parfaitement obéissante charme bien plus le cœur de Dieu et qu'il n'est pas de faveur qu'il ne lui accorde. Notre sainte Mère voulut mourir entre les bras de cette belle vertu pour se rendre digne des doux embrassements de son Époux céleste ; elle souhaitait passionnément de retourner à son cher couvent d'Avila, dont elle était prieure, lorsque le supérieur lui commanda de se rendre à Albe. Elle avait les raisons les plus sérieuses pour se dispenser de ce voyage ; elle pouvait alléguer qu'on le lui enjoignait pour la consolation de la duchesse, mais que sa présence n'était pas moins désirée à Avila ; que l'état de sa santé ne lui permettait pas de s'engager dans un chemin si difficile ; elle ne dit pas un mot et préféra mourir que de répliquer tant soit peu au commandement d'un supérieur. Elle achevait ainsi heureusement ce qu'elle avait heureusement commencé ; toute sa vie, elle avait vécu d'obéissance, persuadée que c'était la voie la plus sûre ; elle préférait les ordres de ses directeurs aux révélations qu'elle recevait de Dieu. Je me souviens que, me parlant un jour de deux religieuses, l'une de Valladolid, l'autre de Medina del Campo, que Dieu comblait de faveurs, mais à un degré inégal, elle me dit que celle qui paraissait avoir reçu moins de grâces était plus grande aux yeux du Seigneur, parce que son obéissance était plus parfaite.

Il est bien facile de juger que le chemin de l'obéissance est le plus sûr et le plus parfait ; il s'oppose à l'amour-propre et anéantit la nature qui cherche à découvrir des défauts dans sa supérieure pour s'exempter de la soumission qu'elle lui doit. Une supérieure est une créature comme les autres ; elle peut

être moins savante, moins vertueuse que celles auxquelles elle commande, comme cela se voit par moi-même, mais cela n'excuse pas celles qui lui désobéissent. C'est ce que le R. P. Balthazar Alvarez, de la Compagnie de Jésus et confesseur de notre sainte Mère, expliqua un jour dans une exhortation : il dit que c'était une illusion et la marque d'une âme immortifiée et attachée à sa propre volonté de croire que la supérieure, parce qu'elle est femme, est incapable d'éclaircir les doutes qu'on lui présente. Il ajouta qu'une religieuse trouvera infailliblement dans sa supérieure ce qu'elle y cherche; si elle la consulte selon les lumières naturelles, elle n'y trouvera que des réponses humaines et défectueuses; mais si elle la consulte selon les lumières surnaturelles et pour la conduite de son âme, elle fera l'heureuse expérience que Dieu parle par sa bouche, selon la promesse qu'il a faite en disant : *Celui qui vous écoute, m'écoute*. N'envisagez donc pas, mes chères filles, vos supérieures comme des créatures imparfaites; tout ignorantes qu'elles puissent être, Dieu leur inspirera ce qui sera nécessaire pour votre consolation.

J'ai vu de notre temps des âmes vraiment soumises accomplir des merveilles surprenantes. Dieu a témoigné par des prodiges éclatants combien le sacrifice de la volonté lui est agréable, comme on pourra le voir dans les chroniques de notre sainte Réforme quand elles seront publiées. On trouve dans les siècles passés de grands exemples d'obéissance, témoin ce qu'on lit dans l'histoire de sainte Euphrasie, vierge de notre Ordre; quoiqu'elle fût très jeune et d'une complexion délicate, on lui commanda de transporter d'un lieu à un autre des pierres d'une grosseur prodigieuse; elle s'y employa avec tant de promptitude et de joie, que Dieu la récompensa en lui donnant une force surnaturelle qui lui permit d'accomplir sa tâche.

Cette obéissance en des choses extraordinaires est sans aucun doute très agréable à Dieu, mais j'ose dire que l'exactitude à la pratiquer dans les choses communes et journalières ne lui plaît pas moins; ainsi, il faut écouter le son de la cloche comme

la voix de Dieu qui nous appelle à son service et à laquelle nous devons obéir avec promptitude. Dieu agréa infiniment cette promptitude dans l'obéissance, comme il le témoigna à un religieux qui, ayant laissé un o inachevé pour obéir à la cloche qui l'appelait au chœur, trouva à son retour la lettre et même tout le mot très bien terminé. On lit d'une religieuse qu'elle fut assez généreuse pour quitter l'Enfant Jésus avec lequel elle s'entretenait dans sa cellule pour faire ce qui lui était commandé; quand elle revint, elle trouva cet aimable Sauveur qui semblait l'avoir attendu; il était plus grand et plus beau qu'auparavant, et il lui fit comprendre qu'il avait grandi de même dans son âme par la grâce que lui avait méritée son acte d'obéissance.

Nous trouvons de grands exemples d'obéissance donnés par des personnages qui n'en avaient pas fait le vœu. Dieu commanda à Abraham d'abandonner son pays et ses parents et même de lui sacrifier son fils unique. Le saint patriarche se soumit à tout, et cette obéissance lui mérita la promesse du Messie qui devait sauver le monde. Au contraire, la femme de Loth fut changée en statue de sel, Jonas fut jeté à la mer et englouti par la baleine, parce que tous deux avaient résisté aux ordres du Seigneur. Les anges mêmes, pour avoir refusé de se soumettre à l'Homme-Dieu, ont été précipités pour jamais du ciel dans l'enfer. Je ne vous rapporte ces exemples, mes chères filles, que pour vous faire voir qu'il n'est rien de plus avantageux à l'âme que d'obéir et rien de plus nuisible que de désobéir. Dieu daigne nous donner une parfaite soumission d'esprit en toutes choses.

DU VŒU DE CHASTÉTÉ

Vous vous souvenez sans doute, mes filles, qu'il n'en est aucune parmi vous qui, lorsqu'elle était dans le monde, n'eût un miroir pour regarder si elle était bien arrangée et si rien en elle ne pouvait choquer les regards. Cet esprit d'ordre et de soin doit vous être bien plus à cœur, maintenant que votre

conversation est dans le ciel. Or, il faut éviter jusqu'à la moindre souillure pour jouir de ce bonheur. Servez-vous donc d'un miroir fidèle et sans tache qui vous fera connaître les défauts qui vous déparent et les beautés dont vous devez orner votre âme. Il n'en est pas d'autre pour vous que Jésus-Christ; cet aimable Sauveur ne s'est jamais recherché en rien; la volonté de Dieu son Père a été l'unique règle de ses actions. Il vous a donné ces beaux exemples pour que vous les suiviez, en renonçant continuellement aux satisfactions des sens et en recherchant avec ardeur les délices spirituelles. Notre sainte Mère Térése n'a puisé ces riches dons de la grâce qui ont fait l'étonnement de l'univers que dans une contemplation assidue de la vie de Jésus.

Si nous jetions les yeux sur ce beau miroir, nous y découvririons tout ce qui peut faire la beauté de notre âme ou ternir sa pureté; mais cela nous est commun avec tous les chrétiens. Une chose vous est propre, mes chères filles, et vous donne une grâce toute particulière, c'est la règle; elle est le modèle de la perfection évangélique. Vous devez y conformer toutes les actions de votre vie, si vous voulez plaire à votre céleste Époux. Si vous l'observez inviolablement, vous serez chastes de cœur, et une pureté angélique brillera dans tout votre extérieur; vous marcherez d'un pas grave et modeste; votre langue ne laissera échapper aucune parole indiscrete; vos yeux seront toujours baissés; vous fermerez vos oreilles aux vanités du monde et vous ne les ouvrirez qu'aux pieux entretiens conformes au principe et à la fin du pur amour.

La Sainte Vierge peut aussi nous servir de modèle de pureté: ses exemples nous apprennent à ne jamais souiller les affections de nos cœurs par le moindre partage avec les créatures; ses intentions ont toujours été droites, ses lumières sans ombre, ses actions sans lâcheté. En un mot, elle vécut dans une pureté si parfaite, qu'elle pouvait dire à chaque instant de sa vie : *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui*. Notre Ordre, charmé de ses illustres prérogatives, l'a toujours révérée comme la plus pure des créatures, la Vierge des vierges et la

Mère de l'Auteur de toute pureté. Vous croyez que Marie a été conçue sans péché, parce qu'elle devait renfermer dans son sein le Fils de Dieu, mais, si vous voulez partager cette faveur avec elle, souvenez-vous de ce que l'Esprit-Saint dit dans l'Ecclésiastique (1), de rentrer promptement dans la maison de votre cœur, d'y rappeler toutes les puissances de votre âme, de les disposer comme on dispose les pièces d'un jeu, et de former les conceptions de votre esprit exemptes de tout péché et des sentiments d'orgueil qui pourraient peut-être vous inspirer de vous préférer aux autres. Vous n'ignorez pas que la Vierge Marie se disposa à recevoir cette noble dignité de Mère d'un Homme-Dieu par un entier abandon d'elle-même au bon plaisir de Dieu, en se reconnaissant la plus humble de ses servantes et en se déclarant prête à exécuter ses ordres. Si vous voulez posséder Jésus-Christ dans vos cœurs, vous ne devez plus être à vous-mêmes, mais à lui seul et vous abandonner entièrement aux soins de sa Providence. Contemplez souvent la Très Sainte Vierge au pied de la Croix de son Fils où son amour s'est montré fort comme la mort, puisque, malgré la douleur dans laquelle elle était plongée, elle n'a pas défailli. Vous devez, à son exemple, vous exciter à défendre si puissamment cette belle vertu de chasteté dont vous avez fait vœu, que, ni les injures, ni les tourments, ni la mort même, ne puissent vous ébranler. C'est ce que Dieu exige de vous; quelque pieuses que vous fussiez dans le monde, vous n'étiez que des fleurs champêtres exposées à être foulées aux pieds par les bêtes farouches; mais maintenant vous êtes introduites dans le jardin de Celui qui est l'époux des âmes chastes; vous êtes à couvert de beaucoup des dangers que vous couriez dans le monde. Ne souffrez rien en vous qui puisse ternir l'honneur de votre vocation; profitez du Sang d'un Dieu qui vous arrose; ne rendez pas inutile la vertu du Pain céleste qui nourrit vos âmes; et, puisqu'on vous donne le froment des élus, c'est-à-dire Jésus-Christ, et le vin qui fait germer et conserve les vierges,

(1) Ch. XXXII.

profitez de cette grâce et vivez uniquement pour Dieu sans que la créature trouve la moindre place dans vos cœurs.

DU VOEU DE PAUVRETÉ

Chères filles, si vous avez bien saisi ce que nous avons dit de l'obéissance, il ne vous sera pas difficile de comprendre ce que c'est que la pauvreté. Ces deux vertus sont tellement unies ensemble, que l'obéissance d'une âme religieuse est une marque certaine de sa pauvreté d'esprit; en effet, quiconque préfère l'assujettissement à la liberté et le bonheur d'obéir à l'honneur de commander, jouit d'un si grand dégagement qu'il lui paraît bien facile de renoncer aux biens extérieurs, ayant déjà abandonné ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire lui-même. Parlons cependant un peu de la noble vertu de pauvreté.

L'âme véritablement pauvre, désabusée des illusions du monde, conçoit un généreux mépris des faux biens qu'il nous présente; elle n'a rien en propre; elle se contente de l'usage du strict nécessaire pour les besoins de la vie présente et s'estimerait encore plus heureuse si elle pouvait même s'en passer. Ce détachement lui fait mettre tout son bonheur à ne se servir que des choses les plus communes, tant pour la nourriture que pour le vêtement, et peut-être le fait-elle plus par inclination que par pénitence, parce que ce qu'il y a de plus pauvre lui plaît et le superflu lui pèse et l'embarrasse comme un pesant fardeau. Elle abhorre également tout ce que le monde estime : la faveur des grands, l'estime des gens de bien, la réputation que ses vertus pourraient lui procurer; en un mot, tout ce qui flatte l'amour-propre et les sens.

Elle apprend cette doctrine à l'école de Jésus-Christ. Cet aimable Sauveur a voulu naître de parents pauvres, qui ne pouvaient le nourrir que par le travail de leurs mains; et, comme il se peut que la Sainte Vierge et saint Joseph n'aient pas toujours gagné ce qui était nécessaire pour subsister, il est probable qu'il resta des jours entiers sans prendre la moindre nourriture. C'est le sentiment de quelques âmes pieuses que

Marie et Joseph s'asseyaient parfois à table sans autre réfection que les paroles dont le doux Jésus nourrissait leurs âmes. Ils y trouvaient d'autant plus de plaisir que cette pauvreté, loin d'être forcée, était volontaire, puisque Notre-Seigneur, en tant que Dieu, eût pu leur fournir toutes choses en abondance, s'il n'eût pas jugé la disette plus avantageuse que l'abondance.

O chères filles, que ces beaux exemples sont de puissants motifs pour nous faire aimer la pauvreté de la vie que nous avons embrassée. Non seulement nous sommes conformes à Jésus-Christ, mais encore nous nous rendons dignes des promesses qu'il nous a faites lorsqu'il a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel leur appartient.* Souvenez-vous cependant, chères filles, qu'on possède ce royaume dès cette vie par la paix intérieure que procure la véritable pauvreté et par la liberté dont elle nous fait jouir en nous faisant triompher du monde et du démon.

Que faisons-nous donc, mes chères filles, lorsque nous pratiquons la sainte pauvreté? Nous combattons pour conquérir deux grands royaumes promis aux enfants de Dieu; un dans la vie présente, un après notre mort. Cette perspective ne mérite-t-elle pas que nous tâchions, comme dit Notre-Seigneur, *d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait* et que nous nous efforcions de nous élever au-dessus des faiblesses et des nécessités de la nature pour graver dans nos cœurs le caractère sacré de la grâce, afin qu'elle y répare l'image de Dieu et opère notre perfection. C'est en ce sens, à ce qu'il me semble, que Notre-Seigneur dit au jeune homme de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, venez et suivez-moi.* Il nous montre bien par ces paroles que nous devons renoncer aux biens de la terre si nous voulons l'imiter dans ce qu'il a fait pour l'amour de son Père céleste.

Ne doutez pas, mes chères filles, que, si vous agissez de la sorte, votre Époux qui a sans cesse l'œil ouvert sur vous, n'ouvre sa main bienfaisante pour vous remplir abondamment de ses bénédictions selon vos besoins. Notre sainte Mère en a fait souvent l'heureuse expérience. Elle dit dans ses Constitu-

tions qu'on ne peut pas fixer l'heure du repas, parce qu'on ne sait pas avec certitude quand les Carmélites auront de quoi manger; la raison en est que, au commencement de la Réforme, on ne vivait que d'aumônes, si bien que les religieuses ont souvent manqué de pain, même pour faire une simple collation; elles supportaient cette privation avec une grande joie d'esprit, et Dieu ne manquait pas de les soulager dans cette extrême nécessité. Je pourrais vous citer bien des exemples; je me contenterai d'en rapporter deux ou trois.

Un soir, quand nous nous rendîmes au réfectoire pour souper, nous trouvâmes qu'il n'y avait rien pour notre nourriture. La communauté s'en alla alors en récréation avec autant d'allégresse que si nous eussions été traitées le mieux du monde; nous allâmes ensuite chanter Complies, après quoi chacune se retira en silence en attendant Matines; à ce moment, on frappa si fort à la porte, que la prieure envoya voir ce que c'était. On trouva qu'un religieux, grand serviteur de Dieu, ayant appris par révélation notre extrême besoin, nous envoyait deux grands pains et un morceau de fromage. La prieure fit partager ce don de la Providence à la communauté, et ce fut pour nous un régal fort agréable tant était grand notre appétit.

Une autre fois, l'infirmière, n'ayant rien pour donner un soulagement à une religieuse malade, éleva son cœur à Dieu en le priant de lui venir en aide; au même moment, on sonna au tour; la tourière s'y rendit et y trouva un vase plein de confitures sans qu'on pût découvrir le donateur. La même religieuse étant incommodée, resta trois jours sans pouvoir rien prendre; au bout de ce temps, un pauvre apporta trois oranges en disant qu'elles étaient pour la malade. Celle-ci demeura bien surprise et remercia le Seigneur de la bonté avec laquelle il subvenait à ses besoins; ayant un profond dégoût pour toute nourriture, elle ne désirait que ce seul fruit, mais elle n'avait pas voulu le découvrir à ses sœurs pour ne pas les affliger, parce qu'il n'en croissait pas dans le pays.

Vous me direz peut-être que la pauvreté n'est pas à charge lorsque Dieu soulage ainsi nos besoins; mais sachez que, s'il nous témoigne cette bonté dans quelques occasions, dans d'autres il veut que nous lui donnions des preuves de notre courage et de notre patience. Cette même religieuse dont je viens de parler, se sentant un jour dans un grand besoin causé par son extrême faiblesse, ne voulut pas en parler à l'infirmière pour ne pas l'affliger. Elle alla au jardin, et y trouvant quelques herbes qui semblaient s'offrir comme remède à sa faiblesse, elle se dit : les herbes sont la nourriture des bêtes, je ne suis pas meilleure qu'elles, je dois donc me contenter de leur aliment; et elle en mangea comme eût pu le faire un pauvre. Cet acte généreux la rendit riche en mérites aux yeux de Dieu.

Apprenez par ces exemples comment vous devez vous conduire. Vous devez toujours choisir ce qu'il y a de plus bas et de plus commun, et vous efforcer de vous rendre parfaites dans la pauvreté. S'il arrive que le Seigneur ait assez de bonté pour vous secourir dans vos besoins, remerciez-le de cette faveur, mais ne croyez pas qu'elle vous est due. Ne manquez pas cependant à la pauvreté d'esprit, qui préfère la disette à l'abondance.

DE L'EXACTE OBSERVANCE

Je pourrais vous dire en un mot, mes chères filles, que, pour bien observer nos vœux, nous devons pratiquer fidèlement la Règle et les Constitutions de notre sainte Mère, mais je juge nécessaire d'ajouter quelques avis pour le bon ordre du couvent. Ayez soin que les officières se rendent ponctuellement au chœur pour la messe et au réfectoire pour les repas, sans cela tout est confusion. Elles doivent s'entendre avec la pourvoyeuse afin de prévoir la veille ce qui est nécessaire pour le lendemain, et celle-ci doit tâcher de ne pas oublier les commissions qu'on lui donne. Que les religieuses s'étudient à vivre unies par les liens d'une parfaite charité et à se supporter

avec humilité les unes les autres; si elles le font, leur office leur semblera léger et elles s'en acquitteront selon le bon plaisir de Dieu; qu'elles se mortifient en tout pour l'amour de Jésus-Christ; qu'elles ne parlent qu'en cas de nécessité et qu'elles fassent toutes leurs actions avec modestie et bienséance.

Mais ne nous flattons pas d'être parfaites quand nous aurons pratiqué ces points extérieurs; non, notre perfection ne consiste pas à être enfermées entre quatre murs et à suivre exactement les actes communs. Il faut, de plus, que notre intention soit droite et que nous rapportions toutes nos actions à Dieu qui en est la fin. Je le dis en un mot : l'extérieur n'est rien, ou peu de chose, s'il n'est pas animé par l'esprit intérieur.

Hélas! combien a-t-on vu de religieux qu'on eût pris pour des saints à en juger par la ponctualité avec laquelle ils s'appliquaient à pratiquer tout ce qui avait quelque apparence de vertu; cependant ils n'agissaient que par un orgueil secret et ils ont misérablement péri. On raconte dans les chroniques d'un très saint Ordre que, dans un monastère, on vit un jour au réfectoire plusieurs religieux que personne ne connaissait. Le prieur leur ayant demandé qui ils étaient, ils répondirent qu'ils appartenaient à l'Ordre; que, pendant leur vie, ils avaient été supérieurs, lecteurs, prédicateurs et qu'ils étaient tous damnés pour s'être enorgueillis de leurs fonctions et avoir séduit le monde par un faux semblant de vertu; que Dieu les avait envoyés vers les Frères qui vivaient actuellement dans le monastère pour les avertir de ne chercher qu'à lui plaire et non leur propre satisfaction. Je me rappelle avoir lu une lettre qu'un religieux fort savant et confesseur de notre sainte Mère lui écrivait; il lui disait ces paroles : *Ce n'est que pour ma confusion et avec bien du regret que je vous écris, parce que je ne me suis pas servi de ma science pour acquérir la vertu et la connaissance de Dieu, comme votre Révérence a eu le bonheur de le faire avec sa simplicité, qui lui a procuré plus de connaissance des mystères du ciel que n'en ont les plus savants avec toute leur doctrine.*

Donc, mes chères filles, notre unique affaire est de marcher

dans la crainte du Seigneur, d'obéir à ses lois et à celles de l'Ordre, d'agir avec humilité et un grand mépris de nous-mêmes, et de conserver nos cœurs purs pour nous unir à notre souverain bien. Si nous sommes fidèles à pratiquer ces lois, nous sommes sûres d'en recevoir une abondance de lumières et les onctions de la grâce, puisque nous savons par expérience, selon la parole de Jésus-Christ, *que son joug est doux et son fardeau léger.*

Ne croyons pas pour cela être exemptes de toute peine, puisque, comme nous dit la règle, *ceux-là sont persécutés qui s'efforcent de vivre selon les maximes de Jésus-Christ.* Mais nous triompherons facilement de nos ennemis, si nous nous servons, pour les combattre, des armes qu'elle nous fournit, c'est-à-dire si nous menons une vie chaste, si nous nous nourrissons de saintes pensées, si nous aimons la justice et si nous avons une ferme espérance fondée sur la foi, sans laquelle rien ne peut plaire à Dieu. Alors, échappées de la servitude du siècle, comme les enfants d'Israël de la captivité d'Égypte, nous posséderons dans notre chère solitude une âme enivrée des délices du ciel et l'onction de la grâce nous rendra les choses les plus pénibles douces et agréables.

Vous comprenez, mes filles, que pour jouir de ces faveurs, il ne faut pas soupirer après les oignons d'Égypte; car, hélas! que deviendrait une âme religieuse qui, après avoir été favorisée de tant de grâces, nourrirait encore dans son cœur quelque penchant pour les folies du monde et pour les conversations inutiles avec les créatures? Son ingratitude mériterait que la justice divine lançât ses foudres contre elle, et, tout saint que soit l'état religieux, il ne la mettrait pas à couvert de sa colère et de ses châtimens. Il me semble que c'est comme si quelqu'un commettait un meurtre dans une église, quoique ce lieu serve ordinairement d'asile aux criminels, il ne profiterait pas de cette faveur et serait même châtié plus rigoureusement. De même, quiconque profane la vie religieuse par l'amour des vanités du monde se rend plus coupable dans l'état même où tant d'autres se sanctifient; les mauvais religieux sont comme

les anges rebelles que l'orgueil a précipités du ciel où leurs places sont occupées par ceux que l'amour de la pénitence attire du monde dans la retraite.

Voilà pourquoi je recommande instamment à mes chères filles de réfléchir sérieusement sur ce que notre sainte Mère ordonne dans ses Constitutions, à savoir, de parler rarement à leurs parents parce que ces entretiens ne servent qu'à renouveler le souvenir des vanités du siècle, qu'à refroidir les saintes affections du cœur, qu'à dissiper l'esprit dans le temps de l'oraison; car, hélas! tous ces souvenirs reviennent plus facilement dans l'esprit que tous les bienfaits et les faveurs de Notre-Seigneur. Saint Bonaventure disait sur ce sujet : *Amitié pour tous et conversation avec peu*. Saint Bernard exigeait trois choses dans un véritable religieux : *Parler peu; n'avoir que très peu d'amis, et prier beaucoup*. Prenez ces paroles comme si elles vous étaient adressées, mes chères filles. Croyez-moi : jamais, ou du moins bien difficilement, vous ne vous acquitterez comme il faut de votre devoir envers Dieu, si vous n'observez ces trois points; jamais non plus, sans eux, vous ne goûterez ni paix, ni consolation dans votre monastère. Que Dieu nous fasse la grâce de le comprendre parfaitement.

LA MANIÈRE D'ÉLEVER LES NOVICES

C'est un des points les plus importants de la vie religieuse que de bien instruire les novices. Celle qui en est chargée ne doit pas s'endormir, mais elle doit étudier continuellement les obligations de sa charge, demander instamment les lumières du ciel et implorer le secours des saints, qui ont montré le plus de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Qu'elle se serve donc de la Sainte Vierge et du glorieux saint Joseph comme d'avocats auprès de Dieu. Elle trouvera l'un et l'autre prêts à la secourir, comme notre sainte Mère, qui avait choisi la Sainte Vierge pour sa mère et saint Joseph pour le protecteur et le patron de son Ordre, en a fait l'heureuse expérience. Qu'elle prenne pour modèles de sa conduite les saints qui ont

le mieux rempli cette charge et surtout notre sainte Mère Térésè de Jésus. Elle la verra pleine de douceur et de bonté envers les novices humbles et obéissantes, mais sévère à l'égard des esprits orgueilleux et difficiles. Elle apprendra à l'école de cette grande Sainte à unir dans une juste mesure la sévérité et la douceur, selon les différents caractères de celles qui sont sous sa conduite. Elle gagnera les cœurs, si elle s'étudie à les bien connaître et à s'accommoder à leurs aptitudes et à leurs besoins.

Si la maîtresse veut faire avancer les novices dans la vertu, elle doit commencer par leur montrer dans toute sa conduite un parfait modèle de régularité. Les exemples animent bien plus que les paroles; elle doit témoigner une égale tendresse à toutes, et ne se familiariser avec aucune en particulier, parce que cette préférence pourrait exciter la jalousie et altérer la paix et l'union des cœurs. Elle fera bien de leur adresser, de temps en temps, des paroles comme celles-ci pour dilater leur cœur : Votre plaisir, mes filles, sera toujours le mien; dites-moi en toute confiance ce dont vous avez besoin, soit pour le corps, soit pour l'âme; n'ayez aucune crainte, tout mon désir est de vous consoler et de vous donner tout le contentement possible.

Elle doit aussi être très discrète touchant les pénitences et ne pas leur en accorder plus qu'il ne faut, le corps n'étant pas toujours assez fort pour seconder les désirs de l'esprit. Elle agirait prudemment et charitablement si elle leur découvrait quelques-unes de ses faiblesses, afin de leur donner plus de confiance pour lui déclarer les leurs.

Agir de la sorte, c'est suivre l'exemple que nous donna notre Père saint Élie lorsqu'il se raccourcit et proportionna ses membres à ceux de l'enfant de la veuve de Sarepta pour lui rendre la vie; de même une maîtresse qui règle sa conduite sur les besoins de ses novices les aide souvent à surmonter les tentations qui les éprouvent. Elle ne doit pas toutefois montrer de la mollesse dans sa direction et laisser passer leurs fautes sans les avertir, pour ménager leur amour-propre; mais elle

doit les éprouver sur tout ce qui touche les règles et les coutumes de l'Ordre, afin qu'elles sachent bien en quoi consistent les saints engagements qu'elles veulent prendre et qu'elles n'aient plus tard aucun prétexte de réclamer contre la rigueur de l'observance, en alléguant qu'elles n'avaient pas compris ce qu'elles promettaient; elles pourraient prétendre n'être obligées à observer que ce qu'elles auraient vu pratiquer ou ce qu'elles auraient pratiqué elles-mêmes, et alors il faudrait, ou les affliger par une répression nécessaire, ou relâcher quelque chose de l'austérité de la règle pour compatir à leur faiblesse.

Voilà pourquoi je dis qu'il faut à la fois de la prudence pour ne les exciter à la vertu que selon l'appel de Dieu sur elles, et de la fermeté pour les reprendre lorsqu'elles manquent de courage et de ferveur. Elles avaient conçu de saints desirs lorsqu'elles ont foulé aux pieds les jouissances terrestres, il faut bien se garder de laisser éteindre ce feu sacré, faute de pieuses instructions; elles ne respiraient que la pénitence lorsqu'elles ont formé le dessein d'entrer en religion, on doit prendre garde que l'excès de ce côté n'engendre l'amour-propre; elles avaient envisagé le cloître comme une aimable retraite qui les garantirait de l'esprit du monde; il ne faut pas souffrir qu'elles en conservent les fatales maximes qui les éloigneraient de Dieu. Elles ont renoncé généreusement aux biens de la fortune pour embrasser la pauvreté; on doit empêcher qu'elles ne cherchent à retrouver dans la religion les aises et les commodités dont leurs parents jouissent. En un mot, elles veulent devenir les épouses de Jésus crucifié, elles ne doivent donc pas s'étonner ni se rebuter devant les croix. Voilà quels sont les sentiments que la maîtresse doit leur inspirer.

Pour ce qui regarde leur vie intérieure, elles ne doivent pas ignorer que, si Dieu se cache de temps en temps et plonge ses épouses dans les sécheresses et les peines d'esprit les plus désolantes, ce n'est que pour éprouver la constance de leur amour et affermir leur humilité qui doit les unir éternellement à Celui qui a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Ce sera très utile de leur parler de ces matières pour

les fortifier contre les embûches du démon, qui voudrait leur inspirer du dégoût pour leur vocation.

S'il se trouve une novice qui ne soit pas propre à la vie religieuse, il ne faut pas la presser de persévérer, mais la traiter charitablement comme les autres, jusqu'à sa sortie du monastère; et lorsqu'on la renverra, il faudra alléguer quelques motifs qui ménagent l'amour-propre des parents, comme son peu de force pour embrasser une vie austère, ou ses attraits qui la rendent plus apte à faire le bien dans un autre Ordre, ou même que Dieu la destine à un autre état.

La maîtresse doit conseiller à ses novices de méditer souvent sur la vie ou les souffrances de Jésus-Christ, afin qu'elles puisent les eaux vives qui coulent de ses plaies sacrées et, si elles continuent à s'abreuver à ces sources célestes, elles en retireront des trésors immenses de vertu. Je me souviens à ce sujet que, lorsque Jacob faisait boire ses troupeaux, il mettait des baguettes de différentes couleurs sur le bord des eaux courantes, pour que les brebis imprimassent ces couleurs sur leurs petits agneaux; je dis de même que, si une âme spirituelle s'attache fortement à contempler Jésus souffrant et rempli d'une admirable variété de vertus, elle les gravera peu à peu dans son cœur et finira par se rendre conforme à son divin Époux.

Afin d'exciter les âmes encore un peu faibles à la vertu, la maîtresse fera bien d'enjoindre quelquefois à une des plus anciennes novices de découvrir quelles répugnances elle sent en elle-même pour la pratiquer et les moyens qu'elle emploie pour les vaincre; puis, pour les encourager, elle leur rappellera ce que Notre-Seigneur disait à notre sainte Mère, que les couvents fondés par elle lui serviraient de jardins de délices, parce qu'il serait l'objet des pensées des religieuses et que celles-ci seraient les objets de ses tendresses.

Il n'est rien de plus préjudiciable aux novices que l'oisiveté; on doit donc leur prescrire des occupations où elles trouvent l'occasion de pratiquer l'obéissance et l'humilité; et il faut continuer ces exercices, de crainte que si elles cessent de les

faire, elles ne reprennent ensuite qu'avec peine ces saintes pratiques de la perfection.

Quand il s'agit de les recevoir, on doit bien examiner si elles sont simples et sincères, car ces vertus contribuent beaucoup à la paix intérieure et celles qui n'en sont pas douées se tourmentent sans cesse et tourmentent les autres. Je le dis non seulement pour les novices, mais pour toutes les religieuses, c'est une tentation dangereuse et cachée de croire que c'est une marque de prudence et de discrétion de ne rien découvrir de son intérieur, comme si la sainteté dépendait de cette réserve. Quoiqu'un grand serviteur de Dieu ait dit que son secret était pour lui seul, il ne parlait que des grâces extraordinaires dont Dieu le favorisait abondamment, et que son humilité l'obligeait à dissimuler; mais nous, à qui la soumission et l'obéissance doivent servir de guide et de lumière, nous devons avoir une telle confiance envers nos supérieurs et nos confesseurs, que nous ne leur cédions rien de ce qui touche notre intérieur (1), autrement nous suivons l'impulsion du démon, qui inspire à l'âme de ne pas découvrir ses bons sentiments pour qu'elle fasse de même quant aux mauvaises pensées qu'il lui suggère. L'induisant ainsi à se diriger elle-même, il lui ravit les moyens de pratiquer l'humilité et la prive de tout secours contre la tentation; ainsi affaiblie, elle ne peut plus se défendre contre un ennemi aussi fort que rusé, et succombe facilement. Il me semble entendre une de ces religieuses discrètes et imprudentes se dire à elle-même dans le temps de la tentation : *A quoi bon recourir à ma supérieure? Quel profit en retirerai-je? Je sais ce qu'elle pourra me dire; elle est femme comme moi; elle a ses faiblesses comme les autres; à quoi bon lui découvrir les miennes?* Celle qui s'abandonne à ces sen-

(1) Un décret récent de Notre Saint-Père le pape Léon XIII s'est occupé de régler quelle est l'obligation des religieuses pour l'ouverture de conscience vis-à-vis de leurs supérieures. Tout en les laissant libres de le faire, si elles le désirent, le décret déclare qu'il n'y a pour les religieuses aucune obligation de parler de leur for intérieur à leurs supérieures ou maîtresses des novices et que celles-ci ne doivent l'exiger en aucune manière. *Décret « Quemadmodum », 1890.*

timents doit appréhender le même châtiment qu'Ananias et Saphira sa femme. Ainsi qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres, ils vendirent leurs biens pour les mettre en commun comme faisaient les premiers chrétiens. Le démon leur inspira d'en retenir une partie ; ils furent assez faibles pour succomber et n'en portèrent effectivement que la moitié. Ils furent bientôt punis de cette infidélité, puisqu'ils tombèrent morts à la voix de saint Pierre, qui leur reprochait d'avoir menti au Saint-Esprit plutôt qu'aux hommes.

Dieu châtie bien souvent celles qui, s'étant vouées à son service entre les mains des supérieurs, retiennent plus de la moitié d'elles-mêmes, veulent se diriger toutes seules et se soustraient à la conduite de celles qu'il a établies pour les gouverner. Elles ressentent souvent de grandes inquiétudes, et Dieu permet que leurs fautes les plus secrètes soient découvertes et qu'elles en reçoivent plus de confusion que si elles les eussent sincèrement déclarées.

On rapporte qu'un bon prêtre qui avait le bonheur d'être assisté visiblement par les anges lorsqu'il célébrait la sainte messe ne laissait pas cependant d'y commettre quelques fautes ; un autre prêtre, les ayant remarquées par hasard, l'en avertit, ce qui lui causa un si grand trouble que le lendemain il s'en plaignit aux anges. « Eh quoi, leur dit-il, vous ne me montrez pas mes fautes ? — Tout notre devoir, lui répondirent-ils, est de vous assister à l'autel ; pour ce qui est de vos fautes, la volonté de Dieu est qu'elles vous soient signalées par un autre, afin que vous pratiquiez l'humilité et l'obéissance. » Cela doit nous apprendre que Dieu ne nous accorde jamais ses grâces pour nous dispenser de la pratique des vertus ; l'exemple suivant nous en donnera une preuve.

Une religieuse, sortie du monastère de l'Incarnation pour assister notre sainte Mère dans ses fondations, paraissait si modeste dans sa conversation, si assidue à l'oraison, si vertueuse dans toute sa conduite, que celles qui la voyaient la considéraient comme un ange. Elle ne prenait presque point de repos ni de nourriture et elle se laissa entraîner par son

attrait pour les pénitences, à en faire à l'insu de sa supérieure. Notre sainte Mère, étant venue au couvent où elle se trouvait, n'approuva pas cette manière d'agir; elle l'éprouva par quelques pratiques d'obéissance et reconnut bientôt par cette pierre de touche que ses désirs d'austérité n'étaient que des illusions inspirées par le démon; il lui avait persuadé, ainsi qu'à d'autres qui l'imitaient, qu'en faisant des mortifications, sans le dire à la prieure, elles deviendraient de grandes saintes. Notre très sage Mère commença par se défaire du confesseur qui les encourageait dans cette vie de dissimulation, leur imposa des pénitences qui n'étaient pas de leur goût, et les obligea à se soumettre. Cette fameuse sainteté se dissipa en fumée, et ces bonnes filles se conformèrent à la vie commune.

On doit donc apprendre aux novices à s'abandonner complètement aux soins de leur maîtresse. Elles n'ont pas embrassé la vie religieuse pour se diriger, mais pour se soumettre à la direction d'une autre et pour renoncer, non seulement au monde et à leurs parents, mais encore à elles-mêmes, afin de s'unir à Jésus-Christ par une pratique continuelle de la vertu.

Plus il se trouve de cette ouverture et de cette simplicité dans un cloître et plus il s'y trouve de perfection. Un point de nos constitutions nous l'insinue clairement, notre sainte Mère l'a recommandé expressément et a eu soin de la faire exactement pratiquer. Nous savons quelle estime en faisait saint François : on raconte qu'il commanda un jour à un novice de planter un chou la tête en bas et la racine en haut; celui-ci ayant répondu qu'il fallait faire le contraire, le Saint le chassa du monastère en lui disant qu'il était trop sage pour le cloître. En effet, pour me servir des termes de l'Écriture, le Sage ne doit avoir d'yeux que dans la tête; ce qui veut dire que le vrai religieux ne doit suivre que les lumières de son supérieur; s'il y mêle les siennes, il trouble l'ordre, puisque, tout inférieur qu'il soit, il s'érige en supérieur.

On lit dans la vie des Pères du désert un bel exemple de simplicité : une lionne faisait d'horribles dégâts auprès d'un monastère et effrayait tous ceux qui en approchaient; le supé-

rieur commanda à deux novices de la lui amener. Ceux-ci coururent aussitôt pour la saisir, sans réfléchir au péril auquel ils s'exposaient; leur simplicité fut récompensée, car la lionne se laissa prendre et emmener avec la douceur d'un agneau. Tout le monde fut surpris, mais le supérieur, voulant les préserver de la vaine gloire, les traita d'ignorants qui ne faisaient rien de bon. C'est ainsi qu'il faut agir avec les novices; jamais on ne doit leur faire connaître leur vertu, de peur qu'ils ne la perdent au moment où ils croiront en avoir.

Rapportons encore un autre exemple tiré des chroniques des anciens Pères. Un religieux, qui avait été marié, avait la charge de cuire le pain dans un monastère. Il avait amené avec lui son fils encore tout jeune pour le former dès son plus bas âge au service du Seigneur. Un jour, au moment où il allait mettre les pains dans le four, l'Abbé lui commanda d'y mettre son fils et de l'y enfermer. Ce parfait obéissant allait exécuter ce commandement, lorsqu'on l'arrêta comme l'ange avait autrefois arrêté le bras d'Abraham prêt à sacrifier Isaac. On ne demandera pas à notre vertu des actions si éclatantes; mais on peut reconnaître la simplicité d'une novice dans des choses de moindre importance : par exemple, si elle ne s'excuse pas quand elle est accusée à tort et si elle obéit promptement sans examiner les raisons de ce qu'on lui commande. La maîtresse ne doit pas s'étonner lorsque les novices sont éprouvées de diverses tentations, ni croire pour cela que leur vocation ne vient pas de Dieu. Bien loin de là, l'âme n'est jamais plus agréable au Seigneur que lorsqu'elle lutte au milieu des tentations qui la font passer par une purification nécessaire. Il y a bien plus à craindre pour celles qui ne souffrent aucune peine, qui ont un esprit léger, curieux d'apprendre les nouvelles, qui aiment assez à entendre parler des vertus, mais qui ne font aucun effort pour les pratiquer. Ces sortes de personnes sont tellement enflées d'elles-mêmes qu'elles ne connaissent pas leurs défauts; elles n'avanceront jamais ou du moins que fort peu dans la vie spirituelle et ne goûteront pas ces délices intérieures que Dieu accorde comme

récompense à une âme qui a bien combattu au milieu des tentations; il est juste qu'il lui rende avec abondance les lumières dont il l'avait privée pour quelque temps.

Le noviciat est une école de sujétion et de mortification; celle-là n'en est pas digne qui en conçoit du dégoût et qui aspire à la fin pour être plus libre; cela prouve qu'elle se cherche elle-même et non la perfection de l'Ordre. Une bonne novice devrait être heureuse d'être exercée pendant deux ou trois ans dans une parfaite dépendance et une mortification sévère, et se croire indigné de la profession et de la qualité d'épouse de Jésus, ainsi que de ces chaînes d'or qui la lient pour jamais à ce céleste Epoux. Elle doit estimer le bonheur de suivre le Sauveur, qui l'appelle par ces paroles : *Venez à moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés et je vous soulagerai.* Que veut-il nous dire par là, sinon que nous devons imiter ses vertus pour trouver le repos de nos âmes. *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur; tout Dieu que j'étais, je n'ai eu que du mépris pour le monde, les honneurs et les plaisirs; je suis venu, non pour être servi, mais pour servir les autres; je ne me recherchais en rien, me chargeant avec plaisir des peines et des travaux des hommes; suivez donc mes exemples et je vous soulagerai.* O chères filles, que nous serons criminelles si nous n'obéissons pas à cette voix! N'écoutons pas les répugnances de la nature; ne nous effrayons pas de l'austérité; le calice de Jésus-Christ est amer, je l'avoue, mais il renferme la véritable vie et assure notre bonheur éternel.

Ecoutez une comparaison : deux hommes voyageaient ensemble; l'un était bien portant et avait de bons yeux, l'autre était infirme et presque aveugle; le premier dit à son compagnon : donnez-moi votre paquet, je le porterai et vous marcherez plus aisément. L'infirme refusa, se croyant assez fort pour soutenir les fatigues du voyage et ne voulant pas avoir l'air de dépendre d'un autre; mais au bout de quelque temps il se trouva tellement las, qu'il fut forcé de ralentir sa marche, puis enfin, il tomba par terre, incapable de continuer sa route. Il arrive la même chose à ces âmes orgueilleuses et pleines

d'elles-mêmes qui cachent leurs peines et leurs tentations à leurs supérieurs, comme s'ils étaient incapables de les soulager et de les éclairer. Aussi elles font des chutes effroyables, se plongent dans l'abîme de leur amour-propre et conçoivent une haute idée de leur vertu. Ces pensées si contraires à celles de Dieu finissent par leur causer une grande confusion lorsqu'elles viennent enfin à découvrir qu'elles se sont estimées bien au-dessus de leur valeur.

Rappelez-vous cet ermite qui, après avoir vécu quarante ans dans le désert, en pratiquant de grandes austérités, se laissa tenter par le démon de la vanité et osa demander à Dieu qui l'égalerait dans la gloire. Il lui fut répondu que le pape saint Grégoire ne serait pas moins élevé que lui dans le ciel : *Eh quoi ! s'écria-t-il, je meurtris mon corps par la pénitence depuis tant d'années, et je ne serai pas plus récompensé qu'un homme qui vit dans les délices et qui possède la première dignité du monde !* — *Sache*, lui répondit le Seigneur, *qu'il prend moins de plaisir au milieu des grandeurs, des louanges et de l'estime des hommes que tu n'en as à caresser ton chat.*

Après qu'Henri Suzo eut passé vingt années de sa vie dans la pratique des plus rigoureuses austérités, le Seigneur lui fit comprendre qu'*il n'avait rien fait jusqu'alors, puisqu'il n'avait accompli toutes ses pénitences que par sa propre volonté ; mais que, à l'avenir, il lui ferait faire la sienne.* Il lui fit voir en même temps, par la fenêtre de sa cellule, un chien qui déchirait un linge blanc en mille pièces avec ses dents. Le Saint vit par là qu'il devrait dans l'avenir renoncer à sa propre volonté pour suivre celle de Dieu dans les sécheresses, les désolations, les persécutions, les calomnies, les mépris : ce qui arriva, en effet.

Apprenons, mes filles, par ces exemples qu'il nous est bien plus avantageux d'être dirigées que de nous diriger nous-mêmes ; Dieu a bien dit aux supérieurs : « Qui vous écoute m'écoute ; » mais il n'a jamais dit : « Vous faites ma volonté en faisant la vôtre. » Au contraire, ces paroles de saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*, nous montrent que plus nous nous renonçons nous-mêmes, plus

nous nous transformons en Jésus; sa vie devient notre vie.

Considérez, chères filles, quelle était la vie de saint Paul lorsqu'il ne vivait plus que de Jésus-Christ, afin d'apprendre l'heureux changement qui se fait dans nos cœurs, quand nous sommes mortes à notre propre volonté. Ses actions étaient nobles et ne se ressentaient en rien de la faiblesse humaine, mais elles exprimaient le caractère de Celui qui est le bras droit du Tout-Puissant. Ses paroles, conformes à celles du Verbe incarné, portaient le feu dans les âmes et pénétraient les cœurs d'une ardeur divine. Ses pensées étaient dignes de leur origine, puisqu'il allait les chercher près de la Sagesse éternelle. Ses désirs n'avaient pour objet que le salut des hommes et lui donnaient une tendresse de mère pour les fidèles; il les nourrissait de sa doctrine, les animait par ses exemples et les protégeait par l'ardeur de son zèle. S'il s'éloignait des uns pour vaquer à l'instruction des autres, il les gardait présents dans son cœur et les enseignait encore par ses lettres. Il leur écrivait ce qu'il jugeait nécessaire pour affermir leur foi et les faire avancer dans la piété. Disons-le, en un mot, le grand Apôtre était tout à tous; il enseignait la vérité aux ignorants et l'humilité aux savants. Il prêchait Jésus-Christ à tous les hommes, comme le seul bien qui pût les rendre heureux. Apprenez, chères filles, à vivre de la sorte, et vous aurez le bonheur de vivre de la vie de votre Époux.

DU SILENCE

L'Apôtre a eu bien raison de nous recommander de travailler en silence, car nous perdons le mérite de nos actes de vertu, lorsque notre langue publie ce qu'elle devrait taire; c'est-à-dire la droiture et la sincérité de nos intentions: si, au contraire, nous cachons notre secret, le démon ne le connaît pas et ne peut nous enlever le trésor de nos mérites. C'est pour cela, je pense, que l'Écriture Sainte nous enseigne que notre force sera dans le silence et dans l'espérance. Notre règle, en

nous prescrivant le travail des mains, y joint la recommandation du silence, de peur que le cœur ne se dissipe pendant que la main agit. Nous ne pourrions comprendre parfaitement l'excellence de cette vertu de silence qu'en la considérant dans la personne de Notre-Seigneur Jésus, qui nous en a laissé des exemples tout à fait surprenants. Lorsque je médite sur sa vie cachée à Nazareth, je me sens poussée à faire cette demande à saint Luc : *Pourquoi, grand Saint, avez-vous tu les actions de mon Sauveur depuis sa douzième année jusqu'à sa trentième, où il commença ses prédications? Est-ce que, pendant ce long espace de temps, il ne fit rien qui fût digne d'être su des hommes? Ce profond silence qu'il a gardé, lui qui était la Parole et la Sagesse du Père Éternel, n'est-il pas admirable? Tenez-vous pour peu de chose qu'il ait daigné vivre au milieu des hommes et converser avec eux, comme s'il leur eût été semblable; qu'il ait paru dans le Temple, en qualité de suppliant, chargé de nos infirmités et s'offrant en victime pour nous guérir?* Il me semble entendre les gens du monde se dire à eux-mêmes, à la vue d'un état si humble : « Qui est cet homme qui enfouit les talents du Seigneur? Il est jeune, beau, intelligent, capable de remplir les premières charges, et il mène une vie abjecte au milieu de la lie du peuple; il perd son temps dans une lâche oisiveté. » Notre-Seigneur pénétrait toutes ces pensées et disait intérieurement à son Père ce qu'il devait répéter plus tard, tout haut sur la Croix : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font.* Ils ignoraient, en effet, de quel prix était le silence que le Sauveur pratiquait alors. Car, selon la pensée de saint Bernard, on n'est vraiment humble que lorsqu'on sait garder le silence. Si c'est déjà un acte de vertu de se taire quand on nous fait de justes reproches, c'en est un bien plus grand de ne rien dire au milieu d'injustes mépris et même de les désirer, d'être bien aise de passer pour des personnes inutiles et d'aimer ceux qui nous traitent de la sorte. C'est ainsi qu'agissait notre aimable Sauveur; il parlait par son silence et donnait aux hommes les exemples les plus sublimes, lorsqu'il paraissait dans l'inaction.

Contempons-le maintenant à l'heure suprême de sa passion ; le voici accusé par de faux témoins, accablé d'injures et de mépris ; il ne dit pas un mot pour sa défense. On le renvoie d'un tribunal à l'autre ; on décharge sur lui une grêle de coups de fouet, on lui met sur les épaules le bois infâme de la Croix, on disloque ses os pour l'étendre sur ce lit si dur ; au milieu de ses cruels tourments, il nous montre qu'il a un corps pour souffrir les peines dues à nos crimes, mais pas de langue pour prouver son innocence, et nous apprend par là qu'il vaut mieux se taire que parler, parce que, selon le sentiment de saint Bernard, les plus grands maux naissent de la langue.

Notre sainte Mère chérissait extrêmement la vertu du silence et voulait qu'on la pratiquât dans tous ses couvents ; elle est même apparue plusieurs fois à ses filles, après sa mort, pour louer celles qui l'observaient exactement ou pour reprendre celles qui le transgressaient. Je connais une religieuse qui, pour éviter de demander des chandelles ou une lampe, resta pendant cinq ans sans lumière dans sa cellule ; elle devint plus tard prieure et apporta le plus grand soin à faire garder le silence dans son monastère ; notre sainte Mère lui témoigna, après sa mort, qu'elle lui faisait un grand plaisir en veillant à la pratique de cette vertu.

Si vous me demandez pourquoi le silence est ainsi recommandé, je vous dirai qu'il dispose l'âme à communiquer intérieurement avec Dieu ; il faut se taire pour bien l'écouter et pour connaître les secrets de sa sagesse. Le silence, comme le dit saint Denis à son disciple Timothée, met l'âme dans ces profondes obscurités des sens, qui sont remplies de lumières divines, et nous apprennent les mystères les plus cachés des Dieu. Au contraire, si nous en croyons saint Bonaventure, ce qui est cause qu'on rencontre si peu de personnes vraiment spirituelles, c'est qu'on ne sait pas rentrer en soi-même et que les longs entretiens avec les hommes empêchent d'écouter Dieu dans le fond de son cœur ; souvent même, pendant le temps de l'oraison, on produit intérieurement mille discours inutiles, à moins que Dieu ne parle le premier ; on fait comme ces gens

sans soin qui laissent éventer le bon vin, faute de bien boucher le tonneau. Concluons donc, chères filles, que le bon vin de l'amour divin ne conserve sa force que par le silence que nous recommande la Règle, et par l'espérance du secours de la grâce.

DE LA RÉCRÉATION

Pendant les deux heures de récréation prescrites par les Constitutions, les religieuses ne sont pas tenues à garder la loi du silence; elles doivent, au contraire, s'entretenir pendant ce temps de discours honnêtes. Plusieurs motifs ont poussé notre sainte Mère à accorder ce petit soulagement à la nature; elle disait à ce sujet que saint Pierre recommandait à ses disciples de s'assembler en esprit de charité, parce que la charité cache la multitude des fautes du prochain. En effet, on n'a pas de peine à excuser les défauts des personnes qu'on voit souvent et qui nous donnent des marques de leur bienveillance. Nous voyons même par expérience, mes chères filles, que, sous l'influence d'une mauvaise disposition, on s'en va à contre-cœur et comme à regret à la récréation, puis l'allégresse de nos Sœurs et leur agréable entretien dissipent cette humeur noire et nous dilatent le cœur, en sorte que celle qui n'y était entrée qu'avec peine en sort avec joie et avec un esprit mieux disposé pour l'oraison.

Il peut aussi arriver qu'une religieuse soit tellement absorbée dans l'oraison, qu'il soit nécessaire de l'en distraire pour un temps, de peur qu'elle ne fatigue les puissances de son âme jusqu'à se rebuter de ce saint exercice et de la solitude même qui est un des points essentiels de notre vocation. Le temps de la récréation remédie à ces inconvénients; on doit donc en faire cas comme d'une chose qui contribue à la bonne disposition de l'âme. On y trouve encore cet avantage de pouvoir s'animer mutuellement à un plus grand amour de Dieu et à une plus haute perfection, en produisant des actes des différentes vertus; l'une exprime son désir du martyre, l'autre sa

soif d'humiliations, une troisième parle de l'amour de Dieu, une autre chante ses miséricordes ; c'est ainsi que les premières Carmélites Déchaussées passaient leurs récréations sous la conduite de notre sainte Mère. Une personne qui avait été admise à assister quelquefois à ces saints exercices disait *qu'il lui semblait voir des séraphins qui se nourrissaient d'un feu divin et s'en repaissaient mutuellement*. Jamais elle ne se retirait de leur conversation qu'elle ne sentit dans son cœur un amour de Dieu plus fort et plus ardent.

Cette sainte disposition qui donne de la joie à l'âme n'est pas ennemie de petits divertissements. Saint Jean, l'aigle des évangélistes, tout élevé qu'il eût été jusque dans les lumières les plus éclatantes et les ardeurs les plus fortes de la divinité, ne craignait pas de suspendre son vol et de se prêter à quelque passe-temps honnête. Quelques chasseurs l'ayant un jour surpris caressant une perdrix s'étonnaient en eux-mêmes qu'un homme si sublime pût prendre cette innocente récréation. Le Saint, pénétrant leur pensée, leur demanda *pourquoi ils débandaient leurs arcs* ; ils répondirent que, *en les tenant toujours tendus, ils courraient risque de les briser*. De même, reprit le saint, *celui qui tiendrait toujours les puissances de son âme occupées des mystères les plus relevés les fatiguerait au point de se mettre ensuite dans l'impuissance de les comprendre*.

Ne pensez pas, chères filles, que je vous croie élevées en Dieu comme saint Jean ; je vous en vois malheureusement plus éloignées que vous ne devriez l'être ; mais j'allègue ceci pour la confusion de ceux qui condamnent les récréations des personnes spirituelles. Ce que les saints ont pratiqué, ce que notre sainte Mère recommande avec tant de zèle pour le bien de ses filles, doit passer pour une chose conforme à l'esprit et à la volonté de Dieu.

David, tout saint et tout puissant monarque qu'il fût, se réjouissait devant l'arche où il voyait Dieu présent, et témoignait extérieurement sa joie par des danses que plusieurs blâmaient comme contraires à sa dignité ; mais il ne laissait pas de continuer, tant son bonheur était grand de goûter la pré-

sence du Seigneur. O chères filles, nous avons un bien plus grand sujet de nous récréer toutes ensemble! nos Sœurs sont plus que cette arche; en se consacrant à Dieu, elles sont devenues ses temples; il habite dans leurs cœurs et elles habitent en lui. Ne devons-nous donc pas nous réjouir et dilater nos âmes en la présence de notre Époux?

Je finirai en vous disant que nous devons, selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, nous étudier incessamment à devenir douces et aimables, si nous voulons que nos entretiens soient utiles et agréables. Saint Jean-Baptiste, voulant rendre à Notre-Seigneur un témoignage capable de lui gagner tous les cœurs, l'appela l'Agneau de Dieu. Il ne le traita pas de sage, quoiqu'il fût la Sagesse même, ni de fort, quoiqu'il fût le Tout-Puissant; il se contenta de le nommer l'Agneau de Dieu, parce que, conversant avec les hommes, il devait être le modèle de nos conversations et nous apprendre à n'être jamais trop vives ou susceptibles, mais simples, douces et sans fiel. Je souhaite que tous les jours, pendant la Sainte Messe, vous réfléchissiez sur ces vérités. On y dit trois fois *Agnus Dei*, pour que, vous souvenant de Celui qui vous réconcilie avec son Père par sa douceur, vous fassiez en sorte d'acquérir les vertus de ce Dieu d'amour qui vous a choisies pour épouses.

AVIS TOUCHANT LA CONDUITE DES MONASTÈRES

J'ai remarqué dans la vie de quelques Saints que, lorsqu'ils étaient supérieurs, ils prenaient pour règle de conduite d'être doux et affables envers les sujets humbles, obéissants et portés à la vertu; sévères et rigoureux à l'endroit de ceux qui étaient moins dociles et moins réguliers. Quand je réfléchis sur ce mode de gouvernement, il me semble qu'on me pousse dans le fond de l'âme à le tempérer et à donner quelques lumières sur le moyen de trouver le juste milieu entre trop de rigueur ou trop de faiblesse. Il faut animer les lâches et exciter les paresseux à la vertu, je l'avoue, mais on doit aussi prendre garde de ne pas abattre les faibles en croyant les relever.

Il se rencontre des âmes qui débutent fort bien dans la vie spirituelle; leurs désirs sont animés par une intention droite, elles cherchent à pratiquer parfaitement l'observance, selon la connaissance qu'elles en ont; mais, si on exige d'elles une exactitude trop rigoureuse, leur naturel se cabre, et ce qui était un vin exquis se tourne en vinaigre. Si cela arrive, agissez avec ces personnes comme on en use avec le vinaigre; on en met modérément dans les mets : de même ne les employez qu'avec une grande discrétion; tirez-en les services possibles, mais conformément à leur peu de vertu; ne les placez pas dans des emplois où elles pourraient nuire aux autres. Exiger de ces âmes faibles ce que les plus avancées font avec plaisir, c'est demander que le vinaigre redevienne un vin excellent; cela ne se peut, à moins qu'à la longue les bons exemples des Sœurs ne relèvent leur courage et ne les portent à corriger ce qu'il y a en elles d'imparfait.

Ce qui m'inspire cet esprit de douceur à l'égard des âmes faibles, c'est que je considère qu'elles ont coûté la vie à un Dieu. Notre aimable Sauveur a voulu les sauver, nous devons craindre de les perdre; il faut donc compatir à leur fragilité et ne pas exiger d'elles ce qui est au-dessus de leurs forces. Si quelquefois des saints se sont montrés sévères envers des âmes de ce genre, c'est qu'ils étaient éclairés d'une lumière divine qui leur donnait l'assurance qu'en agissant ainsi ils les feraient rentrer dans le devoir; mais nous, à qui Dieu ne donne pas un zèle si éclairé, ni une prudence si complète, nous devons ne demander aux âmes faibles que ce dont elles sont capables, et non pas ce qu'elles feraient si elles étaient plus fortes. Si on agit autrement, on les plongera dans le chagrin, et le démon, se mettant de la partie, pourra les entraîner à des extrémités fâcheuses.

Il sera bon, pour nous pénétrer de ces sentiments, de réfléchir comment nous voudrions être traitées si nous étions faibles et découragées. De plus, la douceur et la charité qu'on témoignera à ces pauvres âmes seront un puissant motif pour les faire rentrer en elles-mêmes et les amener à reconnaître leurs

torts, tandis que trop de rigueur les irrite, éteint le peu de lumière qui leur reste et leur fait douter de l'affection qu'on leur porte.

Mais si les supérieures doivent agir avec douceur, les inférieures, de leur côté, doivent être humbles et ouvertes et leur confier toutes les répugnances de la nature; si elles ont cette sincérité, Dieu donnera infailliblement à la Prieure les lumières dont elle aura besoin pour leur conduite et une tendresse maternelle pour compatir à leur faiblesse; mais si elles se renferment en elles-mêmes et ne révèlent pas l'état intérieur de leur âme, Dieu ne communiquera pas non plus ses grâces pour les gouverner. Bien loin alors de trouver du soulagement auprès des supérieures, ces pauvres âmes n'y rencontreront qu'un surcroît de peines; il est toutefois de la charité de les supporter quand même avec patience et douceur, et de les traiter comme des malades, jusqu'à ce que la Providence de Dieu les fasse changer de vie ou les retire de ce monde.

S'il faut compatir à l'infirmité des faibles en ne les chargeant pas au-dessus de leurs moyens, il ne faut pas non plus négliger de cultiver les dons du Seigneur dans les âmes fortes, de peur qu'elles ne restent terre à terre lorsque, à la faveur de leurs ailes, elles pourraient s'élever jusqu'au ciel; je veux dire qu'on doit les exercer souvent, en proportion de leur courage, dans la pénitence, l'humilité, l'obéissance et les autres vertus religieuses. C'est ainsi qu'ont agi les plus grands saints: une fois convaincus de la bonne volonté de leurs sujets, ils contribuaient à leur faire recueillir une ample moisson de mérites et de vertus en leur fournissant les occasions de s'exercer suivant les inspirations de la grâce; les uns ont possédé une inaltérable patience, d'autres ont pratiqué une obéissance aveugle; ceux-ci ont excellé dans la pauvreté, ceux-là dans le renoncement à leur propre volonté. En un mot, les supérieurs faisaient fructifier dans leurs religieux les talents que ceux-ci avaient reçus du Seigneur et veillaient par leurs soins charitables à ce qu'ils ne les laissassent pas improductifs; par ce moyen, ils conduisaient leurs brebis dans les meilleurs pâturages où les

pasteurs mêmes se nourrissent, car les vertus des sujets sont la gloire du supérieur, qui, comme un serviteur fidèle, fait produire beaucoup aux talents qui lui ont été confiés par Dieu son maître.

EXERCICE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY
POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE

Le dimanche j'adore et révère l'adorable Trinité. Je lui recommande Notre Saint-Père le Pape et les princes chrétiens, pour qu'elle les affermisse dans la foi et leur donne un grand zèle pour sa défense.

Le lundi j'adore les saints mystères de l'Incarnation et de la naissance de mon Sauveur. Je l'accompagne en esprit dans son voyage en Égypte. Je le prie de soulager les âmes du Purgatoire qui soupirent après leur patrie céleste; je pratique aussi la charité envers le prochain en faisant tout ce qui est en mon pouvoir pour son salut, jusqu'à désirer de sacrifier ma vie pour le lui procurer.

Le mardi j'adore le Saint-Esprit. Je le prie de donner aux prédicateurs des langues de feu et des cœurs pénétrés de l'amour divin. Persuadée qu'on ne doit pas résister à ses saints mouvements, je m'étudie à mortifier mes passions et à renoncer à ma propre volonté.

Le mercredi je fais de la vie cachée de mon Jésus, et de la patience avec laquelle il a supporté pendant trente-trois ans la pauvreté et les mépris, le seul objet de mes pensées et de mes affections. Je lui offre tout ce que j'ai à souffrir pour le soulagement des captifs et de tous ceux qui sont à l'agonie.

Le jeudi je considère l'amour immense que Jésus-Christ nous témoigna lorsque, pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, il institua l'adorable Sacrement de l'autel. Je multiplie les actes de foi à l'égard de ce saint mystère, et, avec d'humbles sentiments de moi-même, je forme d'ardents désirs de le recevoir tous les jours de ma vie; comme c'est dans ce sacrement qu'est la source de notre perfection,

je prie Notre-Seigneur qu'il rétablisse les Ordres religieux dans la ferveur de leur première observance.

Le vendredi étant consacré à la Passion de mon Sauveur, je médite la grandeur de ses peines et la perfection qu'il pratiqua au milieu de ses souffrances. Je me propose de suivre ses exemples de toutes mes forces et je prie pour la conversion des pécheurs, des infidèles et des hérétiques.

Le samedi, j'honore très tendrement la Sainte Vierge et je lui recommande toutes les Carmélites Déchaussées, particulièrement mes filles d'Anvers, pour qu'elle ait la bonté de nous prendre sous sa protection maternelle et de nous procurer des grâces conformes à notre vocation. Je contemple son incomparable pureté; je médite sur son héroïque charité qui atteignit ce degré de perfection que, dans le moment même où son divin Fils souffrait la mort la plus cruelle, elle ne conçut aucun ressentiment contre ses bourreaux. Ces exemples m'animent à tout souffrir pour ne point perdre la grâce.

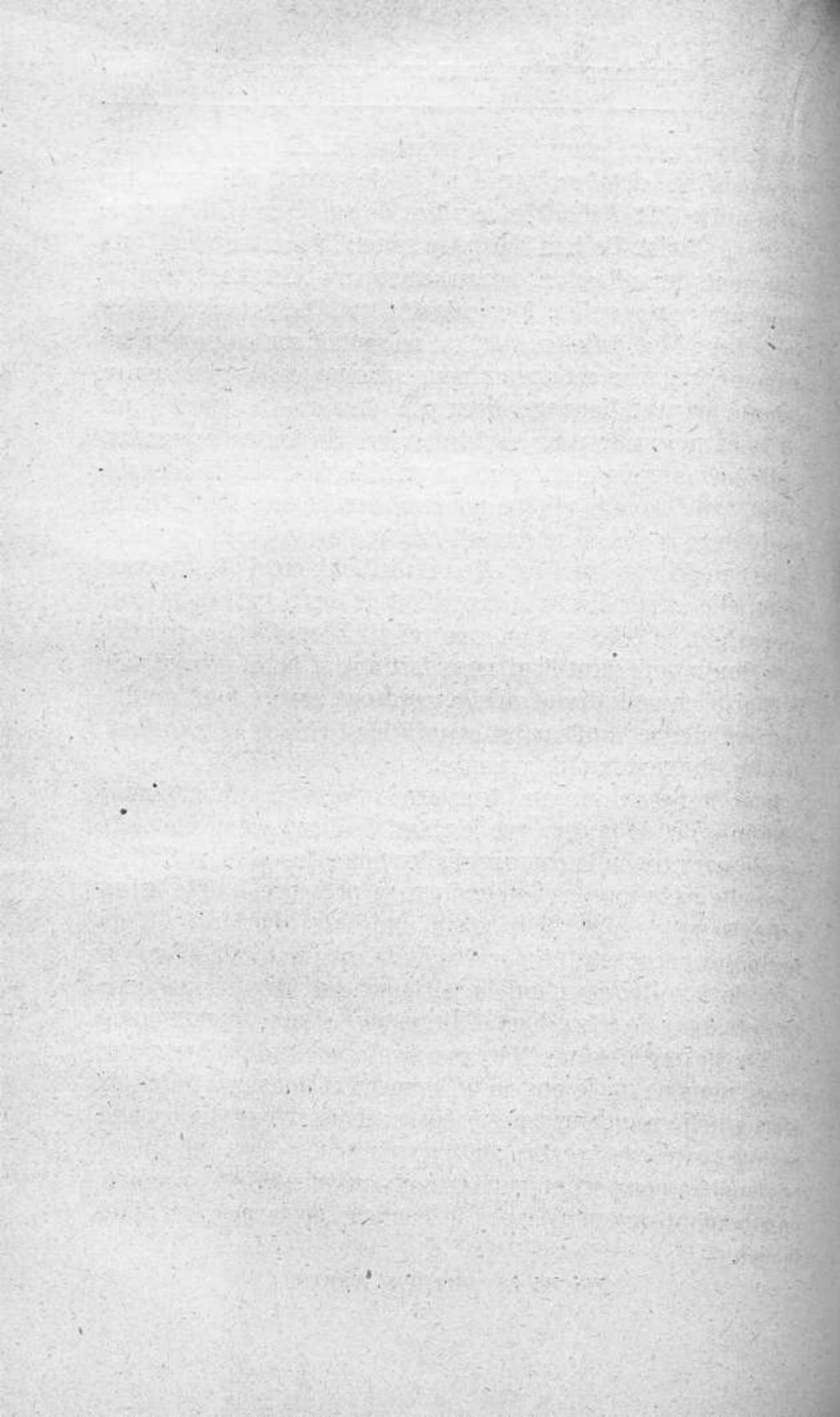
LETTRE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY A UN
PRIEUR DES CARMES DÉCHAUSSÉS DU COUVENT D'ANVERS

Votre Révérence souhaite que je dise à nos Pères quel est mon sentiment touchant les dispositions qu'on doit apporter pour se bien préparer à la fête de notre sainte Mère. Une ignorante telle que je le suis devrait se taire sur ce point, mais une parfaite obéissante, comme je désire l'être, ne peut se dispenser de parler. Je dirai donc que la meilleure disposition pour plaire à notre sainte Mère est de se revêtir du vêtement que notre aimable Sauveur porta dans sa Passion, vêtement de pourpre qui signifiait les douleurs et les mépris dont il fut abreuvé; Dieu n'exige de nous, pour nous faire vivre de son esprit et de sa vie, que l'amour des souffrances. Notre sainte Mère l'avait au plus haut point; elle s'efforçait de reproduire en elle les vertus les plus parfaites d'un Dieu crucifié et aurait craint de paraître sans ce bel ornement. Ne devons-nous donc pas, nous qui sommes ses enfants, porter les mêmes caractères?

Si quelque personne illustre doit figurer dans une cérémonie publique, non seulement ses serviteurs, mais ses amis mêmes se font un point d'honneur de porter ses couleurs. Vous n'ignorez pas, mes Révérends Pères, que l'unique désir de notre sainte Mère était de souffrir ou de mourir pour son Jésus; la souffrance était l'objet de son amour. Nous devons agir de même; aimer et souffrir volontiers avec patience et humilité si nous désirons que la Sainte nous reconnaisse pour ses enfants. Si nous n'avons pas ces dispositions, nous n'honorons pas sa fête par notre présence et nous ne contribuerons en rien à l'éclat de son triomphe; je dis plus; nous ne participerons pas à cette fête. Bien loin de sentir l'allégresse qui lui est propre, nous n'en recevons que du déplaisir et du dégoût, parce que tout est amer sans amour dans ce fâcheux exil, où les difficultés sont presque insurmontables et où notre répugnance pour le bien est extrême. L'amour peut seul aplanir tous les obstacles; il adoucit même le moment de la mort; quoiqu'il n'y ait rien de plus terrible, l'amour enlève toute l'horreur, comme il arrive à ceux qui meurent par suite d'une saignée. L'amour pique en quelque sorte la veine; celui qui a reçu cette blessure s'abandonne par un doux écoulement vers son objet; il ne se rebute d'aucune difficulté et va jusqu'à mépriser la vie. L'amour, à ce que dit l'Écriture Sainte, est fort comme la mort. L'amour divin n'est pas moins efficace que l'amour terrestre et déréglé. Celui qui désire passionnément quelque bon morceau, sachant qu'il en sera incommodé, se laisse cependant entraîner insensiblement à le prendre sur la table pour contenter ses sens. L'amour divin agit de la sorte; il oublie cette prudence humaine qui se cherche elle-même et se porte aveuglément et ardemment à tout ce qui peut plaire à l'objet qu'il aime, sans examiner les difficultés qu'il rencontre; au milieu des plus grands travaux et des plus grandes peines, il joint partout la patience à l'humilité; cette sainte alliance est nécessaire, car c'est en vain que l'on souffre si on ne le fait avec amour, et, quelque mépris que l'on essaie, Dieu ne l'agrée pas, s'il ne lui est offert de bon cœur. Il exige

avant tout notre cœur; c'est pourquoi il dit que *l'obéissant racontera ses victoires*, car il n'y a de parfait obéissant que celui qui a fait d'abord le sacrifice de son cœur à l'exemple de Jésus-Christ. Ce bon Maître se soumit volontairement aux tourments de sa Passion, par amour et par obéissance, lorsqu'il prononça cette parole : *Fiat voluntas tua*. Qui oserait répéter après lui : *Fiat voluntas tua*, s'il ne sentait son cœur pénétré d'amour, car sans cet amour nous sommes esclaves de notre volonté propre? Vous me direz peut-être que la charité, qui est assez puissante pour se faire suivre de toutes les vertus, a elle-même quelque chose qui la précède, à savoir, la connaissance, sans laquelle elle ne pourrait tendre vers Dieu. On ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas, je l'avoue, mais, quant à la faveur de cette lumière, elle a eu le bonheur de trouver son objet, elle se porte vers lui avec tant de force que ses ardeurs surpassent en éclat le flambeau qui l'éclaire. C'est pour cela, sans doute, que saint Paul nous fait une si belle peinture de la charité en nous disant qu'elle croit tout, espère tout, souffre tout, qu'elle ne s'enfle point et qu'il n'est rien de plus patient, de plus doux et de plus aimable.

Jetez les yeux sur une âme ornée d'amour, de patience, d'humilité et de tout ce que je viens de dire, ne mérite-t-elle pas de paraître en la compagnie des âmes les plus parfaites? n'est-elle pas propre à honorer par sa présence la fête solennelle de notre sainte Mère? Celui qui entra dans la salle du festin des noces sans être revêtu de la robe nuptiale offensa le père de famille; ceux qui la portaient lui firent honneur et furent admis à sa familiarité. De même, si nous paraissions à la fête de notre sainte Mère sans voir pris soin d'orner nos âmes, nous ne lui ferons point honneur et nous ne goûterons pas les délices qu'elle nous prépare; mais si nous nous présentons parés des vertus dont je viens de parler, elle nous reconnaîtra pour ses enfants et nous augmenterons sa gloire, en attendant que nous ayons le bonheur de la partager dans le ciel.



QUATRIÈME PARTIE

VIES DES PRINCIPALES FILLES

DE LA

VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE ISABELLE DE JÉSUS-CHRIST

La Révérende Mère Isabelle naquit à Berg-op-Zoom, le 5 juillet 1577 : son père s'appelait Jean de Strale et sa mère Catherine Ducker. Leur vertu n'était pas moins grande que leur noblesse, mais ils eurent le malheur de se laisser entraîner dans l'hérésie de Luther. De tous leurs enfants, l'ainé seul fut fidèle à la foi catholique ; il la conserva jusqu'à sa mort. Notre petite Isabelle n'avait que trois ans lorsque ses parents changèrent de religion ; on ne négligea rien pour lui inculquer les fatales maximes de l'hérésie, et, avant de mourir, sa mère la confia à la Princesse d'Orange, qui professait les mêmes erreurs. Mais en vain travaillait-on à pervertir cette enfant, Dieu conservait dans son petit cœur la vraie foi touchant la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement de l'autel. Elle était tellement pénétrée de la vérité de ce mystère que, lorsque sa gouvernante la conduisait à l'école vers l'âge de cinq ans,

elle achetait de la bougie pour la faire brûler devant le Saint Sacrement du Miracle, qui se conserve dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles; elle continua à pratiquer cette dévotion jusqu'à ce qu'on le lui défendît expressément; mais on ne put jamais la persuader d'aucune erreur touchant la présence réelle; quelque menace qu'on lui fit, elle demeura ferme dans la foi à ce mystère, et lorsqu'elle passait devant une église elle discernait, par des effets surnaturels qui se passaient dans son âme, si l'adorable Eucharistie s'y trouvait ou non. La Princesse d'Orange l'emmena plusieurs fois avec elle à Paris. Ayant entendu parler de la beauté d'une tapisserie, qui ornait une des paroisses de la ville, elle alla la voir en compagnie de plusieurs catholiques et de plusieurs hérétiques. Notre petite Isabelle fut de la partie : mais pendant que la société admirait la beauté de cette tapisserie, elle se retira derrière le grand autel, et y adora la sainte Eucharistie avec une dévotion si tendre, que tout le monde quitta l'église sans qu'elle s'en aperçût. La princesse, étonnée de ne pas la voir dans son carrosse, l'envoya chercher; on la trouva dans l'attitude la plus respectueuse : *Que faites-vous ici, lui dit-on, on allait vous enfermer dans l'église?* Elle répondit avec un cœur tout pénétré d'amour : *Je n'en aurais eu aucune peine; je trouvais mon plaisir dans ce saint lieu.*

Passant un jour avec la même princesse dans un village, elle entra dans l'église, et s'étonna de ce que la lampe du sanctuaire n'était pas allumée; elle demanda pourquoi; on lui répondit que les revenus de l'église ne pouvaient subvenir à cette dépense. Cette réponse la toucha vivement, et elle se dit en elle-même : *Se peut-il que les rois de la terre aient de tout en abondance et qu'un Dieu caché sur l'autel soit dans le dernier abandon?* Elle s'étonnait du peu de zèle des catholiques pour cet auguste mystère et demanda au sacristain ce qu'il faudrait pour entretenir la lampe pendant un an; il lui répondit que 20 francs suffiraient et elle allait les donner lorsque la crainte que la chose ne fût rapportée à la princesse l'arrêta. Elle conçut bientôt un vif regret de sa lâcheté et se condamna

d'avoir repoussé une inspiration du ciel par une prudence humaine.

La grâce, qui devait triompher un jour de notre Isabelle, ne lui inspirait pas seulement cette foi vive, elle lui donnait encore un puissant attrait pour l'état religieux. Elle disait souvent que, s'il se trouvait des cloîtres dans sa religion, elle ne tarderait pas à y entrer et à en embrasser la règle. Elle ne sentait que du dégoût pour le monde, même au milieu des plaisirs de la cour.

Enfin les lumières dont Dieu l'éclairait au milieu des ténèbres de l'hérésie l'emportèrent sur ses erreurs; elle assista fréquemment aux conférences qui se tenaient en France pour le soutien de la vraie foi; son esprit pénétrant, joint au secours de la grâce, lui fit découvrir la fausseté des doctrines de Luther. Elle entra en rapport avec le R. P. Cotton, de la Compagnie de Jésus, et, après quelques entretiens, elle fit son abjuration et embrassa la religion catholique, au grand contentement de la cour et à la confusion des hérétiques.

Le R. P. Cotton s'appliqua à augmenter dans le cœur de l'heureuse convertie la tendre dévotion qu'elle avait eue, dès son plus bas âge, envers l'adorable Sacrement de l'autel; il lui conseilla, en quelque lieu qu'elle fût, de se tourner toujours du côté où elle croyait que le corps de Notre-Seigneur reposait, pieuse pratique qu'elle conserva toujours et qu'elle enseigna à ses novices, quand elle eut embrassé la vie religieuse.

Étant un jour à Saint-Germain avec le roi Henri le Grand, Isabelle désira ardemment avoir une des couronnes dont on orne le Saint Sacrement lorsqu'on l'expose sur l'autel; on lui en donna une. Elle la reçut avec tant de respect, qu'à peine osait-elle y toucher: sa dévotion lui inspirait de la poser sur sa tête, son humilité l'en empêchait; enfin sa dévotion l'emporta. Dès qu'elle eut mis cette couronne sur sa tête innocente, Jésus-Christ lui dit: *Je te prends pour épouse*. Ces tendres paroles la pénétrèrent d'un amour si ardent, qu'elle ne pouvait le contenir en elle-même.

Cette noble qualité d'épouse de Jésus lui valut d'autres précieuses faveurs; il semblait que cet aimable Sauveur trouvât son plaisir à converser avec cette nouvelle amante. Il lui apparut un jour tel qu'il était lorsqu'il priaît au Jardin des Oliviers, environné d'une lumière mille fois plus éclatante que celle du soleil. Cette vision la remplit d'une connaissance si sublime de la grandeur de Dieu, qu'elle en parla pendant deux heures avec tant de force et d'éloquence, que ceux qui l'accompagnaient à Paris, où elle se rendait pour honorer sainte Geneviève, n'osaient dire un mot pour l'interrompre; quelques-uns d'entre eux furent si touchés de ce discours, qu'ils prirent la résolution de faire une confession générale, de changer de vie et de pratiquer la vertu.

Le bruit de cet événement se répandit dans Paris et beaucoup de personnes commencèrent à visiter la jeune Isabelle pour jouir de sa conversation et conférer avec elle des choses spirituelles. Elle fut bientôt fatiguée de ces fréquents entretiens qui achevèrent de la dégoûter du monde. Elle forma donc le dessein d'embrasser la Réforme de la séraphique Mère Térèse, qui venait de s'établir à Paris; elle employa le crédit de plusieurs personnages influents pour obtenir le consentement du roi; mais ce prince voulut qu'elle présentât elle-même sa requête : ce qu'elle fit avec des paroles à la fois si respectueuses et si persuasives qu'il se rendit à ses désirs sous la réserve de l'agrément de la reine. Cette princesse était trop pieuse pour s'opposer au bonheur de la jeune fille, et quelque peine qu'elle eût de son éloignement, elle aima mieux la voir dans la retraite que parmi les périls de la cour.

Isabelle reçut donc l'habit des mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, alors prieure du couvent de Notre-Dame des Champs, le 20 mars 1606. On n'eut pas de peine à l'instruire pendant son noviciat des règles et des usages de l'Ordre, car Dieu voulut être son maître et les lui apprenait avant qu'on lui en parlât. Elle profita si bien de cette grâce et fit de tels progrès dans la vie intérieure, qu'immédiatement après sa profession, on lui confia le soin des novices.

Elle remplit pendant deux ans cette tâche difficile, au grand contentement de la communauté et à la satisfaction de ses filles, après quoi elle fut envoyée au couvent d'Amiens en qualité de prieure. Son gouvernement fut si bien goûté des religieuses, qu'elles la nommèrent une seconde fois; les six ans accomplis, elle alla à Pontoise, où elle demeura une année sans aucune charge. Les supérieurs la destinèrent alors à la fondation de Bourges, qu'elle gouverna pendant six ans, à l'exception de quatre à cinq mois, qu'elle dut consacrer à établir un Carmel à Nevers.

Avant son départ de Pontoise pour Bourges, plusieurs âmes saintes prédirent à la Mère Isabelle qu'elle aurait beaucoup à souffrir dans ce nouvel établissement. La vertueuse Sœur Marie de l'Incarnation lui dit ces paroles : *Chère Mère, Votre Révérence aura bien de quoi endurer, mais le Seigneur ne manquera pas de lui donner du secours.* Cette prédiction se réalisa; la servante de Dieu éprouva de si grandes persécutions, qu'un cœur moins fort que le sien aurait certainement succombé; elle trouva du moins de l'aide auprès d'hommes sages et pieux qui embrassèrent ses intérêts. Elle voulait observer le point des Constitutions qui ordonne que les Carmélites soient sous la direction de l'Ordre, c'est ce qui lui attira toute ses épreuves. Elle s'estimait heureuse de les souffrir pour une cause si juste et aimait mieux être le rebut du monde que de se mettre en opposition avec l'esprit de sa sainte Mère Térése.

Cette grande fondatrice consolait sa pauvre fille affligée en lui faisant sentir le parfum céleste qui s'exhale de son saint corps; les autres religieuses jouissaient du même bonheur et en ressentaient une joie extrême. La Révérende Mère Anne de Jésus, alors prieure à Bruxelles, écrivit à la Mère Isabelle pour la consoler et l'encourager dans son dessein. Elle lui dit entre autres choses : *Ne vous arrêtez pas à ce qu'on peut vous dire; je n'ai pu me résoudre à vivre sous une autre obéissance que celle de l'Ordre; les supérieurs savent très bien que nous ne nous sommes établies en France qu'à cette condition; l'opposition que j'ai rencontrée à ce sujet m'a fait partir.* La vénérable Mère

Anne de Saint-Barthélemy, prieure d'Anvers, lui disait, à la même époque, dans une de ses lettres, *que le dessein qu'elle avait formé de se soumettre à l'Ordre lui donnerait mille occasions de souffrir, mais qu'elle ne s'en affligeait point, que notre sainte Mère Térése plaiderait sa cause; qu'elle se réjouirait un jour fortement d'avoir poursuivi cette entreprise et qu'enfin toutes deux se retrouveraient ensemble.*

Ne voyant aucun moyen de réussir dans ce qu'elle souhaitait, la Mère Isabelle résolut de quitter la France; elle partit de Bourges avec toutes ses filles sous la protection des saints Anges, de saint Joseph et de la séraphique Mère Térése; elles arrivèrent heureusement à Anvers, où la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy les reçut avec beaucoup de tendresse; sa prophétie se trouva ainsi vérifiée; ces deux grandes âmes eurent le bonheur de se voir et de se consoler mutuellement. La Révérende Mère Isabelle quitta bientôt Anvers pour aller faire une fondation à Ypres. Rien ne peut exprimer sa joie quand elle se vit avec ses filles dans ce nouveau monastère, comme dans un lieu de repos où finissaient ses fatigues et ses peines. Quelque pauvre que fût ce couvent, elle y trouvait plus de plaisir que dans celui de Bourges, où tout était en abondance : elle encourageait et consolait ses filles dans leurs privations et leur répétait fréquemment : « Vous ne devez vous attendre qu'à une pauvreté extrême pendant ma vie, mais après ma mort, Dieu bénira ce monastère, et vous le verrez dans la prospérité. »

Il est temps que nous parlions des vertus particulières de cette grande servante de Dieu. Elle observait avec la plus grande exactitude la loi du silence; au dehors, elle évitait le plus qu'elle pouvait les entretiens avec les gens du monde, et, à l'intérieur, elle se faisait scrupule, toute supérieure qu'elle fût, de dire une parole inutile. Elle ne refusait jamais à ses filles les consolations dont elles avaient besoin, mais elle les leur donnait avec une grande modération et à voix basse, de manière à n'altérer en rien la règle du silence. Souvent, tout en parlant, elle se recueillait un peu en elle-même pour con-

tinuer son entretien habituel avec Dieu, et, de crainte qu'on s'en aperçût, elle disait de la manière la plus agréable : *Chère fille, y a-t-il encore quelque autre chose en quoi je puisse vous consoler? Si cela est, n'ayez aucune crainte de me le confier, sinon je me recommande à vos prières.*

Quoiqu'elle eût le silence à cœur en tout temps, elle le gardait encore plus rigoureusement pendant la Semaine-Sainte; elle ne parlait alors que dans un cas de nécessité indispensable, disant à ses filles qu'*il est bon de se taire pendant que l'exemple d'un Dieu souffrant et mourant crie si haut pour le salut des hommes.* Elle ne négligeait rien pour que ses filles fussent extrêmement fidèles à la loi du silence; elle savait trouver des paroles efficaces pour les exhorter à pratiquer cette belle vertu qui dispose l'âme à avancer dans la vie intérieure; elle leur répétait souvent qu'*il ne se peut pas qu'on parle beaucoup avec les hommes, même de choses spirituelles et qu'on parle aussi beaucoup avec Dieu; que comme un tonneau bien rempli ne fait pas de bruit quand on le touche, tandis que celui qui est vide résonne fort, de même, l'âme remplie de Dieu ne se porte pas au dehors; au contraire, celle qui en est vide ne cherche que les entretiens extérieurs et les conversations inutiles.*

La retraite ne lui était pas moins chère que le silence; elle quittait rarement sa cellule, et si elle devait en sortir, elle marchait dans les dortoirs sans faire le moindre bruit. Elle n'aimait pas les visites et ne les recevait qu'à regret; du moins se retirait-elle le plus tôt possible, surtout si elle se trouvait avec des personnes qui témoignaient de l'estime pour sa vertu; elle répétait souvent : *Quel bonheur pour un cloître s'il ne s'y trouvait ni tour, ni parler! Oh! quel temps mal employé que celui qu'on passe dans des discours vains et inutiles!* Elle chérissait tendrement celles de ses filles qui aimaient le plus la solitude; mais si quelqu'une témoignait du penchant pour les visites, elle s'en affligeait et disait qu'*elle ne pouvait comprendre comment une épouse de Jésus-Christ prenait son plaisir dans des entretiens inutiles, elle qui ne devait converser qu'avec Dieu.*

La Révérende Mère Isabelle avait le même éloignement pour la correspondance; elle n'écrivait que lorsque la charité le demandait ou qu'une nécessité indispensable l'exigeait; elle inspirait le même esprit à ses filles en leur disant qu'*une véritable Carmélite doit vivre comme si elle était seule avec Dieu dans ce monde.*

Elle craignait de voir les gens du monde et d'en être vue; aussi elle ouvrait très rarement la grille; si quelque circonstance le requérait, comme l'examen d'une postulante, elle fermait les volets du parloir intérieur afin de pouvoir l'examiner sans être aperçue.

Elle appliquait tous ses soins à l'instruction des novices et s'y employait avec beaucoup de zèle et de prudence. Elle s'appliquait à humilier celles qui avaient occupé des positions élevées dans le monde; quoiqu'elle les aimât tendrement, elle leur témoignait de l'indifférence et paraissait les regarder comme des membres inutiles; elle les exhortait efficacement à la pratique de l'humilité et de la mortification, en leur disant que celles qui flattaient leur corps ne feraient jamais de progrès dans la vertu; que c'était indigne d'une âme religieuse de caresser un corps qui n'est que pourriture; qu'il est bien vrai qu'on embrasse la religion pour y vivre, mais non pour y vivre longtemps.

Sa charité envers les malades était extrême; elle les visitait et les consolait avec une tendresse toute maternelle et n'épargnait rien de ce qui pouvait contribuer à leur soulagement; quelque accablée qu'elle fût par l'âge et les infirmités, elle leur rendait tous les services possibles, dans le temps même où elle aurait eu plus qu'elles besoin d'être servie; sa charité allait jusqu'au point d'exposer sa propre vie.

En effet, Dieu ayant permis qu'une de ses filles fût atteinte de la peste, on fut obligé de la mettre dans un endroit écarté du monastère à cause de la contagion; mais la Révérende Mère Isabelle ne manquait pas d'aller la visiter plusieurs fois par jour, quoique le lieu où elle se trouvait fût éloigné et d'un accès difficile, et quand les religieuses la suppliaient de ne pas

exposer sa vie, elle répondait que *sa charge de prieure l'obligeait à mépriser tous les périls lorsqu'il s'agissait de la consolation d'une âme*. Dieu témoigna que cette charité lui était agréable; il préserva la Mère Isabelle de la peste et guérit en un instant la Sœur qui en était atteinte.

Cette grande servante de Dieu puisait toutes ses vertus dans l'oraison, qui est le canal des grâces et des faveurs du ciel. Elle fut élevée à une contemplation si sublime et à des communications intimes avec Dieu si remarquables, que son directeur lui commanda de les écrire; elle obéit aussitôt, mais comme il ne lui avait pas défendu de les brûler, son humilité lui fit jeter au feu ce que son obéissance lui avait fait mettre sur le papier. On ne peut donc rien dire de son oraison que ce qui paraissait au dehors, et que cette grande âme n'a pu cacher.

Un jour qu'elle était restée trois ou quatre heures en oraison devant le Saint Sacrement, elle en sortit toute resplendissante de lumière comme un autre Moïse. Ne se doutant de rien, elle alla en cet état visiter une de ses filles alors malade et qui s'appelait Mère Antoinette. Celle-ci, éblouie de la lumière qui rejaillissait de son visage, ne la reconnut pas et lui demanda par trois fois qui elle était, elle répondit : *Je suis votre pauvre Sœur Isabelle*; la malade répliqua : *Hélas! je n'ai pas le bonheur de vous connaître*. Cependant, on comprit à la fin que cet éclat était une faveur céleste, et la Mère Antoinette dit ensuite à quelques-unes de ses Sœurs qu'elle avait vu le visage de la Mère Isabelle brillant comme un soleil, et que la lumière qui en sortait ne lui permettait plus de distinguer ses traits.

Un autre jour, s'étant retirée dans un ermitage pour ses exercices spirituels, elle se trouva en un moment tellement pénétrée de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, qu'elle cherchait où se cacher pour ne pas paraître devant une Majesté si redoutable; mais elle fut bientôt convaincue qu'il n'était pas de lieu, si petit qu'il soit, que l'immensité de Dieu ne remplit.

Lorsqu'elle était à Amiens, elle reçut de notre aimable Sau

veur la même faveur que le disciple bien-aimé reçut à la Cène; il la fit reposer sur sa poitrine où elle puisa des grâces et des douceurs qui ne peuvent s'exprimer. Elle voulut traiter cette faveur de songe, pour mieux la cacher. Elle sentit en elle-même des transports si violents, qu'elle aurait succombé sous leurs efforts, s'ils eussent duré plus longtemps; elle se ressouvint alors de cette parole : *Je l'abreuverai du torrent de mes délices.*

Elle en fut effectivement enivrée, au point qu'elle craignit que ce ne fût une illusion; son supérieur calma ses inquiétudes et l'assura que c'était une faveur du ciel. Elle reçut encore une grâce semblable pendant une octave des Saints Anges; elle entendit alors la ravissante mélodie de ces esprits célestes; elle en fut tellement charmée, qu'elle aspirait après la possession de son Dieu.

Notre Révérende Mère Isabelle eut toute sa vie une tendre dévotion envers l'adorable Eucharistie. Dieu lui accorda plusieurs faveurs, touchant cet auguste mystère; un jour entre autres, il lui fit connaître par une lumière divine comment les Grecs célèbrent la Sainte Messe et lui communiqua le sens symbolique de leurs cérémonies. Il lui révéla aussi que toutes les Hosties consacrées seront consumées en un instant avant le jour redoutable du jugement dernier, et que si on cessait un moment d'offrir au Père éternel le corps et le sang de son Fils, le monde périrait, mais que le Saint Sacrifice apaise et fléchit sa colère. Ces saintes pensées augmentaient l'ardente dévotion de la Mère Isabelle envers Jésus caché sur nos autels, et l'on peut dire qu'elle a pratiqué ce que notre séraphique Mère conseillait à ses filles lorsqu'elle leur disait : *Faites sur la terre avec l'adorable Eucharistie ce que nous faisons dans le ciel avec Dieu.* Car de même que les Bienheureux ne s'occupent que de Dieu dans le ciel, de même cette sainte religieuse trouvait tout son plaisir, dans ce monde, à adorer, à aimer un Homme-Dieu caché sous les espèces sacramentelles; elle passait une grande partie des nuits dans cette occupation amoureuse, ne se réservant que deux ou trois heures de repos. Tous les Jeudis-Saints, elle passait la nuit tout entière devant le

Saint-Sacrement jusqu'à ce que l'âge et les infirmités la contraignirent d'accorder quelque soulagement à son corps épuisé.

Si la maladie l'empêchait d'assister au Saint Sacrifice de la Messe, elle priait qu'on la laissât seule pour y assister au moins en esprit, et elle le faisait avec une aussi grande dévotion que si elle eût été au pied de l'autel. Elle ne passait jamais devant le chœur sans baiser la terre et faire un acte d'adoration et d'amour envers la Sainte Eucharistie; tous les matins, elle devançait ses filles à l'oraison et s'abandonnait au bon plaisir du Dieu caché sous les espèces du pain et du vin, en faisant un entier sacrifice d'elle-même. Son amour lui inspirait mille moyens d'honorer Jésus dans son Sacrement; elle faisait brûler des parfums pendant la messe à l'Introït, à l'Offertoire, et à l'Élévation; elle envoyait même aux grandes fêtes des boîtes de pastilles dans les couvents de son Ordre, afin de contribuer aux hommages qui seraient rendus au Saint-Sacrement. Elle exhortait souvent ses filles à prier le Père éternel pour qu'il daignât augmenter l'honneur, le respect et l'amour dus au Dieu caché sur nos autels. Elle disait que si elle fût restée dans le monde et qu'elle eût possédé de grandes richesses, elle les eût employées à acheter une quantité de ciboires et de calices d'argent doré qu'elle eût distribués dans les villages pour que le Saint-Sacrement y fût conservé avec plus de respect.

Par suite de cette tendre dévotion, on peut dire que la Mère Isabelle était toute à son Bien-Aimé et que son Bien-Aimé était tout à elle. Il a témoigné en diverses occasions combien il était charmé de la pureté et de l'amour de son épouse! le chapelain du couvent d'Ypres, très recommandable par la sainteté de sa vie, célébrant la Messe le Jeudi Saint (1), eut le bonheur de voir dans la Sainte Hostie un petit enfant d'une beauté ravissante, tout éclatant de gloire et les mains étendues vers le ciel. Il fut transporté de joie à la vue d'un objet si

(1) Le Jeudi Saint tombait cette année-là le 25 mars, qui se trouvait à la fois le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge et l'anniversaire de la profession de la Mère Isabelle de Jésus-Christ.

aimable, mais ce qui le surprit encore plus, c'est que cet enfant divin s'efforçait de s'échapper de ses mains pour s'élançer dans la bouche de la Révérende Mère Isabelle, qui, en qualité de prieure, communiait la première. A peine eut-elle reçu la Sainte Hostie que la vision disparut.

Dieu fit encore connaître par une vision intellectuelle à une de ses filles de quelle manière il était dans le cœur de cette Révérende Mère et avec quel plaisir il y faisait sa demeure. Je passe sous silence bien d'autres faveurs pour ne pas trop allonger une vie qu'on ne saurait assez louer, mais dont je n'ai entrepris d'écrire qu'un petit abrégé; voyons-en la fin qui ne fut pas moins sainte et édifiante que ce que nous avons déjà raconté.

Cette vénérable Mère, arrivée à un âge avancé, exténuée par ses austérités et affaiblie par plusieurs infirmités, fut atteinte de la fièvre à la fin de l'année 1659. Le 1^{er} janvier 1660, elle assura ses filles de sa mort prochaine; celles-ci furent d'abord bien affligées. Mais, voyant que leur bonne Mère, toute malade qu'elle fût, ne se dispensait d'aucun acte de Communauté, elles conçurent l'espoir de la conserver encore quelque temps. Cet espoir se dissipa lorsqu'elles la trouvèrent, la veille de l'Épiphanie, dans un état qui semblait promettre à peine quelques jours de vie; toutes regardèrent comme impossible qu'elle pût assister le lendemain à la rénovation des vœux; mais le courage de la Mère Isabelle lui fit surmonter sa faiblesse; elle se leva deux heures avant la Communauté, alla faire oraison devant le Saint-Sacrement et présida ensuite la cérémonie, qui était fort longue, après quoi elle prit part à tous les exercices de la matinée; l'après-midi, la faiblesse augmentant, elle fut obligée de se remettre au lit. Le lendemain, elle voulait encore se lever pour entendre la messe conventuelle, mais, à force de prières, on l'en empêcha. Elle consentit avec peine à ce qu'on appelât le médecin, disant à ses filles: *En quoi pourra-t-il me soulager; mon grand âge est un mal sans remède.* Le médecin vint cependant, jugea que l'état de la malade était désespéré, et conseilla de ne pas différer d'admi-

nistrer les derniers sacrements. La Mère Isabelle se réjouit autant de l'annonce de sa mort que ses filles en furent affligées.

Comme elle avait toute sa connaissance, elle pria une Sœur de lui faire pour la dernière fois la lecture spirituelle; elle récita ensuite son chapelet, mais avec beaucoup de peine; les religieuses prièrent le confesseur de lui donner le Saint Viatique entre une et deux heures du matin, craignant qu'elle ne vécût pas jusqu'au jour; celles qui préparaient ce qui était nécessaire ayant prononcé quelques paroles, cette bonne Mère, aussi zélée pour l'observance au moment de sa mort que pendant sa vie, leur dit d'un ton sévère : *Mes Sœurs, vous parlez trop; souvenez-vous que c'est le temps du silence régulier.* Après qu'elle eut reçu la Sainte Eucharistie avec la plus tendre dévotion, elle tomba en faiblesse, en sorte qu'on se hâta de lui donner l'Extrême-Onction; sitôt après, elle rendit son esprit au Seigneur sans aucun effort, le 9 janvier 1660. Elle avait exercé la charge de prieure six ans à Amiens, six ans à Bourges, trois ans à Mons, trois ans à Anvers, trois ans à Douai et douze ou quinze ans à Ypres, partout au grand contentement des communautés placées sous sa conduite, auxquelles elle donna des exemples d'une vertu peu commune.

Au moment de la mort de la vénérable Mère Isabelle, son corps était comme un squelette, son visage était pâle, couvert de rides et capable d'inspirer de la frayeur; mais, au bout d'une heure, il s'opéra un merveilleux changement; les rides s'effacèrent, les couleurs revinrent et la morte devint vermeille comme une jeune fille, avec une beauté qui semblait un présage de la gloire dont elle jouissait. Un peintre vint pour essayer de faire son portrait et il ne pouvait se lasser d'admirer ce visage ravissant dont la splendeur paraissait plus divine qu'humaine; ce qui lui causa de plus un extrême étonnement, c'est que, malgré une gelée très rude et la nécessité de tenir les fenêtres ouvertes pour avoir de la lumière, il put accomplir son travail sans souffrir aucunement du froid et sans que ses couleurs en reçussent la moindre altération.

On exposa enfin le saint corps devant la grille du chœur,

qu'on dut laisser ouverte pendant deux ou trois jours pour permettre au peuple accouru en foule de satisfaire sa dévotion. Deux religieuses ne suffisaient pas à recevoir les médailles et les chapelés que chacun voulait faire toucher à la dépouille mortelle de la sainte défunte. L'affluence continua pendant deux jours, après lesquels on ne put fermer la grille qu'avec peine pour procéder à la sépulture. La Révérende Mère fut enterrée près du communicatoire, où les religieuses reçoivent la Sainte Eucharistie, afin qu'elle pût continuer après sa mort comme pendant sa vie à unir ses anéantissements à ceux du Dieu caché sur nos autels.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DU SAINT-ESPRIT, COMPAGNE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY DANS LA FONDATION DU COUVENT D'ANVERS

La R. M. Marie du Saint-Esprit naquit à Tournay d'une famille illustre. Son père s'appelait Jacques de Coren-Haussen, sa mère M^{me} de Terremonde. Toute petite, elle fut confiée à sa grand'mère, M^{me} de Bachi, noble chrétienne, qui n'oublia rien pour inspirer à sa petite-fille une tendre piété et pour la former à la vertu; ses sages leçons étaient secondées par des mouvements intérieurs de la grâce qui agissaient sur l'enfant et la sollicitaient à fuir les maximes et les usages du monde. Fidèle à suivre ces attrait, elle était simple dans ses habits, modeste dans sa conduite, douce et aimable avec tous, soumise en tout ce qui n'était pas contre le service de Dieu. Son père et sa mère, qui désiraient l'établir selon sa condition, prièrent M^{me} de Bachi de la produire dans la société, mais la pieuse enfant, qui ne respirait déjà que le ciel, trouvait moyen de s'en dispenser; elle feignait quelque incommodité pour éviter de paraître dans les festins et se nourrissait en secret de ce que lui apportait une servante qui était dans sa confiance.

Vers l'âge de quinze ou seize ans, voulant montrer son dessein de rompre avec le monde, elle pria ses parents de lui permettre de porter l'habit de dévote; ceux-ci furent à la fois

surpris et affligés de voir une telle résolution dans une fille qu'ils aimaient à la folie et qui pouvait prétendre aux meilleurs partis de la ville; mais comme ils étaient extrêmement pieux, ils ne voulurent pas la chagriner, ni ravir à Dieu ce jeune cœur qui n'aspirait qu'à se dévouer à son service; ils se consolèrent en pensant que, si elle embrassait un état bien éloigné des maximes du siècle, du moins ils ne seraient pas privés de sa présence qui leur était si chère.

Elle commença une nouvelle vie sous cet habit nouveau, partageant son temps entre la prière et les œuvres de charité; elle donnait de larges aumônes aux pauvres et sollicitait sa grand'mère à l'imiter. Sous la conduite d'un Révérend Père Capucin, elle s'adonna à l'oraison, sans raisonnement, mais par un simple regard de Dieu en elle-même, accompagné des plus tendres affections de son cœur. Elle trouvait tant de plaisir dans cet exercice, qu'elle le prolongeait quelquefois pendant six heures, croyant n'y avoir passé qu'un moment; quelque délicate qu'elle fût, elle s'en allait tous les jours de grand matin à l'église, éloignée de son logis d'une demi-lieue, et elle y communiait avec une ferveur admirable; elle matait son corps par la pénitence, s'abstenait de viande et se contentait de simples légumes, ce qu'elle faisait si adroitement, que, bien qu'elle mangeât à la table commune, on ne s'en aperçut jamais.

Tout austère que fût cette vie, elle ne suffisait pas à cette jeune fille qui souhaitait se rendre conforme à Jésus crucifié; elle forma donc le projet d'embrasser la vie religieuse, mais, craignant un refus de la part de ses parents, elle résolut d'entrer dans un cloître à leur insu. Une de ses sœurs était sur le point de faire profession au couvent des Carmélites de Mons, et toute la famille devait assister à sa prise de voile. Notre pieuse aspirante devança les siens de quelques jours et fit tant d'instances auprès de la Mère prieure qu'on lui donna l'habit avant leur arrivée. Les parents furent bien surpris et la douleur qu'ils éprouvèrent assombrit la fête de la profession de la sœur aînée; M^{me} de Bachi ne pouvait se consoler de la perte

qu'elle faisait de sa petite-fille qu'elle aimait si tendrement.

La nouvelle novice reçut le nom de Marie du Saint-Esprit; la joie remplissait son cœur et les pratiques du cloître étaient de tous points conformes aux attraites que Dieu lui avait inspirés; elle se trouvait dans la solitude comme dans un paradis et rien ne lui semblait plus doux que d'obéir; son humilité, sa douceur, son égalité de caractère, charmaient tous les cœurs; elle était déjà dans un tel dégagement des créatures, que sa propre sœur ne lui était pas plus chère que les autres religieuses; elle s'appliquait à avancer dans l'exercice de l'oraison pour devenir une vraie fille de sainte Térèse; en un mot, elle passa le temps du noviciat d'une manière irréprochable et avec une ferveur au-dessus de son âge.

Mais qui pourrait peindre la joie de cette âme généreuse lorsqu'elle se vit liée par les agréables chaînes de la vie religieuse! Après avoir fait ses vœux, elle ne songea plus qu'à les pratiquer en toute rigueur et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à sa perfection; persuadée que si elle avait le bonheur de converser avec la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, héritière de l'esprit de notre séraphique Mère, elle en retirerait beaucoup de profit pour son avancement spirituel, elle demanda instamment au Seigneur de lui accorder cette grâce; sa prière fut exaucée. En 1611, la vénérable Mère quitta la France et vint à Mons où elle resta un an. La Sœur Marie profita de son mieux de cet heureux moment et apprit même l'espagnol pour s'entretenir plus facilement avec cette bonne Mère; elle fut si charmée de ses instructions, qu'elle souhaitait vivement ne plus la quitter. Dieu combla ses désirs; le Révérend Père Provincial lui demanda si elle voulait accompagner la servante de Dieu à la fondation d'Anvers; elle répondit aussitôt « qu'elle serait heureuse s'il avait la bonté de lui accorder cette grâce ».

La Sœur Marie partit donc avec la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, et, dès lors, ravie des beaux exemples de vertu qu'elle en recevait, elle s'étudia en tout à marcher sur ses traces. Soigneuse de conserver son âme vide des créatures

pour que le Créateur puisse la remplir, elle joignait à une exquise pureté et à une grande simplicité une admirable humilité; vraie et sincère, elle n'aurait pas dit le moindre mensonge pour sauver un monde. La vénérable Mère Anne admirait la vertu de cette jeune religieuse et disait que rien n'était capable d'altérer sa paix, parce qu'elle ne s'occupait que de la perfection de son âme.

La Sœur Marie du Saint-Esprit, après avoir été employée dans tous les offices, fut enfin chargée du soin des novices; quelque difficile que fût cette tâche, elle n'y commit jamais la moindre faute et n'y perdit jamais le calme dont elle jouissait continuellement dans son âme. Cette paix charmait tellement le cœur de son céleste Époux que, en un jour de l'octave de sainte Térése, il lui dit avec beaucoup de tendresse : *Ma fille, je vous ai amenée dans ce monastère pour me communiquer à votre âme.* Ces paroles la remplirent de respect, d'amour et de reconnaissance envers cet aimable Sauveur; elles étaient dans le présage des grandes faveurs dont il voulait la combler, comme nous le verrons dans la suite.

Une année, pendant l'octave de Noël, cette sainte fille, tout embrasée de l'amour divin, cherchait à élever son esprit jusqu'à la connaissance des attributs et des perfections de Dieu. L'Enfant Jésus lui apparut en esprit et lui dit : *Où me cherchez-vous? Je suis sur la terre;* comme s'il eût voulu lui faire comprendre qu'il ne fallait pas le chercher alors dans l'éclat de sa gloire, mais dans les abaissements de l'étable et de la crèche. Ces paroles lui inspirèrent un ardent amour pour la Sainte Humanité du Fils de Dieu.

Une autre année, après avoir communie à la messe de minuit, elle vit en esprit la Sainte Vierge à la droite et saint Joseph à la gauche de la crèche; elle en conçut une grande joie, mais, comme elle n'y voyait pas l'Enfant Jésus, elle demanda où il pouvait être; on lui fit connaître qu'elle ne devait pas le chercher hors d'elle-même, puisqu'elle l'avait reçu dans la Sainte Eucharistie.

Une autre fois, pendant les mêmes fêtes, son esprit se trouva

tout occupé de la pensée de la mort ; elle se fâcha presque contre elle-même en voyant qu'elle ne pouvait s'occuper des mystères de la Nativité et dit amoureusement à Notre-Seigneur : *Est-il temps, mon Dieu, de penser ainsi à la mort ?* Elle entendit intérieurement ces paroles : *Mes tendresses ne sont pas pour les pécheurs.* Elle en fut confuse jusqu'à ne plus oser lever ses regards vers le ciel. Quelque plaisir que Dieu trouvât à demeurer dans une âme aussi pure, il voulait la faire réfléchir sur sa bassesse et son néant et lui faire comprendre que, moins nous nous recherchons en lui, plus nous le trouvons en nous-mêmes. Un jour, pendant l'oraison du soir, notre vertueuse Sœur considérait combien elle était éloignée de la perfection de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy ; elle voyait cette bonne Mère marchant à pas de géant dans la pratique des vertus les plus sublimes, tandis qu'elle-même, remplie de faiblesse, semblait une paille couchée par terre. Dieu prit plaisir à récompenser dans sa servante cet esprit d'anéantissement ; il lui montra la beauté de son âme au milieu de ces humiliations ; elle vit son intérieur éclatant de lumière et uni à la beauté divine. Cette vision la remplit de douceur et de paix.

Une autre fois, pendant une oraison, Dieu, qui voulait exercer sa vertu et lui donner sujet de s'anéantir en sa présence, la cita devant son tribunal comme s'il eût voulu la juger ; quand elle se trouva en esprit devant son juge, elle se vit dénuée de tout mérite et ne découvrait aucune bonne œuvre dans sa vie ; mettant alors sa confiance dans les mérites et dans les souffrances de Jésus-Christ, elle se dit en elle-même : « Le ciel est à nous, puisque notre aimable Sauveur nous l'a acheté au prix de son sang. » Mais elle entendit une voix articulée qui lui répondit : « Cela est bon, mais cela ne suffit pas : il faut y ajouter des bonnes œuvres. » Elle n'en persista pas moins à se confier dans les mérites d'un Dieu mort pour notre amour, et, quoique les paroles qu'elle avait entendues fussent capables de l'effrayer, elle se rassura à la vue de Jésus son divin Juge, qui ne la regardait pas d'un air sévère.

Dieu, qui prenait plaisir à tenir ainsi de temps en temps la